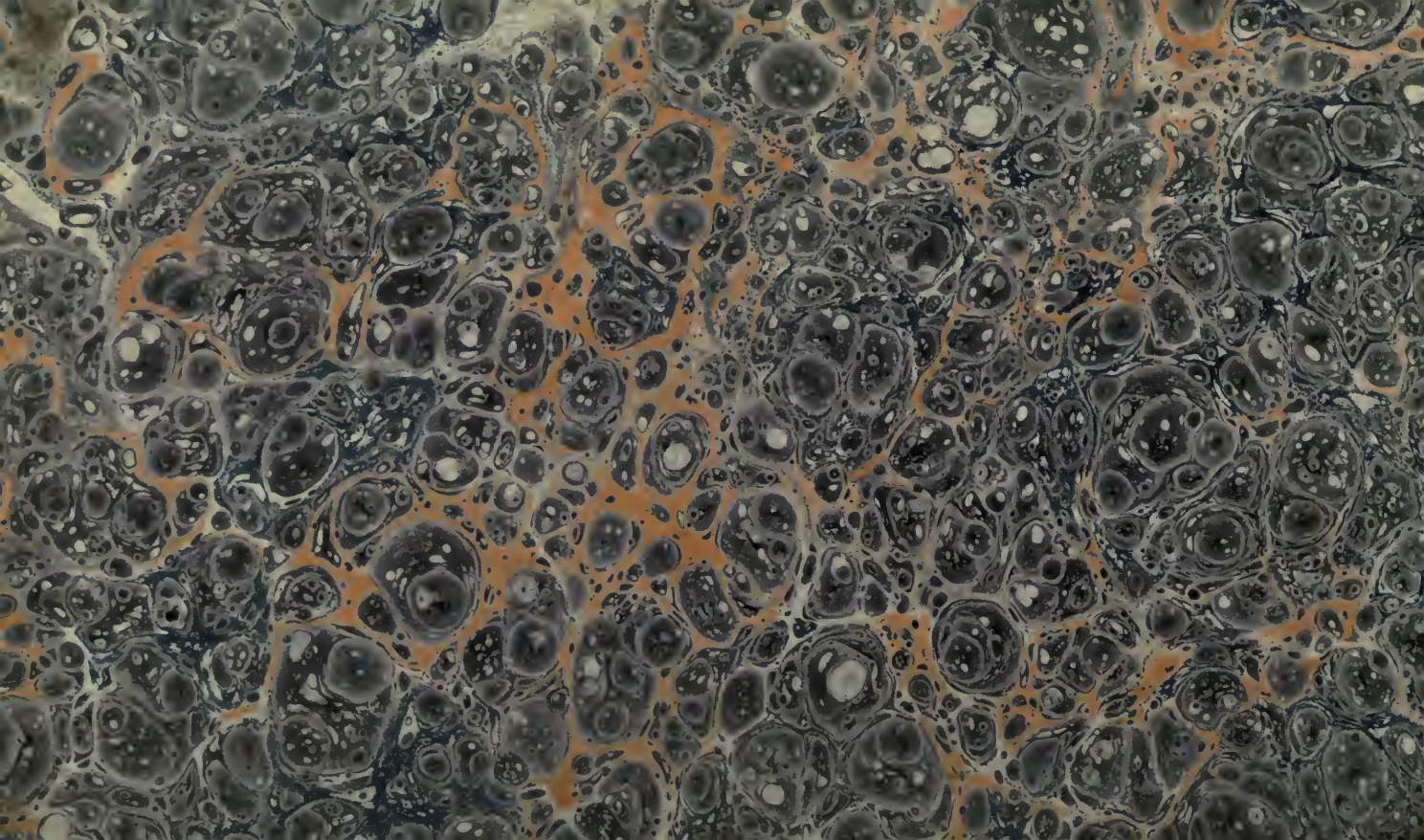
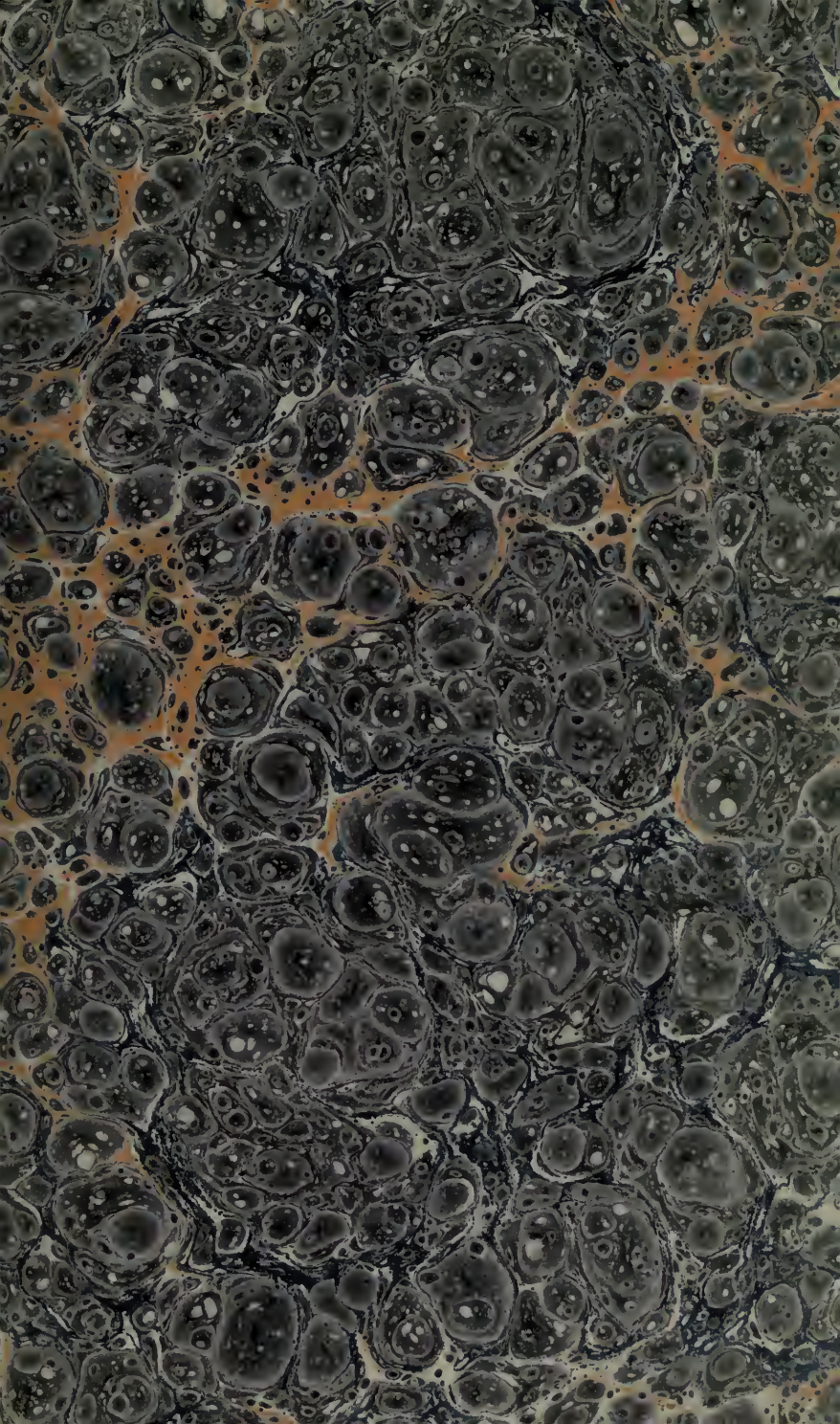




ŒUVRES
DE
D'ARNAUD.

ÉPREUVES DU SENTIMENT.

OEUVRES

DE

D'ARNAUD,

CONTENANT

ERMANCE, D'ALMANZY, PAULINE ET SUZETTE,
MAKIN, AMÉLIE.

TOME QUATRIÈME.

AVEC FIGURES.

263200
14.1.32

A PARIS,

CHEZ LAPORTE, Libraire, rue de Savoie, nº. 19.

1803 — AN XI.

PQ
1954
A7
1803
t. 4

ERMANCE.

ERMANCE,

ANECDOTE FRANÇAISE.

ON nous présente tous les jours comme un des objets les plus imposans du grand tableau de l'antiquité, cette espèce de dévouement généreux qui consistoit à donner sa vie, soit pour son pays, soit pour le salut d'autrui : assurément ces sortes de sacrifices méritent les éloges que leur prodigue l'histoire, et il y auroit autant de bizarrerie que d'injustice à leur refuser le tribut d'admiration qui leur est dû. Tout ce qui nous fait voir la nature s'élevant au-dessus d'elle-même, a droit de frapper nos regards; un être sur-tout qui repoussera les craintes de la mort, et courra,

pour ainsi dire, s'enfoncer dans le tombeau, nous attachera fortement. Nous n'examinerons point si l'amour propre, ce puissant mobile du cœur humain, n'est pas le principe de ces actions d'éclat; si Curtius, avant que de se précipiter dans le gouffre, n'avoit point déjà reçu sa récompense, en mourant assuré de fixer les yeux de ses contemporains et de la postérité; gardons-nous de décomposer les ressorts de ce qui forme l'héroisme. Mais immoler plus que l'existence, abandonner son honneur, lorsqu'on en sent tout le prix, à la honte de la diffamation publique, se couvrir, en un mot, de la fange de l'opprobre, quand on porte le cœur le plus sensible et le plus irréprochable, et être convaincu en même tems que cet effort inoui de grandeur d'ame restera enseveli dans une éternelle obscurité, n'avoir enfin pour tout dédommagement du blâme et du mépris du monde entier que l'aveu de son propre cœur : voilà de ces actes de magnanimité qu'un juste enthousiasme ne sauroit trop admirer ni trop célébrer, dont nous ne parlons point, et qui appartiennent pourtant à notre siècle. Ne nous lasserons-nous jamais des vieilles erreurs d'une imagination que la raison désavoue, et faudra-t-il, pour s'attirer notre attention et nos respects, que la vertu s'enveloppe de la nuit des tems? On me passera une autre observation : il semble qu'il y ait des malheurs faits exprés pour éprouver la force de ces ames séparées de la classe ordinaire; combien elles sentent la vérité de ces vers de Corneille : le sort (fait dire ce grand poëte à l'un de ses personnages)

» Offre à notre constance une illustre matière :
» Il épuise sa force à former un malheur
» Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;
» Et comme il voit en nous des ames peu communes,
» Hors de l'ordre commun, il nous fait des fortunes. »

La femme dont je cherche à consacrer la mémoire, fut du nombre de ces grandes victimes qu'accable une destinée aussi bizarre qu'imprévue : sortie de parens distingués dans la province, et qui indépendamment des places et des biens, jouissoient de la considération personnelle, Ermance réunissoit peut-être tous les avantages. S'attachoit-on à la beauté, il n'étoit pas possible que rien de plus beau s'offrit aux yeux. Les grâces étoient-elles préférées, c'étoient les grâces mêmes qui se multiplioient à l'infini dans cette jeune personne ; elle possédoit tous les genres de séduction ; une brillante éducation étoit venue ajouter aux riches présens de la nature ; les arts d'agrément, les connoissances même utiles et profondes, un goût aussi solide que délicat, la raison cachée sous la magie de l'esprit, sur-tout une élévation d'ame à laquelle sa vertu eût tout sacrifié : telle est à-peu-près l'idée qu'on peut concevoir d'une espèce d'héroïne dont son sexe doit s'enorgueillir.

Le père d'Ermance, que nous nommerons Salancey, aimoit d'autant plus sa fille, qu'il n'avoit point d'autre enfant, et que sa femme étoit morte peu d'années après son mariage. Seule héritière d'un bien assez considérable, elle pouvoit prétendre aux partis les plus élevés : mais sur le portrait que nous venons de tracer, on doit croire que ni le rang, ni la fortune ne

pouvoient toucher un cœur éclairé par le sentiment; et qui nous fait mieux connoître et aimer la vérité? rarement la voix du sentiment nous trompe : mais la société a prononcé qu'il seroit l'esclave des conventions, et de là ces malheurs, ces foiblesses, ces égaremens, cet enchaînement de revers, suites presque inséparables d'une sensibilité qui se révolte contre le joug qu'on lui veut imposer. Ermance étoit déterminée à s'y soumettre, parce que son devoir attachoit continuellement ses regards; elle ne se cachoit point que l'obligation d'un enfant l'enchaînoit sans réserve à l'autorité paternelle, que résister dans la moindre chose à cette autorité, étoit une faute très grave qu'une fille nourrie au sein de la sagesse ne pouvoit se pardonner.

Salancey la fait un jour descendre dans son cabinet, en ferme la porte avec précaution, lui ordonne de s'asseoir à ses côtés, et ensuite lui parle en ces termes :

Vous atteignez, ma fille, à votre dix-septième année; le tems est arrivé où je dois m'occuper de votre établissement, et j'ai déjà pris à ce sujet une résolution... Je ne sais, il me semble qu'à ce mot vous vous troublez?... — Mon père... — Parlez... d'où naît cet embarras? auriez-vous sans mon aveu disposé de votre cœur?

Ermance tombe, en pleurant, aux genoux de Salancey : — Mon père, ne craignez point que ma bouche ait révélé ce que je ne saurois me dissimuler à moi-même, ce que je dois, ce que je vais vous confier; ah! je croirois vous offenser si un seul de mes sentimens vous étoit caché. Oui, mon père, je vous l'avouerai,

mon cœur s'est laissé prévenir, sans votre consentement, en faveur du chevalier de Lorménil; ce n'est point sa naissance... — Et vous n'avez point déclaré votre foiblesse? — Je vous l'ai dit, mon père : ce penchant qui vous déplaît, est le secret de mon cœur : je ne l'ai point trahi; le chevalier... — Le chevalier ne sera jamais votre époux; il est à la vérité d'un rang qui me flatteroit : il peut être aimable, avoir d'excellentes qualités : mais le défaut de fortune oppose un obstacle invincible à cette alliance... Je veux vous rendre heureuse..... — Eh ! mon père, est-ce la richesse qui fait le bonheur? si vous connoissiez... si vous aviez mes yeux, mon ame! — Je dois avoir pour vous cette raison qui vous manque : encore une fois, Lorménil ne sera point mon gendre; il n'est que la fortune qui puisse dans le mariage être une source d'avantages solides; nous nous devons au monde, à tout ce qui nous environne; un état est indispensable, et qu'est-ce qu'un engagement que n'accompagne point l'opulence? L'amour est aveugle : vos yeux ne se portent point dans l'avenir; quelle foule de maux entraîne cette médiocrité voisine de l'infortune! cette tendresse romanesque s'altère, diminue, s'éteint; les reproches, l'aigreur, l'aversion lui succèdent; on envisage alors son malheur : mais il n'est plus possible de rompre sa chaîne; il faut en traîner le poids; et quel est l'auteur de cette misérable destinée? qu'accusez-vous, en succombant sous le chagrin? vos parens, vos parens qui vous ont aimée assez peu pour céder à vos caprices ridicules. J'attends tout des exemples de sagesse qui vous sont offerts dans le sein

de votre famille; vous ne démentirez pas l'éducation que je vous ai donnée. — Non, mon père, votre fille ne se rendra jamais indigne de vos bontés; elle saura mourir plutôt que de montrer sa foiblesse. Hélas! je ne vous promets point de changer mon cœur : mais je puis répondre d'une soumission sans bornes. Ermance, mon père, est une victime dont il vous sera libre de disposer à votre gré. — Je ne prétends point vous faire ma victime; ignoreriez-vous combien vous m'êtes chère, que vous êtes tout pour moi?... vous pleurez, ma fille? c'est l'ami le plus tendre qui vous parle; je suis éclairé bien plus que vous sur les moyens d'assurer votre bonheur... D'ailleurs mon choix est fait; vous avez dès ce moment un époux qui vous convient; il est d'une de nos meilleures maisons de robe, fils unique, et l'héritier d'une fortune immense; vous l'avez vu souvent dans nos sociétés; quoiqu'il ait près de quarante ans, il peut se flatter de plaire; sa taille avantageuse, sa figure noble, son esprit préviennent en sa faveur, et, je vous le répète, une succession considérable tient bien lieu de ces agrémens frivoles qui ne contribuent qu'à séduire votre sexe. — Mon père, me proposeriez-vous le moins aimable des hommes, dont le caractère si porté à la jalousie, à la fureur, a éloigné tant de partis?... seroit-ce Daramant!.... — Lui-même, mademoiselle, lui-même. — O Ciel! et c'est pour un tel mari que vous voulez que j'oublie, que j'efface de mon cœur... — Vous obéirez; vous épouserez Daramant; une femme vertueuse donne toujours des loix à son époux; ce caractère que vous me peignez indocile, s'adoucira dans

votre société, et votre sagesse, je n'en doute point, domptera son humeur violente et jalouse; en un mot ma parole est donnée, et dès cet instant, vous devez vous regarder comme enchaînée par des nœuds qu'il n'est plus possible de briser... Songez que j'attends de ma fille un sacrifice absolu de tout ce qui pourroit me déplaire, et je dirai plus, m'offenser... Je ferme les yeux sur votre tristesse. Adieu. Croyez que j'ai consulté vos intérêts, votre bonheur. Le meilleur de vos amis vous sollicite de former cet engagement, et un père vous l'ordonne.

Salancey laisse Ermance dans un accablement inexprimable. Elle étoit liée, dès son enfance, de la plus forte amitié avec une jeune personne qui pouvoit lui être comparée pour le rang, la beauté et la vertu. On la nommoit Eugénie; on les voyoit presque toujours ensemble; deux sœurs ne se seroient pas plus tendrement aimées. Ermance court à son appartement, et là, ses larmes coulent en abondance; c'est dans cette situation qu'Eugénie la trouve: — O Ciel! eh! qu'avez-vous, ma chère amie? hâtez-vous de m'apprendre... hélas! vos chagrins ne sont-ils pas les miens? — Eugénie, vous voyez la plus malheureuse des femmes; mon père va me marier, et si vous saviez l'époux qu'on me destine!.... vous ne connoissez pas toutes mes peines... Pardon, je vous avois fait un secret... j'ai tout révélé à mon père, et j'en suis plus à plaindre.

Ermance raconte à son amie les divers détails de sa passion pour Lorménil, la naissance de cet amour, ses progrès, les combats qu'elle a essuyés pour déguiser

sa foiblesse aux yeux d'un objet que chaque jour rendoit plus redoutable, et pour comble de maux, ajoute Ermance, j'ai trop vu que j'étois aimée. Une infinité de circonstances m'ont appris que j'avois inspiré les sentimens dont j'étois dominée, que Lorménil est l'amant le plus tendre, le plus respectueux, le plus aimable. Combien de fois ai-je lu dans son ame! l'excès de son amour lui a fait taire... ce qu'il me disoit assez; il a craint de me déplaire; je ne sais si j'ai été plus discrète, si mon silence n'a pas été trop expressif; et ce n'est pas le chevalier qui sera mon époux! Apprenez donc, et frémissez, apprenez à quel tyran je suis sacrifiée, à Daramant. A Daramant, s'écrie Eugénie! Oui, reprend Ermance, au plus détestable des hommes, car dès ce moment il a toute ma haine. — Mon amie donner sa main à Daramant! quel est votre dessein? — D'obéir..... de mourir. Il n'y a que la mort qui puisse mettre fin à un état aussi cruel! Non, Eugénie, non, je ne serai point rébelle aux volontés d'un père qui m'est cher; c'est sa tendresse qui l'abuse au point de le rendre l'auteur de tous mes maux: je connois ce que je dois à la vertu, à moi-même. Je marcherai, je me traînerai à l'autel, ou plutôt au tombeau. C'en est fait! plus de consolation, plus d'espérance.... Si Lorménil savoit.... tout ce qu'il me coûte! mais il ne le saura point, il ne le saura point. Hélas! nourrir dans mon cœur un penchant si impérieux, et me soumettre à un joug qu'il me sera impossible de supporter! ne point épouser le mortel que j'adore! en épouser un autre, et à qui suis-je immolée?

Ermance, à ce mot, est suffoquée par les pleurs. Eugénie la pressoit en vain de ne pas souscrire à cet engagement odieux : son amie se contentoit de lui répondre : je ferai tout ce que mon père ordonnera; je lui suis soumise; je serai la malheureuse victime du devoir.

Daramant joignoit à une fortune éclatante quelques qualités qui lui auroient prêté de l'agrément; il avoit en effet un extérieur prévenant, un esprit cultivé, de la vivacité dans l'imagination, de la dignité dans le caractère : mais son penchant à la jalousie le portoit à des excès dont il avoit déjà eu lieu de se repentir; plusieurs demoiselles de la ville qu'il avoit recherchées en mariage, s'étoient apperçues de ce défaut que les femmes ne pardonnent guères; elles le fuyoient. Quand Salancey s'étoit présenté pour sa fille, ses compagnes même la plaignirent, loin de lui porter envie.

La nouvelle de cette union est bientôt répandue. Le chevalier est un des derniers qui l'apprennent; il saisit une occasion où monsieur de Salancey n'étoit point chez lui. Lorménil court à l'appartement d'Ermance qu'il trouve versant des larmes au sein de l'amitié; le jour de son hymen étoit fixé; le chevalier entre, se précipite à ses genoux : — Pardonnez, mademoiselle, pardonnez à la témérité de ma démarche : ma situation est trop violente pour garder un plus long silence : j'ose le dire en présence de votre amie, la pitié sans doute me conciliera son appui auprès de vous. Vous allez donc, mademoiselle, disposer de votre main, de votre cœur, et ce n'est point moi... Monsieur, interrompt la fille de Salancey avec cet air

de fierté qui en impose, quel aveu va vous échapper! songez-vous que je ne dois point vous entendre? — J'envisage, mademoiselle, le plus grand des malheurs qui m'attend. Vous ne m'écouteriez pas! et comment aurois-je pu vous offenser? est-ce un crime de vous adorer, de vous aimer en secret, de mourir de mon amour? vous l'avois-je révélé, cet amour qui m'a entraîné à vos pieds? rappellez-vous toutes mes précautions pour vous cacher ce que vous auriez trop vu, si vous m'eussiez payé du moindre retour; je craignois que vos yeux ne rencontrassent les miens; je voulois mériter, à force d'égards, de respects, de délicatesse, le droit de vous ouvrir mon ame; je m'étois flatté que ma naissance, que mes sentimens me dédommageroient de mon peu de fortune: mais les richesses vous ont séduite. — Arrêtez, monsieur, vous parlez de respect: vous y manquez en m'accusant d'une pareille bassesse... allez, monsieur, vous ne connoissez pas mon cœur. — Eh! belle Ermance, ce cœur est contre moi, puisqu'un autre... — Quel aveu me demandez-vous, monsieur? séparons-nous. Si mon père nous surprenoit.... je vous prie de vous retirer.... Croyez.... oubliez-moi.

Elle tombe sur un siége, en versant un torrent de pleurs. Le chevalier va se jeter à ses genoux: il veut lui parler. — Vous dites, monsieur, que vous m'aimez, et votre visite indiscrète peut me rendre la plus malheureuse des femmes. — Faire votre malheur, mademoiselle! moi, qui au prix de mes jours, voudrois vous élever au comble de la félicité!... C'est à Lorménil de souffrir, d'expirer mille fois; ma présence

ne vous offensera plus; et aussitôt le chevalier sort avec précipitation. Ermance fait quelques pas comme pour le rappeller; elle revient en s'écriant : ah ! ma chère Eugénie, qu'il en coûte quand on aime autant que j'aime, et qu'il faut s'immoler à la nécessité ! père cruel ! vous m'allez causer bien des tourmens ! cet infortuné a reçu ce prix de sa tendresse, d'une tendresse si vive, si pure ! ne l'ai-je pas traité avec assez d'indifférence ? Eugénie, j'ai été barbare; s'il avoit saisi les transports qui m'agitoient ! mon ame le vengeoit bien de cette fierté dont il me convient si peu de me parer.

Les deux amies se consultent sur le parti qu'elles doivent prendre; il est décidé qu'Ermance tentera de nouveaux efforts auprès de Salancey; ils sont infructueux. Mais, mon père, lui dit sa fille au milieu des sanglots, si du moins on ne forçoit point mon inclination; s'il m'étoit permis de passer ma vie avec vous ! plongez-moi dans l'esclavage éternel d'une retraite qui m'enleve pour jamais au monde... mon père, donnez-moi la mort au lieu de cet époux... —Fille ingrate et dénaturée, c'est toi qui me la donnes, cette mort que je ne cherchois à éloigner que dans le dessein d'assurer ton bonheur; Daramant est un des premiers partis de cette ville; tu jouiras de l'état le plus brillant; la fortune peut conduire ton mari aux grandeurs; j'aurois avant que d'expirer, la consolation de laisser ma fille, une autre moi-même, réunissant toutes les faveurs du sort, et elle veut n'écouter qu'un amour qui me précipitera au tombeau. Eh bien ! suis tes caprices, immole-moi à ta chimère... Ermance,

viens creuser ma fosse; viens sur ma cendre offrir ta main à ce Lorménil que je déteste ; hâte-toi de me plonger au cercueil ; aussi bien la vie m'est-elle en horreur.

Salancey ne s'en tient pas à ces paroles touchantes : des larmes coulent de ses yeux. Sa fille se relève de sa profonde douleur : ne pleurez point, mon père, ne pleurez point.... vous serez obéi.

Il n'est plus possible de reculer l'instant fatal; on a fait les préparatifs de noces ; on a embelli la victime. Ermance gardoit un silence ténébreux ; elle avoit commandé en quelque sorte à ses pleurs de s'arrêter. Eugénie admiroit un si rare courage. Son amie s'étoit retirée dans un cabinet voisin de son appartement pour s'occuper seule de son affreuse situation : un homme dans tout le désordre du désespoir se précipite à ses genoux; elle pousse un cri, en reconnoissant le chevalier : — O Ciel ! monsieur, que venez-vous chercher ici? — La mort, la mort la plus prompte ; vous allez à l'autel, et moi, j'accours mourir à vos yeux. Aussitôt Lorménil tire son épée, et veut s'en frapper. Son amante s'armant d'une fermeté surnaturelle : — Chevalier, je vous suis chère? — En douteriez-vous, répond-t-il avec transport ? — Eh bien ! songez que ma vie est la vôtre ; écartez votre épée, et écoutez-moi : Lorménil, vous m'aimez ; je vais payer votre tendresse d'un aveu qui peut-être m'acquittera envers vous; je me plais à vous croire aussi généreux que sensible ; recevez donc un témoignage éclatant de mon estime : je vous le déclare sans en rougir, parce que je saurai imposer des loix à ce

sentiment, dès l'instant qu'il ne me sera plus permis de l'écouter : je vous aime, chevalier, et je connois tout le prix de votre amour ; c'est vous qui le premier m'avez fait sentir que j'avois un cœur, un cœur capable de s'attacher par des nœuds durables : mais je vais former d'autres liens que ceux dont la nature sembloit nous avoir enchaînés. Je me soumets au joug qui m'attend : le devoir me l'ordonne ; oui, je dois ne point vous voir, vous refuser la moindre pensée, vous oublier. Je vous dirai plus : mon père a été instruit par ma propre bouche d'un penchant que l'un et l'autre nous sommes obligés d'étouffer. Je ne vous nierai pas que j'eusse cru trouver mon bonheur dans notre union : la volonté paternelle n'a point été d'accord avec mes vœux ; il faut céder : je porterai ma chaîne ; il ne s'agit point ici de vous montrer mon ame, mes combats, les chagrins qui me sont préparés ; imitez-moi ; ayez ma fermeté, et en nous plaignant tous deux, ne nous voyons jamais. Vous concevez, après un tel aveu, ce qui me reste à faire ; n'accusons que notre destinée.... — Et vous prétendez que je vive ? — Je vous le répète, j'exige de vous, le dirai-je, cette preuve de tendresse ; allez, croyez que je suis encore plus malheureuse que vous : vous pouvez vous livrer à vos regrets, et il ne me restera pas même la consolation de laisser couler mes larmes. Il faut que je les dévore ces pleurs que vous goûterez la satisfaction de répandre ; c'est le plaisir des infortunés, et tout, tout me sera refusé ! Adieu, chevalier, c'est pour la dernière fois que je vous parle, que je vous vois, qu'il peut m'échapper des murmures !.....

Lorménil, je vais épouser Daramant. — Le barbare ! il sera votre mari ! c'est lui qui possédera tant de charmes ! ah ! ma fureur..... — Vous respecterez mon époux; adieu encore, ne nous abandonnons point à un attendrissement inutile; hélas ! je n'ai point la force de vous presser d'oublier la plus à plaindre des femmes. — Vous oublier ! ah ! divine maîtresse de mon ame, vous y régnerez éternellement; je n'attenterai point à mes jours; non, je ne chercherai point à terminer une déplorable vie, puisque vous me le commandez : j'ai reçu un ordre exprès du Ciel: mais puis-je vous promettre de ne pas succomber à ma douleur ? vous aurez mon dernier soupir. Quoi ! vous m'aimez, adorable Ermance, et je vous perds ! et c'est Daramant !.... Soyez assurée que je vous idolâtrerai au-delà du tombeau..... Souffrez que du moins j'expire à vos pieds.

Eugénie, qui, selon les apparences, avoit facilité cette entrevue à Lorménil, vient interrompre les amans, et annoncer à son amie qu'on l'attend pour la conduire à l'église : quel coup a frappé à la fois ces deux cœurs pleins l'un de l'autre ? Ermance et le chevalier se regardent quelque tems sans avoir la force de prononcer un mot. Lorménil attache ses baisers et ses larmes sur une des mains de sa maîtresse. Celle-ci, après un long gémissement : — Ma chère Eugénie, prenez soin du chevalier ; je ne puis être à lui ; je ne suis point à moi, et je vais appartenir à un autre.

Lorménil pousse un cri, et tombe sans connoissance. Eugénie le rappelle à la vie, et l'engage à porter son désespoir en d'autres lieux, tandis qu'Ermance,

traînée par son père aux autels, remplie d'une passion qu'il faut qu'elle immole, va prononcer des vœux contre lesquels toute son ame est révoltée.

La fille de Salancey est l'épouse de Daramant. Sa nouvelle situation lui ordonne d'écarter le passé, et de ne plus envisager qu'un présent trop funeste; elle est sortie d'un songe enchanteur : un affreux réveil lui a succédé. Cette victime d'un sentiment secret qu'elle se dissimuloit à elle-même, fuyoit les sociétés, et ne voyoit qu'Eugénie; elle s'étoit interdit jusqu'à l'innocente liberté de prononcer le nom du chevalier. Quelquefois elle regardoit son amie, et des pleurs lui échappoient. Eugénie vouloit lui parler : ah ! s'écrioit madame Daramant, ma chère Eugénie, garde-toi bien de m'interroger sur la source de ces larmes; elles tariront, elles tariront; présente-moi tout ce que je dois à la vertu; dis-moi que j'ai un époux, un maître, et que mon cœur même doit lui être asservi.

Salancey s'appercevoit avec chagrin que la santé de sa fille dépérissoit de jour en jour; il se flattoit cependant que le tems la retireroit de cet état de langueur; il espéroit que les soins empressés de son mari feroient naître des sentimens qu'il ne jugeoit que trop qu'elle étoit éloignée d'éprouver.

Le caractère intraitable de Daramant ne tarda point à se développer. La possession de tant de charmes n'avoit servi qu'à l'enflammer davantage; il aimoit éperdument sa femme; ses mouvemens jaloux éclatoient à chaque instant. Tout ce qu'on avoit rapporté sur son compte à l'infortunée Ermance, se réalisoit;

il saisissoit les moindres apparences pour adopter des soupçons qui offensoient l'un et l'autre, et alors il s'abandonnoit à l'impétuosité de ses transports. Plus d'une fois il avoit ménacé son épouse; il lui faisoit même un crime des larmes qu'elle versoit dans le sein de l'amitié; tout, jusqu'à Eugénie, lui causoit de l'inquiétude. La triste Ermance mouroit de sa douleur, et prenoit cependant toutes les précautions imaginables pour la dérober aux yeux de son père : j'y succomberai, disoit-elle, à son amie; mais de quel secours me seroient des plaintes indiscrètes ? mon destin est irrévocable; quand l'auteur de mes maux, quand mon père envisageroit l'abyme où il m'a précipitée... peut-il m'en retirer ? il faut m'y perdre, m'y anéantir. La vertu avoit tant d'empire sur cette ame si noble et si pure, qu'elle se défendoit en quelque sorte de penser à Lorménil; cette femme estimable se redoutoit encore plus qu'elle n'appréhendoit Daramant, et elle fuyoit jusqu'à l'ombre du reproche. Que peu de cœurs portent l'amour de la vertu à cette délicatesse ! et il ne faut pas se le dissimuler : une malheureuse créature soumise involontairement à un joug aussi rigoureux que celui d'Ermance, saisit tout ce qui peut la consoler : elle goûte une espèce de dédommagement à s'occuper en secret de l'objet qu'elle a lieu de regretter.

Un seul enfant étoit le fruit de ce mariage formé sous de si cruels auspices; il réunissoit tous les sentimens de sa mère; elle trembloit de s'interroger et de s'appercevoir que Daramant lui devenoit chaque jour plus indifférent. Il entre un matin dans son appartement,

appartement, son épée nue à la main, et les yeux étincelants de fureur; il vole vers sa femme qui étoit encore couchée, l'arrache de son lit avec des transports de rage, la traîne, pâle, échevelée, mourante de frayeur au milieu de la chambre, et posant l'épée menaçante sur son sein : — Femme indigne de vivre, il faut que je perce ce cœur où sans doute l'image d'un rival est gravée. Frappez, lui dit Ermance, qui a repris sa fermeté, délivrez-moi de la vie : il y a longtems que j'apprends à mourir... Eh ! quel est mon crime ? — Ton crime, barbare, ton crime ! un autre que moi t'a fait connoître l'amour ! jusques dans mes bras, sans doute tu donnes des regrets... tu m'entends, Lorménil... Je sais tout. Eh bien ! interrompt son épouse, puisqu'on vous a révélé ce que j'ensevelissois dans le plus profond de mon cœur, je parlerai avec cette vérité qui me coûtoit tant à repousser. Oui, j'ai laissé échapper en secret quelques soupirs pour un autre, avant de vous être liée; je n'ai point eu à rougir de ces premiers mouvemens que j'ai su toujours vaincre; je vous l'eusse avoué, parce que jamais je ne connus l'art de me déguiser : la crainte de déplaire à mon père, qui me commandoit de vous donner ma main, a seule été capable de m'arrêter. Si cet aveu pouvoit être permis à une femme qui n'avoit que trop de motifs de douter de votre générosité, je vous aurois dit qu'on me traînoit à l'autel, que j'y formois en tremblant une chaîne dont je prévoyois toute la pesanteur, que j'étois éclairée sur votre caractère impétueux et indomptable, que j'envisageois tous les maux qui m'accablent aujourd'hui, que déjà je

redoutois en vous mon tyran, et j'y voulois voir un époux tendre ! Je vous aurois dit aussi que victime du devoir et de la vertu, dès le moment que le Ciel m'eût nommé votre épouse, j'imposai silence à un sentiment dont moi-même je me serois cru offensée, que j'ai repoussé jusqu'au souvenir de ma foiblesse, que je me suis immolée toute entière à votre barbarie, que j'ai quelquefois désiré de vous accorder une sensibilité que je vous devois comme votre femme... et vous avez tout fait pour m'ôter l'espérance de pouvoir aimer mon mari ! C'est vous, cruel, c'est vous qui me forcez à vous accabler de ces plaintes si dures, et à me manquer à moi-même, en vous montrant une ame... où vous avez porté la douleur, le désespoir... Ah ! par pitié, donnez-moi la mort, hâtez-vous de terminer mes souffrances : mais souvenez-vous que j'ai fait pour le devoir ce que j'aurois fait pour l'amour le plus éprouvé. Non, je n'ai pas la moindre faute à me reprocher; mon époux m'étoit aussi sacré qu'il m'auroit été cher. Hélas ! il en étoit le maître ! Après cela, disposez de votre victime : elle s'offre à vos coups; percez ce sein qui a allaité votre enfant; immolez la femme la plus innocente et la plus digne de compassion.

Daramant jette loin de lui son épée, verse un torrent de larmes, tombe aux pieds d'Ermance : — Je ne suis point aimé ? c'est Lorménil.... ce nom me rend toute ma rage. Je vous ait dit la vérité, reprend sa courageuse épouse : je suis votre femme; je n'en dois point aimer d'autre que vous; et... c'est ainsi que vous m'inspirerez de l'amour ?

Daramant éprouvoit successivement toutes les révolutions. Depuis ce moment, il étoit devenu encore plus sombre, plus emporté ; il passoit avec la même vivacité de la tendresse à la fureur ; il accabloit Ermance de reproches, d'outrages, se précipitoit ensuite à ses genoux, et imploroit un pardon que bientôt il cessoit de mériter.

C'étoit sans doute Salancey que sa fille avoit le droit d'accuser. Voilà les suites cruelles de cet esprit d'orgueil et d'avarice dont sont infectés la plupart des parens : leurs enfans sont autant de victimes qu'ils immolent à leur vanité, ou à la soif des richesses. Un misérable domestique de Lorménil avoit saisi le secret de la passion de son maître, quoique ce dernier mît tous ses soins à le tenir caché. Ce scélérat, sollicité par l'appât du gain, s'étoit introduit auprès du soupçonneux Daramant, et avoit irrité, par un rapport sans doute exagéré, la flamme jalouse qui le dévoroit.

Daramant devient l'ami d'un officier distingué par sa naissance et par son mérite personnel; il étoit Anglois d'origine, et avoit pris parti dans le service de France. Blinford, c'est son nom, étoit d'autant plus aimable, qu'il réunissoit à une belle physionomie, un cœur susceptible du sentiment le plus profond et le plus délicat, d'ailleurs d'une pureté de mœurs peu commune, et qu'il portoit à un degré rarement connu de notre jeunesse française; son âge étoit vingt-huit à trente ans. La mort d'une jeune personne qu'il devoit épouser lui avoit laissé une mélancolie qui augmentoit l'intérêt que son abord faisoit naître ; il avoit renoncé à l'amour, et pour se consoler, il recherchoit

les douceurs de l'amitié. Daramant enchanté de cette nouvelle connoissance, présente Blinford à sa femme qui lui marque une sorte de froideur dont son mari s'apperçoit. La compagnie retirée, il demande à son épouse la raison de cet accueil si peu prévenant qu'elle a fait à son ami. Vous la savez, monsieur, répond Ermance en jetant un profond soupir : vous n'ignorez point votre malheureux penchant à recevoir et nourrir des soupçons indignes de nous deux. Eh! pourquoi chercher les occasions d'enflammer votre caractère? laissez-moi fuir la société : le monde n'est fait ni pour vous, ni pour moi.

Daramant cherche à rassurer sa femme par des sermens qu'il accompagne des caresses les plus touchantes : — Non, je n'écouterai plus les transports de cette horrible jalousie qui me dévore depuis que je respire; vos charmes, vos vertus m'ont donné une nouvelle ame; j'unis l'amitié à l'amour. Blinford est d'une probité signalée; sa liaison augmentera mon bonheur. D'ailleurs je compte encore plus sur vous que sur lui; jamais, jamais je ne me défierai de la sagesse d'Ermance. — Mon attachement à mes devoirs, monsieur, vous est un sûr garant que vous n'aurez pas le moindre reproche à me faire. — Vous me parlez de devoir ! ah ! chère épouse parlez-moi d'amour. Ermance se trouble à ce mot; ses larmes la trahissoient : eh ! comment pouvoit-elle dire à son mari qu'elle l'aimoit, quand son cœur, malgré tous ses efforts, entretenoit une fatale passion qui répandoit une langueur mortelle sur ses jours?

Lorménil la méritoit en effet cette passion qui con-

sumoit à la fois deux victimes. Loin de son père, loin de sa famille, il s'étoit allé retirer dans une espèce de solitude où il ne vivoit qu'avec un vieux valet de chambre qui l'avoit élevé; là, son unique occupation étoit de se remplir du souvenir d'Ermance, et de lui jurer en secret une fidélité inviolable. Il avoit eu l'adresse de se procurer son portrait; ses yeux étoient incessamment ramenés sur cette image qu'il couvroit de baisers et de larmes. Chère Ermance, s'écrioit-il, ô femme que j'adorerai jusqu'au tombeau, sois le seul objet qui m'anime; oui, c'est pour toi seule que je veux vivre... que je mourrai : car j'éprouve qu'il m'est impossible de résister à cette idée qui me déchire continuellement : un autre est dans tes bras! un autre recueille le prix de mon amour! Le chevalier tomboit dans l'accablement à ce tableau qui lui remontroit sans cesse le triomphe d'un rival.

Blinford n'avoit point tardé à sentir tout ce que valoit la société d'Ermance; une ame mélancolique s'attache aisément, et recherche celles qui lui ressemblent : il est pour les malheureux des satisfactions que les plus fortunés ne connoissent point. Qu'il y a de douceur à pouvoir gémir sans contrainte, à trouver un cœur qui s'ouvre à nos larmes, et qui y mêle les siennes! c'est peut-être la plus touchante des voluptés; l'union des peines est bien supérieure à celles des plaisirs! L'épouse de Daramant, de son côté, voyoit l'Anglois avec quelque intérêt : il lui avoit confié le sujet de cette tristesse qui lui étoit si chère, et qui le conduisoit au tombeau; c'en étoit assez pour flatter cette langueur dont Ermance ne cherchoit point à se

guérir; quelquefois des larmes lui échappoient en présence de Blinford, quoiqu'elle eût résolu de ne lui point découvrir ses malheurs : une femme vertueuse doit s'interdire jusqu'aux moindres aveux qui peuvent compromettre son époux, et trahir les secrets sacrés du mariage.

Madame Daramant auroit désiré se dissimuler les torts dont son mari se rendoit tous les jours coupable : elle ne s'appercevoit que trop qu'il étoit au-dessus de sa nature de se réformer; le croira-t-on? cet homme si estimable qu'il avoit appellé dans sa maison, Blinford lui-même n'étoit point à l'abri de ses soupçons ombrageux. N'est-ce pas vous, lui disoit Ermance, qui m'avez amené cet étranger? je vous avois prié de me laisser ensevelie dans ma solitude, où je n'aurois été visible que pour mon père et que pour mon amie, et vous êtes venu ajouter à mes tourmens, ou plutôt aux vôtres, en admettant Blinford dans votre société; permettez que je lui parle : je lui ferai entendre que ses visites..... — Arrêtez, madame, gardez-vous..... gardez-vous de l'éclairer sur la moindre impression..... je veux seul être la proie de ces défiances qui peut-être ne sont que trop fondées... ce n'est pas d'aujourd'hui que vous auriez appris à manquer de foi; ce Lorménil..... — Vous m'outragez, monsieur; ne prononcez jamais ce nom, que moi-même je me suis défendu de laisser échapper; ne vous obstinez point à me rappeller des traits que vos procédés cruels m'obligeroient de rapprocher. Mon unique étude est d'écarter une comparaison... Ah! mon père, mon père!

Alors Ermance s'abandonnoit à tout l'égarement de la douleur. Elle répandoit des larmes : son époux ne tardoit point à s'accuser lui-même, à se condamner, à baigner de ses pleurs les pieds de sa femme, à lui jurer que c'étoient les derniers orages qui avoient bouleversé ses sens, que désormais son amour seroit tranquille et sans défiance ; il se retiroit avec vivacité, et le premier objet qui s'offroit aux yeux d'Ermance, étoit Blinford que lui amenoit son mari : mais le moyen de croire aux retours d'un cœur jaloux ? il ne peut jouir que d'un calme perfide, suivi bientôt de la tempête ; rendu au trouble et à la fureur, il semble se venger de ses momens de sécurité. Daramant, Daramant ne doute plus qu'il n'ait un rival dans son ami ; la réserve que montroit son épouse, étoit, aux regards de ce mari si injuste et si aveugle, un nouveau crime qu'il avoit à lui reprocher ; il est plus tourmenté ; il court, en pleurant, épancher dans le sein d'un de ses parens le sujet de son agitation. Que ne saisissez-vous, lui répond cet honnête homme, quelque prétexte pour rompre avec Blinford ? Vous me l'avez peint sage et vertueux : ayez la noblesse d'ame de lui exposer le trait qui vous déchire ; il prendra pitié de votre foiblesse, et sera le premier à se bannir de votre présence : il y a une sorte de magnanimité à se montrer tel que l'on est ; la dissimulation tient toujours de la bassesse et de la perfidie. Daramant écoutoit son parent avec attention, convenoit des excès condamnables de son caractère soupçonneux, et quoiqu'il fût pour ainsi dire vaincu par la raison, il retournoit avec de nouvelles fureurs

au malheureux penchant dont il étoit le jouet.

Existeroit-il une fatalité dont rien ne peut nous garantir ? l'infortuné Daramant, car la furie qui le poursuivoit le rendoit le plus à plaindre des hommes, s'efforce de prendre un visage serein; il va chez sa femme : — Madame, Blinford doit venir dîner aujourd'hui; je l'ai invité sans penser qu'une affaire imprévue me forçoit de n'être point de la partie... — Qu'il ne vienne point, monsieur, qu'il ne vienne point. — Eh ! pour quelle raison, madame ? — Pour quelle raison ? c'est vous, Daramant, qui osez me le demander ! votre jalousie, votre horrible jalousie... — Je ne suis plus jaloux, madame... je vous l'ai dit... je me repose sur l'honnêteté de mon ami..... sur votre vertu... — Cette confiance, monsieur, me fait trembler; et de quel ton m'assurez-vous que vous êtes corrigé ? votre pâleur, votre embarras, tout vous trahit. Ah ! Daramant, vous nourrissez quelque dessein... vous êtes plus agité que jamais. — Moi, agité, madame !... je ne le suis point... je ne le suis point... vous me voyez tranquille... je vous prie de recevoir Blinford; vous me causeriez de la peine, vous m'offenseriez même, si vous me refusiez ce témoignage de votre complaisance.

Ermance combat, se jette en pleurant aux genoux de son mari, le prie de la dispenser de voir Blinford, le conjure de lui accorder cette grâce; plus elle résiste, plus Daramant s'obstine à vouloir être obéi; il s'est enfin retiré, en disant qu'après le dîner, il se hâteroit de les rejoindre l'un et l'autre.

Ermance étoit saisie d'un trouble qu'elle ne pouvoit

vaincre. Je ne sais, dit-elle à Eugénie qui entroit dans ce moment, mon ame n'a jamais été si oppressée; je succombe à mes maux ! il ne m'est pas permis de profiter d'un instant de liberté pour épancher mes larmes dans ton sein, et j'en ai un amas sur le cœur; on me dispute jusqu'à la douceur de pleurer; il faut que j'étouffe mes soupirs; on observe mes regards; on interprète mes pensées; je suis bien malheureuse ! je ne conçois point le caractère d'un époux dont j'éprouve tous les jours les bizarres emportemens; il est consumé de la jalousie la plus sombre..... Hélas ! ma chère Eugénie, qu'ai-je dit? je me rends coupable, en t'arrêtant sur de pareilles confidences; je manque à mes devoirs. Une des premières vertus d'une épouse est de tenir le voile abaissé sur les erreurs de son mari... ô mon amie, voilà où m'a conduite un père qui auroit pu faire mon bonheur !

Les pleurs lui suffoquent la voix; elle reprend : Blinford doit dîner ici, et il n'y aura que nous deux. J'ignore pourquoi je redoute de me trouver seule avec cet étranger; sa société cependant doit me flatter : jamais on n'eut plus de probité, et de délicatesse; après Lorménil.... quel nom ai-je prononcé? c'est peut-être le mortel le plus digne d'estime..... tu devrois ne me point quitter. Une affaire indispensable empêchoit Eugénie de céder à l'invitation de son amie : elle est prête à se retirer; Ermance l'embrasse plusieurs fois, et ne sauroit la laisser sortir : — Je vois ton éloignement avec une espèce de tristesse que je n'ai point encore éprouvée ! — Demain nous nous reverrons. — Demain, Eugénie? que cette

séparation me coûte !..... allons, songe à ne pas oublier ta promesse. Adieu donc, mon unique amie !

Ermance suit long-tems Eugénie des yeux; quand il ne lui est plus possible de l'appercevoir, elle vient tomber sur un siége en s'écriant : ô Ciel ! qu'ajouterois-tu à mes maux? d'où naît ce redoublement de mélancolie ? mon cœur avec plus d'amertume se serre; eh ! ne dois-je pas être familiarisée avec la douleur? aurois-je encore des larmes à verser? la source devroit en être tarie; cachons mon état aux regards de Blinford; gardons-nous de faire éclater mes plaintes contre un époux; qu'un étranger qui l'aime, ne soit point éclairé sur ses défauts. Hélas ! apprenons à dévorer mes peines : elles ne sont que pour moi seule.

L'Anglois paroît : il demande d'abord aux domestiques où peut être Daramant : on lui répond qu'il a été obligé de s'absenter pendant quelques heures, mais qu'il prie son ami de rester à dîner avec son épouse. Blinford monte à l'appartement; il trouve Ermance plongée dans une tristesse plus sombre qu'à l'ordinaire; cet aspect excite un intérêt qui échauffe la conversation; Blinford développe toute la sensibilité de son ame vertueuse : il parle de la perte irréparable qu'il pleurera jusqu'au tombeau; il fait voir jusqu'à quel point il aime, et combien l'objet qu'il regrette lui est cher encore, que de motifs pour rendre cet entretien touchant ! il attachoit Ermance : il lui rappelloit Lorménil, et en même-tems lui montroit Daramant bien différent de Blinford et du chevalier.

Après le dîner, Ermance propose à l'Anglois une partie de jeu, en attendant que son mari revienne. Le premier continuoit la peinture de tout ce qu'il souffroit depuis la mort d'une femme adorée; Ermance est attendrie jusqu'aux larmes : — Tout ce que vous me dites, monsieur, me confirme dans l'idée que vous êtes le plus estimable des hommes : je vais vous donner une preuve éclatante de ma confiance. Vous avez dû vous appercevoir, il y a quelque tems, que le chagrin qui me consume, augmentoit à votre vue : en voici la raison : je vous prie de l'ensevelir dans un éternel oubli, lorsque je vous l'aurez apprise, et je l'attends de ces sentimens si nobles et si délicats que vous faites paroître. Blinford donne sa parole qu'il gardera un profond silence sur tout ce que madame Daramant lui pourra révéler. Ermance poursuit en tremblant, et comme si elle alloit faire l'aveu d'une faute : il faut, monsieur, que mon sort soit bien déplorable, et que j'aie une haute idée de votre probité pour vous confier le sujet de mon chagrin; il n'en peut être un plus violent : — Madame, lui dit l'Anglois, sensible aux larmes qu'elle laisse couler, vous pouvez m'ouvrir votre cœur, sans craindre que j'en abuse : Blinford seroit le plus heureux des hommes, s'il pouvoit vous être de quelque utilité, Daramant est mon ami. — Oui, monsieur et c'est à ce titre que j'ose avoir avec vous une explication difficile pour une femme qui connoît toute l'étendue de ses devoirs, et qui n'en veut blesser aucun; mais je suis forcée, je vous le répète, de céder à l'horreur de ma situation; elle est affreuse ! il y auroit peut-être

un moyen de l'adoucir : — Eh ! quel est-il, madame ? parlez, et soyez assurée que je suis impatient de l'employer. — Ce seroit, monsieur, de venir moins souvent, de saisir quelque prétexte qui vous éloignât de notre maison, sans que monsieur Daramant puisse me soupçonner de vous avoir prévenu. Ermance prononce ces dernières paroles d'une voix entrecoupée. — Assurément, madame, il m'en coûtera pour vous obéir ; une sorte de sympathie me faisoit rechercher votre société ; vos vertus autant que vos grâces vous attiroient mes hommages respectueux ; votre mari m'étoit cher ; je me flattois d'avoir mérité son amitié, et il avoit la mienne sans réserve : mais si ma présence pouvoit causer ici le moindre désagrément, un mot seul.... madame, je ne suis point fait pour vous causer la moindre ombre de chagrin ; je saurai immoler mes intérêts, mes plaisirs ; sur-tout croyez que je me garderai bien de vous compromettre : il faudra trouver quelque raison de mon absence, et j'en trouverai. Que ne vous êtes-vous plutôt expliquée ! votre sexe a tant de droits sur mon ame ! je lui ai voué un attachement éternel, et la femme que j'ai perdue, m'a appris à ne point borner ma sensibilité ; je lui dois le peu de vertus que je possède : c'est l'ouvrage de l'amour. Ne craignez point que je veuille éclairer les motifs de mon éloignement : il suffit que vous le désiriez : j'obéirai, madame ; je vous l'ai promis.

Ermance est touchée de la noblesse du procédé de l'Anglois qui se retiroit, sans pénétrer la cause d'une demande si singulière ; elle lui laisse entrevoir à travers tous les ménagemens d'une femme circonspecte,

ce qu'elle auroit voulu se cacher à elle même : Blinford a soupçonné enfin que Daramant étoit jaloux ; il témoigne tous ses regrets d'être privé de sa société : il redit combien il lui étoit cher, et en même-tems, quelque chagrin que cette séparation lui fasse ressentir, il renouvelle à l'épouse de son ami la promesse de ne plus se remontrer à ses yeux.

On se rappellera qu'Ermance traînoit une santé languissante : les combats éternels qu'elle avoit à soutenir pour dompter la profonde langueur qui la consumoit, peut-être la nécessité cruelle d'instruire un étranger de ces secrets qui doivent rester ensevelis entre un mari et une femme : ces assauts multipliés déterminent l'effet d'une révolution violente : elle se lève tout-à-coup, et se précipite vers sa cheminée, comme pour tirer sa sonnette ; Blinford s'apperçoit qu'elle se trouve mal ; elle est prête à tomber ; il vole vers elle, la soutient dans ses bras, et cherche à la rappeller au jour : la porte s'ouvre : Daramant entre enflammé de fureur, l'épée à la main, et court la plonger dans le sein de son ami, en s'écriant : traître ! reçois le prix de ton infidélité.

Ermance avoit perdu l'usage des sens. Elle r'ouvre les yeux : quel spectacle l'a frappée ? Blinford étendu sur la terre, et baigné dans les flots de son sang.

Daramant reste immobile ; il recule de terreur, quand il voit l'Anglois expirant s'efforcer de se traîner jusqu'à ses pieds, quand il l'entend lui dire d'une voix lamentable et touchante : — Que viens-tu de faire, Daramant ?.... tu as tué ton ami. — Mon ami ! mon ami qui ne respiroit que mon déshonneur !...

— Je vais rendre le dernier soupir : le Ciel m'est témoin que je ne t'ai jamais offensé, que je te chérissois comme mon frère... Puisses-tu vivre heureux après un meurtre aussi injuste !.... Daramant.... mon ami, je te pardonne... accours m'embrasser... je meurs.

Ermance étoit retombée évanouie; elle entend les derniers accens de Blinford ; elle se relève avec vivacité de son accablement : — Malheureux ! quel crime as-tu commis ? Oui, cruel ! Blinford est innocent; oui, tu es l'assassin de ton ami, de l'ami le plus tendre ; hélas ! en ce moment, il me parloit de son attachement pour toi ! il en étoit rempli ! —Tu étois dans ses bras ! — Il voloit à mon secours; je succombois à une défaillance, la suite des maux que tu me causes... toi, souillé du sang d'un homme qui n'est point coupable, qui t'aimoit ! Ah ! joins ta femme à cet infortuné ; le meurtre ne doit plus t'effrayer ; après de pareils malheurs, il ne m'est plus possible de vivre !

La nouvelle de cette affreuse catastrophe étoit déjà semée ; les domestiques étoient accourus. La justice s'empare du criminel, et donne des ordres pour qu'on transporte le corps de Blinford à sa demeure ; Daramant est enfin plongé dans une prison, tandis que sa femme reste anéantie sous des coups aussi imprévus qu'accablans.

Il y avoit des momens où Ermance, ainsi que son mari, se flattoient que la blessure du malheureux Blinford ne seroit point mortelle : à peine arrivé chez lui, on lui prodigue tous les secours ; ils furent inutiles :

il expira quelques jours après. Ses parens informés de cette espèce d'assassinat, accourent du fond de l'Angleterre, et demandent à grands cris la punition de Daramant; le délit étoit presque prouvé; il n'y avoit point d'apparence que le coupable pût espérer d'obtenir sa grâce.

Ermance revoyoit la lumière : tout son malheur s'offroit à ses regards; eh ! quelle vaste infortune elle avoit à envisager, le passé, le présent, l'avenir ! mais c'étoit sur ce dernier tableau que s'arrêtoit sa vue; elle contemploit son mari enfermé dans un cachot; quelquefois même elle s'alarmoit pour sa vie. La pitié dans les ames sensibles touche de près à l'amour: Ermance ne se ressouvenoit plus du jaloux, du barbare Daramant, de l'auteur de ses disgraces les plus cruelles; son cœur ne s'ouvroit qu'à l'image d'un époux malheureux, et toute sa compassion, j'allois presque dire toute sa tendresse, s'attachoit à cet objet.

Le père de Daramant vient à paroître; sa bru tenoit son enfant dans son sein, et l'inondoit de ses larmes; à l'aspect du vieillard dont l'abord seul inspiroit la compassion la plus touchante, elle pousse un sombre gémissement. Son beau-père mêle ses pleurs aux siens, et sa désolation redouble, quand il s'entend appeller par son petit-fils qui lui tendoit ses mains enfantines, et le combloit de ses innocentes caresses. Le vieillard veut parler : des sanglots étouffent sa voix; cependant il cherche à se rassurer. Ermance s'empresse de l'interroger sur l'état de son mari : —Ecartez vos domestiques; je vous demande un entretien particulier. Sa bru renvoie tout ce qui l'environnoit; il reprend d'un

ton pénétré : votre mari, ma chère fille ?... bientôt vous n'aurez plus d'époux, et je n'aurai plus de fils. — O Ciel ! qu'entends-je ? — Savez-vous quel sera le sort du misérable Daramant ? — Ses jours seroient en danger ? ... — Il recevra la mort : mais ce n'est pas assez de mourir, il subira le dernier supplice, le supplice des scélérats, ce châtiment épouvantable dont l'ignominie éternelle se répandra sur toute sa famille, sur moi, sur votre enfant..... sur vous-même, sur vous-même; je vous en ai dit assez... nous mourrons tous. Ermance étoit tombée comme frappée de la foudre; elle lève ses deux mains au Ciel : — O mon Dieu ! mon époux ! une fin si honteuse !... Il est bien vrai... — Que rien ne peut le sauver de cette affreuse destinée, que la sentence dans peu se prononcera, s'exécutera... que l'échafaud... A ce mot, Ermance pousse un cri effrayant, et retombe sur la terre. Son beau-père lui presse ses mains dans les siennes, la rapelle au jour; elle revient, et repoussant avec terreur son enfant : — C'est pour l'opprobre que le Ciel t'aura fait naître !... et il n'y a aucun moyen ? — Aucun, aucun.... Peut-être un seul.... — Un, mon père ! ah ! parlez, parlez... il faut l'employer. — Ma fille, dit le vieillard, en changeant de voix, vous sentez-vous capable du plus grand effort de courage, d'une épreuve que n'ont jamais subie les cœurs les plus fermes, les plus inébranlables, dont l'idée seule ne sauroit se supporter ? — S'agit-il de donner ma vie, pour sauver votre fils ? — La vie... la vie n'est rien, je vous connois : c'est mille fois plus que j'oserois solliciter... Je sais que Daramant ne mérite point votre amour,

amour, que ses torts à votre égard sont sans nombre, qu'il est votre bourreau, l'assassin de son ami; lui-même il convient de ses excès si condamnables : mais, ma fille, il est mon fils, il est votre époux, il a donné la naissance à cette créature infortunée que sa mort va couvrir de flétrissure... il vaudroit mieux terminer les jours de cette misérable victime des fautes de son père... que vous-même, vous sa mère, vous prissiez le couteau, que votre main l'enfonçât dans son cœur... Oui, la mort est cent fois préférable à une pareille existence. — Vous m'aviez dit, mon père, qu'il étoit un moyen de préserver Daramant de cette fin horrible... apprenez-moi donc... ne craignez pas... vous vous troublez... Il est vrai... ce moyen... ce moyen... il dépend de vous... — De moi ! — Vous êtes la maîtresse... O Dieu ! que vais-je proposer ? il ne vous sera point possible... ah ! mon fils est perdu ! — Eh ! daignez vous expliquer; vous doutez de ma fermeté? je me sens l'ame assez élevée pous m'imposer les plus grands sacrifices; je ne vous trahirai point, je ne mentirai point à mon cœur : votre fils n'a peut-être jamais eu cette tendresse dont mon ame étoit susceptible : mais j'ai fait pour le devoir ce que j'aurois fait pour l'amour; il suffisoit qu'il fût mon époux, et je n'ai rien à me reprocher. Aujourd'hui il a ma compassion, toute ma sensibilité ; je n'envisage que son malheur dans lequel sera enveloppée cette innocente créature; que faut-il faire? soyez assuré... je vous l'ai dit : faut-il mourir ? Le vieillard l'embrasse en gémissant : — Ma fille, ah ! mille fois, mille fois plus que mourir; non, je n'aurai jamais la force de

m'exprimer. — Mon père, je puis porter mon courage au plus haut degré, oui, à un effort au-dessus de l'humain. — Ecoute, ma chère fille, ce n'est qu'en frémissant que je propose cet expédient. Il est donc décidé que Daramant périra... qu'il périra du dernier supplice, et tu peux l'arracher à la mort, à une mort infamante ! et il n'y a que toi seule à qui cette action sublime soit réservée. Conviens, ajoute-t-il d'une voix basse et inarticulée, lorsque les juges t'appelleront en témoignage... ose déposer.... que ton époux... le dirai-je, Ermance, n'a fait que venger son injure, qu'il t'a surprise... tu m'entends, ton déshonneur... A ce prix, ton époux, le père de ton enfant, ton enfant sont sauvés, sont sauvés de l'ignominie; la prison est ouverte à Daramant; je te laisse réfléchir sur le parti que tu veux prendre; songe à ce cher enfant qui nous survivra. — Un moment..... mon père... un moment... je ne puis soutenir... tout mon sang s'est retiré vers mon cœur... et ce n'est pas ma vie qu'on demande !.... mon père.... laissez-moi... laissez-moi... vous saurez... je vous réponds de tous mes efforts. — Reprends tes sens, ma fille; j'avoue que ce que j'exige de ta vertu, épouvante la nature.... ce soir, je viendrai m'informer s'il faut que mon fils, ton mari.... je n'achèverai pas... que son supplice, Ermance, soit devant tes yeux.

Voilà dans quelle profondeur de maux Ermance est précipitée ! Comment se représenter une aussi horrible situation ? Son mari déclaré le meurtrier de son ami, un assassin, condamné à la mort, et la recevant

sur un échafaud, mort perpétuelle comme déshonorante, qui s'étendra à jamais sur une famille entière; son malheureux fils, frappé en quelque sorte des coups qui lui enlèveront son époux, tout couvert du crime et de la flétrissure de son père; elle-même, elle-même souillée de cette ignominie, pire cent fois que le plus affreux trépas; ou si elle veut s'oublier, s'immoler, elle conserve la vie, l'honneur à Daramant, à son enfant: mais à quelle condition? se livrer à la honte, au châtiment d'une femme adultère, être l'objet du mépris public, s'exposer à toute la diffamation du vice, lorsqu'on porte le cœur le plus vertueux, et le plus sensible; tels sont les différents tableaux qui successivement frappent les regards d'Ermance, ou plutôt s'élèvent dans son ame et la déchirent.

C'est dans cette perplexité inexprimable que la surprend Eugénie. Cette dernière avoit été obligée de faire un voyage; elle avoit appris à son retour la cruelle aventure de Daramant; elle accouroit éplorée auprès de son amie; elle ne l'a pas apperçue qu'elle tombe dans ses bras, et ne peut proférer que ces mots: qu'ai-je entendu, ma chère Ermance? — L'événement le plus terrible, et qui me coûtera la vie. Ah! Eugénie, ce ne seroit rien de perdre cette vie qui m'est si odieuse! Voilà à quelle extrémité cette sombre jalousie a entraîné un époux aveugle dans ses transports; il a fait couler le sang du plus honnête homme, de son ami; il nous a cru coupables l'un et l'autre, tandis que Blinford, à ma prière, se retiroit de notre société, en plaignant l'erreur de mon époux, en me parlant de son amitié pour lui: mais il ne s'agit plus de voir

Daramant injuste, je dirois même odieux : c'est un infortuné que j'envisage, le plus malheureux des hommes, le mari que le Ciel m'a donné, et son sort dépend d'un sacrifice.... c'est ici qu'il faut m'armer de courage... Eugénie, prête-moi tes soins; ranime-moi.... ne m'abandonne pas... je me meurs à l'idée seule de ce que je dois entreprendre, si je veux sauver mon mari, cet enfant..... cet enfant qui m'est si cher ! ah pourquoi lui ai-je donné la vie? pourquoi suis-je épouse? pourquoi suis-je mère?

Un torrent de pleurs lui coupe la parole; on eût dit que c'étoit elle qu'on alloit traîner au supplice. Enfin au milieu des sanglots, des déchiremens de cœur, elle a déclaré à son amie le moyen proposé par son beau-père : — Eugénie, telle est ma situation : j'ai à choisir entre deux abymes, et il faut que nécessairement je me précipite dans l'un des deux. Il n'y a plus à réflechir; le tems presse; l'échafaud... quelle image ! attend celui dont j'ai partagé la destinée ! ose, ma tendre et seule amie, ose me guider. Vous demandez ma décision, repart Eugénie? ma réponse est aisée à prévoir : on ne balance point entre ces deux extrémités : rien ne doit nous être plus cher et plus sacré que l'honneur. N'envisagez pas votre mari, votre enfant; contemplez-vous vous-même. Je l'appréhende : la douleur pourra terminer vos jours : mais vous ne mourrez point déshonorée; votre réputation si bien établie vous suivra dans le tombeau; Ermance, on ne meurt qu'un instant : l'existence réelle est le jugement que porte de nous le public; il vous plaindra, il vous respectera..... Ces sortes de dévouemens ne sont point

adoptés par la nature; Ermance, encore une fois, tout, hors l'honneur. — Ah ! ma chère Eugénie, tu ne sais pas ce que c'est que d'être épouse ! tu ne sais pas ce que c'est que d'être mère ! ce n'est point assez de perdre mon époux... mon fils... une mère ne doit-elle pas s'oublier, s'immoler? voilà ce que m'inspire, ce que m'ordonnent le sentiment, la vérité, le devoir. Qu'est-ce que l'honneur? le désir de se concilier l'opinion d'autrui, et la mienne ne lui seroit pas préférable ? comptes-tu pour peu de chose la conviction intime de son innocence? Qu'importe à une vertu bien affermie d'essuyer les soupçons, le blâme, les outrages, de n'être pas connue, quand elle se connoît elle-même? Où se trouve la vraie récompense de cette vertu, si ce n'est dans notre propre cœur? Le mien n'a aucun reproche à se faire : que dis-je? il s'applaudiroit, s'il avoit assez de fermeté pour refuser le prix de l'estime publique; et la nôtre, notre estime n'est-elle pas un salaire suffisant? Que je me trouverai élevée au-dessus des autres créatures, lorsque je me dirai en secret : tout le monde me croit coupable : je ne le suis point, je n'ai pas même l'idée du crime; c'est par un effort de vertu que j'ai perdu tout ce qu'on a de plus cher, la réputation : mais j'ai arraché mon mari à une mort flétrissante ; mais j'ai donné plus sans doute que la vie à mon enfant : j'ai conservé son honneur aux dépens du mien : que reste-t-il de plus à sacrifier ? Eugénie, Eugénie, loin de m'en détourner donne-moi la force de remplir ce sacrifice horrible, surnaturel; tu me rendras justice, ma chère amie : tes sentimens me dédommageront de la cruelle pré-

vention du public. Je ne me cache point tout ce que je perds, que l'opinion va pour jamais s'élever contre moi, que les personnes qui m'étoient les plus attachées, chercheront à effacer jusqu'à mon souvenir : que m'importe aujourd'hui le monde? c'est pour moi un songe qui s'est évanoui. Il me reste une espérance : je me consolerai avec Eugénie, et avec mon cœur ; c'est dans ce cœur que sera mon juge suprême, mon témoignage irréprochable. Voyons ce qu'est la renommée : combien d'innocens ont passé pour criminels ! combien de coupables à leur tour ont joui d'une réputation à l'abri même du soupçon! Eugénie, il existe un Dieu; c'est-là le protecteur que j'implorerai ; c'est devant lui que je verserai des larmes; c'est lui qui lira dans mon ame; j'en appellerai à son tribunal du jugement des hommes. Vous ne serez point réduite à cette extrémité, s'écrie Eugénie; je vous trahirai : je crierai par-tout quel motif vous anime à vous accuser d'un égarement dont vous ne devez pas seulement être soupçonnée; je proclamerai la vérité ; que votre époux soit condamné : qu'il meure, qu'il meure sur un échafaud; mais que mon amie..... — Arrêtez, cruelle.... mon mari ne vous touche point : vous oubliez toujours mon enfant... Eugénie vous m'aimez?... si vous étiez capable de violer mon secret... Ermance vous regarderoit... comme son ennemie la plus acharnée à sa perte; ce seroit vous, barbare, qui conduiriez dans mon sein le poignard dont je me frapperois à vos yeux. Ah ! du-moins que ma mort soit utile à deux infortunés !

Quelques personnes avoient déjà répandu dans la

ville que Daramant n'avoit versé le sang de Blinford que pour se venger de l'infidélité de sa femme; le bruit s'accréditoit. Salancey qui étoit à sa campagne, est instruit de cet affreux événement; il se hâte de revenir. Il n'est pas arrivé qu'il entend murmurer que sa fille est coupable; aussitôt il vole auprès d'elle : il la trouve avec Eugénie : — Que m'a-t-on appris, fille indigne de moi? seroit-il vrai? Ermance ne lui répondoit que par des larmes. — Des pleurs; voilà ta justification ! cet opprobre m'étoit réservé ! il m'attendoit au terme de ma vie ! Hélas ! je me flattois de l'exhaler dans le sein d'une fille... que j'ai toujours aimée; oui, malheureuse Ermance, je n'ai jamais aimé que toi. — Ah ! mon père ! c'est la seule expression qui puisse échapper à cette femme si digne de pitié. Eugénie veut prendre la parole : Ermance jette un coup d'œil, et n'a que le tems de lui dire tout bas : je meurs, je meurs, si vous prononcez un mot. Elle va tomber aux pieds de Salancey qui la repousse avec indignation. — Plaignez moi, mon père : — Que je te plaigne ! ma malédiction... — N'achevez point... si vous saviez... hélas... non.... je ne suis pas coupable.... — Que dis-tu? — Que je suis la plus infortunée des femmes... Ah ! je mérite votre compassion; je la mérite. — Mais, parle : comment as-tu pu te dégrader à ce point, perdre le fruit de vingt ans de vertus et d'honnêteté, accumuler l'opprobre sur une famille dont tu faisois l'honneur? tu pleures ! tu te tais ! — Et vous aussi mon père, vous me condamneriez !

C'est la dernière parole qu'Ermance adresse à Salancey; elle succombe; elle reste ensevelie dans

un profond abattement; son père fait de vains efforts pour l'en retirer; il la quitte, en l'accablant de nouveaux reproches; Eugénie ne l'abandonne pas : — Et jusqu'à votre père qui vous croira criminelle ! il est inutile de vous opposer... lui, la ville entière, tout le monde saura la vérité. — Eugénie, je te l'ai dit : la moindre indiscrétion de ta part détermine mon bras; le couteau... il est sur mon cœur; songes-y bien. Laisse-moi, laisse-moi expirer dans mes larmes; le fardeau est trop pesant; je n'ai plus de fermeté, plus de résolution; je ne sais que résoudre, que faire.... ô malheureux Daramant ! ô mon fils ! à quoi suis-je réduite?

Il se passoit dans la prison une scène peut-être aussi violente que celle-ci : Daramant emporté, jaloux, aveuglé par les saillies d'un caractère impétueux, avoit des vertus et de la sensibilité; rendu au calme de ses sens, il avoit envisagé toute l'énormité de son crime : il voyoit son ami expirant de ses mains, sa femme qu'il avoit soupçonnée, en proie au chagrin dévorant, et quelle image suivoit ces tableaux qui l'accabloient à la fois? un échafaud; c'étoit là que son courage l'abandonnoit.

Ces coups ne suffisoient point; il reçoit une lettre; il l'ouvre : il est foudroyé; il a reconnu la main de Blinford; c'est lui-même, dit la personne chargée de la lettre, qui vous l'a écrite, avant que d'expirer; il a eu quelques momens de connoissance, et il les a employés à vous tracer ce billet. C'étoit une justification détaillée d'Ermance et de l'Anglois qui finissoit par renouveller à Daramant qu'il lui pardonnoit, et

qu'il mouroit son ami. Eh! voilà, s'écrie le prisonnier, l'homme à qui j'ai percé le flanc ! Il arrosoit cet écrit de ses pleurs, quand son père s'offre à sa vue : il lui amenoit son fils. Daramant vole à cette innocente créature, la presse dans ses bras : — Chère et déplorable victime de mes fureurs ! c'étoit peu d'avoir assassiné mon ami : je suis le bourreau de mon enfant ! je lui ôte plus que la vie, l'honneur; l'honneur !.... hélas ! j'ai perdu le mien ! Le vieillard s'attendrit avec Daramant ; ensuite prenant un ton moins affligé : — Ecoute, mon ami, ne renonce point à l'espoir de vivre, de sauver cet honneur auquel tu as raison d'être si fort attaché. — Ah ! ne me parlez point d'exister ! dites-moi, dites, par quel moyen je me déroberois à l'ignominie... c'est-là cette mort dont la seule pensée me tue ! — J'ai imaginé.... C'est ta femme qui produira ce miracle, qui sera ta divinité secourable. — Expliquez-vous, mon père... Ermance... — Elle sera assez généreuse pour s'immoler, pour s'élever en ta faveur à un degré de vertu.... il n'y en eût jamais de semblable.

Le vieillard embrasse son fils ; il lui découvre à quelle condition ses fers seront brisés, comment enfin son honneur sera préservé du coup affreux qui le menaçoit. Il ajoute : Ermance ne m'a point encore donné sa parole, mais je ne doute pas qu'elle n'ait assez de vertu et de fermeté. Daramant l'interrompt : — Et moi, mon père, vous me croyez donc le plus lâche des hommes ! je me sauverois à ce prix d'un supplice... j'en éprouve un cent fois plus cruel, plus ignominieux ! Qui, moi, vivre, tandis que ma femme m'auroit

sacrifié sa réputation, qu'elle traîneroit une existence chargée d'opprobre ! que l'innocence périsse, soit avilie à la place du crime ! Mon père, je suis coupable de tout : hélas ! je ne l'ai que trop prouvé ; le Ciel m'a fait un cœur, la proie des transports les plus enflammés : mais il est des forfaits.... Je ne me souillerai point de celui-là ; je ne me souillerai point de celui-là ; je mourrai ; je serai déshonoré, mon père, je le mérite... Ermance, Ermance que j'adore, ne sera point exposée... il n'y auroit que l'amour... et suis-je fait pour être aimé, moi qui suis en horreur à moi-même ? que la mort la plus prompte me délivre de tant de maux !... — Ah ! malheureux, si tu peux supporter la fin... dont je veux te garantir... vois ton enfant, (il lui présente son fils) il monte en quelque sorte avec toi sur l'échafaud.... étoit-ce là l'héritage que tu lui devois laisser ? (Daramant est saisi d'un tressaillement involontaire) oui, c'est du pied de ton échafaud que cette créature infortunée entrera dans le monde, dans ce monde qui la punira à chaque instant de ton crime ; tu ne seras plus, et elle vivra, pour maudire ta mémoire, pour te regarder comme son assassin... Je ne t'entretiens point de ma douleur ; ne vois pas mes cheveux blancs souillés de la fange qui va te couvrir ; je ne te parle point de toi-même : mais sois père, sois père ; hélas ! je ne le suis que trop ! c'est tout ce que je sens en ce moment.... Ermance ne perdroit point la vie ; les reproches, qu'elle essuieroit, ne tomberoient que sur un genre de foiblesse que dans le fond de l'ame, on pardonne à un sexe facile à séduire.

Enfin le vieillard emploie tous les efforts pour vaincre l'obstination de son fils; il lui remettoit vingt fois dans les bras son enfant, qui sembloit se réunir aux sollicitations de son grand-père, et vouloir par ses larmes attendrir l'auteur de ses jours. C'est ainsi, se récrioit sans cesse Daramant, que vous me sauvez! et une autre sera la victime! et ce sera mon épouse!

Le père de Daramant est retourné chez sa bru : —Eh bien, ma fille, que dois-je attendre? La vie, la liberté de votre fils, répond Ermance avec noblesse. Dans les tems fabuleux, on auroit cru voir et entendre une divinité qui auroit remplacé la créature humaine. C'est moi, ajoute-t-elle, en jetant un profond soupir, qui perdrai mon honneur; allons, je suis résignée à ce grand sacrifice. Le vieillard demeure immobile d'admiration; il veut lui témoigner l'excès de sa reconnoissance; il arrose ses mains de ses larmes : —Hâtons-nous d'aller nous accuser... Ciel! étois-je réservée à une pareille destinée?

Enfin cette femme sublime qu'on peut mettre au nombre des héros les plus courageux, a vu les juges, a subi les interrogatoires, s'est avouée coupable; il est vrai qu'à chaque instant elle perdoit connoissance : mais elle commandoit en quelque sorte à la nature, et se relevoit de ces anéantissemens mortels; Ermance, Ermance est donc condamnée et soumise à la punition des épouses adultères; elle est enfermée dans un couvent, tandis que Daramant, justifié par cet aveu, et presque mourant entre les bras de son père, sortoit de la prison.

Le jugement divulgué dans la ville, y excite de la

surprise, et bientôt on passe de l'étonnement au mépris pour la malheureuse Ermance. Le seul Lorménil, que cette nouvelle va troubler dans le fond de sa retraite, ne sauroit y ajouter foi. Non, s'écrie-t-il, elle ne peut s'être démentie à ce point. Ermance... n'est-elle pas la vertu même? tout l'univers s'accorderoit pour m'assurer qu'elle est coupable, je ne le croirois point. Quelle est la douleur du chevalier, quand il apprend que ce bruit n'est que trop confirmé, et que cette femme, l'objet de son estime, de son adoration, est condamnée à ensevelir sa honte dans un asile religieux? il prend la résolution de lui écrire: Ermance refuse la lettre; elle ne voyoit personne que la seule Eugénie qui essuyoit ses larmes. On lui avoit permis de faire partager sa solitude à son enfant; cette infortunée l'avoit sans cesse dans ses bras: ah! mon fils, mon fils! redisoit-elle incessamment, que tu coûtes cher à ta mère!

Daramant avoit besoin d'être retenu par l'auteur de ses jours, pour ne pas courir aux juges, et leur déclarer qu'il ne devoit la vie qu'au mensonge héroïque de son épouse. Le vieillard le pressoit continuellement dans son sein, lui remettoit sans cesse devant les yeux le sort affreux de son fils, s'il alloit révéler la vérité; il empêchoit même qu'on ne l'approchât. Ce malheureux étoit comme anéanti sous l'excès du désespoir.

Il se relève de son accablement, s'échappe des bras du vieillard, court au séjour qui renfermoit sa femme qu'il trouve seule, et se précipite à ses pieds. Ermance pousse un cri, et veut se retirer: — Daignez, daignez me voir, m'entendre; oui, je suis le plus criminel des

hommes, et vous êtes la plus respectable, la plus adorable des épouses; j'ose m'offrir à vos regards pour vous demander votre pitié : car il ne m'est plus permis de réclamer la tendresse, l'estime, le moindre sentiment, excepté celui de la compassion. C'est mon père, c'est mon père qui m'a fait souscrire à l'horrible condition qui a rompu mes chaînes : c'est pour cet enfant, qui est dans votre sein, que je me suis souillé de l'attentat le plus atroce et le moins pardonnable. Je me traîne à vos genoux; j'implore mon pardon : ah! je vais vous rendre la justice qui vous est due. On reconnoîtra l'innocence; on saura que votre héroïsme vous a plongée dans ces lieux; je déclarerai tout, et... — Arrêtez, monsieur; c'en est fait, je ne suis plus au nombre des vivans; qu'on m'oublie : c'est la seule grâce que je sollicite et que j'attende de ce monde qui m'a connue si peu; ne songeons qu'à notre enfant, vivez pour l'élever à la vertu; dites-lui... dites-lui (elle verse à ce mot un torrent de larmes) que sa mère étoit plus digne de compassion que de mépris, qu'elle étoit éloignée du crime... Non, gardez-vous de lui rien découvrir : vous auriez trop de reproches à essuyer de sa part; et je veux qu'il aime, et qu'il estime son père.

Daramant, qui étoit aux pieds d'Ermance, se lève avec transport, et court, malgré ses cris pour aller tomber aux pieds des juges, et proclamer la vérité. Son père entre, Ermance lui rend compte en peu de mots du projet de son fils. Le vieillard se jette dans ses bras, redouble ses prières, ses témoignages de douleur; Ermance elle-même conjure son époux de

ne point accomplir son dessein. Daramant se retire enfin, presque évanoui, et son père prend soin d'écarter tout ce qui l'environne.

Ermance revoit Eugénie : — Eh bien ! mon unique amie, devineriez-vous qui vient de s'offrir à mes yeux ? mon mari, l'infortuné Daramant : — Quoi ! Daramant... il a pu chercher votre présence ! — Hélas ! il est aussi à plaindre que moi ; je ne puis lui refuser ma compassion ; toi-même tu lui accorderois la tienne.

Eugénie est instruite du motif qui appelloit Daramant dans la retraite d'Ermance ; ce procédé de son mari a répandu quelque soulagement dans son ame affligée : mais elle est déterminée à ne pas se laisser surpasser en générosité. L'ouvrage est consommé, s'écrie-t-elle ; il n'y a plus à revenir sur mes pas ; je suis l'objet du dédain public. Eugénie, à cet endroit, arrête Ermance, et veut adoucir le tableau que son amie s'obstine à représenter. Je sais tout, reprend cette héroïne : je sais jusqu'aux moindres traits qu'on a lancés contre moi, et ils apportent la mort au fond de mon ame : mais tu ne connois pas encore l'excès de mes tourmens, ce qui me cause une blessure plus profonde, plus vive, à moi dont la sensibilité..... Eugénie, cette sensibilité me coûte bien des maux ! Que ce séjour, que tout l'univers me croie coupable : je ne sais, je goûte une espèce de satisfaction à me justifier à mes propres yeux ; mon orgueil, en quelque sorte, me console, et plus je trouve autour de moi des motifs d'humiliation et de honte, plus, rentrée en moi-même, je sens s'agrandir et s'élever mon ame ; je

me dis que j'ai été capable d'une action dont peu de créatures m'ont donné l'exemple. Passer pour la femme la plus méprisable, quand on est la femme la plus innocente, cet effort n'étoit-il pas au-dessus de mes forces, audessus de l'humanité ? Je te le répète : le monde a fui de mes regards ; ses jugemens ne me touchent point : il n'existe plus pour moi ; il n'est sur la terre que deux objets que j'envisage, mon enfant et mon amie... Parlerai-je du troisième ? (à ce mot Ermance pose sur ses mains son visage baigné de larmes ; elle poursuit :) ces pleurs, Eugénie, te disent ce que ma bouche avoit fait serment de ne jamais exprimer... eh ! tu ne devines pas la raison qui les fait couler ?..... Eugénie..... tu n'as point aimé ! — Qu'entends-je, ma chère Ermance ? se peut-il que dans cet excès d'infortune, tu songes encore au chevalier ? — Cette image a-t-elle été jamais bannie de mon cœur ? je vais t'étonner : je t'ai trompée ; je me suis trompée moi-même ; j'espérois que le devoir, le tems, la douleur, la profonde douleur détruiroit ce souvenir qui semble s'être nourri de mes larmes : il n'est point effacé ; hélas ! je ne m'en apperçois que trop aujourd'hui ! croirois-tu cependant que j'ai eu assez d'empire sur ma foiblesse pour refuser une lettre que Lorménil m'écrivoit, lorsqu'il a été instruit de mon affreuse situation ? oui, je l'ai repoussée cette lettre qui peut-être eût apporté quelque adoucissement à mes maux. Eugénie... il n'aura point résisté à tant de voix qui s'élèvent contre moi ; je suis... je suis criminelle, déshonorée à ses yeux ! j'ai perdu son estime, ma chère amie ; je suis avilie aux regards de

Lorménil ! Je te l'avouerai : je ne puis supporter cette idée ! mon courage cède à cette crainte. Il me mépriseroit ! il accuseroit ma vertu de s'être démentie !... ah ! malheureuse !... eh ! que t'importe l'opinion du chevalier ? qu'avec l'univers entier il te juge, il te condamne... je parle de son estime ! c'est son amour que j'appréhende de ne plus mériter ! il me falloit cette cruelle épreuve pour pénétrer dans mon ame, et y surprendre un sentiment qui n'a point cessé de m'agiter.

Ermance refusoit les visites du peu de personnes qui s'intéressoient à son sort ; la présence de son père irritoit ses maux ; il n'en pouvoit obtenir la moindre parole ; elle envisageoit en lui le premier auteur de ses peines ; il l'avoit, en quelque sorte, traînée aux autels, pour épouser Daramant ; tout lui étoit devenu odieux : il n'y avoit que son fils et Eugénie qui l'approchassent. Elle tomboit quelquefois dans des espèces de convulsions ; incessamment cette infortunée s'écrioit : c'est moi, c'est moi qui suis couverte de honte ! (1) ô Ciel ! tu sais la vérité !

(1) Ce n'est que dans les anciens capitulaires du royaume, ou selon les constitutions de Charlemagne et de Louis le *débonnaire*, que la peine de l'adultère étoit capitale : aujourd'hui une femme condamnée par la justice pour ce crime, ce qui s'appelle être *authentiquée*, est renfermée dans une communauté ou monastère du choix du mari ; elle doit y vivre en habit séculier l'espace de deux années, pendant lequel terme son mari peut la voir et même la reprendre. S'il ne la reprend pas, et qu'il vienne pendant ce tems à mourir, on ordonne qu'elle sera rasée, voilée, et vêtue

La

La santé d'Ermance s'affoiblissoit à vue d'œil ; la nature n'est point accoutumée à des efforts de courage si prodigieux ; on peut mourir, la mort n'est qu'un passage rapide : mais vivre dans l'opprobre, quelle existence ! quel supplice !

Un ecclésiastique se présente chez madame Daramant, et demande à lui parler; son mari la pressoit de venir à l'instant même. Elle fait des questions qu'on évite de satisfaire. Sa curiosité, ainsi que son incertitude, augmentoient à mesure qu'ils avançoient dans la route.

Ermance trouve son mari dans cet appareil lugubre qui annonce une fin prochaine. Son beau-père et Salancey le soutenoient dans leurs bras; à quelques pas, étoient plusieurs ministres de la religion, et des officiers de justice à côté d'une table et prêts à recevoir les dernières dispositions du mourant; sa famille, ses amis, une foule de personnes des deux sexes et des plus distinguées de la ville remplissoient la chambre. Ermance étoit demeurée interdite : entrez, madame, lui dit Daramant d'une voix défaillante, il est tems que l'innocence soit vengée des épreuves cruelles que je lui ai fait subir. A ces mots, l'assemblée témoigne son impatience de savoir ce que Daramant va révéler; diverses impressions se peignent sur les visages; un murmure confus s'élève ; tous les regards sont attachés sur Ermance qui détournoit les yeux

---

comme les autres religieuses ou filles de la communauté, pour y demeurer le reste de ses jours, et être assujettie à la règle de la maison.

pour laisser couler ses larmes. Daramant prend un ton plus ferme : — Je ne saurois avoir trop de témoins qui publient mon aveu; le crime ne peut échapper à sa punition. Vous voyez l'homme le plus coupable et le plus malheureux; (il montre sa femme) j'ai terni, j'ai outragé la vertu la plus pure; elle souffre le supplice le plus horrible, la honte, et c'est moi qui dois être la victime... Apprenez donc tout ce que cette épouse si estimable a fait pour son mari. Votre indignation me menace déjà : mais je remplis mon devoir, et je goûte la satisfaction de rendre hommage à la vérité.

Daramant commence par tracer une idée du caractère impétueux qu'il avoit reçu de la nature, et que tous les efforts de l'éducation n'avoient pu vaincre. Oui, dit-il, en élevant la voix, c'est ce caractère indomptable qui m'a fait me souiller du sang de mon ami, de l'homme qui m'étoit le plus cher, qui a jeté dans mon sein une espèce de furie dont j'ai été toujours agité, qui, en un mot, m'a emporté jusqu'à soupçonner une femme respectable que j'adorois. Je pourrois affoiblir l'atrocité de mes crimes, en me rejetant sur l'infernale méchanceté d'un scélérat qui n'a osé se montrer ici et soutenir mes derniers regards; c'est lui, c'est cet indigne parent qui a échauffé les poisons de ma jalousie; il étoit parvenu à m'égarer au point que je n'ai vu dans mon épouse qu'une femme infidelle. Mes yeux se sont ouverts, quand ma coupable erreur m'avoit jeté dans l'abyme : mais je ne veux point m'excuser; je ne saurois me représenter assez criminel; ah! c'est moi seul, c'est moi seul qui suis tombé dans les excès les plus impardonnables;

c'est moi qui ai mérité la punition..... étoit-ce à Daramant à douter de la vertu de son épouse?

Il raconte les divers détails de sa malheureuse aventure, expose les motifs qui l'ont engagé à souffrir que l'innocence fût accusée, les larmes d'un vieillard sur les bords du cercueil, qui le retenoit sans cesse dans ses bras, et l'empêchoit d'aller se présenter aux pieds des juges, l'horrible destinée d'un enfant qu'on lui peignoit déshonoré par l'arrêt prononcé contre son père.

A peine le mourant a-t-il avoué qu'Ermance étoit innocente, un transport unanime d'admiration et d'attendrissement échappe à l'assemblée; Salancey court, en pleurant, à sa fille qui paroissoit peu sensible aux éloges qu'on lui prodiguoit; elle semble même rejeter l'embrassement de son père. Que l'on m'ait connue si peu, s'écrie-t-elle, en s'efforçant de maîtriser son trouble; que j'aie éprouvé de la part de la société, de mes liaisons les plus intimes, une prévention aussi cruelle qu'injuste; que toute la ville enfin ait cru Ermance changée au point de trahir à cet excès la vertu, et de manquer à son devoir : je me consolois avec mon cœur, avec ce cœur dont l'aveu me suffisoit pour me dédommager des jugemens d'un monde que j'ai oublié; une indifférence profonde est tout ce que j'opposerai désormais à ses opinions : mais que mon père qui devoit pénétrer la vérité, ait pu seulement soupçonner sa fille... Salancey ne la laisse pas achever, il la presse dans ses bras. — Oui, ma fille, oui, ton père est criminel : il devoit être convaincu que tu étois incapable de la moindre faute;

ma fille, c'est à toi de me pardonner; je ne me le pardonnerai jamais. Ermance reprend : ma situation étoit sans doute horrible : mais je n'ai fait que mon devoir; j'avois à sauver mon époux, mon enfant, et je leur ai donné..... plus que ma vie. L'opprobre..... Des sanglots l'arrêtent à cet endroit; tous les spectateurs fondent en larmes avec elle; on n'entendoit que des gémissemens et des cris. On répétoit : quelle femme adorable ! ce n'est point une créature de notre espèce, c'est une ame céleste. Daramant continue : voilà la femme que j'ai immolée ! il étoit tems de lui rendre la justice qui lui est due; hélas ! depuis le moment qu'elle s'est exposée pour moi à tant d'humiliation, j'ai souffert bien plus que la fin cruelle qui m'attendoit; non, il n'est point de supplice plus déchirant pour une ame sensible et qui n'a point été endurcie par les forfaits, il n'est point de torture pareille au spectacle de l'innocence opprimée et punie pour le crime, et voilà ce que j'ai à me reprocher, l'attentat dont je me suis souillé, et que rien ne sauroit expier ! Le Ciel même qui voit mon repentir, pourra-t-il m'absoudre !

Daramant lit ensuite à haute voix la lettre qu'avoit écrite Blinford expirant, ce qui confirmoit le triomphe d'Ermance. Il lui prend une foiblesse, on croit qu'il n'est plus. Sa femme avoit couru à lui, et le tenoit contre son sein. Il r'ouvre les yeux : — C'est vous, chère épouse ! porteriez-vous la magnanimité jusqu'à me pardonner? songez que mon dernier soupir ne s'est arrêté que pour faire éclater votre gloire dans toute sa splendeur; du moins ne haïssez pas ma mémoire; j'ai été bien malheureux !

On auroit dit que le Ciel s'intéressoit à cette femme si vertueuse, jusqu'à opérer un prodige en sa faveur : Daramant n'eut le tems de vivre que pour déposer un témoignage authentique et appuyé de la sanction des loix; il n'avoit pas signé cette espèce de confession publique, qu'il mourut baigné des pleurs de sa femme et de son père. Les dispositions les plus favorables pour Ermance mirent le dernier sceau à l'aveu de son mari.

Toute la ville accourt chez la veuve; elle demeure décidée à ne point se rendre visible; sa porte fut fermée sans distinction : la seule Eugénie avoit le plaisir de la voir, et de recueillir les épanchemens de cette ame sublime, affoiblie par tant de coups. Le malheur opiniâtre ressemble à ces maladies cruelles qui détruisent le tempérament : un cœur flétri par le chagrin est hors d'état de se r'ouvrir au sentiment du bonheur; il n'est point de guérison parfaite pour les blessures de l'infortune.

Ermance, quoique son innocence se fût montrée dans tout son éclat, ne se consoloit qu'en donnant tous ses soins et sa tendresse à son fils; c'étoit pour ce fils chéri que son ame, si l'on peut le dire, étoit restée suspendue; une mort qui ne pouvoit se prévoir, vient le frapper jusques dans ses bras. La mesure de la douleur est comblée; c'en est fait! le cœur d'Ermance est fermé pour jamais à toute espèce de sentiment; l'amitié seule qu'elle a conservée pour Eugénie, la fait, en quelque sorte, ressouvenir qu'elle existe encore.

On annonce à madame Daramant la visite d'un

inconnu, qui demandoit absolument à lui parler; elle refusoit de le voir : on insiste; elle prie son amie de s'informer par elle-même quel pouvoit être cet étranger si pressant et si importun. Qu'on me laisse, dit-elle à Eugénie ! tu le sais, je ne vis que pour toi seule; le monde n'est plus rien à mes yeux.... il m'a trop méconnue !.... Eugénie revient : — Vous ne serez point invisible pour la personne qui brûle de s'offrir à vos regards; celle-là ne doit pas être comprise parmi tant d'ames vulgaires que vous avez droit de rejeter; je me suis chargée de vous la présenter.

Eugénie achevoit ces dernières paroles : l'inconnu marchoit sur ses pas : il va se jeter aux genoux d'Ermance, qui s'écrie : Lorménil ! — Oui, madame, Lorménil, Lorménil lui-même qui n'a point cessé de vous aimer, de vous respecter, de vous rendre la justice qui vous étoit due; je vous ai écrit à ce sujet une lettre que vous vous êtes obstinée à ne point recevoir. Ah ! je n'avois pas de peine à vous justifier; mon cœur eût-il pu vous trouver coupable? il est rempli plus que jamais.... Arrêtez, monsieur, interrompt Ermance, saisie d'étonnement et de joie peut-être; (elle revoyoit le seul homme digne de l'aimer, et d'être aimé) arrêtez, gardez-vous bien de prononcer un mot que ma situation ne me permet point d'entendre... Eh ! l'amour est-il fait pour la malheureuse Ermance? — Oui, le pur amour, cet amour que je ressens, qui a soutenu ma vie, qui m'amène à vos pieds, qui m'y fera mourir, si vous ne voulez point m'écouter. — Hélas ! qu'auriez-vous à me dire? — Désespéré de votre refus de lire un écrit où j'avois

pris plaisir à vous parler de vous-même, où je dépeignois votre ame généreuse, magnanime, où il ne m'étoit point échappé le moindre mot qui pût vous alarmer, j'avois su renfermer les transports d'une tendresse si vive et si constante; accablé de votre dureté, j'allois succomber à ma douleur; j'apprends que mon père, atteint d'une maladie mortelle, demande à exhaler ses derniers soupirs dans mon sein: un amour tel que le mien, tel que vous l'inspirez, respecte et chérit la nature. J'accours auprès de l'auteur de mes jours; je lui ferme les yeux; l'aveu éclatant de votre mari à son lit de mort, est parvenu jusqu'à moi; je n'ai pas balancé un instant à voler à vos pieds... Lorménil, divine Ermance, est toujours cet amant fidèle qui n'a jamais brûlé que pour vous; mon estime et ma vénération égalent ma violente ardeur..... Rappellez-vous ces tems heureux... — Ah! monsieur, écartons l'un et l'autre une image.... ces tems ne reviendront plus.... je n'éprouve aujourd'hui que le sentiment de la douleur, de la profonde douleur; conservez-moi votre estime; je ne vous célerai pas qu'elle m'est encore chère: que je l'emporte dans le tombeau!... — Que dites-vous, cruelle?... — Il est inutile de vous abuser..... le parti qui me reste à prendre est décidé; ne nous voyons plus, chevalier... — Vous auriez l'inhumanité de m'imposer cette loi! ne plus nous voir! quand je me flattois, quand j'espérois... — Lorménil, plus d'amour; plus d'espoir... retirez-vous; n'apprêtons point de nouveaux alimens à la malignité de cette société si facile à se laisser prévenir; elle m'a assez maltraitée. — Quoi! lorsqu'une

espérance légitime m'enflamme.... Ces liens, ces liens si cruels qui vous enlèverent à ma tendresse, ne sont-ils pas rompus? n'êtes-vous pas libre enfin? et.... votre cœur a-t-il changé? — Il n'est plus à moi, ce cœur... il est au chagrin le plus sombre et le plus dévorant; il est rempli des horreurs d'une cruelle expérience. Non, l'avenir ne présente plus à mes regards qu'une perspective de tristesse qui me suivra jusques dans le cercueil... Le monde m'est connu: ses amitiés inconstantes, ses caprices cruels, ses calomnies homicides, la dureté indomptable qui fait son caractère. Je vous ai aimé, chevalier, et peut-être... on verseroit de nouveaux poisons sur une infortunée... il n'y a que la mort ou un sacrifice entier de moi-même qui puisse me défendre des atteintes de la méchanceté humaine; je vous l'ai dit; elle m'a poursuivie avec un acharnement..... pouvoit-on croire que je me fusse oubliée à ce point? Hélas! je sais trop ce qui me reste à faire!

Lorménil est enfin obligé de se séparer d'Ermance; elle recherche la solitude, et se demande compte de ce tumulte de sentimens dont elle est agitée. Madame Daramant, quand elle s'interroge avec une sincérité sévère, ne peut se dissimuler que l'amour n'avoit point cessé de l'animer sous le joug rigoureux du devoir; tel est l'empire des prémices de la sensibilité: c'est un feu qu'il est possible de cacher, mais qui ne s'éteint jamais. Quelle femme la plus vertueuse, si elle osoit en faire l'aveu, ne conviendroit pas, que, malgré sa sagesse, elle s'est surprise quelquefois ouvrant son cœur au souvenir du premier objet qui l'a

attendrie. Daramant ne vivoit plus; la chaîne d'Ermance étoit brisée; elle avoit repris sa liberté : mais fixant toujours ses regards sur la foule de maux dont elle avoit été accablée, elle se remplissoit de tout ce qui pouvoit combattre son penchant; elle se répétoit son entretien avec Lorménil, toujours dans la crainte que la calomnie ne réveillât ses fureurs; d'ailleurs l'effet des longues infortunes est de nous dégoûter du charme des passions; une ame fatiguée par de cruelles épreuves, est bien près de devenir insensible.

Salancey pressoit Ermance de former un nouvel engagement : — J'ai vu Lorménil, ma fille, il brûle de vous offrir sa main; par ce mariage, vous réparerez ma faute, et vous vous procurerez le bonheur... — Le bonheur, mon père ! oui ! vous auriez pu me rendre heureuse... mais... je ne me permettrai point des reproches qui vous offenseroient. Mon père, on ne guérit pas des blessures que j'ai reçues; mes tristes regards ne doivent plus se tourner sur la société; tout y est anéanti pour Ermance; le songe est détruit. Le vieillard persiste dans ses sollicitations; sa fille ne lui donne point de réponse décisive. Combien elle est combattue quand Eugénie joint ses instances à celles de son père ! Eh quoi ! s'écrie Ermance, mon amie me livrera aussi des attaques ! Eugénie, est-ce que vous ne connoissez point mon cœur, tous les assauts qu'il a éprouvés ? c'est vous qui voulez me rappeller à la vie ! (un torrent de larmes lui échappe) le chevalier... saura son sort et le mien.

Il est aisé de voir que Lorménil avoit tout employé auprès d'une femme qu'il adoroit plus que jamais.

Salancey et Eugénie étoient effectivement deux puissants ressorts qui devoient agir avec force sur l'ame d'Ermance.

Eugénie trouve un jour son amie plus mélancolique qu'elle ne l'avoit encore été, et en demande vainement la cause : on ne lui répond que par des larmes et des gémissemens ; on retournoit sans cesse dans ses bras ; on l'assuroit d'un attachement éternel ; on la conjuroit de voir Lorménil, et de ne pas l'abandonner à sa douleur. Jamais Ermance n'avoit montré tant de désordre dans ses expressions et dans sa tristesse. Enfin elles se sont séparées. Madame Daramant couroit encore pour embrasser Eugénie, au moment qu'elle ne la voyoit plus.

Cette amie fidelle est alarmée : impatiente de se rendre chez monsieur de Salancey, elle lui expose l'état de sa fille : elle ne l'avoit jamais trouvé plus tourmentée d'un noir chagrin ; le père ressent vivement ses craintes ; ils forment ensemble le projet de la déterminer absolument à recevoir la main de Lorménil ; l'un et l'autre regardoient cette union comme le seul moyen de retirer Ermance de cet affaissement de douleurs qui l'entraîneroit au tombeau ; ils conçoivent, ainsi que le chevalier, les espérances les plus flatteuses ; ce dernier se livroit à tous les prestiges d'un avenir enchanteur.

Salancey, un matin, passe à l'appartement de sa fille, ne la trouve point, et demande où elle peut être : on ne peut satisfaire sa curiosité ; il reçoit, par une voie indirecte, ce billet, et lit : « Qu'on n'ait sur » mon sort aucune inquiétude : dans quelque tems,

» on recevra de mes nonvelles. Les démarches qu'on » tenteroit seroient inutiles. » Salancey ne poursuit pas la lecture : à ces mots écrits par Ermance, il se livre à tout l'excès du désespoir; il ordonne qu'on fasse venir promptement Eugénie et le chevalier; il ne sait enfin à quel parti s'arrêter; à mesure que nous approchons des bornes de la vie, nos enfans nous deviennent plus chers, plus nécessaires : il semble que nous dérobions à la mort notre existence, et que nous la déposions en d'autres individus qui sont autant de parties de nous-mêmes. Eugénie est consternée : mais il n'est point d'expressions qui peigne la désolation du chevalier. Dans le tems qu'il ne contemploit que l'autel paré pour cette union si attendue, au moment qu'il alloit épouser la femme la plus chérie, qu'Ermance étoit dans ses bras, de quel coup il étoit accablé ! cet événement imprévu avoit foudroyé trois personnes à la fois. On fait les plus promptes recherches; l'argent, les soins ne sont point épargnés dans ces perquisitions : elles ne sont suivies d'aucun succès; on ne peut acquérir la moindre lumière; l'unique consolation de ces infortunés étoit de se réunir, de gémir ensemble, de s'entretenir continuellement d'Ermance, de rappeller ses vertus, ses charmes, et d'espérer qu'elle leur seroit rendue. On a bien raison de dire que l'espoir est le dernier sentiment qui meure dans le cœur humain.

Il s'étoit écoulé près de cinq années depuis qu'on n'avoit aucunes nouvelles d'Ermance : Eugénie reçoit une lettre; elle a reconnu le caractère de madame

Daramant; toute son ame aussitôt a volé sur cet écrit; voici ce qu'il contenoit :

» Enfin je puis donner de mes nouvelles à tout ce » qui m'attache encore sur la terre, mon père, mon » amie, et ajouterai-je Lorménil; voilà les uniques » objets qui me rappellent au monde dont je dois » repousser à jamais le souvenir. C'en est fait, ma » chère Eugénie ! il falloit vaincre et briser ce cœur » qui peut-être se soulève encore aujourd'hui; il fal- » loit m'arracher à moi-même ; j'ai eu le courage » d'aspirer à cette victoire : je l'ai emportée. Je ne » cacherai point qu'elle me coûte quelquefois des » larmes : mais ces pleurs, je les verse aux pieds du » maître seul qu'il m'étoit permis de choisir. Il pren- » dra pitié de mes foiblesses; il m'inspirera la fermeté » nécessaire pour achever un si grand sacrifice. Hélas ! » je te l'avoue, ma tendre amie : le chevalier n'étoit » pas sorti un instant, un seul instant de mon cœur, » et c'est sans doute pour ce crime que le Ciel m'a » punie si rigoureusement. Combien nous nous trom- » pons tous les jours sur la source de nos malheurs ! » nous nous plaignons, nous accusons la Divinité, et » ces malheurs sont des châtimens mérités, qui tôt » ou tard suivent nos égaremens trop condamnables; » ne recherchons pas une autre cause des infortunes » éclatantes dont nous sommes frappés; ne me dis » point que ce monde, instruit par l'aveu de mon » époux, étoit forcé de m'accorder cette justice qu'il » m'avoit refusée si long-tems. C'est en vain que la

» calomnie est confondue ! il reste des nuages; jamais
» la réputation attaquée ne recouvre cette pureté
» qu'un cœur délicat doit être si jaloux de conserver.
» La société s'étoit accoutumée à me noircir; elle ne
» m'auroit point pardonné un nouvel engagement.
» Et puis, Eugénie, est-ce à moi d'aimer? un cœur
» empoisonné d'amertume doit-il encore s'ouvrir au
» sentiment de l'amour? Hélas ! laissons les heureux
» s'abandonner à cette impression trop douce; il ne
» m'appartient plus que de m'enfoncer dans la plus
» sombre tristesse, de m'avancer vers le tombeau,
» d'apprendre à mourir ! J'ai donc cru que tout
» m'inspiroit la loi de fuir ce que j'aimois le plus,
» mon père, Eugénie, Lorménil, Lorménil ! de ne
» plus vivre que pour le seul consolateur qui me res-
» toit. C'est de ce moment que je m'éveille, que j'en-
» visage la vérité; tout expire autour de moi; mes
» regards s'attachent au Ciel : c'est de là que doivent
» venir mes consolations, mon bonheur... je parle
» du bonheur ! Assure mon père qu'il aura toujours
» ma tendresse la plus pure, que j'adresse à Dieu
» mes prières les plus ferventes, afin qu'il soutienne
» avec résignation ma perte.... je lui suis enlevée
» pour jamais. Nommerai-je le chevalier? Eugénie,
« notre devoir, l'honneur, mon repos, tout nous
» ordonne de ne pas laisser échapper une pensée...
» ce seroit un crime pour moi. Eh ! que lui serviroit
» d'entretenir une image qui ne seroit qu'une illusion
» funeste? Si tu désirois voir ta malheureuse amie,
» viens, mon Eugénie, accours dans mes bras; le
» Ciel ne me défendra point cette douceur ! viens,

» nous pleurerons ensemble ; mais que mon père, » que sur-tout Lorménil ne te suivent point dans ce » séjour ; sauve-moi de semblables combats, trop » cruels à soutenir ; j'aurai assez de ceux de l'amitié » pour exercer mon courage. Adieu, adieu ma chère » Eugénie ; je t'attends. »

P. S. » Le chevalier... Il est inutile, je suis dans » le tombeau ; plus de passions ; plus d'espérance ; » Dieu seul. » « Au couvent de ***. »

Eugénie vole chez Salancey, la lettre d'Ermance à la main : — Notre malheur est assuré : voici des nouvelles de votre fille : elle vit, mais ce n'est plus pour nous ; elle m'écrit de l'abbaye de*** ; lisez, lisez : Ermance est enchaînée aux autels ; nous l'avons perdue pour toujours ! Salancey dévore des yeux la lettre ; ses regards s'y reportent plusieurs fois : — Eh ! pourquoi nous alarmer ? je ne vois rien qui nous annonce l'événement fâcheux dont vous nous menacez ; Ermance peut avoir conçu le projet de renoncer au monde : mais..... j'aime à le croire, il en est tems encore, nous l'arracherons à un si funeste dessein ; nous armerons contre elle la nature et l'amour ; ma fille seroit indifférente à mes pleurs ? quel appui resteroit à ma vieillesse ? qui me fermeroit les yeux ? Lorménil lui étoit cher ; que je répare mes fautes ; que je mette Ermance dans ses bras ; je goûterai quelque plaisir avant que d'expirer... courons à cet asile... (le chevalier entroit) nous avons retrouvé ma fille..... chevalier, suivez-moi, suivez-moi....

Eugénie, vous reverrez votre amie; Lorménil, je vous rendrai votre épouse.

Il n'a pas achevé ces paroles, qu'on s'est occupé des préparatifs du départ; le nom d'Ermance est le seul mot qui soit dans leurs bouches; ils ne savent à quels sentimens céder : l'espérance, la joie, la crainte les agitent tour-à-tour; Ermance respire; ils vont la revoir; hélas ! ne seroit-elle plus la maîtresse de son sort? Salancey relit encore la lettre, en pèse chaque expression, et ne doute point qu'il ne ramène Ermance; le chevalier avoit moins de sécurité : est-il dans la nature de l'amour d'être défiant, et d'espérer moins qu'il n'appréhende.

Ils sont arrivés au portes du couvent; Salancey a décidé qu'Eugénie les préviendroit auprès de sa fille, pour la préparer à leur visite; Ermance s'est montrée aux regards de son amie qui pousse un cri, et recule d'effroi : — Le voile sur le front! — Oui, ma chère Eugénie, le bandeau sacré sur mon front, et le premier des objets, Dieu, dans le fond de mon cœur; je ne m'offre à ta vue qu'appuyée des plus fortes armes contre toi, contre moi-même; j'ai intéressé à mon sort des personnes puissantes qui ont obtenu que ma démarche demeureroit cachée, surtout à ma famille; j'ai prononcé des vœux irrévocables; je suis liée par une chaîne qu'il n'appartient qu'à la mort de rompre, et bien différente des nœuds... ne rappellons point ce souvenir. Je suis toute entière à ce Dieu pour qui j'ai quitté mon père, mon amie, le chevalier... daigne le consoler... dis à Lorménil qu'il m'oublie.... pour moi, je dois l'oublier.....

Quoi ! c'est vous, interrompt Eugénie au milieu des sanglots ! c'est vous ! cruelle ! vous nous êtes enlevée sans retour ! vous n'avez demandé à me voir que lorsqu'il m'étoit impossible de vous toucher par mes pleurs ! eh ! que deviendront votre père, le chevalier ! je ne vous parle point de moi ! — J'ai embrassé le seul parti.... je n'en avois point d'autre à choisir; vous-même vous m'approuverez. A l'égard de mon père et de..... dois-je encore le nommer ? Eugénie, assurez-les.....

Ermance n'a point la liberté de poursuivre; Salancey et Lorménil impatiens de se montrer, entrent. Ma fille religieuse ! Ermance ravie à ma tendresse ! ce sont les seuls mots qui puissent échapper à l'un et à l'autre; le premier étoit resté immobile, et saisi d'une espèce de terreur; un anéantissement total avoit accablé celui-ci. De son côté, Ermance étoit tombée sans connoissance. Elle a repris l'usage des sens : — Il n'est que trop vrai que des liens indissolubles m'enchaînent aux autels, que je n'existe plus que pour Dieu; et il n'y avoit qu'un Dieu qui pût me dédommager de tout ce que j'ai souffert sur la terre. Après l'épreuve effrayante que j'ai subie, me convenoit il de vivre davantage dans une société qui avoit épuisé sur moi toute la fange de l'opprobre, tous les poisons de la calomnie ? me convenoit-il de faire partager ma honte, le fardeau de mon infortune ? le Ciel seul m'a connue; il m'a donné des forces pour soutenir mon malheur; je lui devois ma reconnoissance, et il l'aura jusqu'à mon dernier soupir. (Salancey et Lorménil veulent prendre la parole) gardez-vous de chercher

à

à m'attendrir; aimez-moi assez pour ménager ma foiblesse ! hélas ! qui peut répondre de sa fermeté ? vous portez des atteintes trop dangereuses à mon cœur ; eh ! pourquoi voudriez-vous troubler un repos... qu'il ne m'est plus permis d'espérer ? j'exige donc de votre amitié, je dirai de votre compassion, que nous ne nous revoyons jamais, que vous m'oubliiez... mon père, qu'Eugénie soit votre fille, et vous, chevalier... l'épouse d'un Dieu n'a rien à vous dire !

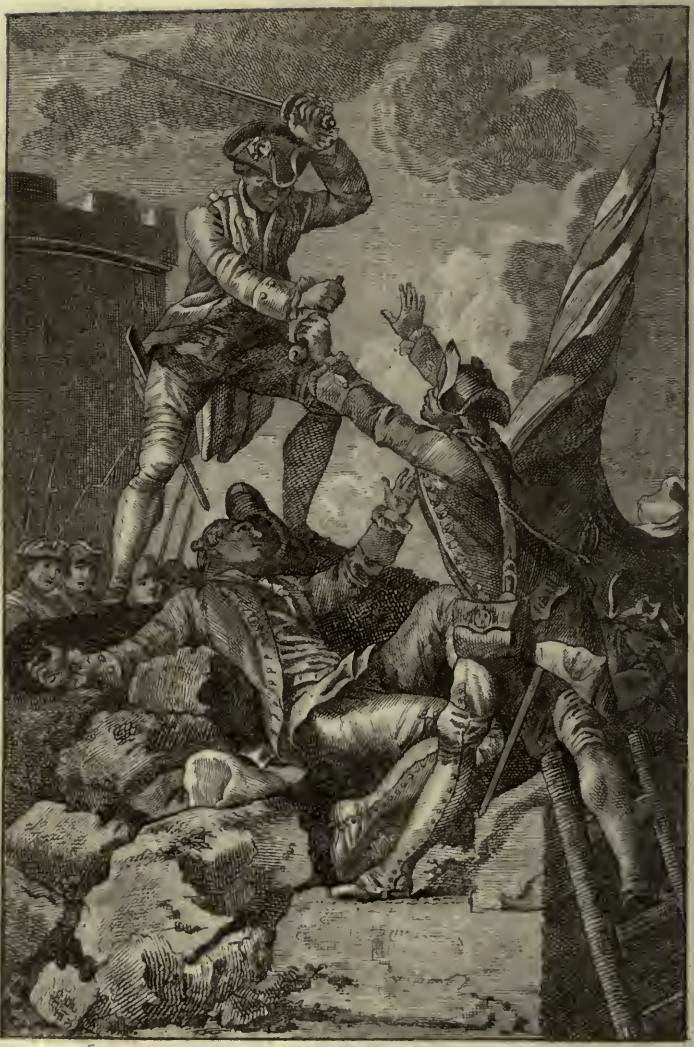
Aussitôt Ermance veut s'arracher du parloir : ma fille, s'écrie Salencey, en lui tendant les mains ! ma chère fille ! un mot, un seul mot ! (Ermance s'arrête, en poussant un profond gémissement) quoi ! ta chaîne ne pourroit se briser ? tu es liée..... — Pour jamais mon père. (Elle se tourne vers Lorménil qui succomboit sous l'excès de son désespoir) Si je vous suis chère encore... qu'ai-je dit ? épargnez-moi un si cruel spectacle; soyez certain qu'il m'en coûte peut-être plus qu'à vous..... c'en est fait, mon père, Lorménil... je ne dois plus vivre que pour ce Dieu auquel je me suis sacrifiée ! adieu, adieu, donc pour toujours ; je vous pressois de m'oublier : ah ! le Ciel s'offenseroit-il des pleurs... ce sera moi à qui votre souvenir en fera répandre... je sens... je ne peux résister...

Ermance, par un puissant effort sur elle-même, laisse tout-à-coup tomber son voile, et se sauve en quelque sorte d'un combat où ses forces l'abandonnoient ; le cri même de la douleur l'a rappellée en vain; elle a disparu aux regards de Salancey et du

chevalier qui se retirent, en emportant la mort au fond de leurs cœurs.

Depuis ce moment, Ermance ne fut accessible qu'à sa seule amie ; cette dernière alloit tous les ans visiter cette femme digne à la fois de pitié et d'admiration. Non, lui disoit Ermance, je te le répéterai sans cesse, il ne m'étoit plus possible de vivre dans ce monde qui s'étoit imposé une espèce d'obligation de me mépriser ; il a de la peine à se désaisir d'une erreur qui flatte sa malignité ; jamais il ne m'auroit rendu toute l'estime que je croyois mériter. Quelle dot, Eugénie, j'aurois apportée à Lorménil ! je ne pouvois donc que chercher la plus profonde retraite ; je l'ai trouvée, et m'y suis ensevelie pour toujours. Sans le secours même de la religion, l'expérience et la raison suffiroient pour nous engager à réunir tous nos sentimens dans celui seul de qui nous les avons reçus. Ma chère amie, je l'éprouve, il n'y a point d'autre objet de tendresse que Dieu pour les ames vraiment sensibles.

Ermance, par ces entretiens, affermissoit sa vertu et sa piété ; cependant son courage ne la soutint pas contre la mort de Lorménil, qui n'avoit pu supporter sa perte : elle lui donna des pleurs, et ne tarda point à le suivre au tombeau ; son père et son amie, tant qu'ils vécurent, lui conservèrent leur tendresse et leurs regrets.



D'ALMANZI.

D'ALMANZI,

ANECDOTE FRANÇAISE.

— Non, mon ami, non, je ne suis point heureux ! — Vous m'étonnez, monsieur le comte ! quoi ! la fortune ne s'est point encore démentie pour vous ; elle vous comble de faveurs constantes ; le roi, par un nouveau témoignage de bonté qui honore à la fois le maître et le sujet, vient de vous confier un de nos commandemens les plus importans : vous êtes chargé de la défense de cette place ; loin de vous porter envie, quoique vous soyez notre supérieur, nous vous aimons, et nous applaudissons même au choix de la cour ; vous paroissez ne point douter de la levée du siége, et il

semble que votre ame soit oppressée d'un grand chagrin. Il y a long-tems que je l'observe; j'ai appréhendé de vous interroger : l'amitié dont vous m'avez permis de prendre les sentimens et le langage, me presse de vous demander enfin le motif de cette espèce de mélancolie qui vous dévore. Encore une fois, le nombre des ennemis qui nous ont bloqués, vous causeroit-il de l'inquiétude? — Chevalier, j'ai l'honneur de commander des Français : ils ne comptent point leurs ennemis; qui sait mourir, ne connoît aucune crainte, vous avez tous, et mes sentimens et mon espérance : ou nous forcerons cette armée d'abandonner le siége, ou elle s'ouvrira un passage sur nos corps expirants; je suis bien sûr de notre gloire, et je puis en répondre; oui, notre auguste monarque a bien voulu me distinguer de mes concurrens; ils avoient les mêmes droits que moi, et assurément ils me surpassent en mérite ; c'est au hasard plutôt qu'à la justice, que je dois cette nouvelle élévation. Le roi sans doute m'a favorisé au delà de mes vœux : mais, mon ami, les rois ne donnent point le bonheur; et je défierois notre souverain, avec toute sa puissance, de guérir mon ame : elle est atteinte d'une langueur secrette... qui me conduira au tombeau... Etoit-ce ainsi que devoit mourir un lieutenant-général?.... Chevalier, les grandeurs n'ôtent point les remords. — Les remords ! vous ! — Il est des fautes.... ce sont des crimes, et cette malheureuse société qui nous égare, se trompe, et cherche à nous tromper sur des erreurs qu'un homme qui pense, qui a une étincelle de sentiment, ne se pardonne jamais.

Nous pouvons en imposer aux regards d'autrui : mais le moyen d'en imposer aux nôtres, quand notre propre cœur s'élève contre nous, et nous condamne ! Le mien est un juge inexorable; il y a long-tems qu'il a prononcé mon arrêt, et qu'il me le fait subir. Je pourrai une autre fois vous entretenir de ce qui me regarde : dans ce moment, c'est du service du roi qu'il faut nous occuper. Si mes devoirs me laissent un instant, je le saisirai pour me soulager dans le sein de l'amitié, d'un fardeau qui ne me pèse que trop. Cette confidence est en vérité une dette que tout m'oblige d'acquitter; je compte sur votre discrétion autant que vous sur votre attachement; séparons-nous : je cours examiner si les assiégeans ont fait quelques progrès.

Et aussitôt le comte d'Ossemont quitte le chevalier de Frémicourt, qui, de son côté, vole à son poste, impatient de reprendre une conversation dont le début intéressoit déjà sa curiosité.

Le comte d'Ossemont n'étoit pas moins empressé de confier au chevalier la cause de la tristesse qui le consumoit; il a rempli ses devoirs de général et de soldat; il a même eu l'avantage de faire une sortie très-vive où il s'est couvert de gloire; il a repoussé un corps d'ennemis qui empêchoit un convoi d'entrer dans la ville. Le comte étoit sensible aux douceurs de l'amitié, et quoique le chevalier fût son subalterne, il recherchoit avidement les occasions de l'attirer dans sa société. La confiance semble multiplier l'existence; elle nous fait vivre dans autrui; les peines que l'on peut révéler, perdent de leur amertume, et il y a une sorte de satisfaction à les répandre : c'est la

consolation des infortunés; nous aimons à laisser tomber des larmes qui peuvent se mêler à d'autres, et que la sensibilité recueille; celui à qui il est défendu de montrer les blessures de son ame est le véritable malheureux : aussi la compassion est-elle peut être la première vertu dont s'applaudisse l'humanité. D'Ossemont revient donc auprès de Frémicourt : — Je n'ai pas oublié que je vous devois un aveu qui soulagera ce cœur chargé d'un secret ennui : daignez me prêter attention. Vous étiez frappé de l'éclat jeté sur ma vie : les envieux, si j'étois exposé au malheur d'en avoir, seroient bientôt désarmés : peut-être m'accorderoient-ils des plaintes; jugez si mon sort n'est pas assez déplorable !

Le comte s'arrête quelques instans, et reprend ainsi le cours de l'entretien :

Chevalier, vous seriez mal fondé présentement à douter de mon amitié; je ne saurois vous en donner une preuve plus convaincante : je vous découvre ce que je voudrois, et ce que je ne puis me cacher; on répugne à se faire voir moins estimable qu'on ne le paroît, et l'amour-propre souffre toujours de ces sortes de confidences..... Frémicourt, vous allez me haïr : Hélas ! je suis odieux à moi-même. Sachez donc combien ma destinée est malheureuse, et apprenez à mes dépens à ne point vous laisser abuser par des dehors imposteurs.

L'avantage de la naissance a peut-être été la source de mes chagrins, nous achetons, presque toujours au prix de notre bonheur, ce fantôme de considération dont le vulgaire aveugle a souvent l'imbécillité d'être jaloux. Combien de fois ai-je regretté de n'être pas

né dans la dernière classe des citoyens ! Placé dans un état obscur, j'aurois pu céder à mon cœur, et je me serois épargné une action atroce, que j'aurai à me reprocher tant que je vivrai. D'autres l'appelleront une foiblesse : mais c'est le sentiment qui me juge, et à ses yeux, il ne peut être un crime moins pardonnable. Ne soyez donc plus surpris, chevalier, que je ne goûte point autant que je le devrois, les bontés dont le roi m'honore ; je vous l'ai dit : la grandeur peut nous venir des rois : mais cette félicité pure et sans mélange est au-dessus de toutes les dignités, et il n'y a que nous seuls qui puissions nous la procurer : je suis bien éloigné d'en jouir !

J'étois fils unique ; j'avois peu à désirer par rapport à la condition et à la fortune ; jeté de bonne-heure dans le monde, j'y portai un cœur susceptible des plus forts attachemens ; l'orgueil cependant, car tout ce qui m'entouroit m'inspiroit cette espèce de passion factice, l'orgueil altéroit ma candeur et cette vérité de sentiment que j'avois reçue de la nature ; je suivis l'exemple de mes camarades ; je sacrifiai à des goûts volages ; je mis sur la liste de mes plaisirs un nombre de conquêtes aisées qui flattoient peu ma vanité, et ne remplissoient point le vuide de mon cœur. J'avois connu les diverses erreurs de ces inclinations si faciles à former et à satisfaire : mais je n'avois point encore aimé ; une affaire de famille m'appelle dans la Bretagne : c'étoit là que je devois être percé du trait dont je serai déchiré toute ma vie ; la blessure est incurable, et voilà ce qui répand sur mon sort une amertume affreuse !

J'avois lié une partie de chasse avec quelques amis; nous nous séparons; l'ardeur de cet amusement si funeste pour moi, m'emporte à plus de vingt lieues du rendez vous; je m'égare; la nuit approchoit; je me trouvois dans un pays que je connoissois très-peu; l'obscurité augmente; j'apperçois quelque lumière dans l'épaisseur d'un bois : je m'empresse de gagner cet endroit; une maison de peu d'apparence s'offre à mes yeux : elle annonçoit cependant une demeure au-dessus de l'habitation d'un simple paysan; je frappe : un jeune domestique vient m'ouvrir. Mon ami, lui dis-je, je suis un chasseur qui a perdu son chemin; ne pourriez-vous m'enseigner quelque lieu où je pusse passer la nuit? —Vous êtes, monsieur, dans la forêt*** et très-éloigné de la ville de ****; il vous faudroit encore plus de trois heures de route pour arriver au village le plus prochain; je vais parler à monsieur; assurément il vous retiendra ici. Le jeune homme me quitte aussitôt, et va trouver son maître. Je ne tarde point à voir un vieillard de soixante à dix ou douze ans, qui conservoit encore toute la vivacité de la jeunesse; la noblesse et un doux intérêt respiroient sur son visage plein de feu; il redouble sa marche, et avec cette politesse insinuante qui n'appartient qu'à l'homme bien né, et à l'ame vraiment sensible : — Je suis charmé, monsieur, de vous offrir l'hospitalité; ce n'est point ici le séjour de la somptuosité et de la richesse : c'est la retraite d'un homme qui a éprouvé des malheurs, et auquel il n'est resté que cette portion d'un héritage considérable que des procès lui ont enlevé. Chaque expression du vieillard étoit un trait de

sentiment. Il y a des personnes dont une seule parole suffit pour attacher, et pour inspirer la confiance la plus décidée. Mon ame étoit déjà pleine d'une heureuse prévention en faveur de cet honnête gentilhomme; en moins d'une heure, nous éprouvions déjà la franchise et la chaleur de l'amitié. On croiroit qu'il est des cœurs qui se cherchent, qui s'entendent, prompts à se communiquer, et qui franchissent les bornes de l'usage pour s'épancher et se lier entr'eux. J'apprends que j'étois chez monsieur le chevalier de Kersan, que possesseur de la petite terre où je le voyois, il mettoit tous ses soins à en retirer le meilleur parti; il étoit le premier de ses cultivateurs, et il s'honoroit de cette qualité. Nous entrons dans une salle basse.... Chevalier, passez-moi ces détails : ils sont chers à mon cœur; nous touchons à l'époque de ma vie, dont le souvenir me flatte davantage.

Des domestiques arrangent une table; je vois trois couverts; j'allois interroger mon hôte, et lui demander quel seroit le troisième convive, quand s'adressant au jeune garçon qui m'avoit ouvert la porte : — Robert, que Clémence descende ! (Se tournant de mon côté) Il faut, monsieur, que je vous présente ma petite-fille. Hélas, mon malheureux fils a été tué à l'affaire de *** ! la douleur de sa perte a plongé sa femme au tombeau, et leur fille qui est la mienne, qui fait toute ma consolation, partage avec moi cette espèce de chaumière : c'est l'unique fortune que je puisse lui laisser, avec quelques instructions dont je suis convaincu qu'elle profitera; l'amour de la vertu est chez nous un bien héréditaire : monsieur, c'est-là

le seul que l'injustice n'ait point le pouvoir de nous ravir; tous les procureurs et les avocats du monde ne nous enleveront point ce fruit d'une bonne conduite qui ne s'est jamais démentie. Que le Ciel me conserve Clémence, et que sa main me ferme les yeux! elle aura une possesion suffisante, pour empêcher l'indigence d'exposer son honnêteté : je mourrai content.

Clémence paroît. Chère fille, dit aussitôt monsieur de Kersan, avec ce ton de bonté si intéressant, donne tes ordres pour que nous ayons un souper convenable. C'est pour moi un jour de fête : monsieur, (en me présentant à la jeune personne) veut bien rester avec nous jusqu'à demain, et il faut le traiter de notre mieux.

J'ai apperçu Clémence : je ne vois plus que cette adorable créature; il s'éleva dans mon ame une révolution si extraordinaire, si rapide, que je fus sur le point de perdre l'usage des sens. Qu'on a raison de dire que l'amour est une flamme ! que ce feu, qui jusqu'alors m'avoit été inconnu, s'alluma dans mon cœur avec impétuosité ! Il faut vous peindre Clémence... la beauté même : d'après le portrait que je vais tracer, vous n'en aurez encore qu'une très-foible idée. Imaginez l'âge de quinze ans à peine, de grands yeux noirs chargés d'une douce langueur, des cheveux d'un blond admirable et floitant en grosses boucles sur un cou d'albâtre, deux roses sur les deux joues, une bouche où le carmin respiroit, une taille de Grâce, sur tout cela, l'air du sentiment répandu, mille agrémens inexprimables qui se succédoient, et

le dernier toujours plus séduisant. Non, il n'est pas possible de représenter la candeur céleste qui prêtoit un nouveau charme à tant d'attraits, cette pudeur dont ma vue redoubloit l'innocent vermillon, cette fleur de jeunesse qui avoit toute la fraîcheur de la rose du matin ! O mon ami, quel beau jour que celui où pour la première fois on est frappé d'un semblable objet, où pour la première fois on connoît ce sentiment le plus doux, le plus délicieux, le plus énergique de tous les autres sentimens, où notre existence enfin a reçu une nouvelle étincelle, une nouvelle ame, tous les transports, toutes les flammes de l'amour, le ravissement le plus divin, l'ivresse de la volupté la plus pure. Vous en parler est encore une jouissance que je goûte à long traits ! Lorsque Clémence répondit à son grand père, en rougissant, et en laissant tomber sur moi un regard qui acheva ma défaite, sa voix harmonieuse et touchante vint retentir et mourir dans mon cœur. Oui, je l'entends encore cette voix qui mit le comble à l'enchantement qu'avoit produit sur moi la fille de Kersan; je saisis encore ce coup d'œil : oh ! c'étoit une parcelle de cette ame, le chef-d'œuvre de la divinité ! Quel souper agréable, délicieux ! quelle différence de nos soupers de Paris où l'ennui ne fait que se varier, où le faux bel esprit tue la nature et la vérité, d'où l'on sort mécontent de soi-même et des autres ! Quand Clémence, suivant l'usage de la province, me versoit à boire, comme mes yeux alloient s'attacher sur cette main charmante !.. Chevalier, je suis bien fâché que les poëtes l'aient dit avant moi : c'étoit là cette main ravissante

d'Hébé qu'ils nous ont tant prônée. Le bon Kersan étoit tel qu'on représente assis au milieu de leurs enfans, ces vénérables vieillards qui sembloient participer en quelque chose de l'essence divine. Chère fille, disoit-il à Clémence, partage notre gaieté : monsieur, ajoute-t-il d'un ton attendri, en se tournant vers moi, je n'appelle point autrement ma Clémence; je ne sais si je m'exprime bien; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'on ne peut aimer son enfant plus que je ne l'aime, et le mot de *chère fille* me paroît rendre un peu ce que je sens : elle m'est si chère en effet ! Je lui réponds en balbutiant (j'avois perdu toute ma hardiesse, j'aimois) il ne faut, monsieur, avoir vu mademoiselle qu'un seul instant pour éprouver que l'épithète de *chère* lui est bien due : oui, rien dans le monde ne peut intéresser plus que mademoiselle. Quelle rougeur charmante s'éleva sur les belles joues de la fille de Kersan ! je crus m'appercevoir que mon compliment ne lui avoit point déplu. Le grand-père entre dans les détails de ses infortunes : ils étoient d'une anciennes noblesse : mais on leur avoit disputé leurs possessions; les juges s'étoient laissé corrompre, et il ne restoit à Kersan que cette espèce de métairie. C'est ici, continue-t-il, que je finirai une carrière de près de quatre-vingt ans; ma fille recevra mon dernier soupir... Ah ! mon cher papa, s'écrie-t-elle, en se jetant dans ses bras, et en versant un torrent de larmes, que dites-vous? le Ciel, sans doute, sera sensible à mes prières : je lui demande en grâce tous les jours de vous conserver la vie; j'aimerois mieux mourir... Mon enfant, reprend le digne vieillard,

c'est à toi de vivre ; j'achève ma course : tu commences la tienne ; puisses-tu seulement être plus heureuse que moi ! Tu ne recueilleras que ce misérable héritage : mais je me flatte qu'on ne te le disputera point ; cette petite dot te suffira pour épouser quelque honnête homme qui prisera la vertu plus que les richesses : car je veux absolument que tu te maries. Il m'adresse la parole : elle avoit eu quelque désir d'être religieuse ; je m'y suis opposé avec vigueur ; nous sommes faits pour demeurer dans la société, pour remplir les devoirs de citoyen : n'est-il pas vrai, monsieur le comte ? Je réponds avec vivacité : mademoiselle religieuse ! tant de beauté ensevelie dans l'ombre du cloître ! Monsieur, interrompt Kersan, ce n'est point de sa beauté qu'il faut l'entretenir : c'est de la sagesse et de l'honnêteté qu'elle a fait voir jusqu'à présent dans sa conduite : voilà les véritables agrémens ; qu'elle s'efforce de se surpasser ! la fille d'un gentilhomme ne sauroit avoir assez de vertu : c'est la bravoure de son sexe.

Jamais je n'avois goûté plus de plaisir. Le respectable vieillard avoit toute la simplicité et la joie naïve qu'on nous dit avoir été l'heureux partage de nos bons aïeux ; tous mes regards, toute mon ame étoit fixée sur Clémence. A chaque instant, on se sentoit plus rempli, pour cette divine créature, d'amour et de vénération ; c'étoit la vertu même qui avoit pris les traits de la beauté ; j'en fis l'observation : je me trouvai tout-à-coup saisi d'une timidité qui m'étonnoit ; un moment avoit changé mon caractère ; Clémence m'inspiroit, en quelque sorte, une espèce de senti-

ment religieux ; je n'eusse pas éprouvé d'autres transports à l'aspect d'une divinité.

Il faut nous séparer. Monsieur de Kersan m'avoit destiné l'appartement de la jeune personne : monsieur, me dit-il, je vous donne la meilleure chambre de ma cabane; cette retraite ne mérite pas un autre nom; Clémence, cette nuit, sera déplacée : mais elle pense comme moi; cette petite attention de sa part la dédommagera d'un léger inconvénient. J'insiste pour ne point accepter cette politesse : je suis forcé de me rendre aux sollicitations de l'honnête vieillard.

Me voilà donc transporté dans l'appartement de Clémence : ah ! chevalier, c'étoit un palais, un temple pour le plus amoureux des hommes; tout m'y parloit de mon enchanteresse; tout m'y peignoit sa candeur; j'y respirois, si je puis le dire, la fleur de cette douce volupté qui s'insinue jusqu'à l'ame, et nous plonge dans une langueur ravissante ; que de baisers je prodiguai à tout ce qui pouvoit appartenir à ma charmante maîtresse ! Clémence étoit déjà ma souveraine absolue : que je me plus à reporter sans cesse mes lèvres enflammées sur un bouquet qui avoit paré son sein naissant; quelles couleurs brillantes, quel parfum ! Vous jugez, chevalier, à quelle ivresse je m'abandonnai ! j'étois pénétré de mon amour... non, ces situations sont au-dessus des pinceaux les plus expressifs ! Un torrent de délices circuloit dans mes veines. Je tombai dans les bras des songes les plus flatteurs, les plus caressans ; vous vous doutez bien que l'image adorée de Clémence remplît tous les instans de mon sommeil : hélas ! pouvoit-elle sortir de

mon cœur ? elle y étoit imprimée pour la vie. Le matin, j'entendis, dans l'appartement, le gazouillement de petits oiseaux qui, selon les apparences, faisoient l'amusement de la jeune personne; nouveaux baisers à ces oiseaux chéris; que je leur portai envie! Ils étoient tous les jours dans les mains de Clémence; ils recevoient ses caresses si touchantes ! Si vous n'aviez point aimé, toutes ces circonstances vous paroîtroient ridicules, puériles, et s'accordant mal avec la dignité d'un militaire, comme s'il étoit quelque état qui défendît d'éprouver la sensibilité : mais je sais que vous connoissez cette sensibilité qui fait à la fois le bonheur et le tourment de la vie, et ces bagatelles sont les rêves du cœur; c'est peut être là ce qui forme le charme des passions; je me défierai de la tendresse d'un amant qui ne mettra point au rang des jouissances les plus voluptueuses, le plaisir de respirer les fleurs qu'aura touchées sa maîtresse (1).

Kersan vint me retirer de l'espèce d'extase amoureuse où j'aimois à m'entretenir; nous descendons dans cette salle basse; je cherchois des yeux Clémence. Chère fille, me dit le bon gentilhomme, va nous faire

(1) Un homme de génie (M. Jean-Jacques Rousseau) a déjà fait cette observation. Il faut savoir aimer pour sentir toutes ces délicatesses que si peu de cœurs sont susceptibles d'éprouver ! Les pygmées traitent de contes absurdes ce qu'on leur dit des géans, et il est permis aux aveugles de nier les couleurs. Il est bien plus facile à certaines gens de travestir en mensonges romanesques des sensations délicates dont ils n'ont pas seulement l'idée, que de s'élever jusqu'à les connoître.

apporter à déjeuner; elle parut en effet dans cette simplicité d'habillement du matin qui rapproche davantage la beauté de la nature; c'est alors qu'une jeune personne tient le plus de la fleur naissante, et Clémence étoit la rose même, qui ne s'est point encore ouverte aux rayons du soleil. L'honnête vieillard me demanda si j'avois reposé; en même tems il me fit des excuses sur la simplicité de l'appartement. Je l'interromps avec vivacité : jamais je ne me suis trouvé mieux, c'étoit l'appartement de mademoiselle. Clémence parut troublée, et baissa les yeux; je lui parlai des oiseaux. Monsieur, me dit-elle, je suis fâchée, ils vous auront incommodé; je les aime beaucoup, mes petits oiseaux, je les ai élevés. — Ils ne peuvent m'importuner, mademoiselle ! ils auroient pu seulement exciter mon envie ! ils ne connoissent point leur bonheur ! — Oh! point du tout, monsieur, ils préféreroient leur liberté. — Leur liberté, mademoiselle... leur liberté... J'allois me trahir, faire une déclaration dans les formes : je regardai Kersan qui nous écoutoit, et je m'efforcai de lui cacher mon embarras.

Il falloit pourtant m'éloigner d'une société qui m'attachoit déjà par des nœuds puissants. Mes amis devoient avoir de l'inquiétude à mon sujet, et d'ailleurs des affaires indispensables, dont m'avoient chargé mes parens, me rappelloient à la ville de ***. J'envisageois avec douleur ce moment cruel. Le chevalier de Kersan savoit qui j'étois, je l'avois instruit de tout ce qui pouvoit m'être relatif; il m'enflamma pour le noble métier que nous professons. Mon cher comte, me dit-il, le service du roi est la seule carrière où

puisse marcher un Français et sur-tout un gentilhomme. J'ai eu le bonheur de verser mon sang pour notre auguste monarque ; il est si plein d'attention et de bonté pour sa noblesse (1) ! je fus blessé dange-

---

(1) On saisit ici l'occasion de venger la mémoire de Louis XIV, qu'une espèce de conspiration de quelques beaux esprits injustes ou peu éclairés s'efforce de rabaisser, on ne sait trop pourquoi ; la seule réflexion qu'on se permette, c'est que ces mêmes censeurs auroient été peut-être les premiers flatteurs de ce prince, s'il vivoit encore.

« Tel est souvent le sort des plus *justes* des rois:
» Tant qu'ils sont sur la terre on respecte leurs loix ;
» On porte jusqu'aux cieux leur *justice* suprême ;
» Adorés de leur peuple, ils sont des Dieux eux-mêmes :
» Mais après leur trépas, que sont-ils à vos yeux ?
» Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux,
» Et comme à l'intérêt l'ame *humaine* est liée,
» La grandeur qui n'est plus, est bientôt oubliée. »

Vers de M. de Volt. Trag. d'OEdipe.

Voici un trait échappé à la plume de nos écrivains, et qui ne peut qu'ajouter à la gloire de ce monarque, un des plus grands qui aient régné sur la France. Un gentilhomme qui servoit dans ses armées, a le malheur d'essuyer ce que les militaires appellent un *passe-droit ;* ce digne officier étouffe la plainte ; il se borne a porter sa démission à M. de Louvois, qui la rejette avec une hauteur offensante, et accompagne même ce refus de duretés. On sait que la sombre fierté de ce ministre lui fit un nombre infini d'ennemis. L'officier se tait ; c'étoit le langage du désespoir. Il va dans la galerie attendre le roi sur son passage, et le prie d'agréer sa retraite. « Je la reçois, lui dit le souverain en présence » d'un ambassadeur qui se trouvoit près de lui, et je vous » défends de reparoître jamais devant moi. » Celui-ci se retire, en disant assez haut pour être entendu du roi : « Nous

reusement à la bataille de ***. Tout mon regret est d'être hors d'état de lui offrir les restes de ma vie; c'est à vous, brave jeunesse, à nous remplacer, je partagerai de tout mon cœur vos succès. Si vous restez encore quelque tems à ***, souvenez-vous du pauvre

---

» avons un bon maître, je ne lui demandois qu'une grâce, » et il m'en a accordé deux. » Louis change de visage; il n'étoit pas accoutumé à ces sortes de familiarités indécentes. Il a cependant la force de se contenir. Il assiste à la messe d'un air extrêmement agité, rentre dans son appartement, en observant un silence dont on ne pouvoit pénétrer la cause, et ordonne qu'on aille chercher M. de Louvois, et qu'il vienne sur le champ. A peine le ministre a-t-il paru, le roi lui dit de ce ton où sa grandeur se déployoit : il faut que vous ayez traité bien durement M. N***, puisqu'il vient de me parler en présence de l'ambassadeur *** avec si peu de ménagement! Le monarque ensuite raconte tous les détails de ce qui est arrivé. Louvois a la franchise d'avouer que M. N*** a souffert en effet un *passe-droit*, et il ne dissimule point qu'il a rejeté avec humeur l'offre de sa retraite. Louis se contente de répondre avec cette majesté qui ennoblissoit ses moindres expressions. « Vous voyez à quoi vous m'expo- » sez! qu'on me fasse venir cet officier ». On vole chez M. N***; on se présente de la part du roi. Le gentilhomme est déconcerté, et craint de s'être attiré une affaire désagréable; il obéit. Du plus loin que le roi l'apperçoit : — « Approchez, monsieur; je sais tout ce qui s'est passé : je » vous rends votre démission; demeurez à mon service; » nous avons besoin l'un de l'autre. » Sire, repart l'officier avec tout l'emportement d'une ame sensible, je m'étois rendu à vos ordres dans l'attente d'entendre mon arrêt de mort : votre majesté vient de le prononcer : il ne me reste plus que de me faire tuer à son service.

Et voilà le roi qu'on s'attache aujourd'hui à calomnier!

solitaire,

solitaire, et venez nous visiter; n'est-il pas vrai, chère fille, que tu seras bien aise de revoir monsieur le comte? Clémence parut déconcertée; Kersan n'y fit aucune attention : mais cet embarras n'échappa point à des regards qui n'étoient occupés que de son adorable fille.

Le hasard, dirai-je qu'il me fut favorable? hélas! ce moment a décidé de mon malheur et de la perte de ma probité, le hasard voulut que quelqu'un demandât à parler à monsieur de Kersan; il me prie de l'attendre une minute, et me laisse avec Clémence; nous étions seuls; un tremblement soudain s'étoit emparé de moi; mes genoux fléchissoient; mes yeux ne voyoient qu'à peine; j'éprouvois dans tous mes sens un bouleversement inconcevable; je n'avois point la force de parler; mes regards suivent longtems Kersan; je l'ai perdu de vue; j'accours me précipiter aux genoux de Clémence qui demeure interdite : — Belle Clémence, belle Clémence, (en osant lui prendre la main, et y porter un baiser de flamme) je vous aime... je vous adore... je meurs d'amour pour vous... Je vais vous quitter : mais mon cœur, mon cœur rempli de vous, vous reste enchaîné. Fille charmante, dites-moi seulement, dites que vous me permettez de vous idolâtrer. Je n'implore de vous qu'une parole, qu'un regard de ces beaux yeux, dont j'attends mon arrêt. Que me demandez-vous, monsieur, répond Clémence troublée, et rougissant de plus en plus? — Monsieur votre grand père revient; hâtez-vous de me rendre le plus heureux des hommes; je ne sollicite qu'un mot, qu'un seul mot. J'étois toujours à ses pieds : eh! mon-

sieur, relevez-vous donc, reprend-elle avec émotion; relevez-vous; si mon papa vous voyoit! En effet monsieur de Kersan pensa me surprendre dans cette attitude; je partageois le trouble que j'avois fait naître; à peine eus-je le pouvoir d'affecter une tranquillité qui n'étoit pas au fond de mon cœur.

J'étois désespéré de partir sans avoir pu obtenir ce mot si intéressant. Enfin je quitte le bon gentilhomme, qui m'accabloit de ces politesses, l'effusion du sentiment, et non l'épanchement stérile de ce qu'on appelle l'art du monde. Mes yeux cherchoient ceux de Clémence, et lui demandoient une réponse; elle prévient monsieur de Kersan, me dit d'une voix touchante, et comme emportée par un mouvement surnaturel : nous vous reverrons, monsieur le comte? et ensuite elle baisse sa grande paupière noire, et se retire. Le père me conduisit jusqu'à sa porte; nous nous embrassons; il me fit donner ma parole que je reviendrois visiter ce qu'il appelloit son hermitage.

Je le voyois encore ce séjour où restoit mon ame; je m'écrie : oui, je reviendrai adorer Clémence; elle aura désormais tous mes sentimens, tous mes vœux, Clémence sera l'arbitre suprême de ma destinée; quand je me rappellois l'expression qui lui étoit échappée au moment que nous nous étions séparés, alors je m'abandonnois à l'espérance la plus flatteuse; j'analysois chaque parole, chaque syllabe: « nous vous reverrons? » j'ai obtenu, disois-je, l'aveu le plus déclaré! je n'en doute point, on me paie de retour : ah! serois-je aimé comme je suis capable d'aimer?

J'ai rejoint mes camarades : ils ne me retrouvent

plus le même que je les avois quittés ; devenu rêveur, mélancolique, je cherche la solitude ; je laissois couler mes larmes, moi, qui jusqu'alors avois contribué à l'amusement de mes sociétés, par un enjouement que rien n'étoit capable d'altérer ; j'étois moi-même frappé de cette revolution subite : mais quand j'interrogeois mon cœur, la cause m'en étoit bientôt connue. La sensibilité ne se concilie guères avec la saillie de la gaieté ; le véritable amour ressemble assez à un culte religieux : il inspire le recueillement et une espèce d'abnégation de tout ce qui n'est pas relatif à l'objet aimé ; j'avois renoncé à tous ces faux plaisirs, le but des soins et des étourderies de mes amis ; je ne m'entretenois en secret que de Clémence, de l'ivresse que je goûterois à la revoir : oh ! si jamais je puis lui parler à mon gré de mon amour, lui montrer tout l'empire qu'elle a sur mon cœur, je suis assuré de la toucher ! eh ! quel bonheur, si je parviens à la rendre sensible, si ses beaux yeux attachent leurs regards sur l'amant le plus épris ! Clémence, il n'y a que moi dans l'univers entier qui puisse connoître le prix de tant de charmes ; non, j'aime à le croire, il n'y a point de cœur comme le mien, et ce cœur est ton ouvrage, adorable maîtresse ! c'est de toi que je l'ai reçu aussi enflammé, aussi pur ; je préférerois un sourire de ta bouche enchanteresse, à toutes les faveurs de ces femmes qui jusqu'ici m'avoient captivé.

C'est ainsi, chevalier, que j'irritois le feu dont j'étois consumé ; je n'aspirois qu'à l'instant de retourner près de l'honnête Kersan, c'est-à-dire de courir me prosterner aux genoux de Clémence. Mes yeux, ou plutôt

mon cœur demeuroit toujours attaché sur cette perspective que j'envisageois comme l'image du bonheur suprême.

Ce moment si attendu est arrivé : vous concevez avec quel empressement je le saisis ; je prétexte un voyage de peu de jours ; je revole près du digne chevalier ; son adorable fille étoit à ses côtés occupée à cueillir des fleurs. Quel tableau pour les regards d'un amant ! Clémence sembloit disputer à ces fleurs de fraîcheur et d'éclat ! elle ne profère que ces mots : — Ah ! vous voilà, monsieur ! — Oui, mademoiselle ; pensez-vous que lorsqu'on a eu le bonheur de connoître monsieur votre père et vous, on ne soit pas impatient de vous revoir ? Le bon chevalier avoit cette candeur, cette simplicité, le partage d'une vertu pure et incapable de défiance : il n'appercevoit dans tout ce que je disois que cette franche cordialité, l'épanchement des ames honnêtes et sensibles ; il étoit bien éloigné de croire que tous mes sentimens, mes expressions ne respiroient que la passion la plus forte pour sa fille ; il y avoit des instans où j'éprouvois des remords ; abuser de la crédulité d'un vieillard si respectable, si facile à déployer l'ame la plus belle et la plus vertueuse ! mais un regard de Clémence venoit triompher de mes scrupules, et je ne voyois plus qu'une créature céleste de quinze ans ; alors tout disparoissoit à mes yeux ; eh ! que la raison est foible quand l'amour s'est emparé d'un jeune cœur !

Je m'arrête quelques jours dans cette délicieuse retraite où il m'étoit permis de jouir de la présence de tout ce que j'idolâtrois ; j'observois que ma visite

avoit inspiré à Clémence une sorte d'enjouement qui lui prêtoit de nouveaux charmes; il lui échappoit de ces ingénuités préférables sans doute à tous les traits du bel esprit. Que ces saillies de l'ame sont précieuses pour un amant empressé de recueillir tout ce qui peut flatter son amour ! Je couchois toujours dans la chambre de Clémence, et j'éprouvois le même enchantement que la première fois. Au lieu de me livrer au sommeil, je passe une nuit entière à écrire tout ce que j'aurois voulu dire à la fille de Kersan; je lui peignois mon amour sous les images les plus vives; je lui jurois une constance à toute épreuve; je terminois ma lettre par lui engager ma parole à la face du Ciel et de la terre que je n'aurois jamais d'autre épouse qu'elle, si l'offre de ma main et de mon cœur pouvoit lui plaire. Je cherche un moyen pour lui donner cet écrit; je profite d'un instant de liberté; je présente avec vivacité ma lettre. Clémence, en refusant de l'accepter, me fait voir de la douleur, j'apperçois même un nuage de larmes qui obscurcissoit ses beaux yeux noirs; elle n'a que le tems de me dire : mon papa, monsieur, m'a bien recommandé de ne recevoir aucun écrit; il prétend que c'est offenser une fille bien née, et je n'attendois pas ce procédé malhonnête de vous. La présence de monsieur de Kersan m'empêche de répondre; je souffrois mortellement d'avoir déplu à son aimable fille; tous mes regards sollicitoient ma grâce; je ne savois comment faire valoir ma justification; j'imagine d'insinuer dans la conversation, une prétendue histoire, où je représentois un jeune homme accablé de chagrin et de repentir:

il avoit cédé à un extrême amour, et écrit à une personne charmante et vertueuse qu'il aimoit. Tout de suite l'honnête Kersan interrompit : — Et la demoiselle avoit-elle reçu la lettre? Non, répliquai-je. Fort bien, reprend le chevalier : si elle l'eût acceptée, c'étoit une fille perdue d'honneur. Clémence me jette un coup-d'œil, et pâlit. Je continue mon roman, et je peins le jeune homme dans la désolation. Il avoit bien raison de s'affliger, dit le vieillard; c'est faire une insulte déclarée à une demoiselle; on ne doit s'écrire que pour le mariage, et encore faut-il que la lettre soit communiquée aux parens. Je n'osois porter ma vue sur Clémence; je fus vingt fois tenté de me jeter aux pieds de Kersan, de lui avouer que j'adorois sa fille, et de la lui demander en mariage : mais à l'instant que je m'enhardissois à cette demande, je me ressouvenois que je ne pouvois me lier sans l'aveu de ma famille; mon âge m'ôtoit toute liberté de former le moindre engagement. Il falloit me contenter d'une douce espérance. Je m'attendois bien que la première parole du chevalier eût été de m'inviter à interroger la volonté de mon père.

Depuis ce malheureux moment, je ne pouvois cacher ma profonde mélancolie. Je me trouve seul avec Clémence : elle me dit d'un ton d'attendrissement qui va jusqu'à mon cœur : monsieur le comte, vous avez l'air bien triste ! Aussitôt je tombe à ses pieds : — Ah ! j'en mourrai, mademoiselle : j'ai pu vous affliger, vous déplaire un seul moment, moi qui donnerois ma vie pour mériter un de vos regards ! Cette lettre, belle Clémence, étoit la peinture fidelle

de mes sentimens, d'un amour tel qu'il n'y en a jamais eu; je vous parlois de cette passion qui me plongera au tombeau, si vous ne daignez la partager; je vous offrois ma main, mon ame entière; oh! mes parens auront mes transports; oui, divine Clémence, je brûle de vous être uni: mais daignez seulement me dire que vous ne rejetterez point ma proposition. Monsieur, me répond cette charmante fille d'une voix tremblante, tout ce que mon papa m'ordonnera, je m'y soumettrai. — Mais s'il y consent, n'aurez-vous point de répugnance à porter le nom de mon épouse? — Oh! non, monsieur. Cette naïveté m'enchanta. Clémence s'apperçoit qu'elle a laissé en quelque sorte échapper son secret: elle veut comme s'excuser d'en avoir trop dit: — Eh! pourquoi, adorable Clémence, cherchez-vous à me priver d'un plaisir que j'acheterois aux dépens de toute ma fortune, de mes jours? pourquoi vous reprocher de m'avoir rendu le plus heureux des hommes? répétez cent fois que vous daignez agréer mon hommage, et m'accepter pour votre époux. Je serai toujours votre amant, votre tendre amant, votre adorateur le plus passionné: divine Clémence, je m'engage ici par les sermens les plus sacrés à presser cette union, l'objet de tous mes désirs; oui, vous êtes déjà ma femme, et je suis votre mari; Dieu, reçois ma parole, donne-moi la mort, si je suis infidèle à cette promesse solemnelle, ou plutôt que je sois haï de Clémence! c'est pour moi la plus horrible punition. Je verrai ma famille, et je reviens en ces lieux appuyé de son aveu, me déclarer à monsieur de Kersan.... Dites-moi donc, dites que vous m'aimez.

Clémence ne répond point, mais elle jette un profond soupir ; ensuite elle s'écrie : ah ! monsieur le comte, que me demandez-vous ? mon papa m'a répété souvent qu'une fille honnête ne devoit jamais dire qu'elle aimoit... Quand nous serons mariés... alors vous saurez.... tout ce que sent mon cœur.

Que cette ingénuité redoubloit l'enchantement où j'étois plongé ! Clémence chaque jour, chaque instant me paroissoit plus belle, plus adorable, et ma passion s'augmentoit avec ses charmes. Je faisois le plus souvent que mes devoirs me le permettoient, des excursions dans cette délicieuse retraite, et je continuai d'en dérober le motif à mes amis ; je me flattois que mes parens instruits de mon attachement, l'approuveroient, et qu'ils donneroient, sans hésiter, leur consentement à un mariage que le défaut seul de richesse pouvoit rendre disproportionné.

Un jour que je me promenois avec monsieur de Kersan, je voulus, sans trop m'avancer, pénétrer ses intentions : je lui vantois les agrémens de Clémence ; ses excellentes qualités ; elle ne pouvoit, disois-je, espérer qu'un parti avantageux. Oui, monsieur le comte, me répondit-il, pour les sentimens, il est vrai que c'est la source du bonheur réel : mais ma fille n'est point dans la situation d'épouser un homme riche et qui cherche à se procurer une alliance utile. A votre âge, monsieur, on voit avec les yeux du cœur, et la plupart des parens ont une autre façon d'envisager un engagement qu'ils font presque toujours dépendre de l'opulence ; pour moi, je veux que le mari de Clémence ait notre médiocrité ; nous en

serons plus égaux, et conséquemment plus liés et plus heureux.

Je me gardai bien de confier à Clémence cet entretien de son grand-père; d'ailleurs les obstacles qu'il me présentoit, me paroissoient faciles à surmonter. La jeunesse a de la peine à se persuader que l'on doive soumettre l'amour à la raison, et encore moins à la fortune; je ne doutois point que monsieur de Kersan n'eût les bizarreries attachées souvent à l'âge avancé, et en même tems j'étois certain que mon père accorderoit à ma passion tout ce qu'elle avoit imaginé.

Mon ami, je touche au moment qui a empoisonné le reste de ma vie, et qui a jeté pour jamais dans mon ame le trouble et les remords. Je m'enivrois d'une tendresse pure; je goûtois ces plaisirs délicats avoués de la vertu; j'éprouvois que le véritable amour s'entretient de ces jouissances délicieuses que n'a point corrompues la grossièreté des sens. Quelle fatalité me poussa dans un précipice... Ah! je ne suis pas la seule victime qu'y entraîna mon égarement! Je ne me rappelle point cette époque sans verser des larmes; sans doute je suis coupable, chevalier, le plus coupable des hommes, j'ai abusé de l'innocence! Nous autres militaires, nous avons beau recourir à la plaisanterie: mon cœur ne l'adopte point; encore une fois, je ne me le pardonnerai jamais. Comment vous offrir cette scène si affligeante pour l'honnêteté, disons pour l'humanité?

Je ne pouvois dans la journée trouver l'occasion d'avoir un entretien avec Clémence; je voulois absolument me procurer cette conversation si intéressante.

Je conçois le projet de m'insinuer dans son appartement, quand on seroit livré au sommeil, bien résolu de ne point sortir des bornes du respect, que je regardois comme inséparable de ma tendresse; j'avois observé que Clémence laissoit souvent la clef à sa porte; dans les campagnes, on connoît encore cette précieuse sécurité qui est bannie des villes. La chambre que Clémence occupoit, n'étoit pas éloignée de celle de monsieur de Kersan. J'exécute mon dessein : ô Ciel ! pourquoi n'ai-je pas rencontré des obstacles insurmontables ?

J'entre donc sur le minuit dans l'appartement où cette maîtresse de mon cœur reposoit; j'étois tremblant; je m'enhardis; je referme la porte sur moi; une lampe posée dans la cheminée réfléchissoit une lueur assez forte pour me laisser voir ce que la nature avoit peut-être créé de plus beau. Clémence dormoit, un bras passé sous sa tête; la candeur, la conscience d'une ame pure, la vertu même respiroient sur ce visage céleste; ses longues paupières noires abaissées prêtoient un nouvel éclat à la blancheur de sa peau; sa bouche me paroissoit à chaque instant se rougir d'un corail plus vif; tous mes regards vont s'attacher sur un sein, qui à moitié découvert.... je deviens éperdu d'amour. Quel spectacle ! à quoi m'étois-je exposé ? mon ame sembloit s'être arrêtée pour admirer, pour idolâtrer Clémence; je m'étois assis à côté de son lit. Elle se réveille, m'entrevoit, et pousse un cri de fayeur : — Ne craignez rien, belle Clémence : c'est moi, c'est votre amant qui vient vous adorer. Clémence ne m'écoutoit point : elle vouloit appeller

les domestiques; je lui représente qu'elle se perdra en me perdant, que d'ailleurs elle n'avoit rien à redouter, que l'objet de ma visite indiscrette étoit de lui parler en liberté d'un amour auquel je ne pouvois plus résister : Clémence refuse absolument de m'entendre, verse des larmes, me conjure de me retirer; elle éprouve dans tous ses sens une révolution subite; elle ne peut supporter cette situation; il lui prend un évanouissement; jamais elle n'avoit été plus belle, plus séduisante; mon premier sentiment étoit de la secourir; mes bras la soutenoient; je sentois son cœur palpiter contre mon cœur; ma bouche approchoit de la sienne; le silence de la nuit, cette foible lumière qui éclairoit à moitié le désordre où se trouvoient tant de beautés dans une seule, eussent suffi pour égarer la raison la plus maîtresse d'elle-même; ce sein naissant agité, ces beaux cheveux épars, cette douceur si intéressante répandue sur un visage enchanteur, les alarmes d'une pudeur qu'embellissoit la crainte, tous ces divers objets me font oublier ce que je m'étois promis; je ne vois plus qu'un ange de beauté; je deviens le plus féroce, le plus criminel des hommes; en un mot, je n'ai plus de vertu, de raison, de probité; je cède à tous les transports, à la fureur d'une passion effrénée : Clémence est dans mes bras.

Elle r'ouvre les yeux, me repousse avec horreur, et retombe la tête penchée sur son sein. J'envisage toute l'étendue de mon attentat; j'avois offensé le Ciel même. Je me précipite aux pieds de Clémence; je les inonde de larmes; j'implore mon pardon avec des gémissemens, des sanglots; je ne puis obtenir que ces paroles

prononcées d'une voix mourante : il ne vous reste plus qu'à m'arracher la vie ! et mon père, mon père ! hélas ! ces mots si touchans percent encore mon cœur !

Le jour commençoit à paroître ; je retourne à mon appartement ; c'est-là que mon crime me poursuit, qu'il m'accable de toute son énormité ! Qu'avois-je fait ? outrager à ce point l'hospitalité, la confiance ! ravir l'honneur d'une créature adorable que j'aimois qui m'aimoit ! je payois ainsi la franchise, l'attachement du vieillard le plus respectable, dont la fille étoit l'unique bien. Je déshonorois et l'enfant et le père. O Dieu ! Dieu ! quel tableau ! Voilà ce qui m'a ôté mon repos, et pour toujours ! depuis ce moment, je n'ai point eu de plus cruel ennemi que moi-même.

Quand le matin, le bon Kersan, selon sa coutume, vient à entrer dans ma chambre, avec ce front plein de candeur où la vertu s'épanouissoit, lorsqu'il me demande avec cordialité comment j'ai passé la nuit, et qu'il accourt pour m'embrasser, que ses cheveux blancs tombent sur mon visage, l'enfer entr'ouvert ne m'auroit pas causé plus de terreur. Je ne sais trop quelle fut ma réponse : j'appréhendois de lever les yeux : la présence de Kersan étoit un juge formidable qui m'accusoit et qui me condamnoit ; je souffrois tous les tourmens ; que devins-je, lorsque cet honnête homme me dit en soupirant profondément, et laissant échapper des larmes : mon ami, (mon ami ! moi, son ami ! ô Ciel !) vous me voyez accablé d'une tristesse que je ne saurois vous cacher. J'ignore ce que peut avoir ma pauvre fille : mais elle ne fait que pleurer,

et il m'a été impossible d'en arracher un mot ; si ses jours étoient en danger... ô mon Dieu ! hâtez vous de me fermer les yeux, et conservez ma chère Clémence.

Vous remplissez-vous bien, chevalier, de mon horrible état ? je ne pouvois soutenir la présence du père : comment me serois-je remontré aux regards de la fille ? je brûlois de m'arracher à cette situation si pénible ; il y avoit des instans où j'aurois découvert mon estomac, et prié monsieur de Kersan d'y enfoncer son épée ; je quitte enfin ce séjour, j'en sors bien différent de ce que j'étois, quand pour la première fois j'avois vu ce vieillard vénérable ; plus de vertu, plus de pur amour, plus de tranquillite ; je n'osois contempler le Ciel, je tremblois d'y voir mon crime, ou plutôt mon arrêt écrit ; j'aurois désiré que la terre s'ouvrît pour m'engloutir ! ô chevalier ; que le sort d'un coupable est affreux ! eh ! quel supplice peut-on lui faire subir plus cruel, que celui qu'il porte dans son sein ? Une seule espérance me consoloit : j'allois embrasser les genoux de mon père, déclarer ingénument ma faute, mes remords, réclamer sa tendresse, pour que la réparation, s'il en pouvoit être une, suivît l'offense aussi promptement que je le désirois.

A mesure que je m'éloignois de la demeure de Kersan, il me sembloit que le fardeau qui pesoit sur mon cœur, devenoit plus leger ; je ne rencontrois point cependant un vieillard ou une jeune fille, que je ne fusse déconcerté ; le cri de ma conscience s'élevoit. Il n'est point de courage qui étouffe le reproche intérieur.

L'honnête Kersan m'avoit fait promettre que bientôt nous nous reverrions, je vous l'ai dit : l'espoir qu'un mariage prochain me concilieroit avec Clémence, ainsi qu'avec moi-même, soutenoit mes tristes jours.

J'arrive dans ma famille, impatient de me trouver seul avec mon père : il m'en fournit l'occasion; après les premiers embrassemens de mes proches, il m'appelle dans son cabinet; au moment que j'ouvrois la bouche dans l'intention de lui découvrir le sujet de mon chagrin, et de lui demander son aveu pour mon mariage, il prend la parole; — Mon fils, vous venez à propos : vous alliez recevoir mes ordres, et être instruit des volontés du prince de ***, qui, comme vous le savez, nous honore d'une protection particulière; un parti se présente pour vous, un des plus avantageux que nous puissions souhaiter. Je ne le laisse pas poursuivre : — Mon père, souffrez que je vous entretienne à ce sujet, et aussitôt je lui raconte jusqu'aux plus légères circonstances, ma liaison avec le chevalier de Kersan; je lui peins les charmes, les vertus de sa fille; je ne lui cache pas que mon amour m'a égaré au point que j'ai manqué à tous les procédés de l'honneur; je le supplie enfin de m'accorder la permission de réparer ma faute, en épousant mademoiselle de Kersan. Mon père d'abord tourne en plaisanterie une passion qu'il traite d'intrigue romanesque; il quitte le ton léger et ironique pour me dire très-sérieusement que le prince de ***, et lui avoient disposé de ma main, et qu'il ne me restoit d'autre parti à prendre que de montrer une entière

soumission à tout ce qu'on exigeroit de moi; j'oppose des réprésentations, des murmures, des pleurs, des cris : on ne m'écoute point; je fus conduit chez le prince, qui me déclara que c'étoit par ses ordres qu'on me marioit, que la fille qu'on me destinoit étoit alliée au duc de **; en un mot, il me menaça de l'autorité supérieure, si je ne m'empressois de conclure l'engagement arrêté. Je ne lui répondois que par des larmes. Quand je voulus parler de ma tendresse pour Clémence, il m'objecta en souriant, que jamais des amours de garnison n'avoient empêché un établissement solide.

Je l'ai observé, mon ami : les grands sont moins à portée que tout autre d'éprouver la sensibilité; on diroit que le Ciel a abandonné ce partage aux inférieurs, comme un dédommagement de l'éclat qu'il leur a refusé ! eh ! la grandeur a-t-elle les douceurs qui sont attachées au sentiment? que ne suis-je dans la condition la plus humble, et le mari de Clémence !

Mon père, lorsque nous fûmes seuls, fit succéder la tendresse à l'emportement : — Mon fils, mon sort est dans vos mains; si vous refusez de marcher à l'autel, vous me plongez au tombeau; je n'ai vécu jusqu'à présent que dans l'espoir d'être le témoin de votre bonheur, et vous ne pouvez entrer dans le monde sous des auspices plus favorables. Votre future possède un bien immense, et vous applanit une brillante carrière; gardez-vous de lui laisser appercevoir le moindre indice de ce fol amour; mademoiselle de *** est faite pour réunir tous vos vœux; elle est jeune, belle, d'une haute naissance; enfin, mon fils,

vous me rendez le plus heureux des pères, ou vous m'arrachez la vie : c'est à vous de choisir.

Je sanglotois; le nom de mademoiselle de Kersan étoit le seul mot que je pusse proférer. Eh bien! poursuit mon père, si vous êtes si attaché à cette demoiselle, vous serez en situation de réparer votre sottise; vous m'avez avoué qu'elle étoit peu favorisée de la fortune : vous serez le maître de lui donner un dédommagement qui acquittera votre délicatesse; avec une somme... — Avec une somme, mon père ! ah ! vous ne connoissez pas jusqu'à quel point ces honnêtes-gens sont vertueux !... avec une somme ! leur offrir de l'argent ! hélas ! ce seroit combler l'outrage; c'est mon amour, c'est ma main qui pourroient seuls réparer une offense..... elle est irréparable. Oubliez-vous, mon père, que monsieur de Kersan est gentilhomme? et quand il ne le seroit pas, quand il seroit le dernier du peuple, c'est un père, c'est un père outragé..... Je lui ai ravi l'honneur..... ah ! mon père... j'ai commis tous les crimes !

J'essuie de nouveaux combats; l'auteur de mes jours revient encore à me montrer le cercueil où je le précipite, si je ne me détermine à ce sacrifice qu'il exige absolument de ma tendresse. — Eh bien, mon père... je vous obéirai... je vous obéirai... j'irai... vous me traînerez à l'autel. Non, ce ne sera pas vous qui perdrez la vie : ce sera moi qui mourrai de mille morts ! eh ! puissé-je être la seule victime dans cet horrible événement.

Enfin, mon cher chevalier, j'ai vu mademoiselle de *** qui, à la vérité, rassembloit tous les charmes, mais

mais ce n'étoit point ma chère Clémence; cette beauté si vantée à la cour, n'excitoit aucune impression dans une ame qu'une autre possédoit, et où elle régnoit en souveraine; le prince, en quelque sorte, me retenoit captif: il m'accabloit, si j'ose le dire, de sa grandeur; il faisoit toujours entrer un nom révéré dans les loix qu'il m'imposoit. Que vous dirai-je, mon ami? je croyois être promené dans les horreurs d'un songe; on développoit à mes yeux tous les mensonges flatteurs de l'ambition; on m'attaquoit par cet orgueil que j'avois sucé avec le lait, et qui avoit eu les premiers élans de mon ame; on ne me laissoit point un moment de liberté; mes tourmens se succédoient; on me conduit enfin comme une victime à l'église; j'y perds l'usage des sens; en un mot, je me trouve marié, quand l'engagement le plus funeste pour moi étoit irrévocable.

Revenu de ce tumulte d'idées, d'événemens, de souffrances variées, mais assujetti à une chaîne qu'il n'étoit plus possible de rompre, j'ouvre les yeux tel qu'un homme qui sortiroit d'un sommeil profond; quelle image me frappe à mon réveil! mes premiers regards vont se fixer sur cette infortunée, qui peut-être a succombé à sa douleur; je me confie à un de mes amis, dont la discrétion et le zèle m'étoient connus; je le charge d'une lettre pour monsieur de Kersan; je lui en remets une autre pour sa fille; je lui recommande expressément de leur cacher mon mariage; je voulois user de ménagemens pour informer Clémence de cette nouvelle accablante; parmi les instructions que je donne à cette personne, je la conjure

de m'écrire aussitôt qu'elle seroit arrivée en Bretagne, et je lui indique une adresse où ses lettres pourroient me parvenir sûrement.

Mon ami est parti; je comptois les jours, les momens depuis notre séparation; concevez-vous mon état, chevalier? succomber à l'excès du désespoir, et être obligé de repousser ses larmes; trembler que ma femme ne saisit mon secret; qu'il est affreux de tromper, de recevoir des caresses qui sont autant de supplices, d'être forcé de rendre les siennes si perfides, si démenties par le cœur! combien de fois j'appellai la mort à mon secours! Grand Dieu! qu'est-ce que j'apprends par la première lettre que j'attendois avec impatience? qu'on ignore entièrement ce que sont devenus monsieur de Kersan et sa fille; tout ce qu'on a pu recueillir, c'est que l'honnête gentilhomme, ainsi que Clémence, étoient malades, quand ils sont sortis de leur petite terre qu'ils avoient vendue; on n'avoit point épargné les perquisitions et les recherches, et elles étoient demeurées sans fruit. La foudre ne frappe pas plus vivement. Je cours aux pieds de mon père: — Vous l'avez voulu: j'ai immolé deux victimes, deux victimes que je porterai éternellement dans mon cœur; je suis leur assassin, leur bourreau; Kersan aura su toute ma perfidie; l'un et l'autre n'y auront pas résisté, et je ne puis être éclairé sur leur destinée! je fais part à mon père de la lettre que je viens de recevoir; il s'efforce de me consoler: mais, chevalier, il est des maux pour lesquels il n'y a point de consolation.

Depuis cette catastrophe, j'ai traîné une vie lan-

guissante ; Clémence et le digne vieillard que j'ai outragés, s'élèvent continuellement dans mon ame ; j'entends leurs reproches, leurs gémissemens ; je vois couler leurs larmes ; ce bon gentilhomme me crie sans cesse au fond du cœur : étoit-ce là le prix de mon amitié ? sa fille se joint à lui : étoit-ce là le prix de mon amour ? ils me persécutent le jour et la nuit ; ils me percent le sein jusques dans les bras de cette femme... qui n'a jamais été, qui ne sera jamais l'épouse, que le Ciel m'avoit choisie. Ah ! Clémence, Clémence, quel est votre sort ? ne seriez-vous plus ? Cet honnête Kersan est descendu au tombeau ; c'est moi, c'est moi qui aurai hâté sa triste fin ?

Voilà, chevalier, les serpens qui me déchirent sous ce masque de bonheur qui en impose ; mon cœur vous est présentement connu ; ne suis-je pas le plus à plaindre des hommes ? Le croiriez-vous, mon ami ? tout contribue à me faire regretter ma chère Clémence. Que je sens encore plus la perte de tant de charmes et de vertus, quand je compare la fille de Kersan à la femme que je possède ! mademoiselle de *** m'a apporté, il est vrai, un nom éclatant que j'ai substitué au mien, des richesses, des dignités ; elle a ouvert à mon ambition le chemin des grandeurs : mais est-ce sur cette route qu'on rencontre le repos et la félicité humaine ? ces deux trésors, j'en eusse été le maître avec l'adorable Clémence, j'eusse goûté toutes les douceurs de l'amour, la seule passion peut-être qui remplisse le vuide du cœur humain ! Mon épouse s'est jetée dans tous les travers ; nulles bornes dans sa prodigalité ; une dissipation scandaleuse, et

que sais-je? d'autres excès encore plus condamnables que ma délicatesse refuse d'approfondir. Pour comble de maux, elle m'a donné un fils, un fils qui lui ressemble ! c'est le même penchant à suivre tout ce qui blesse l'ordre et la raison; il laisse déjà appercevoir un caractère de perversité incorrigible. Je suis le plus malheureux des maris : si du moins le Ciel avoit permis que je fusse, à titre de père, dédommagé de tous les chagrins que je souffre comme époux! pourquoi mon enfant, qui est un fils unique, tout l'espoir de ma race, n'est-il point tel que ce jeune lieutenant dont vous me faites sans cesse l'éloge ? qu'il est intéressant ce jeune homme ! la candeur et l'honnêteté respirent sur son visage. J'avouerai, interrompt le chevalier de Frémicourt, qu'on ne peut annoncer plus d'excellentes qualités que d'Almanzi : il est au-dessus de tous ses camarades pour l'intelligence, la sagesse, son attachement à son métier, son intrépidité; et malgré cette espèce de prééminence que semble lui avoir donné la nature, quoiqu'il serve, en quelque sorte, d'exemple à notre jeunesse, il sait par sa modestie faire pardonner sa supériorité; on l'aime autant qu'on l'estime; sans fronder les amusemens de ses compagnons, il s'y livre peu; lorsqu'il a rempli ses devoirs, on le trouve dans sa chambre, occupé à la lecture, ou, fuyant les cercles, il cherche les promenades solitaires; on pourroit seulement lui reprocher cette espèce de singularité qui l'empêche de prendre ses repas avec les autres officiers. Je lui soupçonne peu d'aisance. — Est-il gentilhomme? — J'ignore à qui il appartient; il montre au reste une éducation cultivée, et cette propreté dans

l'extérieur, qui décèle l'homme bien né. — Ah ! chevalier, quel qu'il soit, un fils semblable ne peut faire que la gloire et le bonheur de son père... pour moi, il faut renoncer à cette espérance ! il y faut renoncer.

D'Ossemont n'a point la liberté de poursuivre : on vient lui rendre compte des opérations de l'ennemi, qui serre de près la place, et il y a tout lieu de craindre qu'un assaut général ne se prépare. Mon ami, dit le comte à Frémicourt, volons où le service du roi nous appelle ; la seule chose que je puisse désirer est de lui donner ma vie ; après ce que vous savez, le sacrifice en vérité seroit de peu de valeur.

Le comte déploie tous ses talens dans l'art militaire, et se défend avec autant de lumière que de bravoure. Les assiégeans, à la faveur d'une mine, étoient parvenus à s'ouvrir la brêche ; toutes leurs forces se portoient de ce côté : il s'élance à la tête d'une troupe d'élite ; son corps est en quelque sorte le premier rempart qu'il oppose ; il alloit être puni de cet excès de valeur ; il est renversé sur la brêche ; un soldat ennemi s'apprêtoit à lui brûler la cervelle : d'Almanzi qui étoit du nombre des braves gens qui avoient suivi leur chef, voit le péril qui le menace, se précipite à travers la foule, court à d'Ossemont, détourne le pistolet, plonge son épée dans le flanc du soldat, et relève le comte qui l'embrassant avec transport, le prie d'accepter son épée. Celui-ci, dans la chaleur de l'action, ne s'étoit point apperçu que le soldat, en tombant, lui avoit fait une blessure assez considérable : d'Ossemont s'écrie : votre sang coule, mon cher libérateur ! voilà ce que je vous aurai causé ! Que ne vous dois-je pas,

mon général, repart d'Almanzi avec cette effusion si touchante de l'ame? j'ai pu sauver des jours utiles au roi et à l'Etat; c'est vous qui ne me devez rien; il est vrai que je n'aurois jamais goûté tant de plaisir à rendre ce foible service à un autre. D'ossemont le serre entre ses bras: — Digne et brave jeune homme! allez vîte vous faire panser. — Oh! mon commandant, il faut être mort pour vous quitter; mes forces me permettent encore de nous venger de cette attaque; si je dois mourir, ce sera à vos côtés.

Les ennemis sont enfin repoussés avec perte; le siége même est levé, grâces à l'intrépidité du comte d'Ossemont, et d'Almanzi est guéri de sa blessure.

Les premiers momens de repos dont le comte peut profiter, sont consacrés à l'amitié; il revole auprès de Frémicourt, qui, de même que d'Ossemont, avoit montré un courage incroyable. Frémicourt le félicite sur le brillant succès qui venoit de couronner ses travaux. — Mon ami, nous parlerons de la gloire une autre fois: c'est entre vous tous qu'elle doit se partager; je n'ai qu'un foible mérite, celui de vous rendre la justice qui vous appartient; d'ailleurs nous nous sommes fait voir dignes serviteurs du roi; je suis content; la place n'a plus d'ennemis à craindre. Mais voici, en cet instant, ce qui m'amène auprès de vous: je voudrois vous consulter sur les moyens que j'emploierai pour m'acquitter envers ce jeune homme, à qui j'ai obligation de la vie; que je suis charmé de lui être engagé par la reconnoissance! Je ne sais trop, répond Frémicourt, quels conseils vous donner à ce sujet; il faudroit absolument être instruit de ce qu'il

peut être. Vous ne doutez pas qu'il ne joigne la délicatesse à des sentimens si nobles; il me paroît peu riche : son ame en aura plus de fierté, et le grand art est de ménager cet orgueil si louable, le dédommagement de l'infortune; ce n'est qu'aux malheureux qu'il est permis d'avoir de la hauteur. Que n'allez-vous le voir ! il sera touché de cette démarche; la plus légère marque de considération est la seule monnoie dont se paient les cœurs sensibles : votre visite ne sauroit que le flatter beaucoup. Je suivrai votre avis, répond d'Ossemont; indépendamment de l'espèce de devoir que j'ai à remplir, je suis impatient de connoître l'homme qui m'a peut-être le plus intéressé depuis que j'ai l'honneur de vivre avec des militaires. Je vous le répète, chevalier : qu'un père est heureux d'avoir un tel fils ! vous n'en serez point jaloux : je veux que d'Almanzi, après Frémicourt, soit le meilleur de mes amis.

Le comte est donc déterminé à visiter son libérateur : on lui indique une maison de l'apparence la plus simple; d'Almanzi y occupoit une chambre au second étage. Le commandant se rend sans domestiques à cette demeure, trouve un escalier assez étroit; arrivé à la porte de la chambre qu'on lui avoit enseignée, et qui étoit entr'ouverte, il entend ces mots : ô Ciel ! ai-je mérité d'être le plus malheureux des hommes? D'Ossemont entre, et surprend d'Almanzi, (c'étoit l'heure de dîner) qui faisoit son repas d'un morceau de pain; une bouteille d'eau étoit sur sa table. Qu'ai-je vu, monsieur, s'écrie le comte ? ce seroit là votre situation ! et... vous oubliez que vous avez un ami qui

vous doit tout ! D'Almanzi déconcerté, ne fait que balbutier quelques paroles mal articulées; d'Ossemont s'apperçoit de son trouble; dans la crainte de le mortifier, il détourne la conversation sur un autre objet : — Je viens vous voir, monsieur, vous demander votre amitié; il n'y a point d'âge ni de supérieur entre les gens vertueux et sensibles: il n'y a que des égaux; vous viendrez souvent chez moi; toute la ville sait l'obligation qui me lie à vous pour la vie; je dirai plus : j'espère mériter que vous m'accordiez votre confiance, et que vous soyez, j'ose le croire, assez généreux pour me procurer les occasions d'acquitter la reconnoissance la plus légitime et la plus vive. D'Almanzi répond au comte avec cette sensibilité qui est fort au-dessus de la politesse; il est forcé de céder aux avances de son commandant, et de manger chez lui plusieurs fois; enfin il se forme entre eux une intimité qui enhardit d'Ossemont à désirer du jeune homme ces épanchemens de cœur que l'amitié seule a le droit d'exiger.

Le comte s'étoit apperçu qu'une mélancolie profonde consumoit d'Almanzi. Il le retient, un jour, après dîné, et l'invite à passer dans son cabinet, où il se hâte d'aller le trouver. Nous sommes seuls, lui dit d'Ossemont, je me suis débarrassé de la société; mon cher d'Almanzi... (vous me permettrez, monsieur, cette expression qui part de l'ame), il y a long-tems que je brûle de vous interroger sur bien des choses. Vous ne sauriez douter du puissant intérêt que vous m'avez inspiré; le service signalé que vous m'avez rendu, votre extrême modestie, quand vous annon-

cez un mérite éclatant, votre sagesse dans un âge où à peine on la connoît de nom, votre valeur éclairée, cet air de malheur enfin qui respire en vous, malgré tous vos efforts pour le cacher, voilà les raisons de cet attachement sans bornes que je vous ai voué, et qui augmente tous les jours; ces motifs sont aussi des espèces de droits dont mon intention n'est point d'abuser; dites-moi : lorsque tout le monde vous recherche, vous estime, fait votre éloge, que vos camarades sont les premiers à vous applaudir, pourquoi cette sombre tristesse ? je l'ai saisie, quoique vous vous obstiniez à la combattre; il vous échappe des soupirs, des larmes même. Ne vous en défendez point : oui, vous nourrissez un fond de chagrin insurmontable : les sociétés les plus amusantes ne sauroient vous en retirer ! je me flatte que vous m'en découvrirez la source; il y a sans doute des remèdes... attendez tout de moi. Seroit-ce la fortune?.... pardonnez à votre ami cette curiosité; c'est là un bien foible malheur, et vous m'offenseriez, si vous me dérobiez le plaisir de changer votre situation ; je goûte de la douceur à vous le redire : je suis votre ami le plus tendre : (le comte presse dans ses bras le jeune homme) ne me dissimulez rien ; vous parlez à un autre vous-même, à votre père. Ah ! monsieur, s'écrie d'Almanzi ! ce n'est point le manque de fortune... qui me rend le plus à plaindre des hommes; il est d'autres malheurs plus accablans encore que l'indigence ! Je n'ai point cependant assez de vanité pour vous cacher que mon état est bien près de la pauvreté, et ce n'est pas pour moi que je souffre! O Ciel ! interrompt le comte, tant de vertu exposée à

de pareils coups ! et jusqu'ici vous m'avez refusé la satisfaction de vous être de quelque utilité? vous êtes bien cruel !... monsieur, il y a un orgueil révoltant à fuir les bons offices de ses amis. Croyez-moi : qui peut soutenir la reconnoissance, et sentir le plaisir délicat d'être obligé, est bien plus grand que l'heureux mortel qui oblige. On ne fait point le sacrifice de son amour-propre, sans éprouver un sentiment supérieur, et le vrai bienfaiteur est celui qui reçoit. Que ne vous aurois-je pas dû, si vous m'aviez assez aimé pour m'instruire de vos peines? cet aveu auroit été peut-être plus satisfaisant pour d'Ossemont que la conservation d'une malheureuse vie... qui m'est à charge ! Mon bien, ce qui m'appartient, oh ! quel bonheur de le partager avec l'homme qui m'est le plus cher ! chacun a ses douleurs ; soyez persuadé, monsieur, que les miennes ne sont pas moins vives que les vôtres : mais j'adoucirai mon sort, en vous aimant, en saisissant tous les moyens de corriger votre infortune. Monsieur... monsieur, repart d'Almanzi, je vous le dis : ce n'est pas mon indigence qui me fait souffrir le plus. — Vos parens, c'est la première question que j'aurois dû vous faire, ne sentent-ils pas ce que vous valez?... vous excuserez ma curiosité : elle naît du puissant intérêt qui m'attache à vous, et que je ne puis maîtriser ; vous avez un père?...

A cet endroit, le jeune homme fond en larmes, et au milieu des sanglots : — Un père, monsieur.... un père... je n'en ai point; et aussitôt il tombe sur un siége, en pleurant encore avec plus d'amertume : — Que cette douleur me charme? ô ! digne jeune

homme, que n'ai-je un fils comme vous ! vous avez raison assurément de regretter votre père : sans doute il vous aimoit ?... — Ah ! vous ne m'entendez point, monsieur ! hélas !... je n'ai jamais connu l'auteur de mes malheureux jours. — Comment ! vous étiez donc bien jeune... — Monsieur, permettez... permettez que je n'en dise point davantage... vous daignez être mon ami... — C'est à ce titre, mon cher d'Almanzi, que je vous conjure de vous expliquer ; versez vos pleurs et vos secrets dans mon sein ; soyez assuré de ma discrétion comme de ma tendresse. Encore une fois, je me flatte que je pourrai vous être utile ; accordez-moi cette satisfaction : — Vous me demandez, monsieur, si j'ai une famille, un père... monsieur, vous savez l'origine de mes maux, je n'en ai point..... Que dites-vous ? — Je suis... je suis un de ces enfans destinés à rougir..... (1) Vous m'avez compris ? — Votre naissance... — Est illégitime.

---

(1) Il est bien singulier que presque dans tous les siècles, et chez toutes les nations, même les plus policées, ces malheureux enfans aient été, en quelque sorte, marqués d'une espèce de réprobation universelle. Eloignés des emplois les moins importans, rejetés de la classe des citoyens, vendus comme de vils esclaves, livrés à la diffamation publique, précipités dans les eaux, encore aujourd'hui ne pouvant être revêtus d'aucune charge sans des lettres du prince : telles sont les révolutions successives qu'a essuyées la bâtardise. Quel vaste champ ouvert à la sensibilité réfléchie ! N'y auroit-il pas moyen de concilier les loix et la nature ? car cette dernière est grièvement outragée dans la personne de ces misérables victimes des égaremens de leurs auteurs.

Le jeune officier, à ce mot, se cache le visage de ses deux mains, et fait éclater le plus violent désespoir. D'Ossemont court dans ses bras : — Ah ! respectable jeune homme, vous n'avez point de parens; vous avez trouvé en moi ces parens que le sort vous a refusés : d'Ossemont vous tiendra lieu de tout. Que cet outrage d'un préjugé également bizarre et inhumain, n'abaisse point votre ame : le brave Dunois, le libérateur de la France, a été comme vous le jouet d'une destinée aussi cruelle qu'injuste; il a su la surmonter, et n'a dû qu'à lui seul sa gloire, sa réputation, un nom qui ne mourra jamais. Le fameux maréchal de Saxe, le vainqueur de Fontenoy, n'a-t-il pas éprouvé le même caprice de ce hasard aveugle qui préside à tant de choses sur la terre? Oui, monsieur, dit le jeune homme, en se relevant de son accablement, et en poussant un cri lamentable.... je suis méconnu! et dans ce moment, pour comble de souffrance, mon cœur est dévoré de la passion la plus forte pour une jeune personne... J'ai un rival, prêt à l'épouser;

Qu'on me permette une simple question : faut-il pour s'opposer au progrès du crime, perdre l'innocence ? Quels sont les vrais coupables, de ceux qui ont reçu la vie, ou de ceux qui l'ont donnée ? ô hommes, quand aurez-vous des idées nettes de législation, de vérité, de mœurs? Une troupe de gymnosophistes s'occupoit du soin glorieux de fixer les devoirs des hommes, et sur-tout d'accorder des plans divers de sagesse, d'économie politique : on vient à jeter au milieu d'eux un vêtement composé d'une infinité de lambeaux; quelques-uns de cette docte assemblée entendirent ce que signifioit ce vêtement ainsi bigarré. Falloit-il le déchirer ?

son père verroit avec plaisir notre union; je suis aimé, et un autre va posséder... Comment aller divulguer le secret d'une naissance réprouvée? et qui accepteroit un gendre semblable? L'objet même de mon amour... quand elle saura qui je suis... je n'aurai fait que publier inutilement ma honte; tous les sentimens changeront pour moi... Je suis condamné à m'ensevelir dans ma douleur, à mourir loin du monde, à être puni pour le barbare..... qui a déshonoré ma mère, ma mère si vertueuse, si respectable, si adorable, si chérie du fils le plus infortuné ! elle languit dans l'adversité !... ce que je fais pour elle ne suffit qu'à peine.... — Aurois-je pénétré?.... ce pain et cette eau.... vous donneriez à votre mère tout ce que vous possédez, votre subsistance ! — Eh ! je lui donnerois cent fois ma vie, que je ne ferois encore rien..... si vous la connoissiez..... Ame céleste, s'écrie le comte, en laissant couler ses larmes, je vous admire autant que je vous aime ! restez dans mon sein, pleurons ensemble; quoi ! c'est-là la cause !.... vous vous refusez la nourriture même... oui, je la veux connoître cette mère si tendrement aimée; elle est digne sans doute d'un amour si rare ! et où est elle? où est-elle? — Ma mère, monsieur.... elle ne voit personne; elle m'a suivi dans cette ville; elle occupe un petit logement près de ***, et là, toute entière à sa tristesse, elle n'a d'autre témoins de ses larmes, que son malheureux fils, dont elle partage le nom et la misère. — Il faut que je la voie... et à l'instant. Et le cruel qui l'a séduite... qu'est-il devenu? — Nous l'ignorons... hélas ! il est mon père; quoiqu'il soit

l'auteur de notre infortune, quoiqu'il ait manqué à sa promesse sacrée d'épouser la femme respectable à qui je dois la vie, je ne puis me résoudre à le haïr... S'il m'étoit connu... ô Ciel ! que de reproches j'aurois à lui faire ! — Conduisez-moi à votre mère.... Eh ! monsieur, je vous l'ai dit : la seule consolation qui reste aux malheureux, est de pouvoir dérober le tableau de leurs peines... — Mon cher d'Almanzi... il ne m'est pas possible... Il se passe dans mon ame... ne me refusez point, je vous en supplie..... vous m'avez bien voulu éclairer sur votre sort; ne craignez pas que j'abuse de votre confiance; achevez de confirmer l'aveu de cette amitié dont je viens de recevoir un témoignage si touchant.... présentez-moi.... — Mais, monsieur..... — De grâce..... je ne la verrai qu'une seule fois... si vous saviez... Je vous instruirai des motifs... — Permettez du moins que je la prévienne... — Oh! point de retardement, je vous en conjure; appréhenderiez-vous que l'appareil du malheur... Ah ! vertueux jeune homme, que vous la rendez intéressante, que vous l'ennoblissez, cette adversité qui semble entraîner après elle l'humiliation ! jamais vous ne serez plus respectable, plus sacré pour mon cœur... votre mère.... vous serez deux infortunés entre lesquels je partagerai ma fortune, mon ame, tous mes sentimens. Mon cher d'Almanzi, je profite de la liberté que me laissent mes occupations, allons. — Quel empire, monsieur, vous avez acquis dans cet entretien, sur un homme qui ne s'est ouvert, et qui ne veut s'ouvrir qu'à vous seul! Ce que vous exigez... est un sacrifice... je déplairai à ma

mère... — Hâtons-nous... tout mon sang s'est bouleversé... mon imagination s'égare... guidez-moi; je suis impatient de m'offrir à ses regards...

D'Almanzi se met donc en chemin, accompagné du comte qui étoit sans domestiques, et qui paroissoit extrêmement agité. Ils arrivent à cette maison éloignée. Je ne sais, dit d'Ossemont à son conducteur, les forces me manquent; mes genoux fléchissent; soutenez-moi, je vous prie.

D'Almanzi entre le premier : — Vous allez me gronder, ma tendre mère; je n'ai pu résister à l'empressement de notre commandant, qui absolument a désiré vous voir. — Qu'avez-vous fait, mon fils? vous savez.... Madame, pardonnez, dit le comte, qui s'étoit précipité sur les pas de son guide, j'ai voulu connoître la mère de mon bienfaiteur. Le jour commençoit à baisser, et permettoit peu de distinguer les objets. La mère de d'Almanzi prend la parole : ah! monsieur, je suis faite pour être oubliée..... Vous voyez notre situation.... Quel son de voix, interrompt d'Ossemont! me tromperois-je !... aurois-je retrouvé ?... qu'ai-je entendu?... qu'ai-je vu ?... Clémence ! et aussitôt il tombe privé de l'usage des sens. La mère de d'Almanzi considère d'Ossemont avec attention, et à son tour elle est renversée sur sa chaise, comme atteinte de la foudre, après s'être écriée : le comte de *** ! O Dieu! dit le jeune Officier, non moins frappé de surprise, d'Ossemont!... il seroit mon père!

Le comte ne sauroit en croire ses yeux; en proie à une confusion d'idées, de transports différents, il est

aux pieds de Clémence : — C'est vous ! c'est vous ! et ce jeune homme.... Est votre fils, lui dit-elle, en s'arrachant à sa défaillance. — Mon fils ! d'Almanzi ! — Oui, vous voyez votre fils, lui-même... Oui, vous envisagez une femme malheureuse que vous avez trahie, abandonnée..... qui n'a pu cesser de vous aimer, malgré l'opprobre imprimé à la mère et à l'enfant. D'Almanzi s'étoit jeté, en pleurant, dans les bras du comte : — Vous êtes mon père !.... ah ! deviez-vous être l'auteur de nos souffrances ?

D'Ossemont met la main sur la garde de son épée, déterminé à s'ôter la vie. Arrêtez, lui crient à la fois Clémence et d'Almanzi, en retenant son bras ! Son fils continue : eh ! vos jours ne sont-ils pas les nôtres ? voudriez-vous augmenter encore nos maux ? D'Ossemont furieux, brûlant de se percer le sein : — Laissez-moi, laissez-moi vous venger, et me punir. J'ai été... je suis le plus odieux, le plus condamnable, le plus criminel des hommes.... Il n'y a qu'une prompte mort qui puisse me délivrer de tant d'horreurs... me sauver du spectacle de moi-même ! malheureux ! ce sont donc là mes deux victimes ! Clémence, ô chère Clémence, je vous retrouve ! et dans quelle situation !... et je ne puis te rendre l'honneur, l'honneur que je t'ai ravi ! Et d'Almanzi, mon libérateur, qui ma préservé d'un coup mortel, il recevra ce prix de moi, de moi qui suis son père.... oui, je le suis : je l'éprouve trop à l'agitation qui s'élève dans mon ame ! et il m'est défendu de l'avouer... tandis que j'ai un fils, une épouse... ah ! c'est toi, divine Clémence, qui es ma femme, la femme de mon cœur, la femme

que

que le Ciel m'avoit donnée ! D'Almanzi, mon cher d'Almanzi, c'est toi qui es mon enfant ! je n'en ai point d'autre ! tu pleures ! tu pleures, mon fils ! tiens, voilà mon sein (il lui découvre son estomac) portes-y la mort; venge ta mère, l'humanité, Dieu même; ôse être mon meurtrier : que rien ne t'arrête ! J'ai bien pu causer l'éternel opprobre d'une femme..... je n'étois point digne de la posséder !.. et ce respectable vieillard... tu m'entends; je tremble de le nommer !.. — Le chevalier de Kersan, il a succombé à sa douleur; hélas ! quel coup est venu le frapper au bout d'une carrière de plus de quatre-vingts années ! il est expiré dans mes bras; votre nom est le dernier mot qu'il ait proféré. — O Ciel ! Ciel !... je ne demanderai point s'il maudissoit le moment où il m'avoit connu. — Il ne pouvoit se résoudre à voir en vous... le plus cruel de nos ennemis; il me disoit encore, quelques instans avant que de fermer les yeux : faut-il que nos malheurs, que ma mort soit l'ouvrage du comte de *** ? ma fille, Dieu l'exige : il faut bien lui pardonner ! Il m'avoit inspiré des sentimens.... qui méritoient une autre récompense ! — N'achevez point... mon cœur... je ne saurois résister... j'ai donc été le bourreau de cet honnête homme ! c'est moi, misérable, qui ai creusé sa fosse ! De combien de crimes je suis chargé ! voilà où conduit la foiblesse, disons l'ingratitude la plus noire, l'inhumanité la plus atroce, le comble des forfaits ! Je pourrois alléguer que l'autorité paternelle, l'autorité suprême, l'ascendant de mon malheur m'ont traîné aux autels, qu'on m'a arraché le serment que je ne devois prononcer que pour la femme la plus

respectable, que toute mon ame s'est révoltée, quand ma bouche s'est prêtée à cette trahison, à cette imposture... Mes amis, le Ciel a pris votre défense: il ne s'est pas écoulé un jour, depuis ce moment horrible, que je n'aie été poursuivi par le remords le plus dévorant, par l'amour, par la nature.... Quoi! mon cher d'Almanzi, tu viens apporter tes larmes dans mon sein! eh! que ne me laissois-tu succomber sous le coup meurtrier qui menaçoit ma tête! que tu m'aurois épargné de chagrins! quel moyen m'est donné de réparer tant de maux, des attentats... ils sont affreux! D'Almanzi s'écrie, au milieu des sanglots : — Ah! je ne sens aujourd'hui que la douceur d'embrasser mon père! — Oui, je le suis, cher enfant; il sembloit que la nature m'en avertît; ce cœur étoit déjà tout plein de toi, et je serai privé du plaisir de te nommer hautement mon fils!... D'Almanzi, j'irai au roi, il est sensible et généreux, il est père, je tomberai à ses pieds, je les embrasserai, je les mouillerai de mes larmes, je lui avouerai tout, comme au plus honnête-homme de son royaume, comme à mon meilleur ami; il aura pitié de ma douleur : je lui demanderai des lettres de légitimation (1) pour un infortuné....

(1) Il y a deux sortes de légitimation : la première par mariage subséquent, lorsque l'enfant naturel est le fruit d'un commerce illicite entre deux personnes libres, et auxquelles, au moment de la conception, il étoit permis de se marier. Voyez l'Encyclopédie : « cettte sorte de légitimation a été » admise par le droit-canon ; elle n'est pas de droit civil, » n'ayant été admise que par le droit positif des Décrétales, » suivant un rescrit d'Alexandre III, de l'an 1181, au titre

tu épouseras celle que tu aimes. Mais toi, Clémence, toi qui mérites tous les hommages, les respects, les adorations des cœurs sensibles, comment pourrai-je te placer au rang qui t'est dû? il faut donc qu'il n'y ait nulle réparation à ton égard, et que ton supplice n'ait point de fin ! Ah ! interrompt d'Almanzi, notre

---

» des Décrétales : *qui filii sunt legitimi ;* cet usage n'a pas » même été reçu dans toute l'église. Du-Moulin, Selden et » autres auteurs assurent que la légitimation par mariage » subséquent n'a point d'effet en Angleterre par rapport aux » successions, mais seulement par la capacité d'être promu » aux ordres sacrés. »

La seconde sorte de légitimation *per rescriptum principis*, est mise aussi en usage : mais cette faveur du souverain détruit-elle le préjugé, ce tyran bizarre, le premier des despotes? n'est-ce pas plutôt jeter de l'éclat sur une prétendue tache qu'une révolution dans la façon de penser peut seule faire disparoître ? En attendant que ce préjugé barbare ait été vaincu par la nature, la source de la vraie philosophie, ne doit-on pas trembler de vouloir secouer sa chaîne ? Comment, en effet, oser se livrer à des égaremens d'où résulte l'existence d'une créature malheureuse, qui a continuellement à reprocher à ses auteurs le présent de la vie ? c'est commettre une espece d'homicide. L'opprobre pour des ames sensibles est sans contredit bien plus cruel que la mort; et voilà le crime, dont tous les jours, grâces à notre frivolité si peu réfléchie, nous ne craignons point de nous souiller ! Détestables plaisans, c'est vous qui êtes les premiers corrupteurs de la nation ! c'est l'abus de l'esprit qui entraîne nécessairement la ruine des mœurs. Consultons le sentiment, et nous nous garderons bien de céder à cette perversité à la mode ; du moins si nous succombons, aurons-nous des remords.

sort est décidé; vous parlez de m'obtenir une faveur du prince, et cette faveur là ne serviroit qu'à consacrer ma honte, qu'à lui donner une sorte d'éclat dont me sauvera l'obscurité. Non, il ne nous appartenoit pas d'aimer; il ne me convient point d'avoir un cœur sensible : un préjugé cruel a imprimé sur ma naissance une flétrissure... qui ne devoit être réservée qu'au crime.../. Barbares, qui vous dites hommes, étoit-ce à vos enfans à supporter la punition de vos erreurs?... — D'Almanzi, tous mes biens seront à vous. — Je ne serai point votre fils, et ma mère ne sera point votre épouse ! je ne suis que l'être le plus malheureux, rejeté de la société, proscrit de la nature, abandonné du Ciel !... de quoi suis-je donc coupable ?... pardonnez-moi, mon père !...

D'Ossemont versoit un torrent de larmes avec ces infortunés; il retomboit sans cesse aux genoux de Clémence; il imploroit son pardon, à l'instant même qu'il déclaroit ne l'avoir point mérité. Clémence lui fit le récit des disgraces qu'elle avoit essuyées depuis l'époque de leur séparation. Elle s'étoit apperçue de sa grossesse, et l'avoit avouée à Kersan : le vieillard, après avoir ressenti vivement cet outrage, et s'être livré à tous les mouvemens de la fureur, étoit revenu à son caractère de bienfaisance : ému du sort de sa fille, il avoit tenté tous les moyens de l'adoucir; désespérant d'obtenir des parens du comte la réparation qu'il avoit droit de réclamer, et incapable de mettre à prix l'honneur de sa fille et le sien, ayant su d'ailleurs que d'Ossemont étoit marié, il avoit formé le projet de vendre sa petite terre, et d'aller s'ensevelir

avec Clémence dans quelque coin ignoré de la Bretagne ; il s'étoit retiré avec elle dans un village situé aux bords de la mer ; la douleur s'étoit jointe aux poids des années, et avoit hâté sa fin. C'étoit dans ce village que Clémence avoit mis au monde d'Almanzi. Elle avoit été sa première institutrice ; la succession bornée de Kersan s'étoit consumée aisément dans les dépenses qu'entraîne une éducation cultivée ; Clémence enfin, sans nulle fortune, se voyoit réduite à vivre sur les appointemens de la place que son fils occupoit. Oui, dit-elle, en pressant avec vivacité d'Almanzi dans ses bras, c'est ce cher fils qui me console, qui essuie mes larmes ; la source n'en tarira qu'à mon dernier soupir. C'est lui qui me nourrit : mais je ne lui serai pas long-tems à charge ; je ne tiens plus à la vie ; votre abandon m'a été d'autant plus sensible, que vous m'étiez cher. Dans ce moment encore ; j'ai de la satisfaction à vous revoir ; c'est l'unique plaisir qu'il m'aura été permis de goûter depuis le jour funeste.... Elle ne peut achever ; les pleurs lui coupent la parole.

D'Ossemont étoit dans l'état d'un homme qui va expirer. Le fils et la mère s'empressoient à le secourir ; ils le rappellent à la vie : — Eh ! pourquoi me rendre à cette clarté que je dois détester et fuir ? C'est vous Clémence, c'est vous, d'Almanzi, qui vous intéressez au plus coupable... au plus malheureux des mortels ! (il se relève avec emportement) Adieu, adieu, nous ne nous reverrons plus... je vais mourir. (d'Almanzi court après lui.) Non, mon cher enfant, je ne soutiendrai point cette situation ; elle est

trop violente ! mon cœur est déchiré de toutes parts; il n'y a que la mort seule qui puisse me soulager.... Mon ami.... et vous, vous que j'ai tant offensée, et qui avez toujours régné dans mon ame, j'emploierai le peu de momens qui me restent à vivre, à vous laisser des témoignages de mon repentir, du plus tendre amour... Quand même le Ciel me le pardonneroit, je ne pourrois me justifier à mes propres yeux. D'Almanzi... O mon fils ! aide-moi à m'arracher de ces lieux; que je regagne ma demeure. Adieu encore, adorable Clémence ! cette adversité si cruelle, ces charmes que les pleurs ont flétris, cet enfant sans nom, lorsqu'il honoreroit la plus haute noblesse.... tous ces coups partent de ma main !... ah ! malheureux ! quel abyme je me suis creusé !

Les larmes et les sanglots recommencent; enfin d'Ossemont s'est retiré, entraîné par d'Almanzi que l'heure rappelloit à ses devoirs.

Le comte saisi d'un frisson violent, est forcé de se mettre au lit; il ordonne à ses domestiques d'aller inviter de sa part le chevalier de Frémicourt à venir promptement; celui-ci arrive, est surpris de trouver d'Ossemont malade qui fait sortir ses domestiques, et s'adressant à Frémicourt avec un cri de douleur : — d'Almanzi... chevalier, c'est mon fils !

Il raconte tous les détails d'une reconnoissance à laquelle il ne peut survivre : — Oui, mon cher Frémicourt, d'Almanzi, ce jeune officier si aimable, si digne d'estime, qui m'a sauvé la vie, qui avoit excité en moi un intérêt si puissant, que vous même vous aimez, il a sa naissance à me reprocher ! je ne puis

m'applaudir d'être son père ! je suis... son assassin ! j'ai déshonoré et la mère et le fils !.. la mère est en ces lieux, mourante de sa douleur, toujours attachée au perfide qui l'a trahie si honteusement, et... mon crime est irréparable !.... Frémicourt, je sens qu'il m'est impossible de résister à tant de morts réunies ! vous recevrez mes dernières volontés; c'est dans vos mains que je laisserai tout ce qu'il m'est permis de distraire de mon bien pour d'Almanzi et pour Clémence ; le respectable jeune homme ! j'ai découvert la raison qui l'empêchoit de manger avec ses camarades; savez-vous, mon ami, quelle est sa subsistance ? du pain et de l'eau; il prend sur le soutien le plus nécessaire de la vie pour prolonger l'existence d'une infortunée dont je ne puis qu'adoucir les maux. C'est moi, encore une fois, qui suis la cause, l'unique cause de leur horrible situation ! je ne saurois mourir trop tôt. Frémicourt, c'est là pourtant où m'ont amené les erreurs d'une jeunesse aveugle et coupable ! . . .

Le comte est bientôt réduit à toute extrémité; d'Almanzi ne le quittoit point; chaque fois que d'Ossemont se trouvoit seul, il le serroit dans ses bras, l'arrosoit de ses pleurs, l'appelloit son fils, son cher fils, l'entretenoit de sa mère, finissoit par s'écrier qu'il n'avoit plus d'autre espérance qu'un prompt trépas ; ensuite il s'adressoit au Ciel dont il imploroit les bontés en faveur des deux victimes qui alloient lui survivre ; d'Almanzi ne répondoit que par des larmes; il n'ignoroit point que Frémicourt étoit dans la confidence, et l'un et l'autre donnoient tous leurs soins à d'Ossemont.

Le jeune officier annonce à sa mère que le comte

est sur le point d'expirer. Quelle nouvelle pour Clémence ! — O Ciel ! nous n'étions pas assez misérables ! hélas ! j'avois revu le comte... j'avois tout oublié; je ne m'étois ressouvenu, mon fils, que de cette tendresse dont mon cher d'Almanzi est le fruit malheureux. Que j'éprouve en ce moment... il faut lui pardonner; c'est sa famille que nous devons accuser; c'est elle qui a rompu des nœuds.... Je n'en doute point : sois sûr que sans ses parens inhumains, tu n'aurois point à rougir de ta naissance, tu pourrois embrasser librement ta mère. Nous allons donc le perdre? — Peut-être à ce moment rend-t-il les derniers soupirs, n'est-il plus ! il m'auroit protégé; il m'auroit procuré les moyens de faire vivre ma tendre mère avec plus d'aisance; que dis-je? je l'aimois. Mon ami, interrompt Clémence, c'est toi seul dont le sort m'inquiète : le mien est fixé; il ne me reste plus qu'à suivre le comte au tombeau; je te laisserai dans la douleur, dans la pauvreté, accablé du fardeau d'une existence que tout contribuera, mon fils, à te rendre odieuse ! ah ! d'Almanzi, pardonne, pardonne à une infortunée de t'avoir donné la vie. — O mère adorable, n'ajoutez point votre perte à celle que, selon les apparences, nous venons de faire; le Ciel ne nous a point entièrement abandonnés. Croyez que votre fils tentera tout, oui, tout, pour conserver vos jours : jusqu'à présent, j'ai eu le bonheur de les soutenir. — Eh ! comment les conserves-tu ces jours si malheureux? à quel prix... — Quel sacrifice n'est pas au-dessous du plaisir d'être utile à celle qui nous a fait naître? D'ailleurs je ne fais que mon devoir.... ma mère,

mon sang est à vous ; j'expirerois cent fois pour étendre votre carrière de quelques momens de plus. Je l'avouerai, je n'envisage aujourd'hui dans le comte que l'auteur de ma naissance ; non, je ne m'arrête point aux avantages qu'il auroit pu me procurer : c'est son amitié que je regrette. Assurément, c'est sa famille, c'est ce malheureux orgueil attaché à la richesse et à la grandeur qui a fait tous nos malheurs et les siens; il étoit pénétré de notre état : nous n'en voyons que trop les funestes effets : le repentir, la douleur le plongent au tombeau.

La mère et le fils, dans l'accablement le plus profond, attendoient le dernier coup de foudre, la confirmation de la mort du comte.

Un bruit se fait entendre dans l'escalier ; ah ! s'écrient-ils, nous sommes perdus ! notre malheur est au comble ! ce sera le chevalier de Frémicourt qui vient nous annoncer... ils distinguent ces paroles échappées à une voix défaillante ; « aidez-moi ; oh ! » j'aurai la force de me traîner jusqu'à leurs pieds. »

La porte s'ouvre : qui se montre à la vue de d'Almanzi et de sa mère ? d'Ossemont réunissant à une pâleur mortelle, la vivacité, tous les transports de la joie ; Frémicourt lui prêtoit la main ; le comte emporté par un mouvement qui paroissoit au-dessus de la nature, reprend, en quelque sorte, la vie à l'aspect de Clémence et du jeune homme ; il s'élance vers la première, tombe dans ses bras, et faisant signe à d'Almanzi d'approcher : — Le Ciel... le Ciel me fait goûter la douceur d'embrasser... mon épouse et mon fils !...

— Que dites-vous? — Je ne demande à ce Ciel d'autre grâce que de vivre assez pour remplir mes devoirs et mes vœux; j'accours. Oui, Clémence, je viens..... tout réparer; on m'écrit de Paris... j'apprends..., ma femme n'est plus...—Dieu! il seroit possible!... Vous allez prendre une place qu'elle avoit sans doute usurpée; je vous mène à l'autel; je vous avoue pour ma femme, pour la maîtresse de mon ame à la face de la terre et du Ciel; je reconnois d'Almanzi pour mon fils, mon seul fils; il me vengera par ses vertus et par sa tendresse d'un frère indigne de nous appartenir... Mes amis, je ne pourrai résister à cette révolution aussi satisfaisante qu'imprévue; elle a pu seule me ranimer, m'amener à vos yeux... Je me suis acquitté de tout ce que m'imposoit le service du maître; hâtons-nous... volons à Paris; je forme ces nœuds si désirés! D'Almanzy, tu épouseras Julie; je serai enfin père et mari heureux!

Clémence et d'Almanzi étoient demeurés immobiles; ils croyoient être les jouets de l'erreur d'un songe; l'expression meurt sur leurs bouches. Quelques momens après, il leur échappe des sons mal articulés; Clémence la première prend la parole: j'épouse donc le seul mortel que j'aie aimé! ô Kersan! que n'es-tu témoin de mon bonheur! Je n'aurai plus, dit le jeune homme transporté, à rougir de ma naissance! quoi! il me sera permis d'offrir ma main à la divine Julie! Frémicourt montre à d'Almanzi la lettre que le commandant venoit de recevoir; la comtesse avoit payé de sa vie ces égaremens qui suivent l'ivresse de la so-

ciété, (1) et dont l'ennui et le dégoût de soi-même sont la première punition.

Impatient d'arriver, d'Ossemont est enfin rendu à la capitale; il épouse Clémence, et donne un nom à d'Almanzi. Il fut consolé aisément de la perte du fils qu'avoit laissé la comtesse; ce jeune homme imbu de tous les mauvais principes de sa mère, n'avoit point tardé à éprouver la même destinée : il étoit mort peu de tems après le nouveau mariage du comte. D'Ossemont reprit, en quelque sorte, une autre existence: il se vit le mari de la femme la plus aimable, et la plus respectable, et le père d'un fils, l'honneur de sa race, que son mérite personnel éleva aux premiers grades militaires, et qui goûta le bonheur de se lier à l'objet de sa tendresse. Frémicourt resta toujours attaché à

(1) Ces martyrs de la société seroient bien étonnés, s'ils avoient la bonne foi de se rendre compte de leurs prétendus plaisirs. J'ai connu un homme qu'une épreuve singulière rappella tout-à-coup à la raison : il s'avisa, un soir, en rentrant chez lui, de se soumettre à une espèce d'examen sur l'inaction variée de sa journée ; il se traça un fidèle tableau : son amour-propre comme son sentiment furent également révoltés : il trouva qu'il avoit dit et entendu des trivialités, des sons dépourvus d'idées, des mensonges grossiers, que son cœur n'avoit été nullement intéressé, que son esprit étoit resté inappliqué, et dans le besoin, tandis qu'il avoit eu la foiblesse ou plutôt l'insigne fausseté de faire accroire que la société l'attachoit; il fut couvert de honte à ses propres yeux. Depuis ce moment, il renonça sur-tout à ce qu'on appelle avec si peu de vérité la *bonne compagnie*, et observa de ne vivre qu'avec quelques égaux qui pouvoient

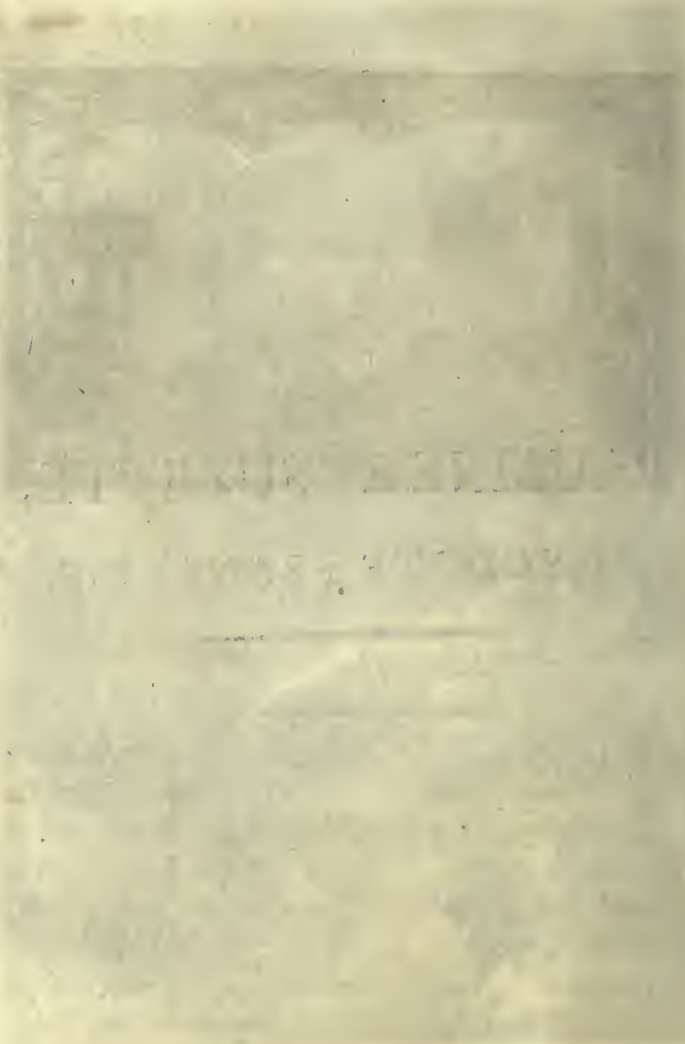
cette famille vertueuse, et son ami, au bout d'une carrière remplie d'agrémens et d'honneurs, eut encore à bénir le Ciel : il jouit de la satisfaction d'expirer dans les bras de Clémence et de d'Almanzi.

---

devenir ses amis : aussi est-il mort dans un âge avancé, en avouant que, s'il y avoit quelque bonheur sur la terre, il l'avoit goûté. Ne confondons point la vie réelle avec la vie factice, et il y aura bien peu de jouissances dont nous soyons jaloux.

PAULINE ET SUZETTE,

ANECDOTE FRANÇAISE.



C. P. Marillier inv. E. L. De Ghendt Sculp.

PAULINE ET SUZETTE,

ANECDOTE FRANÇAISE.

UNE femme de la campagne, veuve, et n'ayant qu'un seul enfant, avoit nourri la fille de gens de condition, fort riches, qui faisoient leur séjour à Paris; les premières années de Pauline (c'étoit le nom de baptême de mademoiselle de Monticourt) s'étoient écoulées au village; l'embarras et les dépenses d'un procès avoient obligé ses parens de la tenir éloignée de la capitale; leur affaire terminée, et leur fortune raffermie, ils s'empressèrent de l'appeller au sein de sa famille. Pauline ne s'étoit point

séparée de Suzette, sa sœur de lait, sans un regret extrême; les deux enfans avoient partagé la douceur de leurs goûts naissans, de ces amusemens pleins de candeur, que l'innocence peut-être rend si chers. Des ames neuves ont de la peine à rejetter les premières impressions qu'elles ont ressenties; la confusion des objets n'a point encore égaré et fatigué leurs desirs : mais Suzette sur-tout ne pouvoit oublier mademoiselle de Monticourt. La nature auroit-elle plus d'empire au village? Le cœur se déployeroit-il avec plus d'effusion dans ces lieux, où le sentiment est moins distrait et moins divisé? L'homme étoit né pour vivre à la campagne; le tumulte des villes l'a enlevé à lui-même, l'a livré à ce bouleversement d'états et de passions qui se combattent et se nuisent réciproquement, et en quittant la retraite agreste, il a perdu la jouissance des vrais plaisirs.

L'ame de Suzette étoit remplie de Pauline; elle en parloit sans cesse à sa mère, qu'elle auroit voulu continuellement accompagner, dans ses voyages de Paris. Philippine, de son côté, ne témoignoit pas pour ces voyages moins de vivacité que sa fille; l'une et l'autre n'approchoient mademoiselle de Monticourt qu'avec les marques de la plus tendre affection; elles lui portoient toujours de nouveaux présens, tels que la simplicité champêtre leur permettoit d'en offrir, les prémices de leurs fleurs et de leurs fruits. Quoiqu'elles fussent pauvres, elles n'auroient

pas cédé pour une somme considérable, ces bagatelles qu'elles estimoient comme le plus riche trésor ; elles voloient avec un égal empressement auprès de Pauline, dont l'amitié cependant paroissoit se refroidir. Chaque fois qu'elles la revoyoient, elles la trouvoient moins carressante, et en ressentoient une peine secrète qu'elles sembloient craindre mutuellement de se confier.

Un jour qu'elles retournoient à leur village, Suzette sortit la première d'une sorte de rêverie où elles étoient plongées : — Qu'avez-vous, ma mère ? Vous gardez avec moi le silence ! auriez-vous quelque chagrin dont la cause me seroit cachée ? — Oh ! ce n'est rien, ma fille, ce n'est rien ; j'ai pu me tromper.... Il ne faut pas trop s'attacher à ses idées ; ce sont des craintes... assurément, sans sujet. — Des craintes ! expliquez-vous, ma mère : peut-être avons nous toutes deux la même pensée. — Je te l'avouerai donc : je ne sais, notre chère Pauline ne nous fait pas une réception satisfaisante ; y as-tu pris garde comme moi ? Et..... Suzette, cela me déchire le cœur ; tiens, j'en verse encore des larmes : — Justement, ma mère, j'ai fait la même remarque. Il faut que je vous conte ce qui m'est arrivé avec elle : car je le vois bien, nous ne sommes plus à ses yeux que de misérables villageois ; je l'appellois tendrement ma sœur : elle m'a répondu séchement que ce n'étoit pas là son nom, et que je devois lui donner

celui de mademoiselle de Monticourt; aussi-tôt les pleurs m'ont suffoquée; je n'ai pu que lui dire : mademoiselle.... mademoiselle, il ne m'arrivera plus de vous nommer ma sœur, puisque cela vous déplaît : mais vous ne m'empêcherez pas de vous aimer. Je me suis approchée pour me jetter dans ses bras : le croiriez-vous ? Elle m'a repoussée ! — Elle t'a repoussée ? Le mauvais cœur ! si tu savois... je ne me suis donc pas abusée... Ah ! Suzette, comme ces airs là lui vont mal ! Oui, ils lui vont mal certainement... Ce que c'est que la ville ! elle nous carressoit tant, lorsqu'elle habitoit le village ! Ma fille, on dit bien vrai que les gens de Paris n'aiment point, nous en voyons la preuve; Pauline, depuis qu'elle est dans ce séjour, a perdu sa tendresse pour nous; hélas ! je voudrois bien l'imiter, et je ne saurois. *Il n'est telle que d'être pauvre*, pour avoir un cœur sensible ! Suzette tu ferois de même, si tu devenois une *riche demoiselle*. — Ah ! ma mère, pouvez-vous imaginer que je change jamais à ce point ? Vous me serez toujours chère, dans quelqu'état que je sois : mais mademoiselle de Monticourt a beau se plaindre, je l'appellerai ma sœur; c'est une habitude, dont je ne me corrigerai pas; si les richesses empêchent d'aimer; oh ! je prétends rester toujours Suzette..... Vous levez les yeux au ciel ! Vous soupirez ! — Pauline, Pauline, devois-je attendre de ta part cette indifférence ? Oui, chaque voyage que je fais à Paris,

je m'apperçois que sa froideur augmente... J'ai envie de ne plus aller la voir. — Ma mère, vous me feriez trop de peine! vous vous en causeriez à vous-même; croyez-moi : elle nous aime.... Mais, comme vous le dites, c'est ce vilain Paris qui lui a donné des manières si sèches, si rébutantes ; ces gens-là n'osent donc pas montrer qu'ils ont un cœur! allez, ma sœur... elle aura beau faire, il faudra bien qu'elle nous paie de retour; nous sentons pour elle tant d'amitié!

Ces entretiens, où deux ames ingénues se développoient dans toute leur naïveté, adoucissoient les mortifications que ces bonnes gens essuyoient; en effet, mademoiselle de Monticourt avoit contracté un air de hauteur qui devenoit insupportable ; sa mère lui en faisoit continuellement des reproches :— D'où vient donc, mademoiselle, cette fierté dédaigneuse, dont vous semblez faire parade ? Savez-vous que c'est le défaut le plus révoltant, et qui obscurcit totalement les meilleures qualités. L'amour propre blessé ne pardonne jamais, et il ne reçoit point de blessures légères; tout est pour lui une atteinte mortelle. Le don de se faire aimer est, sans contredit, un talent nécessaire à quiconque veut vivre dans la société. On est bien indulgent pour nous, lorsque nous paroissons nous intéresser aux autres. Vous avez de l'orgueil, chacun a le sien, et l'art du monde est de faire accroire qu'on ne s'occupe que du soin de flatter celui d'autrui. D'ailleurs avez-vous à vous

applaudir de votre naissance, de vos richesses ? Tout cela vous est étranger; c'est une ame sensible, ce sont vos vertus qui vous appartiennent, et que vous devez cultiver; la plus essentielle est l'affabilité, sur-tout envers les personnes que le préjugé seul a créés nos inférieurs; il faut s'attacher à les consoler de la distance que la bizarrerie du sort, ou plutôt de l'opinion, a mise entre elles et nous. Nous ne saurions trop les rapprocher, et vous n'imagineriez pas le bien qu'elles nous veulent de cette espèce de complaisance, qui, dans le fond, n'est qu'un acte de justice. Je l'ai déjà observé : vous regardez avec une indifférence qui tient du mépris, les gens de la campagne; ma fille, à ne consulter que les dispositions invariables de la nature, l'agriculture est peut-être le premier emploi, la première dignité; et quand nous n'aurions pas recours aux lumières de la raison, conduisons-nous d'après notre cœur : il ne sauroit nous en imposer; c'est l'esprit qui nous trompe. Sentez toute l'obligation que nous avons à des êtres continuellement occupés de nos besoins: nous recueillons, chaque jour, le fruit de leurs travaux, le prix de leurs sueurs, et quelquefois de leurs larmes; ce sont eux, en un mot, qui soutiennent notre existence; et ingrats que nous serions! nous pourrions leur refuser notre reconnoissance, nos respects ?.... Des respects, s'écrie Pauline! — Oui, mademoiselle, des respects, de véritables hommages. La

vertu

vertu active est à la campagne, et voilà celle que nous devons chérir et révérer. Comment, par exemple, osez-vous recevoir avec tant de froideur cette bonne femme, qui vous a nourrie de son lait, qui a veillé sur votre enfance, qui l'a élevée avec tant de précaution, qui vous aime comme sa propre fille?... — Ma mère, on pourroit lui faire une pension. — Que dites-vous, mademoiselle? ce sont là de ces dettes que le sentiment seul peut acquitter. J'en suis assurée : une carresse de mademoiselle de Monticourt toucheroit plus Philippine, que tout l'argent qu'on pourroit lui donner. Une nourrice ressemble assez à une mère, et vous ne concevez pas ce qu'est l'amour maternel.

Pauline écoutoit ces leçons sans en profiter, et la pauvre Philippine ne cessoit avec sa fille de revenir s'exposer à d'éternelles humiliations de sa part; elle s'en retournoit contente, pourvu qu'elle eût joui un seul instant de la présence de sa chère enfant : c'est ainsi qu'elle l'appelloit; cependant elle ne cachoit pas à Suzette qu'elle eût desiré un autre accueil.

Suzette touchoit à cet âge où l'amitié ne suffit point pour occuper le cœur, et l'amour est un besoin qui se fait sentir au village, ainsi qu'à la ville; la fille de Philippine aimoit donc : il est vrai que c'étoit de l'aveu de sa mère, et que l'honnêteté n'avoit point à s'offenser de ce penchant : Jacques en étoit l'heureux objet; fils d'un fermier aisé, il eût pu le disputer

pour les agrémens de la figure à nos élégans les plus à la mode ; ce qui le distinguoit encore davantage, il avoit un naturel excellent ; Suzette lui étoit d'autant plus chère qu'elle avoit à se plaindre de la fortune. J'aurai, disoit-il à son père, si vous me le permettez, tant de plaisir à partager avec Suzette le peu de bien dont vous me laisserez la disposition ! Elle est si honnête ! elle aime tant sa mère ! oh ! je travaillerai pour elle et pour moi, et puis Suzette m'aidera aussi de toutes ses forces ; j'en suis sûr, elle me fera regagner la dot qu'elle n'aura pu m'apporter. Le fermier aimoit beaucoup son fils, et il n'avoit pas la façon de penser des habitans de la ville : il ne regardoit dans le choix d'une épouse pour son enfant que l'inclination réciproque, et la pratique de la vertu.

Mademoiselle de Monticourt avoit atteint de même ce terme où les parens songent à des projets d'établissement ; elle se voyoit entourée d'une foule d'adorateurs. Sa famille qui ne pensoit pas comme le père de Jacques, mettoit au nombre des premiers avantages d'un tel engagement, le rang et l'opulence ; elle avoit jetté les yeux sur le marquis de Blinsey. Il comptoit pour un des plus puissans charmes de Pauline l'immense succession qu'elle attendoit ; ses ses créanciers le pressoient de se marier, et le marquis ne demandoit à l'hymen que les faveurs de la fortune. Depuis long-temps, il croyoit goûter celles

de l'amour avec une de ces beautés avilies dont on achète les complaisances, ce qui n'avoit pas peu contribué au dérangement de ses affaires; cependant il sut jouer auprès de mademoiselle de Monticourt le personnage d'amant le plus impatient de devenir époux. Il avoit toutes les qualités d'un séducteur accompli : il pinçoit *délicieusement* de la harpe, moduloit avec goût l'air Italien du jour, faisoit de petits vers, tout étincelans d'esprit, prenoit tous les tons, railloit avec finesse, déchiroit d'une façon amusante ceux qu'il appelloit ses plus chers amis, et ne manquoit pas de distribuer force louanges pleines de fausseté et de fadeur à la société chez laquelle il se trouvoit. Sous une politesse maniérée, il cachoit un égoïsme monstrueux, et sur-tout un fond d'audace et d'intrépidité que rien n'étoit capable de déconcerter : aussi Blinsey jouissoit-il d'une réputation brillante; il servoit de modèle aux fats de la cour et de la ville; ses décisions sur l'art profond des bagatelles, de ces riens si importans parmi nous autres Français, passoient pour des oracles infaillibles. Les femmes sur-tout se *l'arrachoient*; mademoiselle de Monticourt, dont l'amour-propre mal dirigé, et tous les défauts qui l'accompagnent, croissoient à vue d'œil, imaginoit de la meilleure foi du monde, *être folle* du marquis, et cette passion qui l'abusoit,

---

o *Etre folle du marquis*, etc. On observera qu'on n'employe

n'avoit pour principe que cette stupide vanité, qui tourne tant de têtes, apporte tant de dégoûts, et procure si peu de plaisirs.

Il y avoit pourtant des momens où Pauline, quelque fut sa présomption, doutoit de la tendresse de Blinsey; est-il bien vrai, lui disoit-elle, que vous m'aimiez? — La demande, mademoiselle, est d'une singularité *prodigieuse*! vous seriez donc la seule qui pourriez vous méconnoître! on n'a point tant de charmes *impunément*, et lorsqu'on vous voit, il faut de toute nécessité aimer, à en perdre la raison. Pour moi, il y a long-temps que je vous ai fait le sacrifice de la mienne..... — Votre raison, marquis! — Et pourquoi, s'il vous plaît, voudriez-vous que je n'eusse

---

ici ces expressions, que pour donner quelques exemples du jargon ridicule et parasite introduit dans la meilleure société; je suis fâché de cet aveu; ce sont nos dames sur-tout qu'il faut accuser d'avoir accrédité ces hyperboles puériles qui gâtent la noble simplicité de la langue; aujourd'hui le mot ne rend plus la pensée. On a tout énervé, tout travesti, tout confondu; on aime *à la folie*; on hait *à la mort*; on est *ravi*, *enchanté*; sans contredit l'esprit a fait des progrès, mais la pureté du Français, tel qu'on le parloit à la fin du règne de Louis XIV, et même l'art de lier ses idées, la logique naturelle, sont altérés considérablement; il n'y a que nos bons écrivains qui puissent faire cesser cette espèce d'épidémie, en conservant le courage de proscrire toutes ces innovations vicieuses. Encore une fois, restons-en à nos modèles, et n'espérons pas enrichir la langue par ces prétendues hardiesses qui ne servent qu'à l'appauvrir.

pas une raison ? tout comme un autre, mademoiselle, tout comme un autre, et des plus assurées. Il ne tient à votre serviteur que d'être philosophe ; je vous fais au reste les honneurs de ma philosophie : le sage est, à vos genoux, l'amant le plus tendre, le plus passionné, brûlant de vous posséder ; oui, belle Pauline, je fais serment à vos pieds de vous adorer une *éternité* ; n'allez pas craindre que je devienne un mari, oh ! personne n'aime ainsi que moi, et je vous le prouverai.... je veux que vous me regardiez comme une ame unique. — Quoi, monsieur, c'est bien Pauline détachée de tous ses alentours qui a eu le bonheur de vous plaire ? — Vous seriez dans un désert que j'irois vous y chercher. J'éprouve des instans où *sérieusement* votre fortune, votre rang me fâchent ; je voudrois que vous fussiez dans l'indigence, rejettée de tout l'univers, pour goûter le plaisir délicat de vous offrir mon hommage ; il est si pur, si désintéressé !

L'orgueil est facile à tromper : celui de Pauline s'applaudissoit de cet aveu, tandis que le marquis, au fond du cœur, rioit de sa crédulité ; il ne manquoit pas même de laisser échapper quelques larmes, car c'étoit un de ses premiers talens, il savoit pleurer à propos, et après avoir baisé la main de mademoiselle de Monticourt, il se retiroit enchanté de tous les mensonges grossiers qu'il avoit eu l'audace de prodiguer ; tous deux au reste étoient extrêmement satisfaits l'un de l'autre.

Que Jacques étoit loin de ressembler à monsieur le marquis! il aimoit avec tous les transports et toute la délicatesse dont le véritable amour est susceptible. Il auroit donné sa vie pour Suzette ; il lui répétoit sans cesse : oh! ma chère Suzette, si tu savois comme je t'aime ! tiens, je voudrois que tout-à-l'heure on vînt me dire : Jacques, vous allez être roi, et Suzette, demanderois-je tout de suite ? Suzette ne sera point reine. Je répondrois sur-le-champ : laissez-moi ma bêche et mon rateau, et gardez votre royauté..... vas, si j'ai le bonheur de t'épouser, comme je l'espère, je serai plus heureux... que le roi de France. Est-ce qu'on n'a pas tout lorsqu'on possède ce qu'on aime ? Et puis, y a-t-il quelque chose sur la terre qui approche de ma Suzette ? Je donnerois toutes nos vignes, le château, notre village même, si j'en étois le seigneur, pour obtenir un regard, un seul regard de toi.... Suzette, m'aime-tu autant que je t'aime ? La fille de Phillippine répondoit par les mêmes ingénuités ; ces amans ne connoissoient point les graces et la finesse du langage : mais c'étoient leurs cœurs qui s'exprimoient ; Jacques redisoit toujours à son père : je ne sais, l'amour me donne une force que je n'avois point encore éprouvée ; je suis certain que, lorsque j'aurai épousé Suzette, je ferai dans nos vignes le double de l'ouvrage. *Il n'y a que d'aimer* pour tenter l'impossible ; mon père, vous ne vous appercevrez pas que je n'aurai rien reçu en

mariage ; rien, j'ai tort, j'aurai tout, étant le mari de Suzette, et je sens que je serai capable de tout faire ; la bénédiction sera dans notre ménage : nous seront bientôt riches.

La conduite du jeune villageois étoit conforme à ses discours. En effet, pour obtenir le consentement de son père, il faisoit des prodiges d'activité, il travailloit autant que plusieurs hommes ensemble ; Suzette montroit une égale ardeur. C'est dans ces ames pures et innocentes que l'amour est la source des vertus.

Ils sont prêts à s'unir. Philippine, et le père de Jacques ont résolu de faire part du mariage à mademoiselle de Monticourt ; la bonne-femme sur-tout témoignoit un extrême desir de se rendre à Paris, accompagnée des jeunes gens ; elle auroit cru manquer à Pauline, en ne les lui présentant point.

Ils arrivent chez monsieur de Monticourr ; sa fille se trouvoit avec Blinsey, dont on alloit aussi conclure incessamment le mariage ; il entretenoit sa maîtresse de son prochain bonheur, avec cette vivacité, cette facilité d'élocution qui sert ce qu'on appelle si improprement l'esprit, et qui blesse le sentiment ; sa parure brillante et du dernier goût sembloit annoncer la frivolité de son ame ; ce n'étoient que clinquant, paillettes, broderies légères ; quel objet de comparaison avec Jacques, qui, en été, avoit un habit de gros drap, une chemise d'un linge assez fin, mais

sans manchettes, et dont la physionomie fraîche et vermeille respiroit la santé, la franchise et la bonne conscience. C'est sous cet aspect que le villageois s'offre à la vue du fat *élégant*; Jacques tenoit par la main sa prétendue; son père veut faire un compliment à mademoiselle de Monticourt; je n'ai pas voulu, mademoiselle, que mon fils eût l'honneur d'épouser votre sœur de lait, avant que de prendre la liberté de vous en prévenir; j'ose vous demander votre protection pour nos enfans. Pauline reçoit cette espèce d'hommage avec cet air dédaigneux, dont Philippine en secret étoit toujours plus mortifiée : — Il n'est pas mal (se tournant du côté de Blinsey) pour un paysan! Qu'en dites-vous? et la petite (en regardant Suzette) a vraiment quelque gentillesse! Un paysan, interrompt avec dépit la nourrice, mademoiselle! un paysan peut être tout aussi bien qu'un autre. — La bonne, de l'humeur! (la villageoise murmuroit entre ses dents, et ne pouvoit retenir sa sensibilité). Blinsey se met de la partie, pour amuser mademoiselle de Monticourt, et donner une idée de son talent de plaisanter : — Comment! ces gens-là s'avisent donc d'aimer! Et pourquoi pas, monsieur le marquis, dit le jeune homme piqué? nous avons un cœur aussi bien que vous, et je ne troquerois pas le mien contre le vôtre. — Sans doute que tu trouves ta Suzette une beauté incomparable? c'est une brune assez agaçante, il faut

en

en convenir. Mademoiselle est bien belle, repart Jacques en montrant Pauline, mais je ne la préférerois pas à Suzette. (De grands éclats de rire à ce propos). Vous pouvez vous moquer de nous, monsieur. D'ailleurs, est-ce pour la figure qu'on aime? C'est pour le caractère, et Suzette est aussi bonne qu'elle est agréable. Et vous, la charmante de monsieur Jacques, reprend le fat, levez les yeux, regardez-moi, regardez-moi : s'il me passoit par la tête la fantaisie de vouloir vous épouser : hem! est-ce que vous ne m'aimeriez pas mieux que votre futur? — Oh, non, monsieur! vous êtes *bien brave* : mais Jacques, tel qu'il est, me plaît encore plus que tous les messieurs de Paris. Et Jacques, du coin de l'œil, remercioit vivement sa bonne amie. Cela commence à m'ennuyer, interrompt Pauline d'un ton de mépris; pourquoi aussi avoir fait entrer ces gens, quand j'étois en compagnie? A ce mot de gens, Philippine fond en larmes : — Pauline..... mademoiselle, ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'apperçois que nous vous déplaisons; je croyois vous faire honneur... et n'imaginez pas qu'on vous demande rien; j'aimerois mieux mendier mon pain, ma fille et moi... (Suzette verse aussi des pleurs) — Suzette, ne pleure point, nous ne reviendrons jamais ici..... vous êtes bien fière, mademoiselle, parce que vous vous croyez riche, de condition. Que veut dire cette femme? je me crois riche, de condition; elle prétendroit m'in-

sulter! .... (s'adressant à des domestiques) qu'ils sortent! Oui, reprend Philippine, avec l'énergie du désespoir, nous sortirons, nous nous hâterons de fuir... Oh! Dieu! me serois-je attendue à de pareils coups? Je l'ai bien mérité! (Blinsey veut pousser par le bras Philippine hors de l'appartement.) Point de violence, monsieur... ah! Suzette, étoit-ce la réception que nous devions espérer? Elle ignore... Non, je ne dirai rien... je ne dirai rien.

Cette espèce de scène désagréable parvient jusqu'à monsieur et madame de Monticourt : l'un et l'autre paroissent : ils sont affligés de l'état où ils voyent ces honnêtes villageois. Madame de Monticourt en apprend le motif, et accable sa fille des plus vives réprimandes. Pauline verse des larmes de colère. Madame, s'écrie aussi-tôt la nourrice, ne la grondez point, je vous prie; je ne puis supporter le chagrin que tout ceci lui cause. Ah! Pauline..... mademoiselle!.... je ne vous reverrai plus ; soyez heureuse ; le ciel me punit... et c'est par vous!

La bonne femme ne sauroit poursuivre. Les sanglots lui coupent la voix. Mademoiselle de Monticourt furieuse, ordonne qu'on la débarrasse de cette *canaille*, ce sont ses expressions. C'est alors que Philippine laisse éclater l'emportement de la douleur : — Vous êtes une ingrate, une (dénaturée)... d'un seul mot, je pourrois.... Ô ciel! voilà donc ma récompense! c'est-là le prix de tant d'amour! j'ai

tout fait pour vous..... Je ne retourne point à notre village : j'expire ici aux pieds de celle..... qui m'est chère encore. Monsieur (à Blinsey), il ne faut point nous chasser... me chasser, moi ! et de qui reçois je cet affront ?... Nous appeller une canaille !... Oui, si je t'aimois moins... (à Suzette et à Jacques, ainsi qu'à son père), allons, retirons-nous, sortons de cette maison, pour n'y jamais rentrer.

On veut appaiser Philippine ; on l'invite à passer quelques jours à Paris : — Oh ! je n'y resterois pas un jour, une heure ; c'est (cette malheureuse ville qui gâte ainsi le naturel) Pauline, au village, n'eût jamais eu cette dureté !... Je suis bien payée de ma tendresse !... Oui, je pourrois me venger, mais... je l'oublierai, il le faut bien... Je m'y résoudrai : je ne vous importunerai plus de ma présence.

Ces bonnes gens ne veulent pas même accepter les moindres offres de la part de monsieur et madame de Monticourt ; ils ont repris le chemin de leur hameau.

Les domestiques rapportent que Philippine a redit plusieurs fois, que d'un seul mot elle pourroit rabbaisser la fierté de mademoiselle ; elle a ajouté qu'elle éprouvoit qu'on n'offensoit pas le ciel impunément. Ces expressions n'offrent aucun sens à monsieur et à madame de Monticourt ; cependant ils en sont affectés, et ne sauroient pardonner à leur fille d'avoir occasionné un éclat si indécent.

Suzette partageoit la tristesse de sa mère, et s'ob-

tinoit à lui demander l'explication de ces termes interrompus qui lui étoient échappés. Philippine ne répondoit que par de longs soupirs. Elle disoit seulement : combien je suis attristée ! et qui me maltraite à ce point ? Ils arrivent à leur village. Depuis cette époque, la bonne femme gardoit un morne silence, pleuroit continuellement, embrassoit Suzette, se retiroit vîte de son sein, tournoit sans cesse les yeux vers le ciel, et refusoit de prendre de la nourriture. Les préparatifs de la noce étoient suspendus. Philippine se contentoit de dire à Suzette, en mettant la main sur son cœur : le mal est-là. Je n'en reviendrai point... ah ! c'est vous qui me faites mourir ! Pauline, Pauline !

Blinsey cependant, *avec tout l'esprit du monde*, amusoit sa future aux dépens des honnêtes villageois : il lui rappelloit l'air gauche de Jacques, la timidité *sournoise* de Suzette, la grossiereté de Philippine : — Avez-vous admiré l'insolence de ces vers de terre ? Cela parle, se plaint ! on a manqué de respect à madame Philippine ! ah, ah, ah ! il faut avouer que l'aventure est unique ; ces *gueux* s'imaginent avoir de l'existence.

Enfin mademoiselle de Monticourt étoit prête d'aller à l'autel. On avoit épuisé la recherche des modes dans les ajustemens qui lui étoient destinés ; elle se voyoit au comble de ses vœux ; elle épousoit

un homme d'une haute naissance ; tout son orgueil pouvoit se déployer ; les fêtes, les distinctions, les marques d'honneur l'attendoient ; elle devoit même, dans quelque temps, figurer à la cour ; quelle flatteuse perspective ! c'est alors que sa beauté, sa vanité seront également satisfaites ; que d'adorateurs à ses genoux ! comme elle s'enivrera à longs traits des doux poisons de la coquetterie et de la fortune ! c'étoit à tous ces rêves brillans que s'abandonnoit sans réserve son imagination.

On vient annoncer à ses auteurs que Philippine est atteinte d'une maladie mortelle, et qu'elle demande absolument, avant que d'expirer, à leur communiquer un secret de la dernière importance ; elle les prioit instamment, qu'ils eussent sur-tout l'attention d'amener avec eux mademoiselle de Monticourt. Ils ont résolu de se rendre à l'invitation ; Blinsey étoit pressé de se marier ; il vouloit que cette cérémonie précédât ce maudit voyage (c'est ainsi qu'il l'appelloit), dont monsieur et madame de Monticourt, selon lui, auroient pu se dispenser ; il falloit bien leur céder. Pauline s'applaudissoit de l'impatience que témoignoit le marquis ; elle n'avoit aucun doute sur ses sentimens ; il paroissoit avoir conçu un amour à toute épreuve. Eh bien ! dit-il à sa maîtresse, puisque vos parens ont l'imbécillité de vouloir assister à l'agonie d'une vieille insensée, je vous tiendrai compagnie ; charmante Pauline, rien ne peut nous

séparer; nous allons avoir un spectacle qui n'est guères divertissant, il faut en convenir: mais l'amour embellit tout, il sera du voyage; j'en vais demander la permission à monsieur et à madame de Monticourt: ils ne me la refuseront point. Votre nourrice me paroît assez bonne comédienne; vous verrez qu'elle aura l'esprit de ne point mourir, jusqu'au moment qu'elle ait vu votre père et votre mère. Tout cela finira par une pension qu'elle va solliciter pour sa petite Suzette; oh! j'en suis sûr! autant de retranché sur la succession... nous payerons les frais de la nôce.

Mademoiselle de Monticourt et ses parens, accompagnés du marquis et d'une foule de domestiques, sont arrivés au village de Philippine: ils sont entrés dans la simple chaumière. Blinsey ne quittoit point son ton plaisant: il fait admirer à sa future, la majesté, disoit-il, qui se déployoit sous le toit innocent des bergers, la riche ordonnance des bâtimens, le goût exquis des meubles: — C'est ainsi que vivoient nos bons ayeux, et en effet messieurs les poëtes ont bien raison de nous vanter ce beau siècle d'or: il est, ma foi, digne de nos regrets!

Cependant on approchoit de l'humble grabat où étoit couchée la pauvre Phillippine. Suzette, à ses côtés, fondoit en larmes, ainsi que Jacques qui partageoit sa douleur; le curé soutenoit la tête de la mourante, et aux pieds du lit s'étoit établi un

tabellion qui sembloit n'attendre que le moment d'écrire ; une foule de spectateurs les entouroit. Du plus loin que Philippine apperçoit le père et la mère de Pauline : Pardon — monsieur et madame, si je vous appelle ici ! mais voilà monsieur, (montrant le curé) , qui dit que je ne puis absolument, sans offenser Dieu, me dispenser de révéler un secret... qui vous intéresse, et ... je vais mourir ; je vous demande pardon d'avance, ainsi qu'au ciel : daignerez-vous me l'accorder ? La curiosité se peint sur les visages : tout est en suspens ; qu'est-ce que ce secret qui va se découvrir ? Le marquis lui-même est impatient de l'apprendre. Monsieur et madame de Monticourt rassurent la bonne-femme, et lui promettent que, quel que soit l'aveu qu'elle va leur faire, elle peut être assurée d'obtenir le pardon qu'elle sollicite. La nourrice semble ranimer ses forces, et reprenant la voix : — Il m'en coute bien à faire un tel aveu ! vous voyez la femme la plus coupable, la plus repentante ... mon amour pour mon enfant ... qui ne m'a payée que de duretés, d'humiliations, m'a égaré au point de commettre un crime énorme ... encore une fois, me le pardonnerez-vous ? On lui répète la même promesse ; le curé la presse de s'expliquer ; elle poursuit en baissant la tête, et d'un ton balbutiant : j'ai mis ma fille à la place de la votre : Pauline est Suzette, et Suzette est Pauline.

Jamais coup de tonnerre n'a été plus foudroyant. Mademoiselle de Monticourt tombe comme anéantie près du lit, en poussant un cri effroyable : — Je suis Suzette ! ce sont les seuls mots qu'elle puisse proférer. Suzette, de son côté, se précipite vers monsieur et madame de Monticourt qui lui ouvroient leurs bras, et s'écrie : quoi ! voilà mon père et ma mère ! Blinsey frappé de la même surprise recule quelques pas en arrière. Toute l'assemblée, par divers signes, exprime son étonnement. Philippine continue son espèce de confession ; il est enfin constaté par des preuves de la dernière évidence, que la villageoise avoit été substituée à la demoiselle, et que la demoiselle étoit la simple paysanne. La bonne femme versoit des pleurs ; elle veut embrasser sa fille, qui rejette ses caresses, sort précipitamment de la chambre, en se cachant le visage de son mouchoir, et court saisir un fer que le hasard lui fait trouver : elle alloit s'en percer le sein : Monsieur de Monticourt qui l'avoit suivie, lui arrête le bras, et s'efforce de la rappeller à la raison.

Jacques croyoit que cet événement étoit l'effet d'un rêve. il se frottoit les yeux, et ne se lassoit point de les attacher sur Suzette, dont il ne perdoit pas un mouvement, un regard ; Suzette que nous allons préſentement nommer Pauline, étoit dans le sein de madame de Monticourt, qui ne cessoit de l'embrasser ; le jeune villageois commençoit à ressentir

sentir quelque chagrin : sa maîtresse ne lui disoit pas un mot ; il craignoit déjà que ce changement si imprévu ne lui fût préjudiciable. Le marquis de son côté, étoit plongé dans la rêverie : il en sort enfin, — Ma foi ! voilà un vrai sujet de comédie, et je ne m'attendais pas au dénouement.

Monsieur de Monticourt ne quittoit point la véritable Suzette ; il cherchoit à calmer son désespoir ; il lui promettoit d'avoir soin de sa fortune ; il l'assuroit qu'il auroit toujours pour elle la tendresse d'un père : — Je ne suis point votre fille ! je ne suis point votre fille ! je ne suis donc qu'une misérable paysanne ! moi, dans l'opprobre, dans la fange ! .. Eh ! qu'est devenu Blinsey ? .. hélas ! j'ai tout perdu ! tout m'abandonne, jusqu'au marquis ! il s'offre, en ce moment, aux regards de monsieur de Monticourt : — Marquis, accourez, venez adoucir la déplorable situation ... de ma fille ; Suzette conservera ce nom si cher à mon cœur. Blinsey n'approchoit point avec cette vivacité que doit ressentir un amant ; est-il près de monsieur de Monticourt, il s'adresse plutôt à lui qu'à l'infortunée qui expiroit de douleur : — En-effet le coup est un peu difficile à supporter ! .. il faudroit avoir de la philosophie ... que diable s'y seroit attendu ? pour moi, je n'en reviens point ... Ah ! Blinsey, s'écrie Suzette, dans quel abyme je me trouve précipitée ! je suis couverte d'humiliation. — Il est vrai que c'est une étrange destinée ; n'être

plus la fille de monsieur ! de si brillantes espérances évanouies ! être Suzette ! — Eh ! oui, je la suis, la plus à plaindre, la plus abjecte des femmes ! qui daignera aujourd'hui jetter seulement les yeux sur moi ? . . Blinsey, votre amour . . . (elle croit appercevoir quelque changement sur le visage du marquis) vous ne m'en parlez point ! vous ne me consolez point ! votre cœur... Monsieur de Monticourt prend la parole et s'adressant à Suzette : — Si Blinsey vous aime toujours aussi ardemment, comme je l'imagine, je pourrai vous donner une fortune qui vous mettra en situation de lui offrir votre main ; la dot ne sera pas aussi forte que celle dont vous auriez joui avec le nom de ma fille : mais elle sera suffisante pour quelqu'un qui préféreroit le sentiment à la richesse ; n'est-il pas vrai, marquis ? — En-vérité, je suis stupéfait, confondu anéanti. Je vais voir un peu . . . cette bonne-femme auroit peut-être fabriqué un roman ... fiez-vous à moi : j'aurai soin d'examiner . . .

Blinsey se retire à ces mots qu'il n'achève point ; son embarras n'échappe pas à monsieur de Monticourt, et sur-tout à la fille de Philippine. — Ah ! monsieur, il est inutile de m'abuser ! tout me perce le cœur, et Blinsey aussi.

Laissons monsieur de Monticourt s'efforcer par des témoignages de compassion et de bienfaisance, d'adoucir la cruelle destinée de la malheureuse Suzette, et volons avec le marquis auprès de la nou-

velle Pauline. Jacques ne la perdoit point de vûe ; elle s'occupoit déjà moins de son amant ; plusieurs impressions différentes éclatoient à la fois sur son visage ; on saisissoit à travers cette variété de mouvemens rapides, le plaisir que lui causoit une révolution inespérée : elle prêtoit peu d'attention aux discours de la nourrice qui lui demandoit pardon de lui avoir si longtemps enlevé son état ; elle a pourtant la générosité d'aller voir Suzette, qui, malgré tout ce que lui disoit monsieur de Monticourt, continuoit d'être ensevelie dans une sorte d'anéantissement. Pauline assurément ne pouvoit avoir oublié les humiliations qu'elle avoit essuyées da la part de la fille de Philippine, et cependant elle n'écoutoit dans cette circonstance, que la pitié. Ce sentiment honorable pour la nature, seroit-il supérieur dans le cœur humain aux mouvemens mêmes si impérieux de l'orgueil ? ou la situation présente de Suzette faisoit-elle sentir davantage à mademoiselle de Monticourt, le prix de la nouvelle vie qu'elle sembloit recevoir ? elle assuroit de son amitié l'infortunée fille de sa nourrice, dont ces marques de bonté augmentoient encore le désespoir. Les bienfaits d'un inférieur, qui, par un hasard imprévu, vient à se trouver élevé au-dessus de nous, sont, il n'en faut point douter, les mortifications les plus sensibles pour l'amour-propre. Il ne lui pardonne point sa générosité, et il regarde ses services comme l'excès

du malheur et de l'outrage. L'ame de Suzette étoit frappée de tous les coups.

Blinsey avoit suivi mademoiselle de Monticourt chez le curé, où l'attendoient les femmes de sa mère. On se préparoit à lui ôter ses habits, et à lui en substituer de moins grossiers qu'on avoit apportés à la hâte de la ville prochaine. Le marquis ne cessoit de se répandre en éloges sur la beauté de Pauline, qu'il avoit la lâcheté de louer aux dépens de celle de Suzette : mademoiselle de Monticourt a l'esprit de saisir ce trait honteux de bassesse : — Monsieur le marquis, voyez ce que c'est que d'être demoiselle! il y a un moment que vous ne me regardiez pas ; vous ne me disiez point de si jolies choses, quand j'allois voir ma sœur à Paris, car elle sera toujours ma sœur, et... vous l'aimiez. La réponse de Blinsey étoit un de ces remplissage de mots qui produisent des expressions quelquefois agréables, et qui ne signifient rien. Ce n'étoit ni Pauline, ni Suzette qui l'attachoient, mais la riche héritière de monsieur de Monticourt.

On avoit chez le pasteur, dressé à Pauline une espèce de toilette ; elle goûtoit la douceur, peut-être, pour la première fois de sa vie de contempler à son aise quelsques-uns de ses attraits naissans dans un petit miroir assez mesquin : mais il suffisoit à l'impression de coqueterie qui se développoit dans l'ame de mademoiselle de Monticourt. C'est en quelque

sorte, le premier sentiment dont une femme soit agitée. La jeune paysanne se voyoit déjà assez dans cette glace, pour s'applaudir de la métamorphose ; elle étoit déjà animée du desir de plaire ; la simplicité de Suzette s'évanouissoit à vûe d'œil. Elle entend quelque bruit : eh ! comment disoit-on ? est-ce que les gens changeroient en si peu de temps ? Messieurs, (on parloit aux laquais), laissez-moi approcher de mademoiselle Suzette, non, mademoiselle Pauline ; dites lui donc .... que c'est son ami, son ami Jacques ; je le serai toujours.

Mademoiselle de Monticourt reconnoît la voix, et ordonne qu'on n'empêche point le villageois d'entrer ; il avoit le cœur gros, et les larmes aux yeux ; il fait deux pas en arrière, lorsqu'il apperçoit sa maîtresse entourée de plusieurs personnes occupées à l'ajuster. — Tu es... vous êtes bien belle, madem. Suzette ! comment donc ! vous voilà toute parée pour la nôce ! Pour la nôce, monc her Jacques, interrompt Pauline, en poussant un profond soupir ! — Eh, ouiî pour la nôce ! parce que vous n'êtes plus Suzette, est-ce que vous n'avez plus le même cœur ? ne devions nous pas nous marier ? Mon ami, dit une des femmes, songez que mademoiselle aujourd'hui est d'un rang qui vous interdit ce langage familier : — Eh ! mon cher jacques, reprend Pauline, je vous promets une éternelle amitié ; mais la diférence des conditions .... il faut renoncer à ce qui auroit fait le

bonheur de Suzette. Mes parens m'ont ordonné ... Jacques je ne suis plus la maîtresse. — Qu'est-ce ceci, s'écrie le jeune homme ? j'imaginois que lorsque qu'on aimoit bien, cela suffisoit pour s'épouser. Moi, je serois devenu le seigneur de notre village, que je vous aurois prise vîte pour ma femme. Allez, mademoiselle ... je n'aurais pas cru ... vous me ferez mourir de chagrin ... Suzette, *cela est bien mal!*

Pauline est sensible à la situation de Jacques : cependant au milieu des regrets, elle ne perdoit point de vûe sa toilette ; le marquis vint persifler *impitoyablement* l'honnête villangeois. Mademoiselle de Monticourt s'irrite contre Blinseiy, et prend avec vivacité le parti de Jacques. Le père de ce dernier, déjà prévenu par madame de Monticours, entre dans la chambre où étoit Pauline, et emmène son fils qui avoit la voix étouffée par les sanglots.

Voilà donc mademoiselle de Monticourt dans tout l'éclat de la parure et de sa nouvelle condition ; ils sont prêts à retourner à Paris ; Philippine qui s'étoit vûe sus le point de mourir, revenoit à la vie, tandis que Jacques se désoloit. Pauline aimoit encore sans doute : elle eût bien desiré accommoder son orgueil et son amour, car la vanité avoit déjà altéré de son souffle corrupteur cette ame si pure, si remplie de la véritable tendresse, et chaque instant, cette séduction faisoit de nouveaux progrès.

Pauline trouve seul son ancien amant : — Mon

cher Jacques, je t'en prie, ne t'afflige point : tu me seras toujours cher : mais juge toi-même s'il m'est permis de céder à mon inclination : me voilà demoiselle, et l'on dit qu'une demoiselle ne sauroit épouser un paysan. — Oui, interrompt Jacques en pleurant avec amertume, quand on est devenue une volage, une traîtresse ; allez ! vous êtes bien faite pour habiter ce détestable Paris où l'on n'aime point. Quelle différence de moi ! je vous l'ai dit : j'eusse été *gros seigneur*, roi tout-à-l'heure, que j'aurois couru vous chercher aux champs, et vous mener à l'église ; quelle perfidie ! parce que vous êtes demoiselle . . . tous vos *beaux messieurs*, tous vos marquis ne vous aimeront pas comme Jacques vous aimeroit . . . et je vous aime encore ; je vous aimerai toujours : c'est ce qui me causera la mort ; vous en saurez bientôt la nouvelle... je ne veux point vous faire de reproches.. — Mon ami, écoute-moi donc : je t'ai dis que tu auras à jamais mon amitié ; je te ferai du bien . . . — Du bien ! du bien de vous ! j'aimerois mieux cent fois mourir de faim ; pour le peu de jours qui me restent à vivre, j'ai suffisament . . . est-ce que du bien, c'est de l'amour ? vous êtes une ingrate . . . au nom de Dieu ! dites-moi donc encore que je vous suis cher ; pour moi, je le sens trop, je ne pourrai jamais vous oublier ; tenez, votre image sera toujours au bout de mon sillon, et il n'y aura pas moyen de l'en ôter. Il n'y avoit qu'une Suzette

dans le monde, et il me sera impossible d'en aimer d'autre.

Mademoiselle de Monticourt, inspirée par son père et sa mère, employoit en vain la raison avec un homme vrai qui ne connoissoit que le sentiment, et qui cédoit à toute l'impulsion et l'ingénuité de son cœur.

Le marquis rencontre monsieur de Monticourt qui se promenoit dans un petit jardin séparé par une haye d'une pièce de terre attenante; il l'aborde avec un air de réflexion: — Vous êtes bien solitaire, monsieur! — J'ai laissez ma femme et ma fille auprès de cette pauvre Suzette dont le sort m'afflige extrêmement; je me mets à sa place; on ne s'accoutume point à ces sortes de révolutions: celle-ci est affreuse: mais, je vous l'ai dit; je m'efforcerai de la dédommager par une fortune honnête; elle a reçu une brillante éducation; elle a des charmes, des vertus; vous m'avez paru l'aimer véritablement; sa naissance, quoiqu'obscure ne porte point avec elle le déshonneur: la fille d'un homme de la campagne n'est-elle pas préférable à ces héritières qui ne sont distinguées de la dernière classe des citoyens, que par les exactions et les bassesses accumulées de leurs parens? moi, je ne rougirois point, si j'avois à me marier, d'épouser une femme dont les ancêtres auroient été de bons laboureurs; encore une fois, j'aimerois mieux entendre dire que

j'ai

j'ai des parens employés à l'agriculture, que si l'on me reprochoit d'être entré dans une famille qui devroit au crime sa richesse et son élévation. — Assurément Suzette est aimable ; je ne nierai point que la nature lui a prodigué des agrémens... Mais, monsieur, interrompt monsieur de Monticourt, vous m'en parlez d'un ton qui me cause quelque surprise ! un amant s'exprime avec plus de vivacité... — Un amant, monsieur... ne doit jamais perdre la bienséance de vûe ; il s'agit ici d'un mariage ; je suis soumis à des préjugés indispensables ; ma naissance, le monde... votre alliance me flattoit beaucoup. En un mot monsieur, c'étoit votre fille que j'aimois, et... il n'y a rien de changé : si vous le trouvez bon, je continuerai de faire ma cour... ma demoiseile de Monticourt est bien faite pour rendre inconstant ; et puis je vous en fais l'aveu, je brûle de vous appartenir : vous m'avez inspiré une amitié... c'est vous que j'épousois.

Blinsey n'en peut dire davantage. Une femme égarée de douleur, s'élance à travers la charmille, et vient tomber expirante auprès de monsieur de Monticourt qui la reçoit dans ses bras ; on reconnoit la malheureuse Suzette, qui ne peut proférer que ces mots : vous dont je croyois être aimée !.. je n'ai plus qu'à mourir ! Elle se penche dans le sein de monsieur de Monticourt, dont les premiers soins s'attachent à secourir cette infortunée, à la conso-

ler ; il s'adresse ensuite au marquis : monsieur, vous venez de vous faire connaître ; je vois trop quel étoit l'objet de votre tendresse : c'est ma fortune, dont vous étiez épris ; allez, monsieur, de semblables procédés méritent de ma part une explication décisive ; je venge Suzette, en vous annonçant que je vous prie de m'oublier moi et ma famille, de renoncer pour jamais ... — Epargnez-vous, monsieur, des expressions qu'il ne me convient pas d'entendre. Vous tranchez du chevalier : oh ! moi, je hais les romans ; ma proposition vous déplaît : à la bonne heure, monsieur, à la bonne heure ! vous me permettrez de porter mes vœux ailleurs ; consolez les affligés ; redressez les torts ; pour moi je m'en retourne au plus vîte à Paris ; ce n'est pas ma faute à moi, si un maudit évènement vient faire une paysanne de votre fille. Au-reste il n'y avoit rien de perdu ; vous le voulez, je me retire ; et aussitôt Blinsey va rejoindre ses domestiques, et part comme un éclair, pour regagner la capitale.

Suzette s'abandonne à toute la violence d'un désespoir inéxprimable : — Voilà donc ce que c'est que l'amour ! cruel Blinsey ! quel monstre de scélératesse, d'inhumanité, de perfidie ! j'étois trompée à cet excès ! mes yeux sont ouverts ; et qu'ai-je à envisager ? (elle se tourne vers monsieur de Monticourt) vous m'avez empêché de terminer mes maux ! je vous ai regardé comme mon père : par ce nom si

cher, donnez-moi la mort ; c'est le seul bienfait dont je veuille être redevable aux hommes ; désormais ils me seront tous en horreur ... vous-même ... ah ! funeste hasard, qui m'a amenée auprès de vous, qui m'a fait entendre ... ce que je n'aurois pas dû me dissimuler ! Dans ma situation, on ne peut inspirer que ce sentiment, qui est le comble du malheur, la pitié ; la pitié ! et ce barbare que j'aimois, m'a refusé jusqu'à cette faible marque d'humanité !

Madame de Monticourt qui n'a pu découvrir le motif du départ précipité de Blinsey, vient à son époux : elle apprend la nouvelle cause de l'accablement où elle voit Suzette plongée ; elle lui prodigue ses soins, ses caresses : la fille de Philippine étoit insensible à tous ses témoignages de compassion, ou plutôt elle en étoit offensée. Le curé, qui joignoit de l'esprit à un cœur excellent, se met aussi de la partie, et tâche par des représentations touchantes et pleines d'onction, de rappeller Suzette a elle-même.

On étoit prêt de reprendre le chemin de Paris. Monsieur & madame de Monticourt avoient résolu d'emmener Suzette qui étoit instruite de leur dessein ; leur fille même projettoit de lui faire oublier la cruelle révolution qu'elle venoit d'éprouver ; on n'attendoit donc plus, pour quitter ce séjour, que cette infortunée qu'on avoit laissée avec le pasteur qui cherchoit à la calmer. Quel objet frappe les regards ! la fille de Philippine accourant en habit de paysanne, et por-

tant sous son bras un paquet qu'elle présente à monsieur de Monticourt. O ciel ! s'écrie-t-on, pourquoi ces vêtements ? Ce sont, dit Suzette avec une espèce de fureur concentrée, les habillemens qui conviennent à ma condition actuelle ; & voici monsieur, ceux qui me rappelleroient inutillement ma situation passée ; je les remets dans vos mains. J'étois votre fille ; j'espérois des richesses, des plaisirs, des grandeurs : je me trouve présentement une paysane : la dernière des créatures ; je m'étudierai à en prendre l'esprit, le caractère, les sentimens d'humilité ; j'embrasse avec transport tout ce que mon nouvel état m'offre de peines, de fatigues, de confusion à endurer. Ces mains s'essayeront à déchirer le sein de la terre ; si je verse des pleurs, du-moins on ne jouira pas du plaisir inhumain de les voir couler ; tout m'est devenu odieux, insupportable ; je déteste la nature entière ; je m'abhore moi-même : ô Dieu, délivrez-moi d'une existence trop accablante !

Suzette verse un torrent de larmes, pousse des cris ; on veut lui parler : elle fait signe qu'elle est déterminée à ne rien entendre ; mademoiselle de Monticourt va vers elle avec attendrissement : — Ma chère sœur, nous ne nous quitterons point ; venez avec nous à Paris : — Pour vous servir sans doute, mademoiselle, s'écrie Suzette ! dérobez-moi votre présence, car votre vûe augmente mon supplice ! jouissez de votre bonheur ; vous vous repaissez à

longs traits de mon humiliation ; elle est au comble ; oui, c'est vous qui êtes mademoiselle de Monticourt, et c'est moi qui suis Suzette, Suzette qu'a trahie l'ingrat Blinsey, qui doit être abandonnée, rejettée, oubliée de tout le monde. J'ai fait un songe : quel reveil !

On ne peut se représenter un semblable tableau : Philippine vouloit embrasser sa fille qui se refusoit toujours à ses caresses. Monsieur et madame de Monticourt ; Pauline, le curé montroient également de la douleur, quand monsieur de Monticourt reprenant la conversation, parle d'assurer un revenu à Suzette : celle-ci se relève tout-à-coup de son abbattement : ne suis-je pas assez malheureuse, monsieur ? faudra-t-il ajoûter l'opprobre à mon infortune ? des bienfaits ! des bienfaits arrachés à la compassion ! Non, monsieur, croyez-moi, il me reste encore de l'orgueil, et je le mettrai à soutenir sans aucun secours ma triste existence ; c'est à moi que je devrai ma misérable vie ; allez, j'aurai encore assez de vanité pour m'élever au-dessus de ma nouvelle condition. J'apprendrai à travailler, à mépriser l'univers entier... à mourir.

Monsieur de Monticourt insiste inutilement. Suzette demeure inébranlable, et fait toujours voir plus d'emportement et de hauteur.

Jacques de son côté ne se révoltoit pas moins contre son sort ; il s'échappe de la maison paternelle ;

s'il ne peut parvenir à lui parler encore de son amour, de son désespoir, il veut du-moins goûter la satisfaction de jouir de la présence de son ancienne maîtresse ; un regard de mademoiselle de Monticourt lui rendra la vie. Elle sortoit de la cabane de Philippine : Jacques s'avançe en tremblant ; il a tant de choses à dire ! il voudroit parler : sa voix s'éteint, et il tombe presque mourant aux pieds de Pauline, qui sent toute sa tendresse se réveiller ; elle s'empresse de le relever : — Mon ami, en quel état vous vois-je ? que ne puis-je disposer de mon sort ! oh ! je crois que, malgré ma naissance, tout ce qui nous sépare, je vous épouserois : mais, Jacques, j'ai un père, une mère, ils sont mes maîtres, et ils me défendent de songer seulement à vous. — Suzette... madem. pardonnez, je vous aimois si tendrement ! oh si tendrement ! je vous regardois comme ma femme, et il faut que dans une minute, je change de pensée, de cœur !.. il ne m'est pas possible ; mon père a beau me faire des représentations, me menacer : ce misérable cœur sera toujours le même, je le sens bien ! encore ; si je vous voyois ! — Il faut te consoler, mon cher Jacques.... — Me consoler ! ah ! l'on meurt de ces coups-là ! je n'y résisterai point, je n'y résisterai point. Quoi ! l'on ne veut pas seulement que vous pensiez à moi, tandis que votre pauvre Jacques pensera toujours à vous ! mon père, monsieur le curé, le roi veudroient que j'eusse une autre idée, ils n'y

réussiroient point. Je suis bien assuré que le soir, le matin, aux champs, à la paroisse, par-tout, j'aurai le ressouvenir de mademoiselle Suzette. Pauline apperçoit un de ses domestiques : — Adieu, mon ami, on vient me chercher : — Adieu ! quel mot ! Oui, il faut que je vous quitte ... tu me seras toujours cher : Jacques, je viendrai te voir.

Mademoiselle de Monticourt est en-effet obligée de laisser Jacques à qui elle ne peut que serrer la main; son père et sa mère marchoient sur les pas du domestique. Le jeune-homme étoit tombé expirant dans les larmes; il ne proféroit que ces mots : vivre sans Suzette, Suzette que j'allois épouser ! elle m'a pourtant dit : « tu me seras toujours cher ! » Tu me seras toujours cher ... mais je ne l'épouserai point ! ce sera un autre qui sera son mari ! ô Dieu ! elle m'aura bientôt oublié ! elle m'a serré la main !

Le moment est venu où monsieur et madame de Monticourt avec leur fille, se séparent de la nouvelle Suzette et de Philippine, on assure une pension à la dernière, et l'autre est recommandée vivement au curé; on a promis de revenir les visiter. Jacques va monter sur une petite éminence qui se trouvoit dans le voisinage, et de-là il suit de l'œil les équipages qui emportent tout ce qu'il aime. Quand il les a perdus de vûe, il croit quelque temps les voir encore; il descend enfin, en s'écriant : c'en est donc fait ! il faut que je renonce à Suzette ! il n'y a plus de Suzette pour moi ! ... oui ! je suis bien sûr qu'on m'oubliera!

En-effet mademoiselle de Monticourt ne fut pas long-temps à Paris, sans se ressentir de cet air contagieux de légereté qu'on semble y respirer. Chaque jour emportoit insensiblement des traits de l'image de Jacques ; cette vérité d'ame, si peu connue dans les villes, commençoit à s'altérer ; la coquéterie augmentoit ainsi que l'extrême envie de plaire. Emportée par ces divers tourbillons qui se chassent mutuellement, Pauline avoit peine à se rendre compte des impressions passageres qu'elle éprouvoit : cependant il y avoit des instans où l'honnête villageois revenoit dans sa pensée. Ses parens lui annoncent qu'ils lui destinoient un époux, et que le choix etoit déjà fait : — Comment ? est-ce que ce n'est pas à une fille à se choisir un mari, et ne faut-il point pour s'épouser, qu'on se connoisse, qu'on s'aime ? On lui répondit que cet usage inconnu dans le grand monde, étoit abandonné aux habitans grossiers de la campagne, qu'il falloit qu'elle prît avec son nouvel état, une façon de penser plus élevée, qu'en un mot, c'étoient les parens et les convenances qui faisoient les mariages à la ville, que son futur étoit un homme riche et de naissance. On ajoûte qu'il n'y avoit point à en rappeller, et qu'une demoiselle de condition devoit pour un tel engagement, se soumettre sans réserve à la décision et aux vœux de sa famille. Qu'est-ce que cet amour dont vous nous parlez, lui dit son père ? pensez-vous que ce soit ici

comme

comme dans votre hameau ? ne vous faudroit-il pas un Jacques ? mademoiselle, prenez, s'il vous plaît, des sentimens tels qu'en doit avoir mademoiselle de Monticourt. Le comte de Saint-Remi vous sera présenté cet après-diner comme quelqu'un qui sera bientôt votre époux ; songez à le recevoir avec ces égards qui lui sont dûs ; votre contract est tout prêt ; il n'y a plus qu'à le signer, et à marcher à l'autel ; votre seul partage aujourd'hui est d'obéir.

Le comte de Saint-Remi, dans la même journée, voit Pauline s'applaudit avec froideur du bonheur qui l'attend, et parle déjà du ton d'un mari, des arrangemens domestiques. C'étoit un homme d'environ trente-cinq à trente-six ans, d'une taille avantageuse, respirant dans tout son maintien, un air de noblesse qui annonçoit plutôt la dignité que l'amour ; l'estime aussi étoit le seul sentiment qu'il pût se flatter d'inspirer. Il se marioit pour former un établissement, et avoir dans la société ce qu'on appelle un état ; dailleurs il joignoit des mœurs et du bon sens à cette secheresse d'ame, que le monde décore du nom de sagesse et d'égalité. Enfin il étoit possible que monsieur le comte méritât de la considération, et que ses connoissances en fissent quelque cas : mais la nature sembloit lui avoir défendu expressement de plaire à ce sexe, qui exige un extérieur intéressant, et de la vivacité, ou pour mieux dire, de la passion dans les expressions les plus indifférentes. Quel

contraste avec un amant de dix-huit ans, dont la physionomie décéloit un cœur emflammé, qui, quoique simple villageois, possédoit le secret de plaire, parce qu'il aimoit éperdument, et qu'avec beaucoup d'amour, il est presqu'impossible qu'on ne soit pas aimable! Jacques voloit au-devant de tout ce qui pouvoit lui obtenir un mot, un coup d'œil de Pauline; tout de la part de sa maîtresse devenoit pour lui la faveur la plus précieuse, et les femmes sont peut-être autant flattées d'inspirer la reconnoissance que la tendresse: elles veulent prêter à leur retour même le caractére du bienfait, et attacher par une éternelle obligation; leur vanité leur est quelquefois plus chère que leur amour, et monsieur le comte de Saint-Remi étoit bien éloigné de caresser l'orgueil de la beauté.

Il est donc dans les bras de Pauline, sans avoir laissé éclatter le moindre désir de la posséder; elle est mariée, et les douceurs de l'amour lui sont encore inconnues; madame de Saint-Remi cherche à s'en dédommager par toutes ces dissipations bruyantes et frivoles qui ont le faux air du plaisir; son estimable époux n'étoit point tourmenté du démon de la jalousie; il voit d'un œil tranquille, sa femme se jetter dans les sociétés, et s'efforcer de saisir ce bonheur qu'elle ne trouvoit point dans sa maison. Le comte n'étoit remué que par une ambition sourde qu'il se gardoit bien de montrer; c'est sur cet objet que se

fixoient toutes ses vûes : il briguoit ce qu'on a défini si sensément, une place de *valet à la cour*. Il faut cependant rendre justice à madame de Saint-Remi ! elle auroit bien desiré écarter la comparaison, oublier Jacques, faire son amant de son mari, combler enfin ce vuide du cœur que le seul amour est capable de remplir, et rien ne console une jeune-femme du manque de cette passion. Combien de fois Pauline s'étoit-elle dit secrétement : — J'ai un rang, de l'opulence, des diamans, les plaisirs du jeu, du spectacle, ceux de la société, de la vanité ; mais je ne puis m'en imposer sur un besoin éternel qui me consume ! tout cela n'est point de l'amour ! et quand j'étois Suzette je le goûtois cet amour ; il faisoit tous mes desirs, il les remplissoit tous. Ah ! Jacques, Jacques, Suzette étoit bienheureuse ! c'est madame la comtesse de Saint-Remi qui est à plaindre ! pourquoi suis-je devenue mademoiselle de Monticourt ?

Le comte acheva de la détacher de l'espoir qu'elle concevoit quelquefois de parvenir à se faire aimer de son mari : — Madame, je me suis apperçu que vous vous livriez beaucoup à la société ; je suis charmé que vous y cherchiez des amusemens dont ma façon de penser m'éloigne. Je ne vous le cacherai même point ; je ne m'effaroucherai pas que vous sacrifiez à quelques goûts qui ne blessent point les convenances ; j'ai toujours méprisé le sentiment de la ja-

lousie : il est petit et puérile, et ne sert qu'à tracasser celui qui en est affecté. Tout ce que je vous recommande, et je me flatte que vous me l'accorderez, c'est de prendre garde que l'affiche et le scandale ne marquent vos fantaisies; je crois à l'honneur, et alors je serois obligé de faire de l'éclat; ne nous gênons donc point; vivons comme deux honnêtes amis; vous avez votre appartement, j'ai le mien. Le ciel nous a donné un fils qui soutiendra notre maison; vous n'éclairerez point mes démarches, je serai très-indifférent sur les vôtres; voilà ma profession de foi faite pour n'y plus revenir ... Sa femme veut l'interrompre; des larmes mêmes lui échappent. — Des pleurs ! du roman ! oh ! je n'aime point le tragique; je vous ai estimée assez pour vous ouvrir mon ame. Entre gens tels que nous, tout ceci a la force d'un traité. Croyez-moi, prenez votre parti avec la même circonspection que je prends le mien, et sur-tout point de ces déclamations extravagantes qui devient une source de mauvaise humeur et de débats. Divertissez-vous, comme je vous y invite avec discrétion, moi, je m'occupe d'un plan qui vous conduira à la cour. Le tabouret, madame, le tabouret, voilà la perspective qui devroit toujoure être sous vos yeux; on a beau tenir un état, être riche et de qualité : quand on ne figure pas auprès du maître, on ne vit point on traîne une misérable existence.

Madame de Saint-Remi, malgré cet entretien tout

neuf pour ses oreilles, se promettoit bien de ne pas mettre en usage les consolations dont son mari lui permettoit d'user ; elle avoit un cœur sensible, et la vertu s'accorde avec le véritable amour : c'est du faux amour qu'émanent la plûpart des vices ; une ame capable d'aimer céde difficilement aux sujestions d'un monde corrupteur ; ce n'est qu'à la longue qu'il nous domine et nous entraîne. Pauline n'avoit point encore perdu de vue cette innocence qui faisoit sa félicité au village : mais, nous l'avons dit, le tableau s'éloigoit, et elle se précipitoit inconsidérément dans des écueils continuels que la séduction avoit l'adresse de lui cacher. Le rêve qui nous a fait le plus d'impression, est bientôt évanoui, et il y avoit déjà longtemps que le songe villageois de Pauline étoit dissipé. D'autres illusions moins chères, moins douces assurément que ses premières erreurs sembloient l'attaquer et l'investir de tous côtés. Comment auroit-elle pû se défendre ? ce n'est point dans les villes, que la constance, la sagesse, et la vertu ont établi leur séjour de prédilection.

Jacques les receloit, en quelque sorte, dans son sein. et elles faisoient son malheur. C'est en-vain que son père l'accabloit de ses remontrances, lui répétoit qu'il falloit qu'il oubliât absolument mademoiselle de Montricourt, lui représentoit qu'il y avoit de la folie à y songer encore : il lui apprend enfin qu'elle est mariée. Mariée, s'écrie Jacques !

Oui, mariée repart le bon-homme ; un de mes amis arrivé de Paris, vient de me le dire, à l'instant. Mariée, reprend le jeune villageois ! eh ! elle m'avoit serré la main ! elle m'avoit dit : Jacques ; tu me seras toujours cher. Est-ce que l'on trompe ainsi les gens, après de telles promesses ? je ne suis plus étonné qu'elle ne tienne point sa parole de venir quelquefois nous visiter : je ne la reverrai donc plus et un autre est son mari !

Les sanglots coupent la voix au jeune-homme ; il faisoit serment à son père, à lui-même, de l'oublier, et il saisissoit tout ce qui pouvoit l'entretenir de Suzette ; il couroit s'asseoir à l'ombre d'un arbre qu'elle avoit paru préférer ; il murmuroit sans cesse les chansons qu'elle lui avoit apprises ; saus cesse il redisoit : c'est ici que Suzette fit avec moi un bouquet de fleurs la veille du patron de la paroisse ; c'est-là qu'elle dressa un trébuchet pour attrapper des oiseaux ; plus loin, elle leur rendit la liberté, en me disant d'un air si charmant : mon ami Jacques, pourquoi férions-nous des malheureux ? je voulois les retenir, et en se moquant de ma mal-adresse, elle les laissa s'envoler. Eh ! m'étoit-il possible de résister à Suzette ? ses desirs, ses vœux, son ame étoit la mienne...et elle est mariée ! quoi ! il y faut y renoncer ! De quoi s'est aussi avisée cette vieille Philippine, d'aller revéler un secret ? mademoiselle de Monticourt auroit été toujours Suzette, et à présent elle

seroit ma femme ; nous nous aimerions tant ! . . . Qu'est-ce que tu dis Jacques ! Philippine a bien fait d'avouer la vérité, le ciel ne veut pas qu'on mente.... Ah ! Suzette, Suzette, vous êtes continuellement dans ma tête, dans mon cœur ; vous bouleversez toutes mes idées ; je ne sais plus ce que je fais ; je vais aux vignes, quand je devrois aller à nos plans de luzerne ; ce que c'est que l'amour ! on perd donc l'esprit, lorsqu'on aime ? ne vaudroit-il pas mieux que je fusse mort, que de mener une pareille vie ? et puis, à quoi me sert d'aimer une ingrate ? . . j'ai beau lui en vouloir, je crois la haïr . . . Suzette m'est plus chere que jamais.

La fille de Philippine, étoit peut-être encore plus à plaindre que Jacques ; le curé ne la quittoit point. Les représentations de cet homme estimable, le malheur, ce maître si instructif, le tems enfin qui est le plus puissant des remèdes pour opérer la guérison de l'ame, toutes ces causes réunies agirent avec succès sur la malheureuse Suzette ; elle entend la voix de la religion ; la raison même commence à se faire écouter ; elle sort de son anéantissement, renonce au projet affreux de s'ôter la vie ; ses premiers pas la conduisent vers sa mère ; elle verse dans son sein des pleurs de repentir et de tendresse ; elle parvient à se résigner à son état, au ciel de qui seul dépendent nos destinées ; elle prenoit tous les jours de nouvelles forces pour combattre un souvenir

qu'elle avoit résolu de vaincre. Suzette s'apperçoit, comme quelqu'un qui seroit frappé d'un rayon subit, que ce n'étoit point son cœur qui avoit été attaché à Blinsey, et que la seule vanité avoit fait naître ce sentiment trompeur : tout ce composé de prestiges qui forment ce qu'on appelle le monde et ses charmes, s'évanouissoit à ses yeux comme les vapeurs du matin qui s'élèvent, se condensent et se dissipent. La Paysanne, en oubliant la demoiselle, se trouvoit une âme plus courageuse, plus éclairée, et qui lui appartenoit, si on peut le dire, davantage : elle rougissoit de son ridicule orgueil, de cette prétendue hauteur si outrageante, sur-tout envers les gens de la campagne dont elle reconnoissoit la sagesse, le bon sens, les qualités solides ; elle éprouvoit, en s'interrogeant avec un examen réfléchi, que la véritable grandeur consiste à être plus vertueux que les autres, à resserrer le cercle de ses besoins, à se passer, le plus qu'il est possible, des secours étrangers ; l'infortune et l'indigence sont peut-être les vraies sources de la philosophie pratique, et l'homme soumis à ces deux épreuves, est nécessairement plus près de la nature et plus instruit de ses devoirs et de ses obligations.

Suzette demandoit incessamment pardon à sa mère des torts de mademoiselle de Monticourt. Hélas ! lui disoit Philippine, je t'ai prouvé, ma chère fille, combien je t'aimois : j'avois manqué au ciel

ciel, à l'honneur, à la vérité ; que dis-je, je m'étois fait violence pour ne me remplir que du bonheur d'assurer le tien ; je t'avois donné une autre mère ; sans la religion, malgré ma tendresse, malgré tes duretés, tu serois encore mademoiselle Pauline : mais, Suzette, je me suis vu prête à mourir, et dans ce moment-là, on sent tout le poids de ses fautes ; je n'ai pu résister à monsieur le curé, à Dieu qui me parloit par sa bouche, et m'ouvroit les yeux sur mon action criminelle : il a donc fallu te retirer tout le bien que je t'avois procuré ! tu es ma fille, une pauvre paysanne : aussi pourquoi as tu refusé les bienfaits de l'honnête monsieur de Monticourt ? il t'aimoit tant ! est-ce qu'il n'y a pas du plaisir à être reconnoissante ? pour moi, je le serai toute ma vie de la pension dont ce digne monsieur m'a gratifiée : ce petit revenu m'aidera, ma chère fille, à te rendre notre état plus supportable ; je souffre chaque fois que tu veux travailler comme moi à la terre : tu as les mains si délicates ! — Ma mère, je m'applaudis aujourd'hui de vous devoir la naissance, et d'être remise à la place qui m'appartenoit ; mon orgueil étoit aveugle et révoltant : il a changé d'objet, et il est devenu pour mon cœur, un motif de consolation et de vertu ; c'est cet orgueil que je me plais à entretenir et à augmenter, s'il est possible, qui m'a fait refuser la fortune que m'offroit monsieur de Monticourt ; cette pension sera entièrement réservée à vos

besoins. Vous ne pouvez imaginer quelle satisfaction j'éprouve, lorsque je me dis, en me forçant aux plus durs travaux : ce n'est point de la pitié d'autrui, de la froide et insultante compassion que je tiendrai mon existence, c'est du fruit de mes peines, de mes sueurs ; je recueillerai un salaire qui m'est dû ; il est vrai que j'aurois pu m'épargner ces fatigues excessives, mais à quel prix ! non, ma mère, vous ne concevez pas quel sentiment d'humiliation réelle produit tout ce qui ressemble à la charité, car il est peu de bienfaits qui ne doivent porter ce nom. Je serois encore plus malheureuse, que mon courage me soutiendroit ; la véritable adversité est celle qui entraîne après soi l'opprobre, et l'on n'a point à rougir de notre état ; je m'en ferai gloire. Pauline eût été, selon les apparences, livrée à toutes les erreurs attachées au rang qu'elle occupoit. Tôt ou tard, ma vue se fût dessillée sur mes égaremens, sur mes faux plaisirs ; cette connoissance tardive auroit été ma punition, et Suzette, ma mère, goûte dans vos embrassemens, le prix de la vérité, et de la nature ; mon cœur, au lieu de s'altérer, s'épurera encore ; peut-être aimerai-je, et serai-je aimée. Hélas, je m'étois trompée : le perfide Blinsey ne m'aimoit point, et il n'avoit produit en moi qu'une impression dont j'ai bientôt reconnu la foiblesse et la chimère ! Cela est vrai : on n'aime point à Paris, vous en voyez la preuve : monsieur de Monticourt lui-

même, votre bienfaiteur, le mien sans doute puisqu'il est le vôtre, nous a oubliés, et Pauline, Pauline à qui vous étiez si chère, qui annonçoit une ame si sensible, si honnête, elle ne nous a point donné la moindre nouvelle ! cette ville est donc funeste à tout ce qui l'habite : Pauline a pris tous mes défauts, et je serois jalouse de posséder les vertus qu'elle faisoit voir ici. Allez, ma mère, je suis peut-être moins à plaindre que mademoiselle de Monticourt, on la dit mariée, et si elle aimoit Jacques, comme il y a tout lieu de le croire, pensez-vous que ce souvenir n'empoisonne point sa prétendue félicité? Jacques méritoit d'être aimé; ce n'est point le marquis de Blinsey.

Suzette étoit occupée dans les champs à ses fonctions rustiques : elle apperçoit de loin un homme qui venoit vers elle à pas précipités; impatiente de satisfaire une curiosité qui s'accroît à mesure que l'étranger approche, elle a reconnu enfin le coureur du marquis de Blinsey : — Eh ! comme vous voilà, mademoiselle ! . . . sous quels habits ma chère ! une bêche à la main ! vous ! tenez, ce petit billet de mon maître vous fera quelque plaisir, car je suis son confident, et je n'ignore pas le bien qu'il vous veut; il a, ma foi, raison; je la trouve toujours gentille. La jolie paysanne ! elle n'a rien perdu de ses graces ! Suzette jette les yeux sur la lettre : en voici le commencement.

« Savez-vous bien, fille aimable, que je vous suis

» attaché beaucoup plus que je ne croyois: sérieuse-
» ment, vous m'avez tourné la tête, et ma chaise de
» poste ne m'a point sauvé d'un objet, qu'en vérité
» j'aurois dû oublier pour mon repos. Si ce n'est plus
» à mademoiselle de Monticourt que j'adresse mes
» vœux, c'est toujours à la divinité de mon cœur,
» à cette jeune beauté, qui, quoique simple pay-
» sanne, n'en a pas moins d'attraits: oui, charmante
» Suzette, vous avez de quoi vous consoler de l'in-
» justice du sort; en conséquence, je vous propose
» un arrangement, oh! j'en suis sûr, il vous con-
» viendra. De la philosophie, ma chère? Qu'est-ce
» que cet évènement vous ôte? un nom, des riches-
» ses, de la naissance; ce ne sont pas là les vrais
» trésors de la nature: une bouche vermeille &
» appétissante, deux yeux enchanteurs, une peau
» de lys, la figure d'une nymphe, voilà les bienfaits
» réels que vous avez reçus de cette bonne nature,
» voilà ce qui effectivement mérite les hommages
» les plus empressés d'un galant homme; vous êtes
» donc toute charmante, et je vous aime à la folie.
» Cela posé, j'ai imaginé un expédient, admirable,
» unique! il nous fera franchir tous les obstacles;
» il vengera mon adorable Suzette de cette trahison
» du sort, & la replacera à Paris, dans le monde,
» dont elle sera l'ornement. Qu'est-ce que le ma-
» riage? un règlement coutumier, auquel l'usage
» nous soumet, et à parler vrai, on s'en rit dans le

» fond du cœur, et puis ce nom de femme effarouche
» l'amour; il aime à prononcer celui de maîtresse,
» vous m'entendez, jolie créature ? Un appartement
» délicieux vous attend; vous y aurez un boudoir
» du dernier goût. Quittez-moi vîte ce vilain état
» de paysanne; laissez votre bonne femme de mère
» radoter avec le très-respectable et très-ennuyeux
» pasteur, et accourez, volez auprès d'un amant...
» vous connoîtrez le plaisir, et cette connoissance
» là vaut bien la fortune, les titres, les dignités. »

La fille de Philippine n'en lit point davantage: saisie d'une noble indignation, elle déchire en morceaux la lettre, & s'adressant au coureur : — Misérable bien digne de ton maître, vas lui rapporter comme on reçoit ses écrits outrageans; ajouter le comble de l'opprobre à la barbarie, à l'imposture! avois-je mérité un tel ressouvenir (le domestique veut parler); dis lui qu'il est l'homme le plus méprisable à mes regards, et que je remets au ciel protecteur de l'honnêteté, le soin de me venger. — Ma foi, mademoiselle Suzette, vous avez raison; monsieur le Marquis, entre nous, est bien le plus fieffé libertin; il vous tromperoit, &... moi, je vous tiendrai parole; venez à Paris; je serai plus constant que monsieur; nous pourrons... nous marier; au reste il vaudroit encore mieux être ma bonne amie, qu'une pauvre paysanne! A cette proposition, redouble le désespoir de Suzette; l'abondance des pleurs lui coupe

la parole ; elle quitte avec précipitation cet impudent domestique, se hâte de regagner sa demeure, et raconte, au milieu des larmes, son aventure à sa mère. Lorsque Suzette est seule, à quelle foule de refléxions son esprit s'abandonne ! — Ce que c'est que d'avoir l'air de l'infortune ! comme on méprise les malheureux habitans de la campagne ! hélas ! moi-même, j'ai eu cette injustice, cette dureté ; le ciel me punit : je n'ai que lui cependant et la vertu, qui puissent me soutenir après un pareil coup ! offrons leur l'ignominie que je viens d'essuyer. Ce scélérat, qui se présentoit autrefois comme époux, m'estimer assez peu pour me proposer mon deshonneur !

Cette épreuve acheva d'ouvrir les yeux de Suzette sur le degré de corruption où est plongée la société ; elle fuyoit le souvenir de Paris, comme on détourneroit ses regards d'une image désagréable, et le respectable curé continuoit de fortifier ces impressions si utiles et si consolantes.

L'expérience ne confirmoit que trop les pressentimens de Suzette à l'égard de madame de Saint-Remi : cette dernière étoit bien éloignée de jouir du bonheur. Heureuse en apparence, elle portoit de cercle en cercle ce dégoût invincible qui est la mort de l'ame, et qui naît du peu de vérité des plaisirs dont le grand monde semble nous accabler ; elle commençoit à prendre tous les travers, toutes les erreurs :

sa raison, comme sa vertu, s'affoiblissoit; le village et sa simplicité, Jacques enfin ne se remontroient plus à ses regards; la vanité et la coquetterie avoient détruit en elle l'heureux ouvrage de la nature. Le mensonge devoit lui tenir lieu de la vérité: elle croit être entraînée par un goût décidé en faveur du chevalier de Minville; elle dispute long-temps; elle cède à la fin à ce penchant factice; le chevalier est son amant déclaré. Tous deux se trompoient sans doute, en imaginant que la sympathie les avoit appellés l'un vers l'autre; ils se faisoient des sermens mutuels de s'aimer éternellement, et lorsqu'ils s'interrogeoient, ils voyoient avec surprise que cette prétendue inclination n'existoit point, qu'une froide indifférence, en un mot, alloit suivre un fol égarement de tête. Madame de Saint-Remi prend, un jour, la peine de se rendre compte avec quelque attention de ce qu'elle croyoit ressentir: convaincue, après un examen sérieux, qu'elle n'aime point Minville, elle a le courage de le lui avouer. Le chevalier lui fait tranquillement cette réponse: ma foi, madame! j'allois vous prévenir; je suis charmé que vous ayez pris les devans; restons où nous en sommes; nous en attraperons d'autres; agissons désormais comme deux bons amis; vous me communiquerez vos folies, et je vous communiquerai les miennes; nous nous amuserons à frais communs aux dépens de ce pauvre genre humain. Pauline est indignée de cette franchise

audacieuse : l'orgueil des femmes souffre toujours de ces sortes d'aveux ; elle verse des larmes qui sont bientôt essuyées, et elle ne peut s'empêcher de se dire au fond du cœur : ah ! Jacques, que j'ai lieu de te regretter !

Plus madame de Saint-Remi se livroit à l'oubli de ses devoirs, et plus elle étoit dévorée d'un secret ennui, espèce de rouille attachée à l'ame de ces êtres qui affichent l'air heureux. Suzette offroit un spectacle bien opposé : le temps ajoutoit à ses vertus, à ses plaisirs, à son bonheur. Lorsqu'un rateau à la main, elle déchiroit le sein de la terre, elle s'applaudissoit de remplir un travail auquel peut-être nous étions tous appellés; à mesure qu'elle s'accoutumoit à ses fonctions agrestes, son corps et son ame contractoient également de la force : elle goûtoit une douce satisfaction à s'interroger sur ses sentimens ; sobre dans ses desirs, elle n'en concevoit point que sa conscience eût à désavouer ; elle prenoit un soin extrême de sa mère, lui épargnoit les moindres fatigues, et se faisoit une occupation suivie de réparer par sa tendresse, des fautes qu'assurément Philippine avoit oubliées. Cependant il y avoit des momens où Suzette éprouvoit qu'elle avoit un cœur dont l'amour seul pouvoit satisfaire la sensibilité : penchant admirable de la nature, qui veut que pour arriver à sa perfection, le bonheur soit partagé, qu'une ame recherche une autre ame, sollicitée par le besoin impérieux

impérieux de lui communiquer ses affections agréables, jusqu'à ses peines! Notre honnête villageoise desiroit donc de captiver un cœur qui fût digne du sien, et de former des nœuds consacrés par l'honnêteté et la religion. Elle vient à connoître un fermier qu'on appelloit Henri; cet homme estimable étoit dans la vigueur de l'âge; sa figure intéressante annonçoit de la franchise et de la noblesse, cette noblesse qui constitue la dignité de l'ame, et préférable sans contredit à celle que des conventions purement politiques ont établies. Il n'avoit vécu que très-peu d'années avec une épouse à laquelle le seul motif de remplir les vœux de sa famille l'avoit associé; il lui restoit de ce mariage un jeune enfant qu'il élevoit avec soin : mais l'amour paternel n'empêchoit point Henri de songer à une nouvelle union. Son cœur encore tout neuf demandoit un objet qui excitât sa tendresse, & qui pût la mériter; le fermier jetta la vue sur la fille de Philippine; elle lui paroît réunir les agrémens et les qualités qu'il desiroit dans une femme; il n'hésite point à se déclarer. Suzette, depuis quelque temps, étoit entraînée vers Henri, par un semblable attrait; les deux amans ne craignirent point d'épancher leurs ames; c'étoit le véritable amour qui les enflammoit; ils n'avoient point à rougir de leurs transports; l'innocence la plus pure nourrissoit cette ardeur; ils s'unirent donc par des liens que bénit le ciel, et après leur mariage, leur

tendresse s'accrut encore. Philippine suivit sa fille chez son gendre, et les deux époux formèrent avec cette bonne femme et le fils de Henri, une famille que le suprême Auteur combloit de ses bienfaits: tout leur réussissoit; leurs récoltes augmentoient avec leur félicité; ils auroient excité l'envie, si l'on avoit quelque idée du vrai bonheur.

Jacques ne partageoit point les douceurs de leur situation; il ne pouvoit oublier madame de Saint-Remi; des partis convenables s'étoient présentés: le jeune homme les avoit tous refusés, malgré les instances de son père qui cherchoit inutilement à le guérir de sa passion: — Qu'espères-tu, mon ami? ta maîtresse est mariée, et assurément elle ne songe pas à toi; tu le vois: tu n'en as point reçu la moindre nouvelle; à quoi te conduira cet amour extravagant? — Je sens bien, mon père, que vous avez raison: mais je vous l'ai dit, j'ai beau faire: mon cœur ne veut pas m'écouter; quand j'ai pris la résolution de vous obéir, que je vais pour vous assurer que je me soumettrai à vos volontés, que je repousserai un souvenir trop cher, que je me marierai, je ne sais quoi tout-à-coup m'arrête; je demeure immobile, et une voix secrète m'accuse: j'imagine m'entendre dire, tu oublierois ta Suzette! eh, me seroit-il possible d'en aimer une autre? Non, mon père, il est inutile de vous abuser. C'est plus fort que moi: ce souvenir de Suzette me flatte encore

plus que le mariage le plus avantageux ; je travaillerai de toutes mes forces, et j'aurai du moins la consolation de pouvoir penser toujours à elle ; n'est-ce pas un plaisir ? c'est le seul qu'il me soit permis de goûter.

Madame de Saint-Remi se rendoit incessamment plus indigne d'une tendresse si constante et si mal recompensée ; emportée d'amans en amans, elle couroit après un fantôme qu'elle n'atteignoit jamais : le plaisir paroissoit s'obstiner à la fuir ; de trop vains regrets lui échappoient en faveur de son premier amant, et elle étoit toujours plus coupable et plus punie : mais les épreuves mortifiantes qu'elle essuyoit, ne la retiroient point de cet étourdissement criminel. L'ivresse de la société dégénère en une espèce de léthargie ; on parvient à ne plus sentir ni plaisirs ni remords, et c'est une sorte de vengeance que semblent exercer la raison et la vertu, dès l'instant qu'on cesse de les écouter, et qu'on les a abandonnés sans retour.

La femme de Henri avoit quelquefois la visite de Jacques, qui lui confioit sa malheureuse et inutile passion. Elle tentoit de le rappeller à son devoir. Son père étoit absolument déterminé à le marier. Mon cher Jacques, lui disoit-elle, est-ce que mon exemple ne devroit pas vous éclairer ? J'avois imaginé que j'aimois, et j'ai trop vu que j'étois dans un aveuglement impardonnable. Mon ami, il n'y a point

d'amour où n'est pas l'espérance ; qu'attendez-vous de cette folle ardeur ? Obéissez à votre père : acceptez le parti convenable qu'on vous propose ; vous ferez sa consolation ; vous aurez une compagne de votre état ; vous remplirez vos devoirs ; vous éprouverez enfin que les douceurs d'une union respectée, procurent l'unique satisfaction qu'un cœur vertueux puisse goûter. Ne voyez-vous pas que madame de Saint-Remi nous a totalement oubliés, qu'il y a de l'extravagance à vous occuper d'un objet qui doit aujourd'hui nous être étranger.

Ces remontrances si sensées ne produisoient aucun effet sur l'esprit du jeune villageois ; son père, par une mort inattendue, vient à le laisser maître de sa destinée ; Jacques vend aussi-tôt son bien, quitte son hameau, & dit, en partant, qu'*il alloit essayer, en courant le monde, de se délivrer d'un passion qui le poursuivoit toujours.*

Le temps affermissoit le bonheur de l'épouse de Henri : elle recueilloit le prix de son estimable conduite ; chérie de son mari, elle se voyoit revivre dans plusieurs enfans qui partageoient également ses soins et sa tendresse : elle avouoit à son mari, que, si la félicité existoit sur la terre, c'étoit dans leur humble demeure qu'elle s'étoit retirée. — Cher époux ! que j'ai à bénir le ciel de mon changement d'état ! que ma raison me paroît plus éclairée, mon ame plus courageuse et plus sensible ! tu m'as fait

connoître le pur amour, l'estime de moi-même, cette satisfaction intérieure, qui est indépendante des évènemens; chaque jour, je suis plus contente de moi; mon cœur ne me fait aucun reproche; je t'aime sans cesse davantage, ainsi que nos enfans qui nous devront la jouissance d'un bien solide, qui apprendront de nous à être d'honnêtes laboureurs, qui suivront nos exemples, et conserveront avec plaisir notre mémoire: ah! mon cher Henri, la paix de l'ame, est le véritable plaisir: il ne se trouve qu'avec la vertu, et la vertu n'habite qu'en ces lieux; je l'éprouve: mademoiselle de Monticourt n'eut jamais été aussi heureuse.

Suzette, en disant ces mots, laissoit couler ces douces larmes qui partent d'un cœur rempli d'une délicieuse ivresse.

Elle tenoit un de ses enfans dans ses bras, et deux autres s'amusoient, à ses côtés, à des jeux innocens; elle voit un carrosse de voiture s'arrêter à sa porte; il en sort une femme, dont une coëffe abbatue cachoit le visage, et qui s'élance dans les bras de Suzette, en s'écriant: je vous revois donc! me pardonnerez-vous un oubli trop criminel? La fille de Philippine ne peut deviner qui lui adresse ces paroles; elle examine avec attention l'étrangère, et poussant à son tour un cri: — Ce seroit vous! ... mademoiselle de Monticourt! elle n'attend point la réponse, prend un paquet que le cocher lui remet, et demande ensuite à

madame de Saint-Remi où sont ses domestiques? Mes domestiques, repart celle-ci, en pleurant? ma chère amie, je n'en ai plus! j'ai perdu ma fortune, tout au monde, et je voudrois perdre la vie: je viens l'exhaler dans votre sein comme dans le seul cœur qui daignera peut-être s'ouvrir à mes peines: elles sont extrêmes. La femme de Henri ressent alors tout l'intérêt, tout le charme de la compassion: elle fait entrer promptement dans sa maison madame de Saint-Remi, la présente à son mari, la comble d'attentions et de marques d'amitié, lui fait préparer un dîner, y met elle-même la main, s'empresse enfin de bien recevoir la fille de monsieur de Monticourt, qui apprend que sa nourrice ne vivoit plus. Elle est morte, dit-elle! que son sort est digne d'envie! oui, ma chère Suzette, sans contredit, je vous ai offensée; j'ai manqué à tout, en ne cherchant point à entretenir une liaison, la seule qui me touche aujourd'hui: mais je compte assez sur votre amitié, sur votre humanité, pour espérer que ma situation malheureuse m'obtiendra mon pardon. — Vous dans l'infortune!... ah! vous m'en serez plus chère; croyez que nous ferons tout pour réparer, ou du moins adoucir vos maux: — Sans doute vous les soulagerez; c'est assez que je vous voie, que je puisse converser avec ma première amie, pour sentir s'alléger le fardeau de douleurs qui m'accable... ah! Jacques! Jacques! qu'est-il devenu? est-il plus heureux que moi?

Suzette raconte à madame de Saint-Remi tout ce qu'a souffert le jeune homme depuis leur séparation, les combats qu'il a essuyés de la part de son père, sa résolution inébranlable de ne point se marier, son départ enfin aussi-tôt qu'il s'est vu le maître, pour tâcher, ajoute Suzette, de vaincre un amour, dont selon les apparences, il n'aura pu triompher.

Mademoiselle de Monticourt interrompoit chaque mot de cet entretien, par des exclamations sans nombre; ensuite elle répétoit : malheureuse! malheureuse! méritois-tu cette tendresse? elle continue : il faut à mon tour, mon unique amie, que je vous peigne l'état où je suis réduite! Jacques n'est que trop vengé! elle verse quelques larmes, et reprend : si ma situation avoit pu vous causer de l'envie, vous auriez été dans une erreur où vous ne resterez pas long-tems.

Mon récit commencera à l'époque trop funeste pour moi, où la fille de Philippine se trouva tout-à-coup la fille de monsieur de Monticourt : je cédai d'abord aux illusions dont je fus éblouie; elles changèrent totalement mon caractère; une espèce d'enchantement m'enleva à moi-même et m'emporta dans ce monde, où j'imaginois, hélas! rencontrer le bonheur; Philippine, Suzette, Jacques lui-même, tout s'éloigna, s'anéantit à mes yeux; j'entrois dans une nouvelle carrière; je l'envisageai semée de tous les agrémens; je m'y précipitai avec le desir avide de me livrer aux prestiges dont j'étois entourée; on ne

différa point à me donner un mari que je voulus aimer, et son indifférence ne me laissa que la faculté de l'estimer. Mon âme avoit besoin d'une passion décidée; je croyois toujours en atteindre l'objet; je courus d'égaremens en égaremens, de fautes en fautes, et jamais je ne pus parvenir à trouver un cœur qui ressemblât à celui de Jacques, qui eût son honnêteté, sa tendresse, sa constance à toute épreuve; je fus légère, foible, criminelle, et je ne goûtai point le plaisir : c'est le châtiment réservé à quiconque s'éloigne de la vertu; l'ennui me dévora au milieu des fêtes; mon cœur resta consumé d'un desir secret qu'il m'étoit impossible de satisfaire; dans le sein de l'amour, j'éprouvai que ses douceurs m'étoient entièrement refusées. De cette foule d'erreurs passagères et de fausses délices, il ne me resta que la satiété, et l'image de mes fautes; je ne la contemplai, cette image, qu'en me faisant peine à moi-même. Tel est donc mon état! la mort m'a enlevé ma famille, mon mari, mon fils les a suivis au tombeau. Je ne parlerai point de la perte de mon opulence, suite de plusieurs procès et de différentes révolutions, dont j'ai été la victime : c'est le moindre coup que la fortune m'ait porté; je suis dans une situation qui touche l'indigence; j'ai cependant assez pour soutenir le peu de jours que j'ai encore à vivre. Ma chère Suzette, je diffère peu de la fille de Philippine par la modicité du bien : mais je n'ai plus ses vertus,

son

son innocence, la tranquillité de son ame; vous voyez mes yeux toujours couverts de larmes. A peine me suis-je vue dans l'adversité, Paris s'est dévoilé à mes regards; mes sociétés m'ont abandonnée à un triste & vain repentir; on a exagéré mes fautes; on leur a prêté toute la noirceur du crime; j'ai quitté cette ville odieuse: bien déterminée à n'y retourner jamais; j'ai couru m'enfoncer dans une solitude. Hélas! je n'ai pû m'y cacher à moi-même; j'étois ma plus cruelle ennemie; j'ai cru adoucir mon tourment, en venant expirer dans ce séjour, où les premiers rayons de ma vie ont été si purs, où j'ai senti le charme d'un amour vertueux. Ce n'est pas que j'eusse un dessein formé de me remontrer à la vue de Jacques; je l'ai trop offensé! que sais-je? je vous aurois priée de garder le silence sur mon arrivée en ces lieux; il n'y est point: je crois que je dois m'en applaudir; du-moins, il me sera permis de vous en parler; je reverrai la demeure qu'il habitoit; je reverrai ces champs fortunés, témoins de mes premiers plaisirs de mes premiers sermens, de mon innocence! ô bienfaisante amie, vous me fermerez la paupière. Si jamais Jacques reparaissoit ici, dites-lui bien que le ciel l'a vengé, que j'ai été la plus coupable... la plus malheureuse des femmes, que son image n'est jamais sortie de mon cœur.

Suzette & Pauline, pendant cette conversation, s'attendrissoient mutuellement: Suzette prend avec transport dans ses bras, madame de Saint-Remi: —

Votre sort de viendra le mien ; vous me voyez pénétrée de votre situation ; je m'attacherai à vous la rendre moins accablante : oui, vous demeurerez avec nous ; vous me permettrez de vous appeller ma sœur, & l'amitié, s'il est possible ; vous dédommagera de vos infortunes... il faut que Jacques ne soit plus. — Il n'est plus ! — Nous n'avons reçu aucune de ses nouvelles. Il seroit mort, s'écrie madame de Saint-Remi ! & j'aurois à m'accuser de sa perte ! il ne me manqueroit plus que ce dernier trait, pour être un monstre à mes propres regards. L'ai-je mérité cette ardeur, cette constance qui redouble aujourd'hui mon châtiment ? — Je n'assurerai point qu'il ait cessé de vivre : mais, l'orsqu'il partit de ce village, il étoit consumé de chagrin... vous lui étiez si chère !

Ces dernières paroles r'ouvrent la source des pleurs de madame de Saint-Remi ; elle étoit inconsolable : elle n'avoit effectivement conservé d'une brillante fortune, qu'un revenu des plus modiques qui fournissoit à peine à sa subsistance. Elle avoit donc choisi pour son derniers asyle, la maison de Suzette ; ses charmes piquans s'étoient évanouis, mais il restoit à sa phisionomie, ce touchant intérêt qui prête tant d'empire à la beauté, & d'ou naissent souvent les grandes passions. Le sentiment de la pitié augmente celui de l'amour, & la vertu vient, en quelque sorte l'affermir & le consacrer.

L'infortunée Saint-Remi, cherchoit autant qu'il lui étoit possible, dans ses vêtements, dans ses

goûts, à se conformer à l'état simple des habitans de la campagne; elle eut joui de leur tranquillité, sans le ressouvenir déchirant de ses erreurs, sans l'image de Jacques, que ces lieux lui représentoient encore avec plus de force que la capitale; elle alloit souvent errer dans ces champs, dans ces bois où elle sembloit retrouver ses premières traces. L'innocence est donc un bien qui ne peut nous être rendu! Pauline les rappelloit en-vain, ces temps si chers à sa mémoire; quel trouble elle ressentoit, quand elle se disoit: c'est-là que Jacques m'entretenoit de sa tendresse, que la vertu prêtoit un nouveau charme à mes plaisirs ingénus! je retournois auprès de Philippine, sans avoir à rougir de moi même, sans que le moindre reproche s'élevât dans mon sein; mes nuits étoient aussi pures, aussi intéressantes que mes jours, & dans mes songes, je jouissois encore des douceurs d'une vie chaste & innocente. Que m'est-il resté de ce tumulte d'égaremens, d'illusions où je me suis précipitée, sans être heureuse un seul instant? le remords & l'ennui, le fardeau de l'existance; hélas! ce ciel serein, la nouvelle saison, ces lieux où la nature sourit sous vingt aspects différens, tous ces objets si flatteurs pour mes premiers regards, n'excitent plus en moi aucune sansasion agréable! mon ame tombe flétrie; elle est éteinte! si je sens encore mon cœur, c'est pour éprouver un tourment continuele? ô vertu, vertu, tu n'est donc point une chimère, & ce n'est qu'en toi seule qu'on trouve les vrais biens, les vrais plaisirs.

Pauline, selon son usage, étoit allée s'enfoncer dans la solitude. La femme de Henri apperçoit de loin trois hommes à cheval, qui prenoient leur chemin vers sa maison; le premier se hâte de descendre, court à Suzette, et se jettant dans ses bras : — J'ai le bonheur de vous retrouver!.. Vous ne me reconnoissez point? je suis à la vérité bien changé, depuis que nous nous sommes quittés. — Monsieur... j'ai peine... pardonnez-moi... vos traits... je cherche... me tromperois je?... eh! c'est vous, monsieur Jacques! — Moi-même, ma chère Suzette, moi-même..., j'accours en ces lieux..., une autre fois je vous entretiendrai du détail de mes aventures; je vous apprendrai en peu de mots, que j'ai beaucoup voyagé; j'ai servi le roi avec quelque distinction; j'ai même obtenu un grade militaire qui peut flatter ma vanité; je reviens de l'Amérique où j'ai amassé une fortune honnête : mais tout cela, Suzette, ne remplit point le cœur; je vole ici pour revoir le séjour de ma naissance, mes anciens amis... ils me rappelleront un objet qu'il m'a été impossible d'oublier; croiriez-vous qu'il m'est toujours présent? son image m'a suivi au-delà des mers, et je l'ai rapporté dans ces lieux, où elle m'occupera encore davantage... — Vous parlez de Pauline? — Et quelle autre m'auroit inspiré un amour si difficile à surmonter? ma première démarche à mon retour, a été de m'informer d'elle; tout ce que je suis parvenu à savoir, c'est que son mari est mort, et l'on ignore ce qu'elle est devenue. — Vous l'aimez en-

core ? — Ah ! plus que jamais : — Et si vous la retrouviez ? — J'irois me jetter à ses pieds, lui offrir mes richesses, mon cœur. — Quand elle seroit dans l'infortune ? — Oh ! j'en goûterois plus de plaisir ; je lui ferois oublier ses malheurs ; tous mes biens lui appartiendroient ainsi que mon ame. — Vous l'épouseriez donc ? — Je me flatte peut-être... voudroit-elle accepter ma main ? — Mais si elle avoit des reproches à se faire, si la dissipation, l'esprit de la société... — Que je puisse seulement la voir, embrasser ses genoux ! tout lui seroit pardonné ; tout lui seroit pardonné... et vous ne sauriez pas... — Un moment ! restez avec mon mari, je vais... — De grace ! — Je reviens à l'instant.

Suzette vole à son époux, le prévient de garder le silence au sujet de madame de Saint-Remi, et court au-devant d'elle.

Pauline reprenoit la route de sa demeure ; elle est frappée de l'espèce de désordre qui règne dans le maintien de Suzette, dans ses expressions : — Qu'avez-vous, ma chere amie ? — J'éprouve un bouleversement... ne m'avez-vous pas dit que Jacques... il vous est toujours cher ?.. — Quelle demande ! vous qui me connaissez si bien ! hélas ! jamais je n'ai pu le bannir de mon cœur ! à quoi sert de me retracer un souvenir qui me poursuivra inutilement jusqu'au tombeau : — Vous ne désireriez pas le revoir ! — Que dites-vous ; le revoir ! ah ! j'expirerois de joie... mais comment soutenir sa présence ? je suis dans l'infortune ; humiliée à mes propres regards. —

Malheureuse, il vous en aimeroit davantage! — M'aimer! oh! il faut que je renonce à un sentiment si doux! Suzette, je ne saurois plus être aimée! j'ai offensé la vertu, l'amour; j'ai offensé Jacques; il n'y a plus pour moi que la mort, qu'une prompte fin qui me délivre de moi-même... mais d'où vient que vous me parlez aujourd'hui de tout ce qui redouble mes maux? — D'où vient?.. suivez-moi, ma chère amie, ou plutôt donnez-moi le bras. — Pourquoi... — Cédez seulement à mon impatience.

L'une et l'autre redoublent leur marche; Pauline interrogeoit sans cesse la femme de Henri sur le motif de cette précipiation. Vous en serez instruite, lui disoit Suzette, en se hâtant d'arriver, vous en serez instruite... vous goûterez enfin le bonheur... vous allez renaître... Jacques... il vous est plus attaché...

A ce dernier mot, Suzette avoit atteint la maison: elle entre, en s'adressant à Jacques: — Je réunis donc mes deux plus chers amis!

On ne sauroit peindre la surprise, le ravissement, la sorte d'extase dont sont frappés également Jacques et Pauline; celle-ci a fait quelques pas pour s'éloigner: elle revient; ils veulent parler, et ils n'ont que la force de se regarder, de tomber dans les bras l'un de l'autre, de verser ces larmes, ces larmes la voix la plus expressive du sentiment. Jacques s'écrie le premier: vous m'êtes rendue! c'est Pauline que je revois!.. Oui, c'est moi, interrompt madame de Saint-Remi... l'objet de cet amour si

touchant, si pur . . . je devrois peut-être vous éviter . . . j'ai retrouvé . . . — L'homme qui vous a aimé le plus, et ma tendresse est toujours aussi vive.

Ils se confirment mutuellement les divers événemens qui ont suivi leur séparation ; ils se récrient à chaque instant sur l'heureux hasard qui les rapproche ; Jacques leur apprend qu'il a revu Blinsey à l'armée, et qu'ils se sont battus pour des propos légers, que le marquis avoit tenus sur le compte de Suzette ; il entre dans les détails de son avancement dans le militaire, de la fortune qu'il doit à son voyage d'Amérique, de la satisfaction qu'il goûteroit à recevoir la main de Pauline : elle lui répond, en pleurant, par un aveu sincère de ses malheurs et de ses fautes. Vos malheurs, interrompt son amant, ne subsistent plus, puisque vous pouvez partager, ou plutôt posséder toutes mes richesses ; que je suis heureux si je fais le bien de ce que j'aime ! Avec quel transport de reconnoissance et de tendresse j'apprends que votre cœur m'est demeuré attaché ! et c'est votre cœur qui peut seul combler ma félicité. Oublions le passé, ma chère Pauline : ne nous remplissons que du bonheur de nous aimer. J'ai éprouvé qu'on avoit beau parcourir le monde, et le chercher, ce bonheur qui sembloit me fuir : je le retrouverai dans l'humble séjour de ma naissance, dans les bras de Pauline qui sera mon épouse, mon amante, tout ce qui m'intéressera sur la terre. Je le vois, il n'y a que le sentiment qui rende parfaitement heureux ! je jouis de quelque considération ; j'ai acquis de la fortune ; je

me suis élevé par mon faible mérite dans la profession la plus noble; mais je ne puis être pleinement satisfait qu'en me rappellant Jacques, le fils d'un honnête fermier, l'amant timide et fidèle de Suzette. Je vais donc racheter, s'il est possible, la maison de mon père; j'en bâtirai sur ses fondemens une autre plus commode; nous passerons ensemble les jours que nous laissera la Providence; et sur-tout, mes amis, ajoûte-t-il, en embrassant la femme de Henri, et Henri lui-même, souvenez-vous que je suis toujours Jacques pour vous et les vôtres. De la franchise, de la bonne humeur et de l'égalité, voilà ce qui doit nous lier; j'entends que nous ne fassions qu'une même famille: le bonheur partagé en est bien plus doux.

Jacques ne tarda point à conduire Pauline à l'autél; épouse fidelle, tendre mère, femme enfin digne de l'estime publique et de la sienne propre, elle connut les douceurs de la vérité; plusieurs enfans vinrent augmenter les charmes de cette union si touchante; ils formèrent des engagemens avec les enfans de Henri; Jacques prétendoit qu'ils se seroient mésalliés, s'ils étoient entrés dans une autre famille, ce couple fortuné remplit une longue carrière, et subit sans remords et sans regret, la fin commune qui nous attend; leur mémoire fut précieuse à leur postérité, et le village qu'il ne voulurent jamais quitter, conserva un souvenir éternel de leurs vertus et de leurs bienfaits.

MAKIN.

MAKIN,

ANECDOTE ANGLAISE.

C. P. Marillier ins. C. De Ghendt sculp.

MAKIN

ANECDOTE ANGLAISE.

On ne peut nier, que l'ambition & l'avarice n'aient porté nos Européens sur les mers inconnues des Indes orientales, & jusques dans les contrées inaccessibles d'un nouveau Monde; la découverte de l'île de Madère étoit réservée à l'amour.

Le lord Dorset avoit mérité la faveur éclatante dont l'honoroit Édouard III, roi d'Angleterre.

D'un si grand Monarque, &c. Edouard III est, sans contredit, un des plus grands rois qui aient occupé le trône d'Angleterre; il porta des coups redoutables à notre monarchie, fut vain-

Digne serviteur d'un si grand monarque, il s'étoit couvert de gloire à la journée de Crécy, fameuse par notre défaite; une épouse estimable partageoit son heureuse destinée; une fille unique, qui réunissoit tous les dons de la nature, consoloit l'un & l'autre des approches de la vieillesse, ou plutôt ils n'envisageoient point ce terme que tant de créatures redoutent; un père & une mère qui connoissent le charme attaché à ces précieuses qualités, loin d'appréhender & de subir les horreurs de la destruction, se voyent, en quelque sorte, dérobés à la mort, & renaissans dans leurs successeurs.

Le lord & sa femme revivoient donc dans Hélène qui les aimoit autant qu'elle en étoit aimée; elle voloit sans cesse au-devant de leurs embrasse-

---

queur dans deux batailles les plus signalées, & finit par voir flétrir ses lauriers. Il est du nombre des princes qui ont trop vécu; on diroit que la fortune s'efforça de le punir des faveurs qu'elle lui avoit prodiguées. Charles V reprit l'ascendant sur sa vieillesse. Son amour pour une certaine Alix acheva d'obscurcir ses derniers instans; cette passion honteuse, plus encore que le retour de la victoire sous les drapeaux français, fait un tort infini à l'histoire d'Edouard. Cette femme méprisable, ainsi que tous ses courtisans, l'abandonna au lit de mort, après lui avoir volé une bague de prix, & ce monarque si renommé, dont les Anglais ne prononcent le nom qu'avec enthousiasme, fut trop heureux d'expirer entre les bras d'un prêtre « moins inhumain, dit un historien : que le reste de ses » domestiques. »

mens; jamais enfant n'avoit été plus cher & plus sensible; souvent ses parens l'arrosoient de leurs larmes. Hélène, lui disoient-ils, es-tu bien pénétrée de notre tendresse? nous ne respirons que ton bonheur; nous t'avons donné la vie : ah! nous sacrifierons mille fois la nôtre pour conserver la tienne! nos plaisirs, nos craintes, nos espérances sont renfermés en toi; nous n'existons qu'en toi seule; ne cesse point, chère fille, de nous aimer, & nous n'aurons rien à desirer. C'est toi qui fixeras nos derniers regards; notre ame s'exhalera dans ton sein... Quel tableau m'offrez-vous, s'écrioit la jeune lady en pleurs? vivez toujours, pour être adorés de votre Hélène! c'est moi qui, tous les matins, adresse une prière fervente au ciel, qui lui demande avec ardeur que ma mort précède la vôtre! eh! pourrois-je vous survivre? oh! assurément je vous chéris encore plus que vous ne me chérissez.

Cette tendresse réciproque formoit un spectacle touchant, dont les courtisans mêmes étoient attendris. La nature a tant d'empire, sur-tout quand elle nous présente une famille que ses doux liens réunissent! Hélène croissoit en beauté, en vertu, en sentimens; elle atteignoit le terme où l'on devoit disposer de sa main; une infinité de prétendans s'annonçoient; Dorset ne pouvoit se décider qu'en faveur d'un gendre qui rassembleroit les avantages de la naissance & de la fortune : malheureux pré-

jugé auquel la plupart des hommes sont asservis, & qui leur fait regarder le rang & l'opulence, comme les deux sources de la félicité humaine !

Le lord comptoit parmi ses pages, le fils d'un simple gentilhomme, qu'on appelloit Robert Makin, & qui dès le berceau s'étoit vu enlever ses parens par une maladie contagieuse ; il avoit été élevé dans la maison du lord ; associé aux jeux de l'enfance d'Hélène, il s'étoit livré aux douceurs d'une sorte d'intimité que font naître l'égalité d'âge, le rapport des goûts & des amusemens, cette innocence des desirs qui n'est point altérée par la dépravation des sens, & les caprices tyranniques de l'opinion. Devenus plus grands, Hélène & Makin étoient moins rapprochés : on cherchoit même à les séparer : mais ils ne pouvoient oublier cette inclination mutuelle, le fruit de leurs premières années. Quand ils ne se voyoient point, ils se rempliſſoient d'un souvenir si flatteur ; ils se rappelloient les moindres circonstances ; ils se pénétroient déjà de cette profonde mélancolie, la plus touchante des voluptés ; venoient-ils à se rencontrer, ils rougissoient, ils pâlissoient ; ils éprouvoient un trouble délicieux, dont ils ignoroient la cause ; ils avoient une infinité de choses à se dire, & la parole expiroit sur leurs lèvres ; contens de se regarder, ils laissoient tomber des larmes qu'ils avoient pourtant l'adresse de cacher à leurs surveillans. Après ces détails, est-il nécessaire d'ajouter que ces deux jeunes

cœurs étoient liés l'un à l'autre par l'amour le plus vif & le plus tendre ? Ne reconnoît-on pas à ces traits tout l'ascendant de cette paſſion, dont nous respirons, pour ainſi dire, le poison ſéducteur avec la vie ? Mais Hélène & Makin s'aimoient, s'adoroient, brûloient de la flamme la plus violente, sans diſtinguer la nature de leurs transports.

Le bruit se répand dans la maison, qu'on s'occupe du projet de marier la jeune lady : elle en frémit & ne sait trop pourquoi : ce qu'elle ne peut se diſſimuler, c'eſt que l'époux qu'on lui deſtine, n'eſt pas Makin, & il n'y avoit que cet unique objet qui pût remplir son ame.

Le jeune homme, de son côté, inſtruit de la nouvelle, auſſi aveugle qu'Hélène sur les mouvemens de son cœur, eſt accablé comme ſi la foudre l'eût écrasé ; le déſespoir s'eſt emparé de lui ; c'en eſt fait ! il a perdu cette sérénité, cet innocent repos, le partage des beaux jours ; ce ne sont plus des rêves agréables qui entretiennent son sommeil ; il ne goûte plus le parfum des fleurs ; leurs brillantes couleurs se sont évanouies à ses yeux : la seule image qui porte un trait déchirant dans son sein, qui le poursuit, qui absorbe tous ses sens, c'eſt lady Dorset mariée ; vingt fois il se redit ce mot au fond de son cœur. Eh ! pourquoi, s'écrie-t-il, cette idée me cause-t-elle une révolution ſi douloureuse ? lady Dorset femme n'aura-t-elle pas les mêmes charmes ? ne me sera-t-elle pas

auſſi chère ? ſi cette union fait son bonheur... son bonheur ! ah ! elle ne fera point aſſurément le mien ; ce ne sera pas moi qui serai son époux !

Makin éprouvoit le tourment de la jalouſie, sans être éclairé sur cette impreſſion cruelle, la plus aiguë des maladies morales qui affligent l'homme, & qu'il semble apporter en naiſſant. Le hasard lui présente Hélène ; elle étoit seule ; il court vers elle, & troublé, hors de lui-même, versant des pleurs, il lui dit, après un long soupir : miſſ, vous allez donc vous marier ? Hélas, répond Hélène, mes parens ne m'ont point encore parlé, mais j'ai appris qu'ils préparoient mon malheur ! — Ah ! Miſſ, dites le mien, le comble de l'infortune, les coups les plus affreux qu'on puiſſe reſſentir ! Depuis que cette nouvelle m'a frappé, je ne suis plus le même. Je ne sais... Miſſ, vous voir mariée ! ce spectacle me fera mourir. — Makin, vous perdriez la vie ! — Ah ! c'eſt bien peu dire ! on mourroit cent fois, je souffrirois autant de morts... le jour que je ne pourrai plus nommer lady Dorset. J'ai beau m'interroger, je ne saurois m'éclaircir sur ce que je redoute, mais... on dit qu'il faut aimer son mari... pour moi, j'en suis bien assuré, je n'aimerai jamais d'autre femme ; oh ! on m'offriroit la main de la première reine du monde, je la refuserois. Miſſ... eh ! qui vous aimera comme je vous aime ? — Vous m'aimez, Makin ! — Oh ! Miſſ, il n'y a point d'expreſſion qui vous peigne à quel degré

je

je vous chéris. Un regard de vous, un regard de vous, c'eſt le ciel qui s'ouvre à mes yeux; je sens couler dans toutes mes veines, une langueur qui me charme; je croirois que mon ame va me quitter, & j'aime ce bouleversement de tous mes sens; je m'abandonne à cette défaillance ſi pleine de douceur. Si vous me touchez la main, un friſſon délicieux me saiſit, je meurs, je meurs de plaiſir! êtes vous cachée à ma vue: je vous vois toujours; je vous parle du fond de l'ame; je suis à vos genoux: je vous adore, comme une divinité, comme ma divinité suprême; je vous renouvelle mes sermens de vous aimer; je porte envie à tout ce qui vous environne. Pourquoi ne m'eſt-il pas permis de vous servir? Je volerois au-devant de vos moindres volontés; je les préviendrois; j'étois heureux, & tout-à-coup voilà mon bonheur qui m'eſt enlevé! oui, il m'eſt ravi pour toujours! je ne comprends pas pour quelle raison... je ne saurois m'accoutumer à la pensée que vous serez au pouvoir d'un mari... Encore ſi vous me donniez la mort, avant que cette image fût sous mes yeux, ce seroit une marque de bonté de votre part (il se jète à ses pieds); Miſſ, adorable Miſſ, ne me refusez pas ce bienfait; que j'expire de votre main! — Relevez-vous, Makin, relevez-vous; ſi l'on vous voyoit, vous m'attireriez peut-être des reproches... tout ce que vous venez de me dire, je l'éprouve auſſi; j'ai connu le même trouble, la même émotion, le même

enchantement, je sens le même désespoir... Il me vient une idée ; puisqu'il faut que je me marie, & que j'aime mon époux, eh bien, mon cher Makin, je demanderai à mes parens de nous unir ensemble ; je leur suis chère ; ils veulent mon bonheur... je réponds bien qu'il n'y aura jamais eu de mari plus aimé ; oh ! dès ce moment, je vous en fais, mon ami, la promesse solemnelle. — Vous croyez, Miss... — Reposez-vous sur moi du soin de cet engagement, je n'en puis former d'autre... mais, Makin, m'aimerez-vous toujours ?

Le jeune homme ose prendre une des mains d'Hélène, & y attache ses larmes, ces larmes délicieuses, l'expression d'une ardeur véritable, & qui valent tous les sermens. Ils se retirent enfin, & se regardent encore long-temps après s'être quittés.

L'amour considéré sous cet aspect, est, sans contredit, l'ivresse de la félicité humaine ; quel plaisir, quelle volupté approche des délices qu'avoient goûtées ces deux amans, dans un entretien où leurs cœurs s'étoient épanchés avec une vivacité ingénue ! Mais qu'ils devoient payer cher ces momens de ravissement ! faut-il que la plus séduisante des passions, soit aussi celle qui produise davantage les dangers & les infortunes ?

Hélène vole à ses parens, se précipite dans leurs bras, leur prodigue ses innocentes caresses : — Mon tendre père, mon adorable mère, on m'a rapporté que vous songiez à m'éloigner de vous ? —

Il eſt vrai, ma fille, que vous touchez à l'âge où l'on doit prendre un état; c'eſt à regret que nous vous arrachons de notre sein; vous faites nos plaiſirs, notre consolation, tout notre bonheur: mais la véritable tendreſſe exige que nous nous immoliôns entièrement, pour ne nous occuper que de vos seuls intérêts: vous allez reconnoître d'autres loix; vous dépendrez d'un époux. Vous dites, interrompt avec précipitation la jeune lady, que votre deſſein, que tous vos vœux, sont de me rendre heureuse? — En douteriez-vous, Hélène, après tous les témoignages d'amour que nous vous donnons continuellement? — On ne doit rien aimer plus que son mari? — Une fille sage & bien élevée, comme vous l'avez été, n'exiſte que pour son époux; il réunit tous ses sentimens: elle le préfère même à ses parens; en un mot, tout autre objet lui eſt étranger: ce n'eſt qu'à son mari qu'elle accorde sans réserve sa confiance & sa tendresse... — Eh bien, puisque le sort de votre Hélène vous intéreſſe à ce point, puisqu'il faut qu'une femme vertueuse ne soit sensible que pour le mortel à qui les loix & le ciel l'ont liée, j'attends d'un mot de votre bouche, ma deſtinée, la deſtinée la plus heureuse: Makin... — Qu'allez-vous dire, ma fille?.. — Vous avez daigné l'admettre au nombre des gentilshommes qui vous sont attachés. Nourri avec moi, il a su me plaire, il annonce toutes les vertus; nous nous aimons... que

Makin soit mon époux, vous me rendez la plus fortunée des femmes; soyez certains que tous mes devoirs me seront sacrés! eh! qui mériteroit mieux ma tendresse, ma fidélité, mon ame entière?

Le lord, ainsi que sa femme, étoit resté immobile à cet aveu; Dorset s'écrie : — Fille indigne de nous, c'est-là l'objet de ton choix, & sans notre consentement? aimer Makin, un page, un simple gentilhomme! — Comment, mon père, est-il nécessaire d'être un des principaux seigneurs de la cour pour exciter la sensibilité? Ce jeune homme est aimable; vous n'avez rien à lui reprocher que sa naissance : eh! qu'est-ce que la naissance? donne-t-elle plus de sentiment, plus de vertu, plus d'amour? mon père, Makin a toutes les perfections; si vous saviez combien je lui suis chère? jamais personne ne m'aimera plus qu'il ne m'aime, & je ne puis en aimer d'autre; s'il n'est pas mon mari, vous me plongez au tombeau.

Dorset & son épouse ont passé bientôt de l'indignation à la douleur; ils versent des larmes, serrent Hélène dans leurs bras : — Ton ingénuité calme un trop juste ressentiment; c'est nous, c'est nous que nous devons accuser : nous n'avons pas assez tôt rompu ces malheureuses liaisons de l'enfance; nous avons cru qu'étant née de notre sang, tu aurois notre noblesse d'ame, que tu concevrois des goûts qui ne te couvriroient point de honte; notre fille sensible pour Makin, voulant en faire

son époux!.. graces à nos conseils, à ton amour pour tes devoirs, à ta soumiſſion, à une fermeté indispensable, tu ouvriras les yeux, tu apprendras la diſtinction des rangs; tu sauras que, fille du lord Dorset, tu ne dois donner ta main qu'à un homme d'une extraction égale à la tienne, & qu'un page n'eſt pas fait pour former seulement le vain deſir d'arrêter un de tes regards.

Makin eſt bientôt inſtruit de la démarche d'Hélène; on l'accable de mépris & de menaces; on lui défend de ſe montrer où pourroit se trouver la jeune lady; il eſt même écarté de la maison. Eh! quel crime ai-je commis, disoit-il au lord qui avoit voulu avoir un entretien particulier avec lui? ai-je manqué de reconnoiſſance, de respect, d'attachement? je vous ai révéré comme mon seigneur; je vous ai aimé comme mon père; eſt-ce ma faute à moi, ſi lady Dorset m'a paru adorable? pourquoi m'a-t-on laiſſé jouir de sa vue? puisqu'il étoit ordonné que je serois insenſible à tant de charmes, que ne m'éloignoit-on de sa préſence? que ne m'éclairoit-on sur la diſtance des conditions? On a souffert qu'elle fût nourrie, qu'elle s'élevât avec moi. Savois-je qu'un malheureux gentilhomme ne devoit pas avoir un cœur? arrachez-le moi donc, ce cœur rempli de la divine Hélène; n'espérez pas que je change de sentiment; on peut me plonger dans un cachot, m'accabler de tourmens, m'ôter la vie: mais que je ceſſe d'aimer la char-

mante lady : cet effort eſt au-deſſus de mes forces ; mon amour ne peut que croître davantage. Mylord, je ne cherche point à vous tromper, jamais ce feu qui me dévore, ne s'éteindra ; armez contre moi l'autorité : je vous le dis, mes jours sont dans vos mains ; mais mon cœur, mon cœur jusqu'au dernier soupir, brûlera pour lady Dorset ; je vous fais cet aveu en gémiſſant : je me trouve bien malheureux d'avoir offensé mon bienfaiteur ; je l'ignorois, & il n'eſt plus temps de réparer ma faute ; que dis-je ? j'ajouterai tous les jours à mon crime ; non, n'attendez de moi aucun repentir : mon amour m'eſt mille fois plus cher que l'exiſtence.

Le jeune homme en proférant ces derniers mots, pleuroit amèrement ; il embraſſoit les genoux du lord qui avoit de la peine à cacher son émotion ; cependant ce père infortuné renouvelle des ordres rigoureux ; il entoure sa fille de surveillans à l'abri de la séduction ; il commande qu'on ne prononce pas seulement le nom de Makin dans le château : précaution inutile ! l'incendie consumoit deux jeunes cœurs qui n'étoient plus maîtres d'eux-mêmes.

A quel désespoir se livre Hélène, lorsqu'elle apprend que Makin eſt banni de la maison, & qu'on lui a défendu de s'y rencontrer ! Je suis donc, disoit-elle à sa gouvernante, la cause de son infortune ! mon père lui retire ses bontés, & de son protecteur, va devenir son ennemi !.. c'eſt en vain qu'on l'éloigne de ma vue : Makin eſt dans

mon cœur, il n'en sortira jamais. On lui exposoit les obstacles que son rang opposoit à cette inclination : on me parle toujours, replique-t-elle avec vivacité, de naissance, de grandeur : je ne conçois pas d'où peut naître cette tyrannie ; Makin ne réunit-il point tous les titres, ceux que j'ai connus, que j'ai sentis dès le premier instant que j'ai existé ; il possède tous les dons de plaire, toutes les vertus ; il m'aime... oh ! personne n'aura son amour, sa délicatesse ; ses transports... cela est décidé, tant qu'il me restera un soupir, il sera pour ce jeune homme, dont je fais aujourd'hui le malheur ; puisqu'on vouloit nous séparer, pourquoi nous a-t-on élevés ensemble? On lui répondoit qu'on ne s'attendoit pas à la voir sensible en faveur d'un simple gentilhomme, & que d'ailleurs la raison devoit l'éclairer sur les erreurs d'un âge incapable de réfléchir : — La raison, dites-vous, la raison ! je veux bien croire que telles sont les convenances, que la distinction des rangs est nécessaire au bien de la société ; mon esprit est convaincu : mais c'est cet ennemi (en mettant la main sur son cœur) qu'il faut vaincre ; voilà mon maître, mon tyran qui a disposé pour toujours de mes sentimens ; Makin... est un autre moi-même, dont je ne saurois être séparée, sans perdre la vie. Mes parens m'ont assuré tant de fois que je leur étois chère ! ils veulent me traîner à l'autel ; qu'ils creusent plutôt mon tombeau, qu'ils m'y précipitent ; que je cesse d'être ;

c'eſt le seul moyen de me guérir d'une paſſion qu'il m'eſt impoſſible de surmonter. Non, qu'ils n'espèrent point que je change, & que ma tendreſſe pour Makin s'affoibliſſe; le temps, les souffrances, ne feront que lui prêter plus de force... Charlotte... ils me verront mourir, moi, leur fille unique, moi qui les chéris ſi tendrement! encore une fois, que ne prévoyoient-ils tout ce qui m'arrive aujourd'hui! ah! peut-on entendre, voir Makin, & ne pas aimer! oui, j'ai reçu cet amour avec la vie, &... ce n'eſt qu'au cercueil qu'il pourra s'éteindre.

Hélène versoit des larmes, cherchoit à se plonger dans la douleur; elle tomboit continuellement aux genoux de ses parens, imploroit leur compaſſion, leur montroit le désespoir le plus affreux: — terminez mes jours, mais que Makin ne soit pas puni! c'eſt moi seule qui suis coupable, qui lui ai revélé le secret de mon ame; j'ignorois que l'amour fût un crime, je l'ai seule commis, en nourriſſant dans mon sein une paſſion... il eſt inutile, mon père, de vous abuser: votre malheureuse fille voudroit vous obéir, elle vous aime, oui, mon père, elle vous aime; elle eſt pénétrée pour vous d'une tendreſſe égale à son respect, mais elle sera la victime de cet amour, qui malgré moi vous offense.

Dorset relevoit sa fille, la serroit dans ses bras, lui disoit, au milieu des pleurs: ma chère Hélène, j'ai pitié de ta situation; ton ingénuité rend ta faute moins grave à nos yeux: mais ſi tu nous aimes, tu rentreras

rentreras dans ton devoir, tu écouteras des parens qui ne sont occupés que de ton bonheur, tu triompheras d'un sentiment qui te dégrade ; songe à l'éclat qui doit annoncer à la cour la fille du lord Dorset ; je ne te l'avois point encore déclaré : tu épouses un des premiers seigneurs de l'Angleterre, le comte de Suffolk... — Quoi ! ma main est promise ! — Ma parole eſt donnée. — Je n'épouserai pas Makin, mon père ! — Que ce nom ne t'échappe plus ! écoute, tu dis qu'il t'eſt cher ! il nous répondra de ta docilité ; ne m'oblige point à m'armer d'une autorité sévère : le roi en seroit inſtruit, & Makin dans un cachot .. — Makin dans les fers ! ah ! mon père, tout ce que vous ordonnerez, tout ce que vous ordonnerez : mais que Makin... qu'il ne soit point la victime... je souffrirai tout, tout, pourvu qu'il ne souffre point ; rendez lui vos bontés... que Makin soit heureux, & que je sois la plus à plaindre des femmes !

Hélène rentrée dans son appartement, revenoit sur ce qu'elle avoit promis : — Je me suis engagée à ceſſer d'aimer ce qu'il y a de plus aimable ! j'irois aux autels ! un autre recevroit mes sermens !.. mais s'il eſt malheureux, persécuté, s'il étoit renfermé dans le fonds d'une prison... l'amour, tel que je le sens, ne doit-il pas s'immoler ? n'aimai-je pas Makin plus que moi-même ? oui, sans doute, plus que moi-même, & j'épouserois... à quelle perléxité je suis livrée ! ma bouche, a pu promettre,

mais mon cœur... où eſt cet infortuné ? tous ses maux sont donc mon ouvrage !

Makin méritoit cet amour prodigieux, il n'envisageoit point les suites cruelles de sa disgrace, la perte de la protection du lord Dorset qui l'abandonnoit à l'adverſité, la difficulté de se garantir des effets de la vengeance d'une famille entière : il ne voyoit que son amour. S'il n'eût craint que pour lui seul, il auroit couru se jetter aux pieds d'Hélène, lui renouveller les aſſurances d'une ardeur dont l'un & l'autre devoient être la victime, mais au moment qu'il alloit risquer de se précipiter à ses genoux, il s'arrêtoit : — Que vais-je faire ? causer des chagrins à tout ce que j'aime ! faire couler ses pleurs ! ah ! une larme, une larme d'Hélène seroit pour moi un supplice plus horrible que la mort ! Cependant je ne la vois point ; j'ignore entièrement sa deſtinée ; m'aimera-t-elle toujours ?... hélas ! où ma paſſion va-t-elle m'entraîner ? cet amour ne peut que la rendre malheureuse ! Hélène malheureuse par moi !.. il faudroit bien plutôt m'exiler de l'Angleterre, courir trouver quelque part une mort aſſurée... quel eſt mon espoir ?

Le jeune homme, s'il fût entré plus avant dans son cœur, ne s'en seroit pas imposé à ce point : il étoit bien éloigné de vouloir quitter sa patrie, les lieux qu'habitoit la charmante Hélène ; il brûloit de saiſir un moyen de la revoir. Auroit-il dû ne jouir qu'une seule fois de sa préſence, & acheter ce

plaisir aux prix de ses jours, il en eût fait le sacrifice avec transport. Les amans sont toujours en contradiction avec eux-mêmes, ils semblent avoir plusieurs ames, & celle qui est à l'amour, manque rarement d'être la plus forte, & d'obtenir la victoire.

Makin cherchoit donc quelque expédient qui lui facilitât une entrevue avec sa maîtresse; il se ressouvient qu'il y a une chapelle à l'extrémité du château, & que souvent Hélène alloit seule y faire ses prières; les exercices de la piété sont les premiers élémens de l'éducation anglaise. Le sexe y est sur-tout nourri dans ces sentimens de dévotion qui attendrissent l'ame, & qui, par un abus condamnable, la préparent quelquefois à la molleſſe des impressions profanes. Une des fenêtres de cette chapelle, peu élevée, donnoit sur la campagne; le jeune homme imagine de s'introduire par cette entrée; il vient à bout d'ouvrir la fenêtre, sans que la moindre trace de son stratagême paroisse; il avoit la précaution d'examiner attentivement tout ce qui l'environnoit, & lorsqu'il se croyoit en sûreté, il descendoit dans la chapelle, & au moindre bruit, se retiroit sous l'autel. Il avoit déjà plusieurs fois tenté cette démarche inutilement; Hélène ne s'étoit point montrée à ses yeux; il ne se rebutoit point. Il est si difficile de séparer l'espérance de l'amour!

La jeune lady désolée, éperdue, ne sachant dans quel sein porter ses pleurs, abandonnée, en quel-

que sorte, du monde entier, n'avoit plus que l'Être suprême à implorer. C'est dans le malheur qu'on sent la nécessité qu'il existe une Puissance supérieure aux hommes, & à laquelle on confie ses peines, & ses larmes. Les infortunés n'ont d'autre ressource qu'un Dieu; ce sont bien eux qui ne doivent plus abbaisser leurs regards sur la terre; la vraie consolation ne peut nous venir que du ciel, & Hélène en avoit besoin.

Le jour commençoit à tomber: elle court à cette chapelle pour y pleurer en liberté, & répandre, si l'on peut le dire, son ame surchargée de douleur; elle s'étoit précipitée au pied de l'autel; elle le voit s'ébranler; elle s'écrie, & veut fuir. Rassurez-vous, ma chère Hélène, lui dit son amant sorti, avec précipitation, de dessous l'autel... — C'est vous, Makin! — Oui, c'est moi, divine maîtresse de mon cœur, qui n'ai pu résister à l'impatience d'expirer d'amour à vos genoux; savez-vous qu'il y a dix jours que je ne vous ai vue, que je meurs de mille morts, moi, dont l'ame est remplie de vos charmes? & l'on veut, que je renonce pour la vie à vous voir, à vous aimer! mylord m'a fait donner des ordres de ne jamais reparoître, de m'arracher de ce séjour, de me bannir de l'Angleterre, du pays que vous habitez; adorable lady, quand je le promettrois, quand je m'y résoudrois, aurois-je la force d'obéir? l'amour, dont je suis dévoré, m'a fait imaginer le moyen de pénétrer en ces lieux; j'y

suis venu souvent, pour vous dire... pour vous conjurer de finir mes tourmens. Frappez, percez ce cœur que je ne saurois maîtriser. J'apprends que c'eſt un crime d'élever mes vœux jusqu'à vous, que la naiſſance met une barrière insurmontable entre nous deux; hâtez-vous donc de faire le bonheur de quelque lord : mais avant d'aller à l'autel, enfoncez le poignard dans le sein d'un malheureux, qui ne peut, Miſſ, ni vous oublier, ni ceſſer de vous idolâtrer. Et c'eſt moi, interrompt Hélène, qui vous ai attiré tous ces maux ! — Je suis en ce moment au comble de la félicité ! vos yeux s'abaiſsent sur les miens ! j'excite votre pitié... — Makin, dites l'amour le plus tendre & le plus funeſte; que deviendrons-nous? le comte de Suffolk... — Vous l'épouseriez ! — Il n'eſt pas encore mon mari : mais mon père, toute ma famille ont décidé cet hyménée; Makin, je tremble: ſi je repouſſe ces nœuds, on se vengera sur tout ce que j'ai de plus cher, sur vous, de mes refus; mylord me l'a déclaré, vous serez la victime qu'on m'immolera; il faut donc... — Que vous alliez à l'autel, qu'un autre... — je ne serai point votre époux... ah ! Miſſ, quelle image ! eh bien, obéiſſez à vos parens, à votre devoir, à votre penchant, oubliez, trahissez... oh ! souveraine de ma vie, c'eſt donc la dernière fois que je vous vois ! ne parlons point de mes intérêts : on m'accableroit de la plus effrayante infortune; on me jetteroit dans les prisons, au

centre de la terre, on épuiseroit sur moi tous les supplices... cher à la divine Hélène, je serai le plus heureux des hommes : mais... il s'agit de vous, de vous que je dois aimer plus que moi-même, cédez à votre destinée, elle vous appelle aux grandeurs, perdez le souvenir... vous n'irez pas loin pour me voir expirer !

Makin, à ces derniers mots qu'il prononçoit d'une voix affoiblie, tombe sans connoissance aux pieds de la jeune lady. Seule en ce lieu, épouvantée de l'état de son amant, voulant le rappeller à la vie, elle l'inonde de ses larmes ; elle lui prodigue les expressions les plus touchantes ; Makin r'ouvre les yeux, se voit secouru par tout ce qu'il adore, il renaît, il s'écrie : je suis donc aimé de ce que le ciel a formé de plus parfait ! ah ! que je meure dans une si douce ivresse ! Hélène, chère Hélène, vous pleurez ! que ma bouche, que mon cœur même recueille ces précieuses larmes ! oh ! je n'ai plus qu'à mourir ! j'ai goûté le comble du bonheur !

Enfin les deux amans se quittent, sans avoir pris aucune résolution, & se promettant bien de se revoir, & de s'entretenir avec plus d'ardeur que jamais, d'un amour que l'innocence peut-être rendoit aussi violent ; une passion exempte de la dépravation des sens, en acquiert plus de force & de durée ; rien ne ressemble tant à la vertu qu'un amour pur & délicat ; de-là, ces sacrifices imposans

dont l'humanité s'étonne, & qui élèvent quelquefois un sexe moins familiarisé que le nôtre aux grandes actions, & au-dessus des célèbres personnages & des héros de l'antiquité.

Hélène a recours à la tendresse maternelle; elle invoque la sensibilité de lady Dorset : — Ma mère, c'est vous seule qu'implore votre malheureuse fille; sans doute je vous trouverai plus compâtissante que mylord; je vous ai ouvert mon cœur à tous deux : il est plein d'un amour... c'est ma vie même; il m'est impossible de céder à la sagesse de vos conseils, aux lumières de cette raison que je ne connois plus; je m'avoue la plus coupable des femmes, si c'est un crime que d'aimer un objet digne de toute ma tendresse; ah ! ma mère, si vous saviez... — Ma fille, ce n'est point ici une mère qui vous fait des reproches, & qui déploye le pouvoir qu'elle a reçu du ciel, c'est votre amie qui vous plaint, & qui veut absolument vous retirer de l'erreur où vous vous obstinez à rester plongée; je ne prétends point nourrir votre illusion. Point d'espérance que vous formiez un engagement dont s'offensent la noblesse de notre sang, les loix, la bienséance, votre devoir : tout a prononcé contre une union trop disproportionnée; encore une fois, je ressens vos maux, les déchiremens de votre cœur; nous exigeons un sacrifice de votre part, & nous l'attendons de votre amitié pour vos parens, ainsi que de votre attachement à l'honneur... — Eh bien, madame ! si vous êtes

déterminée à me refuser ce qui auroit comblé mes vœux, souffrez que je me dérobe à un joug dont je ne supporterois point le fardeau; si je ne puis être à Makin, que je ne sois à personne! que je passe le peu de jours que j'ai à vivre, au sein de ma famille! du moins il me sera permis de répandre des larmes; je n'ajouterai pas l'infidélité & la perfidie à mes erreurs; je serai la maîtresse de mon cœur, de mes sentimens... — Miss, il n'est pas en mon pouvoir d'exaucer votre prière: mylord, toute notre maison ont disposé de votre sort; vous n'appartenez ni à vous-même, ni à nous: vous êtes soumise à votre famille, au roi, à l'état; votre mariage est décidé, & c'est au comte de Suffolck que l'on donne votre main; cette alliance ne sauroit ni se rompre, ni se différer; nous détournerons nos yeux de vos pleurs, & vous marcherez à l'autel.

Le lord Dorset entre; Hélène va embrasser ses genoux; elle ne s'exprime que par des sanglots; elle pousse des accens lamentables. Son père lui fait à-peu-près la même réponse; l'infortunée Hélène a donc envain épuisé les supplications, toutes les marques du plus touchant désespoir: elle voit son malheur arrêté irrévocablement.

Son père & sa mère partageoient dans le fonds du cœur les tourmens qu'elle éprouvoit; ils adoroient leur fille, & pleuroient en secret l'un & l'autre sur la cruelle nécessité de s'opposer à son penchant. Un frère du lord, bien différent de ce dernier,

nier, ne cherchoit qu'à étouffer ce qu'il appelloit l'imbécillité de l'amour paternel; cet homme altier ne connoiſſoit d'autre avantage que l'éclat & la grandeur. C'étoit un de ces esclaves de cour, qui s'applaudiſſent de leurs fers & qui s'en glorifient. Il n'imaginoit point qu'une fille de qualité, pût laiſſer échapper un soupir en faveur d'un gentilhomme obscur; il avoit, à ce sujet, accablé sa nièce de réprimandes outrageantes, & il insultoit tout haut aux ménagemens que vouloient employer son frère & sa femme. Le comte de Suffolck va paroître, disoit Dorset à Hélène : du moins cache-lui ta douleur : — Quoi, mon pére! je n'épouserai point Makin, & un autre sera mon mari! hélas! s'il m'étoit permis d'attendre la mort près de vous? — Le roi lui-même, ma fille, a formé cet engagement, il n'y a plus à balancer; je t'en conjure, que le comte ne surprenne point le secret de ton cœur; voudrois-tu nous déshonorer? — Il faudra que je dévore mes larmes!.. mon père, vous m'ordonnez donc l'impoſture, la trahison? — Je ne te commande point, ma fille, je te prie de te contraindre; il eſt une diſſimulation néceſſaire : le temps, la vertu, les soins de ton époux détruiront ces sentimens... — Les détruiront, mon père! ne vous en flattez point, ne vous en flattez point; je tenterai l'impoſſible pour dérober à tous les regards les révoltes d'un cœur... Oh! Makin le poſſédera tout entier; j'en renouvelle ici le serment, devant vous-même; voilà

l'unique objet qui régnera sur mon ame, à qui j'adreſſerai mes soupirs, ces pleurs qu'on veut que je repouſſe, hélas? votre fille ne sera pas long-temps criminelle!

On annonce le comte de Suffolck; il prodigue tous les complimens à la fille du lord; il vante sa beauté, ses graces; il s'applaudit de son deſtin, qui doit le rendre, un jour, l'heureux poſſeſſeur de tant de charmes; il ajoute que quelque promptitude qu'on apporte, son bonheur sera trop retardé. Il se trouve seul avec Hélène: elle n'avoit pu aſſez se maîtriser, pour déguiser son trouble & son chagrin. — Ma prétention, Miſſ, n'auroit-elle que l'aveu de vos parens? & ne m'accorderiez-vous pas le vôtre? Je goûte un plaiſir bien doux à le dire tout haut: ce n'eſt point la splendeur de votre naiſſance, la faveur dont le lord votre père jouit à la cour, qui m'ont inspiré le deſir d'entrer dans votre maison: il y a long-temps qu'un penchant secret me déterminoit à oser demander votre main; les devoirs de mon état m'avoient appellé dans les combats: nous revenons vainqueurs. Que je serois flatté, ſi la belle Hélène étoit le prix de mes foibles succès! le roi lui-même daigne s'intéreſſer à ces nœuds qui feront le charme de ma vie: mais, Miſſ, au moment où je me crois le plus heureux des hommes, je m'apperçois que mon aſpect vous a causé quelque peine! je surprends des larmes dans vos beaux yeux.. — Moi, mylord!.. je ne pleure point... —

Et, en me disant que vous ne pleurez pas, des marques de douleur vous échappent malgré vous ! Miſſ, j'imagine m'être fait entendre : c'eſt l'amour le plus reſpectueux & le plus paſſionné qui m'amène : mais cet amour eſt aſſez délicat pour s'immoler, s'il n'eſt point partagé, s'il vous coûtoit une larme, une seule larme. Le deſir du maître qui favorise cette union, les vœux de votre famille, les miens qui sont ſi ardens, je rejette tous ces avantages, ſi je n'obtiens pas le consentement de l'adorable Hélène... — Ah ! mylord !.. — Votre amant aura toute la nobleſſe de l'ami ; ouvrez-moi votre ame : elle eſt surchargée, je le vois, d'un pesant fardeau ; un rival plus heureux, m'auroit-il prévenu ? honorez-moi de votre confidence ; je vous promets un secret inviolable... songez, Miſſ, que j'aurois horreur d'être votre tyran... vous êtes suffoquée par les pleurs ! de grace, apprenez-moi la cause qui les fait couler. Je me jette à vos genoux ; je n'exige pour tant d'amour, que votre franchise... — Mylord... mylord... relevez-vous... je voudrois... je ne puis... permettez que je me retire...

Le lord Dorset vient à rentrer. Je ne sais, lui dit le comte de Suffolk, d'où naît ce sombre chagrin que Miſſ cherche vainement à diſſimuler. Mylord, ma démarche n'auroit-elle pas son agrément ? Le père irrité, lance un coup-d'œil à sa fille, qui ne peut soutenir ce regard, & s'empreſſe de sortir.

Dorset reprend la conversation : comte, cet embarras, cette douleur même ne doivent pas vous surprendre; une jeune personne qui n'a reçu que des principes d'une sage éducation, éprouve une espèce de répugnance à quitter la maison paternelle. Je ne prétends point vous taire, répond Suffolk, que j'adore votre fille; l'amour, mylord, a plus de part à ma demande, que tous les autres motifs qu'on pourroit me supposer : mais j'aurois inutilement votre aveu & celui de notre monarque, si la belle Hélène me réfusoit le sien; ces nœuds, quelques flatteurs qu'ils soient pour moi, je ne les formerois pas, lorsque votre charmante fille n'iroit à l'autel qu'à regret

Le lord persiste à combattre les craintes du comte, elles sont dissipées; il court à sa fille qu'il trouve seule : — Qu'avez-vous fait, Hélène? fille si peu digne du sang dont vous sortez... tu veux donc couvrir ton père & ta maison d'un opprobre éternel! si ta foiblesse, ton crime, car c'en est un des moins pardonnables, alloit t'échapper... si le comte de Suffolk venoit à savoir... tremble... appréhende la vengeance... — Eh! mon père, pourquoi la différer, cette vengeance qui termineroit tous mes maux? je ne vous ai point caché les déchiremens de ce cœur : que n'y portez-vous la mort? frappez, voilà mon sein (elle tombe à ses genoux); ôtez-moi une vie qui me pèse; ce don que je vous dois, reprenez-le, mon père; de votre main, le

trépas sera un présent bien plus précieux : ne me le refusez point... je ne suis plus maîtresse de repousser mes larmes, elles trahissent tous mes efforts. Mon père, je ne trouverai du repos que dans la tombe.

Dorset relève sa fille ; après avoir fixé quelque temps la vue sur elle, & la pressant contre son sein, en pleurant : — Hélène, tu faisois mes délices ; tu assurois une douce consolation à ma vieillesse : me rendrois-tu le plus malheureux des pères? Hélène appercevant les pleurs du lord, & le serrant à son tour dans ses bras, s'écrie : mon père, votre fille vous sera soumise ; elle en mourra : mais j'aurai rempli mon devoir ; je m'efforcerai... je cacherai la douleur qui me dévore ; attendez tout de ma tendresse pour mes chers parens.

Hélène, en ce moment, consultoit peu son cœur, & il étoit bien éloigné de céder aux loix qu'elle auroit voulu peut-être lui imposer. Chaque fois qu'elle revoyoit le comte de Suffolk, elle se promettoit de montrer un front qui ne trahiroit point le secret, dont elle étoit oppressée, & ce secret sembloit toujours prêt à lui échapper. De toutes les passions, l'amour est sans contredit celle qui se manifeste davantage ; il se décèle sur-tout dans une jeune personne, que son ame vive & sans dissimulation emporte ; l'art de se déguiser, n'appartient qu'à un âge que l'expérience & l'abus de la société ont éclairé aux dépens d'une heureuse illusion dont l'esprit & le raisonnement ne réparent point la perte.

Hélène étoit entièrement livrée à ce penchant que tout lui ordonnoit de rejetter. Pour remporter la victoire, il auroit fallu qu'elle n'eût point eu sous les yeux l'objet aimé, & ils se revoyoient souvent dans ce même lieu où Makin se consumoit des jours entiers, animé par l'espérance de jouir, un seul instant de la vue de sa maîtresse. Il est vrai que ces rendez-vous n'avoient fait qu'enflammer leur amour, sans en altérer l'innocence; la vertu n'avoit encore rien à leur reprocher; Makin se contentoit de répéter cent fois qu'il perdroit plûtôt la vie, que de renoncer à sa tendresse; les deux amans confondoient leurs larmes; c'étoient-là leurs doux plaisirs, leur pure félicité. Le jour approchoit où le sort de l'un & de l'autre alloit être déterminé; leurs regards craignoient de s'arrêter sur cet horrible avenir. C'est pour les amans malheureux que le temps a des aîles. Il faut s'arracher à cette espèce de léthargie où l'ame, en quelque sorte, suspendue paroît goûter de la douceur à s'oublier. Le malheur se montre tout entier aux yeux du page & de son amante; on a fixé la journée qui causera peut-être la mort de ces deux victimes de la sensibilité. C'est sur ces entrefaites qu'Hélène court auprès de Makin : — Cher amant! notre arrêt vient d'être prononcé; j'ai vainement versé des torrens de larmes aux pieds de mon père & de ma mère : plus de délai à espérer. La cérémonie se prépare; à la fin de la semaine, je ne suis plus à moi, à toi... je suis au

comte de Suffolk. — Et vous avez réfolu... vous lui ferez les sermens d'une tendreſſe... — Que dites-vous? ai-je jamais conçu d'autre projet, que de vous aimer? hélas, douteriez-vous de cet amour trop fatal à tous deux? ſi j'étois maîtreſſe de ma deſtinée, penſez-vous qu'elle ne feroit pas fixée aujourd'hui? Makin, l'infortune la plus accablante, la plus humiliante, la misère, le beſoin, un déſert que je partagerois avec tout ce que j'aime, voilà la ſituation que j'embraſſerois, que je préférerois à toutes les grandeurs, à l'empire du monde; mais ne suis-je pas l'esclave de tout ce qui m'environne? mon cœur, oh! mon cœur sera toujours... A celui qui va recevoir votre main, interrompt le page avec emportement. Vous! aimer! vous! sentir une étincelle de cette flamme... elle fait mon malheur; j'ai trouvé un moyen de l'éteindre : ah! Miſſ, croyez-moi, il n'y a que Makin qui sache aimer, & en voici la preuve :

Le jeune homme auſſitôt tire un poignard qu'il tenoit caché dans son sein, s'en frappe, & tombe baigné dans son sang aux pieds d'Hélène : elle pouſſe un cri ; aveugle sur son propre danger, n'envisageant que celui de son amant, elle s'élance de la chapelle pour aller demander du secours. Revenez, lui dit Makin d'une voix affoiblie, & se traînant à ses genoux, il eſt inutile d'appeller des témoins de ma mort; je n'ai que le temps de vous consacrer mon dernier soupir.

On ne peut se représenter le désespoir d'Hélène : — Ah ! Makin, mon cher Makin ! répondez, parlez, que pourrois-je faire pour conserver vos jours ? hélas ! ne me sont-ils pas mille fois plus précieux que les miens ? décidez de mon sort, je n'épouserai point le comte de Suffolk ; ce sera vous que je nommerai mon mari, mon amant, mon arbitre suprême ; oui, j'en jure par ce Dieu qui nous entend, qui préside à cette retraite sacrée ; Makin, vous serez mon époux.

Ce mot semble produire un miracle ; cet infortuné revient à la vie : — Je serois votre époux ! ô ciel ! & moi, je m'oblige par le même serment, à donner mon cœur, tous mes vœux à l'adorable Hélène. Maîtresse de mon ame, vous me ranimez ; je sens que je revivrai, pour être le plus heureux des mortels.

Hélène redisoit au milieu des sanglots : mon parti est pris : malgré mes parens, Edouard, toute l'Angleterre, nous ne vivrons que l'un pour l'autre, nous expirerons ensemble.

Makin, après bien des efforts pour arrêter le sang qui couloit de sa blessure, se retire de ce séjour, tandis que sa maîtresse retourne vers le château dans une agitation qu'elle ne cherche point à cacher : elle s'abandonne à tout l'excès du désespoir, & ose déclarer qu'il lui est impossible d'obéir, que Makin ne peut sortir de son cœur ; en un mot, qu'elle ne consentira jamais à reconnoître un autre

mari

mari. Le lord & sa femme mettent tous en usage pour ramener Hélène à leur volonté; les menaces, les prières, les larmes sont employées. Ces derniers moyens étoient les armes les plus fortes qui puſſent combattre la jeune personne; elle aimoit tendrement ses parens; son père sur-tout lui étoit ſi cher, qu'il balançoit quelquefois l'empire d'un amant adoré.

Hélène cependant ne se rendoit point aux vœux de sa famille entière; elle paroiſſoit accablée des combats qu'elle éprouvoit. Quand elle se rencontroit avec le comte, il ne lui échappoit que de profonds soupirs: il n'en pouvoit obtenir la moindre réponse à toutes les aſſurances de tendreſſe qu'il lui prodiguoit; l'ame ainſi bouleversée, elle va pluſieurs fois à la chapelle, n'y trouve pas Makin, l'attend vainement, ne sait que penser de cette absence, se livre à toutes les craintes: — O ciel! que sera-t-il devenu? sa bleſſure... auroit-il perdu la vie? Makin! cher amant! tu me serois enlevé! je ne te reverrois plus!.. je ne te survivrai point... & c'eſt moi qui lui cause la mort! c'eſt pour moi... que n'ai-je pu te montrer tout mon amour! ah! je devois descendre la première au tombeau!

Hélène court à son père: — Mylord, ne pourriez-vous m'apprendre la deſtinée de Makin?.. (le lord se trouble), elle vous eſt connue, je n'en doute point; daignez, mon père, daignez m'inſtruire, ou j'expire à vos pieds. Dorset se défend de parler; plus il se tait, plus son embarras augmente;

on n'en impose point à l'œil pénétrant de l'amour. Hélène perſiſte, preſſe, embraſſe les genoux paternels : — Mon père, mon père, par ce nom que j'aime tant à prononcer, soyez sensible à mon affreuse ſituation : tirez-moi par pitié de l'incertitude où votre ſilence me plonge : quel eſt le sort de Makin ? Dorset vaincu par les sollicitations de sa fille, lui découvre que son frère, malgré son oppoſition, a obtenu un ordre d'Edouard qui tenoit le page renfermé dans une prison, & il n'en sortira, continue le lord, qu'au moment que tu reviendras de l'autel. Si tu te montres toujours rebelle à ton devoir, que tu refuses d'épouser le comte... tu connois ton oncle, son inflexibilité, je ne te réponds pas que Makin ne paye de sa liberté, de la vie peut-être... — Ses jours seroient en danger, mon père !.. eh bien... eh bien... faut-il... je suis prête à mourir ; qu'il vive ! que ses fers soyent brisés, &... l'épouse du comte de Suffolk n'aura pas été long-temps parjure, infidelle à sa promeſſe sacrée... Makin dans les chaînes ! ne l'ai-je pas rendu aſſez malheureux ? — Ses fers tomberont à l'inſtant que tu auras formé cet engagement deſiré du roi même. Hélène garde quelque temps un sombre ſilence, & ensuite d'une voix concentrée : il sera libre.

Le frère du lord avoit effectivement fait arrêter Makin ; quand cet infortuné apprend la raison qui le retenoit prisonnier, il s'arme d'une fermeté surnaturelle : — Voilà donc mon crime, l'attentat

pour lequel on me plonge dans un cachot ! attendra-t-on que je cherche à me juſtifier? ah ! je me fais gloire d'avoir mérité cet excès d'injuſtice & de barbarie; oui, j'aime, j'idolâtre la fille de mylord Dorset. Vous pouvez, dit-il, aux émiſſaires de l'oncle d'Hélène, qui l'entouroient, rapporter le vœu ſolemnel que je renouvelle ici, de conſerver mon amour juſqu'au dernier ſoupir. Vous me menacez d'augmenter le poids de mes chaînes? chargez-moi des fers les plus peſans, épuiſez tous les ſupplices: tant que mon cœur palpitera, il ſera plein de l'image d'Hélène, c'eſt-là mon dernier ſerment. On veut l'engager à écrire à la jeune lady, qu'il a ceſſé de l'aimer, & à ce prix, il obtiendra la liberté; on l'élevera à la fortune, aux honneurs. Makin, ſans répondre, demande une plume & de l'encre, qu'on lui apporte; on ne doute point qu'il ne ſe détermine à remplir la condition qu'on lui impoſe. De quelle ſurpriſe on eſt frappé, lorſqu'on jette les yeux ſur une lettre animée d'expreſſions les plus tendres & les plus vives, où Makin promettoit à la jeune lady de l'aimer encore davantage ! C'eſt-là, dit-il, tout ce que je puis écrire à l'arbitre de ma deſtinée ! l'avez-vous pu penſer, que je ſervirois votre monſtrueuſe impoſture? redoublez mes tourmens, inventez-en de nouveaux, donnez-moi la mort : ma bouche, mon cœur, ne peuvent qu'être les interprêtes d'une paſſion trop malheureuſe.

On exerce ſur cet infortuné, des cruautés inouies;

la nourriture la plus groſſière lui eſt à peine accordée; il ne voit percer la lumière dans son cachot, qu'à travers une espèce de soupirail; il lui eût été peut-être facile de terminer sa vie; qu'eſt-ce qu'une semblable exiſtence? mais l'amour le retenoit; il ne pouvoit se persuader qu'il ne reverroit plus Hélène; cette attente eſt une erreur commune à tous les amans; ils n'imaginent point que l'objet de leur tendreſſe puiſſe leur être enlevé. Ce sont des créatures dans l'enchantement, qui se flattent toujours que le bon génie les vengera des combats du génie persécuteur.

Cependant eſt arrivée la veille du jour terrible où Hélène doit être enchaînée pour jamais à un autre que Makin; cette malheureuse victime de la tyrannie du rang & de l'ambition, n'envisageoit que l'autel paré pour son supplice, ou plutôt cette affreuse perspective l'accabloit; l'idée seule d'adoucir le sort de son amant, lui faisoit éprouver qu'elle respiroit encore. Ciel! à quelle condition vont être brisés ses fers! mais il sera libre; il lui sera permis de porter sa douleur en d'autres lieux, il vivra. Hélène entroit-elle plus avant dans son cœur: elle y saiſiſſoit un sentiment bien différent, le deſir de revoir Makin, & qu'il ne sortît pas du séjour qu'elle habitoit. Du moins, se disoit-elle, il sera auprès de moi; peut-être mes regards rencontreront-ils les ſiens; nos deux cœurs se parleront; notre amour s'entretiendra, se nourrira de nos larmes; nous

saurons nous suffire à nous-mêmes ; la pensée que nous nous aimons en secret, fera nos plaisirs, notre bonheur... & je serai l'épouse du comte de Suffolk; ah ! voilà l'instant où je commencerai à devenir coupable ! n'y auroit-il point de tendresse exempte de chagrin ou de crime?

La nuit s'approchoit; la jeune lady, sans le savoir, & comme par un mouvement involontaire, prenoit la route de la chapelle; elle y entre, se précipite au pied de l'autel : — ô mon dieu, c'est ici que je réclame tes bontés, j'ai besoin de ton appui ! change mon cœur, ce cœur trop sensible; donne-moi la force d'achever un sacrifice... dont l'exécution sera impossible; rends la liberté à un malheureux que j'aime plus que jamais! eh! Seigneur ! ne saurois-tu m'ôter cet amour, cet amour qui va devenir un crime? tu lis dans mon ame, mon Dieu! fais que je lui impose des loix... ne pourrai-je que mourir !

En disant ces mots, elle se prosternoit & inondoit la terre de ses larmes. Un bruit se fait entendre : elle se relève effrayée & veut fuir. Arrêtez, lui crie son amant qui descendoit dans cet asyle, demeurez, ma chère Hélène : celle-ci reste immobile d'étonnement? — Eh comment ! par quel prodige... je vous revois Makin ! on vous a arraché aux horreurs d'une prison... — Oui, je suis libre &... c'est moi qui ai rompu mes chaînes, qui ai trompé la vigilance de mes satellites; je sais tout ; je sais

que c'eſt demain, qu'un nœud, qu'un nœud cruel vous lie pour jamais à un autre que moi, que vous allez être dans les bras... la comteſſe de Suffolk ne pourra plus aimer Makin ! Il en eſt encore temps ; vous avez la liberté de faire le bonheur de l'amant le plus ſenſible & le plus malheureux, s'il vous perd. Concevez-vous l'horreur de ma ſituation? — Eh ! la mienne, Makin, eſt-elle moins terrible? ai-je moins d'amour que vous? parlez, dites ; que m'eſt-il permis de faire pour me dérober à un joug dont je reſſens déjà toute la pesanteur? — Vous m'aimez donc? — Et c'eſt vous qui me faites cette demande? — Eh bien, adorable lady, dès ce moment, lions-nous l'un & l'autre par un ſerment... c'eſt l'aveu du cœur qui forme la première chaîne de l'hymen ; c'eſt Dieu qui en eſt le premier témoin, le premier garant : promettez-moi ici, en préſence de ce Dieu qui nous écoute, de m'accepter pour votre époux, de vous ſoumettre à ma deſtinée ; (Hélène jure en tremblant de reconnoître le page pour son mari) c'en eſt fait ! le ciel a reçu nos vœux ; vous ne pouvez plus les désavouer, sans vous ſouiller du plus affreux parjure. C'eſt donc votre époux, votre amant qui va vous communiquer un projet d'où dépend mon bonheur, ma vie. Tout eſt préparé : cette nuit, une barque nous attend sous les murs de ce château. Nous fuyons... — Ciel ! Makin, vous me proposez... — Oubliez-vous déjà ſitôt que vous m'appartenez, que je me perce le sein,

à vos yeux, de mille coups de poignard, si vous hésitez un seul instant à me suivre... Vous avez vu éclater toute la violence de mon amour... — Eh ! il faudra donc m'arracher à mon père, à la mère la plus chérie... ma famille... cher époux ! oui vous êtes le maître de mon sort, de mon cœur : mais trahir mes parens, les abandonner, quand il m'ouvrent leur sein, quand je suis encore baignée de leurs larmes, m'exposer à les outrager, à ne les revoir jamais... — Vous ne m'avez pas causé assez de tourmens? c'est pour vous, ingrate, que j'ai été enseveli dans une prison, que la mort... j'y cours, je vais me jetter aux pieds de vos parens, leur demander qu'on me fasse subir le plus effrayant supplice; mon échaffaut sera sous vos yeux, & c'est de ce monument de votre ingratitude, de votre barbarie que vous irez à l'autel... — Makin... un moment... à quelle extrêmité suis-je réduite? est-ce à vous, ô le plus injuste des hommes, à douter de ma tendresse? encore si j'avois le temps de me rendre compte de tout ce que je souffre... — Demain, à peine le jour sera-t-il levé, qu'on vous conduit au temple; il ne nous reste que quelques heures, songez-y bien; vous viendrez, au milieu de la nuit, dans cette chapelle, je vous y attendrai; la barque sera prête; nous nous réfugierons en France; de ce séjour, vous pourrez écrire au lord Dorset; il vous aime; l'amour paternel ne sauroit être inflexible; il nous pardonnera; nous revien-

drons nous proſterner à ses genoux... vous jouirez de ses embraſſemens, & nous goûterons toutes les douceurs d'une félicité qui ne sera plus traversée par les craintes ni par les dangers... il faut que je vous quitte pour achever des préparatifs... Reſſouvenez-vous que vous êtes la maîtreſſe de ma vie.

Seroit-il poſſible de se figurer un pareil tableau? Hélène accablée, anéantie, se traîne à la maison; le premier objet qui frappe ses regards, eſt sa mère, qui accourt se jetter dans ses bras: — Ma fille, ma chère Hélène, nous sentons tous deux les tourmens qui te déchirent, mais nous cédons à la néceſſité, à l'espèce de loi que tout nous impose. Tu sais combien tu nous es chère; ton père eſt noyé dans ses larmes; il cherche à déguiser son trouble, à cacher ses pleurs, qui ne coulent que pour toi: — Quoi! madame, on ne peut reculer cet engagement! — C'eſt un arrêt irrévocable, ma fille; demain tu sors de nos bras pour être dans ceux d'un époux... le comte eſt impatient de sceller cette union, il t'aime: — Il m'aime, ma mère! avez-vous oublié que mon cœur ne peut être à lui, qu'un autre... vous m'y forcez... — Explique toi Hélène; ton cœur eſt oppreſſé, répands-le dans le mien. — N'accusez que vous, que votre cruauté... ah! ma mère, pardonnez à mon égarement... ſi vous saviez... oui, vous m'êtes chère, & cet amour met le comble à mes souffrances.

Le lord paroît: il se réunit à sa femme pour prodiguer

prodiguer les carreſſes les plus touchantes à la malheureuse Hélène, qui laiſſoit voir tout le désordre de son ame. Ses parens attribuoient cette révolution subite à la tendreſſe d'une fille qui se trouve enlevée du sein de sa famille pour être soumise à d'autres loix, à d'autres devoirs. La jeune Lady se rejettoit sans ceſſe dans leurs bras, & pleuroit amérement; vingt fois son secret avoit volé sur sa bouche, & son cœur aſſailli de tant d'orages contraires, avoit été sur le point d'éclater; elle alloit parler : l'idée qu'elle exposoit son amant, étoit seule capable de la retenir. Quel bouleversement dans tous ses sens, quand le moment fut arrivé, où selon l'usage de son pays, elle devoit recevoir la bénédiction de son père & de sa mère ! c'eſt alors que sa voix se perd dans les sanglots; il lui échappe des cris; elle ne peut quitter les bras de ses parens; elle tombe en défaillance; on eſt obligé de la transporter dans sa chambre, où, revenue de son accablement, les domeſtiques la laiſſent pour se livrer au repos.

Le repos ! il n'étoit plus fait pour cette infortunée ! voilà les suites des paſſions ! & que l'on vante encore les douceurs & le plaiſir d'aimer ! Malheureuse jeuneſſe ! reconnoiſſez la source de vos funeſtes égaremens, d'autant plus cruels que le danger, & souvent le crime même sont cachés sous le charme des plus flatteuses illuſions.

La jeune lady eſt sortie de cette espèce de sommeil de douleurs; quel spectacle pour ses regards,

quand elle envisage toute la profondeur de l'abîme, où elle court se précipiter! Fille unique, l'amour, la consolation, l'espérance de sa famille, placée par la nature dans un rang, dont l'éclat ne servira qu'à jetter plus de publicité & d'opprobre sur sa démarche, jouissant de l'estime d'autrui, de la sienne propre, jusqu'à ce moment qui va décider du reste de sa vie; tels sont les traits divers du tableau qui frappe Hélène. Eh! que dira l'Angleterre, le monde entier, quand cette évasion sera divulgée! à quels périls ils seront exposés! elle voit tous les malheurs fondre sur sa tête, une destinée pire vingt fois que la mort. S'arracher aux embrassemens de ses parens! pour jamais! quelles images! elle retombe dans l'anéantissement; l'amour se relève dans cette ame agitée par tant d'orages; il y rentre, ou plutôt, il y domine avec plus de force; bientôt elle n'est plus remplie que de Makin; elle ne voit que le sort affreux qui l'attend, si elle balance une minute à le suivre; elle quitte tout; elle immole tout: mais elle vivra avec le seul objet qui l'anime; son amant lui tiendra lieu de tout ce qu'elle aura sacrifié.

La jeune personne fondant en larmes, accablée de l'horreur de sa situation, ne sachant à quel parti s'arrêter, mourante sous tant d'assauts, s'est enfin déterminée; elle étoit couchée à terre, noyée dans les pleurs: elle se lève avec une sorte de transport: — Il s'agit de Makin, de tout ce que j'aime... je suis décidée.

Elle fait un effort sur elle-même, rappelle toute sa fermeté, & ne peut que se traîner vers le lieu du rendez-vous. A quelles nouvelles agitations eſt-elle en proie ! combien de fois elle a détourné la tête pour fixer la vue sur ce château, où elle avoit reçu la vie, où elle ne rentrera plus, où elle laiſſoit son père & sa mère, qui, incapables de soupçonner la fuite de leur fille, réposoient avec sécurité, & peut-être s'occupoient du soin de lui donner de nouveaux témoignages de tendreſſe, quand elle les trahiſſoit, quand elle les exposoit à mourir du chagrin que leur causeroit sa perte ! tous ces traits perçoient le sein d'Helène ; il n'en étoit pas un seul qui n'y portât la mort ; elle arrive à la chapelle, embraſſe les marches de l'autel : — Mon Dieu ! mon Dieu ! j'ai prononcé devant vous mes sermens ; daignez ne me point retirer votre protection : j'ai besoin de tout votre appui ; il n'eſt plus que vous dans l'univers qui puiſſiez me secourir.

Elle ne peut achever ; un torrent de larmes lui coupe la parole. Quelles expreſſions peindroient ce qu'elle éprouve, lorsqu'elle apperçoit son amant ! ses genoux chancellent ; elle voudroit parler : sa bouche demeure entr'ouverte ; venez, lui dit le jeune homme impatient de l'arracher de ces lieux, jettez-vous dans mes bras, adorable Hélène : on nous attend ; tout eſt prêt ; allons : — Où me conduisez-vous ?.. je vais... — Il n'y a pas à différer d'un moment ; le jour ne tardera point à paroître,

&... vous m'aimez, divine Lady ! vous me l'avez juré. — Si je vous aime ! ô ciel... mais Makin...— Songez que j'ai su me soustraire à nos tyrans, que le temps presse, que mes jours... — Vos jours, cher amant ! je vous suis.

Hélène tombe dans les bras du page, en poussant un cri lugubre; on diroit que son ame va la quitter; il la soutient, ou plutôt il la porte sur une échelle; ils sont de l'autre côté de la muraille. Makin continuoit d'appuyer sa malheureuse amante, toujours prête, à chaque pas, à rendre le dernier soupir; ils ont gagné le bord de la mer; en effet un esquif préparé les attendoit; plusieurs amis du jeune homme s'étoient engagés à lui prêter leur assistance; ils devoient se hâter de quitter les rivages de l'Angleterre; une traversée de huit ou dix lieues les mettoit à l'abri de toute poursuite dans un port de France.

Les compagnons de Makin ne se présentent point; les ténèbres s'éclaircissoient; des lumières qui brilloient dans le château, annoncent qu'il y avoit déjà des domestiques levés. Makin consterné, s'adressant à Hélène : — Mes amis auroient-ils craint de me servir? chère épouse (car nous sommes liés l'un & l'autre par des nœuds que le ciel a serrés lui-même), sachons nous passer de l'amitié; que l'amour nous suffise ! ce n'est pas le premier miracle qu'il aura produit; donne-moi la main; entrons dans cette barque : je me charge de la conduire; &

aussi tôt il embrasse Hélène avec violence, l'enlève du rivage, & la pose effrayée & tremblante, sur un banc qui se trouvoit dans la chaloupe. La jeune personne, à l'aspect de cette vaste plaine liquide, qu'elle n'avoit contemplée que du haut des murs du château, sent augmenter son trouble. — Ne crains point, maîtresse adorée : il ne faut qu'une heure tout au plus pour nous affranchir du péril, & l'amour veillera sur nous, n'en doute point... — Makin, me voilà donc à vous ! plus de père ! plus de mère ! plus de patrie ! tout vous est sacrifié, ma tendresse pour ma famille, mon pays, mon existence, que dis-je, ma réputation... & peut-être c'est ici mon éternel adieu !

La voix d'Hélène est étouffée par les sanglots : sans cesse elle considéroit la mer, les vagues écumantes qui se chassent, qui se brisent successivement; elle rejettoit ensuite ses regards vers la maison paternelle; lorsque ce dernier objet a disparu à ses yeux, qu'il ne lui est plus permis enfin de l'appercevoir, il lui échappe un long gémissement; elle va se précipiter dans les bras du page : — Il n'y a plus à hésiter, tout est prévu & fixé sans retour. Sois donc mon époux, sois le maître absolu de ma destinée; ce n'est plus que pour toi, que pour toi seul qu'Hélène veut vivre & mourir.

La France se montroit aux regards avides de Makin; ils y touchoient; ils se voyoient dans le port, délivrés de tout danger & de toute appréhen-

sion, pouvant goûter les plaisirs de l'indépendance, & se livrer tout entiers à leur amour; un ouragan s'élève; le ciel se couvre de nuages; la mer se courrouce; bientôt les flots s'enflent, mugissent; un orage s'annonce; il s'accroît; il s'étend; il a enveloppé tout l'hémisphère; le jeune homme redouble d'efforts, & tente d'atteindre la côte où ses yeux étoient attachés, & qui sembloit s'éloigner; Hélène donnoit toutes les marques de consternation qui peuvent échapper à une jeune personne, pour la première fois transportée sur un élément si redoutable. Le page avoit à la fois la barque à diriger, & son amante à rassurer; il n'envisageoit que la seule Hélène, que le péril qui la menaçoit; la tempête augmente & se déploie dans toutes ses fureurs; le misérable esquif, jouet des vents & des ondes, à chaque instant est prêt à s'entr'ouvrir; Makin adressoit au ciel les plus ferventes prières.

Ils ont entièrement perdu la terre de vue; ils ignorent où leur destinée les emporte; ils ne contemplent plus qu'un vaste tombeau; cependant le jeune homme, à chaque regard qu'il portoit sur sa maîtresse, essayoit de rappeller ses forces. De quoi l'amour n'est-il point capable! il élevoit cet infortuné au-dessus de l'humain, & lui faisoit opérer des prodiges inconcevables. Pour la fille du lord Dorset, elle ne sentoit plus l'horreur de sa situation; sans mouvement, étendue aux pieds de son amant, elle lui offroit l'affreuse image d'une personne expirée;

accablé de ce spectacle, Makin s'écrie! allons, je n'ai pu vivre avec toi! du moins nous mourrons ensemble!

Il dit, & se jettant sur le corps d'Hélène qu'il embrasse, il veut lui consacrer son dernier soupir.

Il y a des instans où l'on seroit tenté de croire que l'amour est un Génie bienfaisant, qui veille sur le sort de ceux qu'il a séduits. Par un évènement surnaturel, la barque avoit résisté à tous les assauts de la tempête, qui à la fin s'étoit calmée; le jour commençoit à luire. Makin r'ouvre les yeux; il est frappé de son retour à la vie. Ses premiers regards se sont arrêtés sur Hélène, toujours demeurée à ses pieds; il la serre dans ses bras, cherche à rappeller son ame fugitive; il ne sauroit croire qu'elle n'est plus; effectivement il l'entend pousser un soupir: — Tu vis, chère maîtresse de mon cœur! ah! reste contre ce cœur qui t'adore; puises-y de nouveaux feux, de nouveaux sentimens; ma chère Hélène, relève ta paupière, vois du moins ton amant, ton mari; qu'il goûte encore la consolation de te parler, de t'assurer de sa tendresse! hélas! que ce soit moi qui expire le premier?

Hélène reprenoit insensiblement la connoissance: Makin n'attachoit les yeux que sur cet unique objet; il s'écrie, transporté de joie; il rend graces au ciel; il nomme cent fois sa femme, & la presse contre son cœur; elle a revu la clarté: — Makin; nous vivons encore! & où sommes-nous? Il lui échappe

un geſte de terreur, lorsqu'elle se retrouve au milieu d'une étendue immense d'eau, dont ses regards, le plus loin qu'ils puiſſent se porter, ne découvrent point les bornes. Rien que le ciel & la mer qui absorbent sa vue.

Un vent rapide redoubloit la vîteſſe de la barque. Il sembloit à Makin qu'il n'avoit plus de dangers à craindre : Hélène jouiſſoit de la lumière; il poſsédoit son amante, son épouse; il tenoit dans son sein tout ce qu'il adoroit; il n'envisageoit point un abîme épouvantable, ouvert à chaque inſtant pour les engloutir; il se cachoit que son unique reſſource étoit quelques misérables planches mal liées qui les emportoient, incertains où le ciel avoit marqué leur tombeau, mais ils s'y voyoient précipiter. Cependant le jeune homme ose encore s'armer de courage; il avoit eu soin d'amaſſer quelques proviſions; il engage Hélène à prendre de la nourriture; ils cèdent au besoin preſſant de la faim : tant la nature s'occupe de notre conservation, même au milieu des plus grands périls qui nous menacent.

La fille du lord Dorset ne partageoit point la fermeté de son amant : — Qu'allons-nous devenir? où se termineront nos maux! — Chère Hélène, sur quelque rivage que le sort nous jette, s'il m'eſt permis de t'y répéter tous mes sermens de t'aimer, de n'aimer que toi, me plaindrois-je de ma deſtinée? hélas! faut-il que ce soit Makin qui trouble la tienne, qui t'enlève à un état brillant! Hélène alors l'interrompoit;

l'interrompoit : tu m'aimes, qu'aurois-je à regretter?.. mes seuls parens... elle se tait à ces mots, comme appréhendant d'affliger son amant : mais elle ne peut repouſſer ses larmes.

En effet, le père & la mère d'Hélène, méritoient bien son amour & ses regrets. Quel coup les avoit frappés, quand on leur vint annoncer, à leur réveil, qu'on ne trouvoit point la jeune lady dans son appartement, & qu'elle étoit disparue ! On emploie toutes les perquiſitions ; il n'eſt point de quartiers, point de petites rues de Londres qu'on ne viſite ; on dépêche des émiſſaires dans les différens ports de l'Angleterre ; on ne peut ſaiſir la moindre lueur. Le lord Dorset, n'eſt donc que trop aſſuré que sa fille lui eſt enlevée pour jamais : cruelle certitude pour un père ! sa femme & lui s'accabloient à ce sujet des plus vifs reproches ; ils s'accuſoient mutuellement d'avoir voulu forcer l'inclination d'Hélène, & ces infortunés finiſſoient par confondre leurs gémiſſemens & leurs larmes. Dorset renonça bientôt à la société ; il écarta surtout de sa maison, son frère, qui lui étoit devenu en horreur. C'étoit cet homme inflexible qui avoit plongé Makin dans une prison, & cet acte de rigueur étoit la source des pleurs éternels que devoient verser le lord Dorset & son épouse.

Pluſieurs jours s'étoient écoulés ; nulle terre ne s'offroit à la vue de nos amans fugitifs ; l'onde continuoit d'emporter la barque. L'espérance, cette

foible lueur qui luit encore pour les malheureux, commençoit à ne plus faire illusion au jeune homme. Pour comble d'infortune, les provisions s'épuisoient; la faim bientôt vient se joindre à toutes les calamités qu'éprouvoit ce couple misérable. Hélène ne parloit plus; ses larmes étoient taries, & elle attendoit la mort, avec une espèce de résignation, à côté de Makin, qui partageoit l'excès de son accablement. Quel spectacle pour un cœur qui sait aimer! une femme adorée, consumée de besoin, & ne pouvant desirer que la destruction la plus prompte. Son amant enfin sent ses forces s'éteindre; il ne peut que regarder continuellement Hélène; ses yeux, son ame y sont attachés; il reste immobile de douleur, & se laisse aller sur le corps de son épouse mourante.

Un bruit épouvantable & inattendu, arrache

Un bruit épouvantable, &c. Cette singularité n'est point un jeu de l'imagination. Le fait est véritable; je l'emprunte de l'*Histoire générale des Voyages*. Les Portugais qui prétendoient connoître ces mers, répétoient avec complaisance que, dans cet endroit de l'Océan, « on voyoit continuellement des ténè-» bres impénétrables, qui s'élevoient de la mer jusqu'au ciel, » que jamais on ne s'appercevoit qu'elles diminuassent, & » qu'elles paroissoient gardées par un bruit effrayant qui ve-» noit de quelque cause inconnue ». On supposoit que ces ténèbres amoncelées cachoient l'ouverture d'un abîme sans fond, que les gens crédules regardoient comme un des gouffres de l'enfer. « D'autres soutenoient que c'étoit l'ancienne île de

tout-à-coup ces deux créatures malheureuses à une espèce de léthargie, qui ne différoit guères du trépas. Cette suspenſion des sens seroit-elle un bienfait de la nature, dont toutes les vues semblent ne tendre qu'à guérir nos maux, ou à nous endormir du moins sur leur atteinte, ſi elle ne peut y remédier? Makin & Hélène, l'un & l'autre à la fois, ont relevé leur paupière appésantie : qu'ont-ils entendu? qu'ont-ils envisagé? un bruïſſement lugubre, tel que celui que produiroit une réunion de torrens qui iroient se précipiter & se perdre dans le vaſte abîme des mers, une immense colonne de ténèbres, pour ainſi dire palpables, qui sortoit de

---

» Cipango, que le ciel ſe plaiſoit à tenir enveloppée d'un » voile myſtérieux, dans laquelle on étoit alors perſuadé que » les évêques Eſpagnols & Portugais, s'étoient retirés avec » d'autres Chrétiens, pour ſe garantir de l'eſclavage & de » l'oppreſſion des Maures; on ajoutoit qu'on ne pouvoit en- » treprendre ſans crime, de pénétrer dans un ſecret ſi divin.» Zarco, que le prince Henri de Portugal avoit chargé de découvertes intéreſſantes, conſulte moins les bruits populaires, que quelques foibles idées de phyſique, auſſi sûres que le pouvoit permettre l'ignorance de ces temps : il avoit compris que cette obſcurité profonde annonçoit néceſſairement une terre couverte d'épaiſſes forêts, qui entretenoient une humidité continuelle; que de-là il en réſultoit ce brouillard ténébreux, l'objet de ces terreurs abſurdes : Zarco s'abandonne donc à ſes conjectures; il tourne la proue de ſon vaiſſeau vers l'ombre la plus noire; à meſure qu'on avançoit, elle devenoit encore plus

la profondeur des eaux, & montoit jusques au ciel; les poëtes n'ont pas répandu plus d'horreur sur l'entrée du gouffre infernal. Le bruit devenoit plus fort, ainsi que l'obscurité augmentoit, à mesure que l'esquif approchoit. Le premier mouvement du jeune homme, est d'embrasser sa compagne avec transport : — Ma chère Hélène, c'est donc ici que le ciel a marqué le terme d'une déplorable vie! ferme les yeux, & jettons nous tous deux dans cette épaisseur d'ombres funèbres; c'est la nuit même de la mort : il est temps de nous y plonger. Hélène effectivement s'étoit voilé le visage pour se dérober le spectacle de sa fin, & elle avoit couru dans les bras de son amant.

épaisse; l'intrépide Portugais s'enfonce dans cette nuit effrayante; on entend un mugissement lugubre qui se répand dans toute l'étendue de l'horison; l'équipage dans la consternation, ne pousse qu'un seul cri, tant ils étoient épouvantés! ils croyent découvrir des géans d'une hauteur prodigieuse (ils reconnurent depuis, que c'étoient des rochers). Zarco insensible aux prières, aux larmes, aux gémissemens, poursuit sa route. Les matelots ne doutent plus qu'ils ne courent se précipiter dans la bouche même de l'enfer. A quels différens transports ils se livrent, quel est l'excès de leur joie, lorsqu'après avoir pénétré cette obscurité qui s'éclaircissoit à vue d'œil, ils touchent à une terre dont l'aspect les enchante! C'est ainsi qu'un grand homme fait s'élever au-dessus de la multitude; Zarco timide, ou ignorant, le vulgaire pourroit croire encore aujourd'hui que c'étoit-là une ouverture de l'enfer, comme la populace d'Irlande en fait les honneurs au trou de Saint Patrice.

Au moment où l'on auroit dit que la barque alloit s'engloutir, elle trouve un corps solide qui oppose de la réſiſtance : elle s'y brise; Makin tenoit toujours la jeune lady serrée étroitement contre son cœur; il eſt jetté sur une terre, dont ses pieds cherchent à s'aſſurer; il ne sait ſi c'eſt un écueil plus funeſte pour eux que le précipice où ils s'abîmoient; il s'avance d'un pas craintif, & suspendu, au milieu d'une profonde nuit; il étend une de ses mains tremblantes pour s'éclaircir où il peut être; il croit toucher à des animaux, dont la peau repouſſe son doigt timide; il veut parler : un retentiſſement sépulcral, comme l'écho d'une longue caverne, lui rapporte ses accens; il saiſit le dernier refuge de l'homme malheureux, & celui sans doute qui le trompe le moins : il invoque le secours du ciel; Hélène reſtoit dans ses bras; il n'osoit s'aſſurer ſi elle respiroit encore.

Quelques heures se paſſent dans cette ſituation inconcevable; aurions-nous perdu la vie, s'écrie-t-il? & serions nous descendus dans ces lieux de désolation éternelle? Il poursuivoit son chemin, toujours plus agité, plus égaré, plus rempli d'une terreur funèbre; un pâle rayon de la lune a répandu tout-à-coup aſſez de clarté, pour laiſſer entrevoir les objets : il apperçoit un corps humain d'une

Il apperçoit un corps humain, &c. On a tranſporté ici une de ces cavernes, qu'on trouve dans l'île de Ténériffe : ce ſont des ſouterrains creuſés depuis long-temps dans les rochers, ou l'ou-

ſtature surnaturelle, qu'il reconnut dens la suite avoir plus de quinze pieds de hauteur. Le jeune homme reſte immobile d'effroi; une sueur froide coule de tous ses membres. Il n'échappoit aucun geſte, aucune parole à ce corps, dont les yeux étoient fermés; le clair de lune devient plus lumineux. Makin veut détourner la vue, & il diſtingue au loin, une longue file de cadavres, les uns debout, comme celui qu'il venoit d'envisager, les autres couchés sur des espèces de treteaux de bois, & enveloppés de peaux de chèvre: il pouſſe un cri d'effroi; sa malheureuse compagne relève soudain la tête, & saiſie

---

vrage de la nature. C'eſt-là que les anciens Guanches, habitans originaires de l'île, enterroient leurs morts; ils y ſont couſus dans des peaux de chèvre; ces peuples poſſédoient le ſecret d'embaumer les corps, de façon qu'il s'en eſt conſervé juſqu'à ce jour, malgré l'écoulement d'un nombre de ſiècles. Ces eſpèces de momies ſont les unes debout, les autres étendues ſur des lits formés d'un bois, que les Guanches avoient ſu rendre ſi dur, qu'il n'y a point de fer qui puiſſe le percer; quelques-uns de ces cadavres, ſont d'une hauteur démeſurée, ce qui pourroit faire croire que l'opinion de certains naturaliſtes ſur l'exiſtence des géans, n'eſt pas dépourvue de vraiſemblance. On a découvert dans une de ces caves funéraires, la tête d'un Guanche, qui avoit quatre-vingts dents, & il étoit haut de plus de quinze pieds.

On peut ſoupçonner que cette nation étoit une colonie d'Egyptiens; la raiſon, qui appuyeroit cette conjecture, eſt cette coutume & ce ſecret d'embaumer les morts, que les Guanches ſemblent tenir de leurs fondateurs.

de terreur, se rejète dans les bras de son guide.

Cependant Makin ne perdoit point courage : il continuoit sa route ; il sentoit des ossemens se briser sous ses pas ; il croyoit en entendre sortir des sons lamentables ; le jour commençoit à naître.

Makin est enfin hors de ces lieux ; un spectacle bien différent a frappé sa paupière fatiguée de tant d'objets lugubres ; il s'écrie transporté : Hèlène, regarde, regarde ! cette misérable créature semble renaître à cette voix si touchante pour son cœur ; elle lève les yeux : quel tableau a succédé à ces images d'horreurs ! on diroit qu'un enchanteur bienfaisant, par une heureuse magie, a changé cet antre de la mort en un séjour céleste ; les deux amans demeurent dans l'extase ; un ciel pur & serein brille sur leurs têtes ; les parfums les plus délicieux

---

En un séjour céleste, &c. L'île de Madère, en effet, est le séjour peut-être le plus délicieux de l'univers ; elle est située à trente-deux degrés de latitude du nord, & soixante-dix lieues de Ténériffe au nord-est, son circuit est d'environ trente lieues ; son nom lui vient de la multitude d'arbres de toute espèce, dont elle étoit couverte. On prétend que les Portugais mirent le feu à cette vaste forêt, & que l'incendie subsista l'espace de sept ans. Cette île produit aussi une extrême abondance de fruits. Les premiers Européens qui y abordèrent, furent étonnés de voir quantité d'oiseaux d'une forme nouvelle, qui vinrent se percher sur les mâts de leurs vaisseaux, sans donner aucune marque de frayeur. On en vante un qui est fort petit, & de la couleur de l'hirondelle, avec une tache noire &

surprennent leur odorat; ils admirent les diverses nuances d'une verdure fraîche & éclatante, dans la forêt immense, dont il sont environnés; ils ont reconnu quelques arbres, comme le cèdre, le cyprès, le palmier, le pin, le grenadier, l'olivier sauvage, le bananier, &c. un nombre d'oiseaux animoient cette scène pittoresque; ils font entendre leur ramage varié; ils déployent, en se jouant, toute la richeſſe de leur plumage, & viennent sans crainte voltiger & gazouiller autour du couple étranger; mille ruiſſeaux plus étincelans que le criſtal, entourent une infinité de bosquets, dont la fraicheur semble se faire goûter à la vue; on respire sur-tout un air d'une douceur raviſſante; la terre offre des tapis de fleurs de toute espèce : on

---

ronde au milieu de la poitrine; ſon chant eſt mélodieux, mais s'il eſt renfermé dans une cage, il meurt en peu de temps. Le ciel, à Madère, eſt preſque toujours clair & ſerein. C'eſt vers cette partie du monde que les anciens avoient placé leurs champs élyſées. Les hauteurs ſont couronnées de bois magnifiques; les vallées n'offrent de toutes parts que de riantes moiſſons, des bocages qu'arroſent des ſources jailliſſantes, qui y répandent une éternelle fraîcheur, des berceaux d'orangers, dont les parfums ſe joignent à la douceur admirable de l'air; c'eſt dans cette ſorte de paradis terreſtre, que naît la fleur immortelle, qui étant cueillie, dure pluſieurs années ſans ſe faner; elle croît comme la ſauge, & la fleur reſſemble à celle de la camomille. Les roſiers fleuriſſent à Madère, dans la ſaiſon de Nivoſe, &c.

pourroit

pourroit comparer ce séjour délicieux, à ces brillans jardins d'Eden, si vantés par nos Poétes.

Makin ne sort de l'enchantement où tous deux étoient plongés, que pour tomber avec précipitation sur ses genoux : mon Dieu, s'écrie-t-il, en tournant les yeux au ciel, seul arbitre de nos destinées, reçois pour tribut de reconnoissance notre premier soupir ; nous te devons une seconde fois la vie ; c'est ton bras tout-puissant qui nous a tirés des gouffres de la mort, qui nous a portés sur ce rivage ; je sens, à ce miracle, ta providence admirable ; oui, c'est toi, mon Dieu, qui nous conduis sur ces bords étrangers, loin des persécuteurs, loin des cruels qui vouloient rompre des nœuds que sans doute ta main même a formés ; Hélène, c'est ici qu'il nous sera permis de vivre l'un pour l'autre, de nous aimer ! Maîtresse adorée, poursuit Makin, avec tout l'enthousiasme de l'amour, & en courant dans les bras d'Hélène, je te renouvelle mes sermens de t'avouer pour mon amante, pour mon épouse, pour la femme de mon cœur, choisie par le ciel pour partager mes plaisirs, mes peines, mon ame entière ; il faut croire que cette île est habitée, à en juger par ce souterrain funèbre, dont nous venons de sortir ; nous avons laissé les monstres en Europe : peut-être trouverons-nous ici des hommes ; s'il s'en trouve qui professent notre auguste religion, je t'engage ma promesse, de consacrer les vœux du plus ardent, du plus pur amour,

par les cérémonies que notre sainte loi nous ordonne : vas, Hélène, ne crains point, ce n'eſt pas à ton amant d'être impoſteur & parjure !

Depuis cette époque, ils vivoient en époux; ils se nourriſſoient de fruits, de poiſſons, de chèvres sauvages, d'oiseaux; ils n'avoient point de peine à se rendre maîtres de ces derniers : ils étoient ſi peu farouches, qu'ils sembloient chercher la main qui leur préparoit la mort.

C'eſt dans ces occaſions que le malheur eſt père de l'induſtrie; Makin & sa compagne s'étoient prescrit leur genre de travail : l'un s'étoit chargé des opérations qui exigent de la force; l'autre s'occupoit à ce qui concernoit la nourriture & les embelliſſemens de leur cabane; Hélène cueilloit les fleurs, les fruits, & Makin alloit à la chaſſe, à la pêche, &c. Il avoit su tirer du feu d'un cailloux, se conſtruire une espèce de hutte couverte de branches de bananiers : mais plein de religion & de reconnoiſſance pour les bienfaits de l'Etre suprême, avant de songer à se faire une demeure, il avoit élevé un autel de gazon, sur lequel étoit placé une croix de bois; c'étoit-là que le couple solitaire venoit, tous les jours, au lever du soleil, renouveller ses hommages envers un Dieu protecteur; ce soin religieux précédoit leurs divers exercices; Makin avoit mis au bas de la croix, une inscription : elle contenoit en peu de mots, les détails de l'évènement qui les avoit amenés dans l'île; cette ins-

cription finiſſoit par une courte invitation aux chrétiens, s'il en abordoit dans le même lieu, & que les deux époux fuſſent morts, d'y bâtir une église sous le nom de *Jeſus Sauveur :* il avoit eu soin auſſi de creuser aux pieds de cet autel, une foſſe préparée à recevoir son corps & celui de sa femme, quand le ciel les rappelleroit à lui.

Makin, enhardi dans ses courses, pénétroit toujours plus avant cette contrée sauvage : quelle fut sa surprise, de ne découvrir aucune trace d'homme vivant ! cependant la caverne sembloit atteſter que que ce pays étoit habité; peut-être étoit-ce un lieu deſtiné aux sépultures, comme autrefois en Egypte, on avoit consacré un terrain à la cendre des morts : mais c'étoit inutilement que Makin retournoit sans ceſſe à la caverne; il ne saiſiſſoit aucun indice qui pût lui faire croire que cet endroit étoit le dépôt des dépouilles mortelles. Enfin, disoit-il à sa femme, il n'eſt plus poſſible d'en douter : nous sommes les

---

Jeſus Sauveur, &c. L'anecdote eſt vraie, Makin fut inhumé au bas de la croix, & on y bâtit une égliſe ſous cette invocation.

Comme autrefois en Egypte, &c. Il y avoit près de Memphis, un champ d'une étendue conſidérable où l'on enſeveliſſoit les morts; la mythologie égyptienne avoit placé-là le fleuve du Styx, la barque de Caron, & toutes les ſombres illuſions du paganiſme; on tire encore de ce terrain, une infinité de momies, qui ſont à la vérité moins eſtimées que celles qu'on trouve dans les pyramides.

seuls êtres humains qui vivions dans ce séjour. C'eſt donc ici, ma chère Hélène, notre patrie, notre empire, notre univers; nous ne voyons que nous seuls sur cette terre, où tout semble n'être fait que pour notre usage & nos plaisirs; c'eſt pour nous que s'élèvent ces beaux arbres qui nous protègent de leurs rameaux épais, que mûriſſent ces fruits succulens, que s'exhalent ces fleurs parfumées, que chantent ces oiseaux ſi mélodieux; c'eſt pour nous que jailliſſent ces sources étincelantes; nous sommes nos rois, nos sujets; la société conſiſte en nous deux; occupons-nous donc de l'unique soin d'aſſurer notre bonheur. Quand le soleil vient nous remontrer son disque éblouiſſant, disons-nous que nous nous aimons; quand il va s'éteindre dans des flots d'azur, d'or & de pourpre, redisons-nous que nous nous aimerons encore davantage, lorsqu'il reparoîtra; Hélène, te reſſouviendrois-tu de l'Europe, de l'Angleterre? pour moi, près de toi, & toujours plus épris de tes charmes, j'ai tout oublié; je n'exiſte que pour la seule Hélène, & je ne forme aucun regret... — Aucun regret, Makin! — Que veux-tu dire, adorable épouse? parle, des larmes coulent de tes yeux? eſt-ce que l'amour ne te suffit point? — Aſſurément, cher époux, je crois avoir prouvé que l'amour étoit tout pour moi, mais...

Hélène semble vouloir reprendre l'aveu qui alloit lui échapper. — Explique-toi, ma chère amie: aurois-tu des secrets pour le plus paſſionné des

amans? ne crains point, rejète tout déguisement : tu aurois encore des desirs à former? — Makin... mes parens... quel chagrin ma fuite leur aura causé! ils seront expirés de douleur! Hélène, (interrompt vivement son mari) que tu sais aimer bien moins que moi! & quel autre objet qu'une femme que j'idolâtre, a mes pensées, mes sentimens, toute mon ame? ma famille, mes concitoyens, ma patrie, le monde entier s'eſt évanoui à mes yeux; c'eſt mon épouse, mon amante seule que j'envisage & que j'aime. Dis-moi, Hélène, n'eſt-ce pas à tes pieds qu'eſt la fortune, le bonheur, l'exiſtence? tu parles de tes parens? les inhumains! ils ont été nos plus ardens ennemis! pourquoi se sont-ils plû à nous tyranniser? pourquoi vouloir diviser deux cœurs que le ciel lui-même avoit aſſociés? hélas! tu serois encore dans leur sein... Mais banniſſons toute image affligeante; hors de cette île, il n'y a plus d'univers; tout ce qui nous avoit attachés jusqu'ici, n'étoit qu'un amas de songes & de vaines illuſions; nous habitons le séjour de la vérité, de la tendreſſe pure & conſtante; abandonnons-nous à la bienfaisance céleſte; n'eſt-ce pas d'elle que nous tenons la félicité que nous goûtons sans remords & sans trouble? Hélène, aime-moi comme je t'aime, & tu n'auras qu'à remercier le ciel, qui approuve notre tendreſſe; pouvons-nous en douter, sans nous rendre coupables de la plus noire ingratitude?

Les deux époux répétoient souvent ces entretiens

ſi doux pour le véritable amour ; leur habitation réuniſſoit tous les agrémens, toutes les richeſſes sans faſte de ce séjour enchanté ; la description d'un semblable asyle, auroit bien de quoi exercer le talent d'une imagination brillante. La cabane étoit ſituée sur une hauteur qui dominoit la mer ; on y arrivoit par des allées d'orangers & de limoniers ; des berceaux composés d'arbuſtes odoriférans l'entouroient ; dans ces climats heureux, l'arbre porte à la fois la fleur & le fruit ; une verdure telle qu'aux plus beaux jours de printemps, revêtiſſoit de longs tapis à perte de vue, & elle étoit rafraîchie continuellement par des ruiſſeaux d'eau vive, qui renfermoient une infinité de petits poiſſons inconnus en Europe. Quand le soleil venoit darder ses rayons sur cette profuſion des trésors de la nature, on découvroit une diverſité d'objets, d'où résultoit un tableau admirable. Ces oiseaux que nous nommons serins, & qui sont là, dans le lieu de leur origine, y développoient une douceur de chant, & une beauté de plumage qui s'altèrent, lorsqu'ils sont transportés dans nos pays. Les yeux s'étoient-ils raſſaſiés de ce délicieux spectacle, ils s'étendoient dans le lointain, jusqu'à des montagnes couronnées de sapins, de cèdres, de palmiers ; ils embraſſoient des vallées fertiles & riantes ; ils alloient se perdre dans l'immenſité d'une mer plus unie qu'une glace, & rarement agitée par les tempêtes ; il règnoit presque toujours sur ces bords un vent agréable, qui

rapportoit à la cabane, le tribut de tant de parfums répandus dans cette île. Makin s'étoit fait des habits de peaux de bêtes qu'il avoit tuées à la chasse, & Hélène portoit des vêtemens tissus de plumes choisies des oiseaux les plus rares : elle y ajoutoit des guirlandes formées de la *fleur immortelle*, qui semble être un présent de la nature réservé à ce séjour; elle en entrelassoit dans ses cheveux, qu'elle laissoit flotter sur ses épaules; elle n'avoit d'autre miroir que les eaux limpides, qui serpentoient autour de leur demeure. Makin & sa femme présentoient une fidelle image de l'homme rendu à la simplicité ingénue du premier âge du monde; jamais couple ne s'enivra plus des douceurs de l'amour; le mari paroissoit ne rien desirer. Cependant Hélène cherchoit quelquefois la solitude, & alloit s'égarer jusques dans cette caverne sépulcrale, qui servoit, en quelque sorte, d'entrée à ce pays; c'étoit-là qu'elle alloit nourrir une mélancolie qu'elle s'efforçoit de cacher à son époux, dont elle vouloit ménager la sensibilité; c'étoit-là qu'elle se rappelloit sa patrie, sa famille. Elle devient mère; de nouveaux nœuds l'unissent à son mari; son humeur est moins sombre; l'amour maternel réunit peut-être toute la force des divers sentimens; elle met au jour un fils qui fut suivi de huit autres enfans.

Il y avoit près de dix ans qu'Hélène & Makin habitoient cette espèce de désert préférable à tous ces pays où abonde une société divisée par les in-

térêts les plus opposés, & infectée des vices les plus inhumains; Makin vivoit au sein de sa petite famille, comme un roi bienfaisant & environné de son peuple; c'étoit lui qui instruisoit les garçons; l'éducation des filles regardoit Hélène. Cependant Makin s'attachoit à donner aux uns & aux autres les grands principes de la religion & de la morale; il leur enseignoit avec soin les préceptes sacrés de l'évangile, leur témoignoit ses regrets de ne pouvoir mettre entre leurs mains, ce livre, digne monument de la sagesse d'un Dieu, qui semble l'avoir écrit lui-même; il leur faisoit goûter les devoirs de l'humanité, qui sans contredit, sont autant de plaisirs pour les cœurs vraiment sensibles. Du moins, mes amis, disoit ce père vertueux à ses enfans, puisque le sort nous refuse le secours des ministres de notre culte sacré, élevez vos ames à l'Auteur suprême, qui doit vous être bien plus cher que moi: demandez, priez que le ciel, par un évènement heureux, nous envoye quelques-uns des interprêtes éclairés de notre auguste religion; en attendant ce bienfait de la Providence, rempliſſez-vous de l'esprit du christianisme, c'est celui de la vertu même. Croyez que notre loi; n'est autre que la loi de la nature épurée; interrogez votre cœur: c'est-là que sont tracés en caractères ineffaçables, vos obligations envers Dieu, envers votre mère & moi, envers tous les hommes.

Makin ne leur cachoit pas, qu'il existoit d'autres humains; il leur avoit même donné une idée

idée suffisante de divers royaumes de l'Europe.

Hélène assistoit quelquefois à ces instructions; elle tombe, un jour, dans la rêverie, à propos des devoirs de l'homme, dont Makin traçoit un tableau raisonné; son mari s'apperçoit de cette révolution subite, & lui en demande la cause : elle le prend à l'écart : voici, lui dit-elle, le sujet de mon embarras, je puis dire, de mon chagrin. Si personne n'aborde à ces côtes, & que nous restions isolés, tels que nous le sommes, comment nos enfans contracteront-ils des mariages? l'homme & la femme sont appellés par la voix de la nature à s'associer; c'est le ciel même qui a imprimé à tous les êtres, le desir & la faculté de se perpétuer : mais le christianisme s'oppose à l'union conjugale des frères & des sœurs; manquerons-nous à cette règle de notre culte? Makin ne savoit trop que répondre à cette objection : il partageoit la répugnance & les scrupules fondés de sa femme. Il faut croire, disoit-il, que ce Dieu qui nous a conduits & qui nous protège en ces lieux, nous donnera un nouveau témoignage de sa bienfaisance, qu'il ne permettra point qu'une des règles de sa loi soit transgressée; nos enfans ne touchent point encore à l'âge qui exigera ces réflexions & ces alarmes, & peut-être un nouveau miracle nous enverra-t-il dans cette île quelques étrangers, avec lesquels nous partagerons notre petit domaine. Ces enfans étoient au nombre de cinq garçons & de quatre filles, quand Makin

auroit formé le projet de les unir, il étoit impoſſible d'admettre l'égalité, il auroit fallu qu'il y en eût un qui voulût se dévouer au célibat. Cette famille charmante faisoit les délices de ses parens; elle ne quittoit jamais sa mère, & recherchoit inceſſamment ses tendres careſſes. Ils commençoient déjà à eſſayer leur foibleſſe, & à ſe former aux travaux champêtres; Makin détachoit les fruits des arbres, tels que des oranges, des bananes; son épouse les recevoit dans des paniers conſtruits des branches les plus souples des arbriſſeaux, tandis qu'à leurs côtés, leurs enfans cueilloient des fleurs; ils en formoient des guirlandes pour embellir la cabane, ou s'amuſoient à prendre des oiseaux qui entroient sans crainte dans de petites cages, que leur présentoit cette jeuneſſe folâtre.

Hélène voyoit croître avec quelque sorte de peine ces innocentes créatures; elle redoutoit toujours le moment, où un âge plus avancé leur feroit reſſentir le pouvoir des paſſions; elle n'entrevoyoit aucun rayon d'espérance: ils devoient vivre & mourir dans cette île, oubliés pour jamais du reſte de

---

Entroient ſans crainte, &c. Voici ce que dit l'Auteur des Voyages: « quelques habitans de l'île de Madère, racon-» tèrent que, dans l'origine de l'établiſſement, on y trouva » un nombre incroyable de pigeons qui ſe laiſſoient prendre » avec un lacet qu'on leur jettoit au cou; & qui ne ſe défiant » d'aucune trahiſon, regardoient ſtupidement l'oiſeleur, tan-» dis qu'il concertoit leur perte. »

l'univers; l'image de ses parens qu'elle ne pouvoit entièrement effacer, altéroit encore les douceurs de la tendreſſe conjugale & de l'amour maternel.

Elle repoſoit auprès de son époux: il lui échappe des cris; Makin conſterné se réveille; il trouve sa femme épouvantée, remplie des horreurs d'un songe. — Cher époux, de quels traits je viens d'être frappée! je voyois.... je voyois mon père & ma mère me tendre leurs bras défaillans du fond d'un abyme; ils imploroient mon secours, me nommoient leur fille; ils s'élevoient, ils sont tombés: leur chûte m'a saiſie d'effroi; je ne sais quel évènement a roulé juſqu'à mes pieds leurs cadavres; je les embraſſois, je les arroſois de mes larmes, quand la force de la douleur m'a arrachée à ce ſommeil ſi cruel... Makin, vous ne doutez pas que je ne vous aime, que je ne sois épouſe tendre, mère attachée à ses enfans, mais je ne puis vaincre le souvenir d'une famille... comme je l'ai trompée, trahie, abandonnée! hélas! peut-être ils expirent en ce moment, en accuſant

---

A ce ſommeil ſi cruel, &c. Je ſuis bien éloigné de garantir la vérité des ſonges, mais un ſingulier hazard a voulu que quelques-uns fuſſent ſuivis de la réalité. Le malheureux évènement qui vient de ſe paſſer ſous nos yeux, nous offre, à ce ſujet, un exemple frappant: M. de la Motte rêve qu'il voit le miſérable Derues, armé de deux poignards, & égorgeant enſuite ſa femme & ſon fils; peut-être ſans ce ſonge qui lui inſpira une défiance inſurmontable, eût-il été auſſi la victime de ce ſcélérat.

le peu d'amour de leur malheureuse fille! Ah! Makin, Makin rendez-moi mes parens, & je n'aurai plus rien à desirer. — Ma chère Hélène, si vous aviez mon ame, les sentimens que vous m'avez inspirés, notre amour mutuel ne suffiroit-il pas à votre bonheur? Je vous l'ai dit : c'est malgré moi que je vous ai ravie à cette famille, qui cependant a causé tous nos maux. Regretteriez-vous notre patrie, la société, des grandeurs imaginaires, des illusions qui s'évanouissent aux yeux de quiconque cherche à les apprécier? J'avois déjà assez entrevu le monde; pour connoître le peu que nous avons perdu; est-ce dans cette foule d'hommes, divisés par tant d'intérêts contraires que l'on goûte le plaisir de sentir son cœur, la volupté du pur amour, le charme de cette vie innocente, la seule qu'on doive être jaloux d'acquérir & de conserver? Ici, Hélène, nous n'avons point à craindre les révolutions de la fortune, les traits empoisonnés de la calomnie, les blessures si déchirantes de l'ingratitude, les perfidies cachées d'amis trompeurs, la séduction de ces faux plaisirs, qui corrompent l'ame, énervent l'esprit, & dénaturent, en un mot, notre existence. L'avarice, l'envie, la vengeance, l'ambition, le fol orgeuil, tous ces fléaux qui tourmentent le cœur humain, n'ont point profané la pureté de ce séjour; il semble qu'on respire la vertu & la félicité avec l'air délicieux de cette île; nous nous aimerons jusqu'au dernier soupir; ce

sera la main de nos enfans qui fermera nos yeux ; nous leur laisserons les véritables richesses, les seules que l'homme, avant sa dégradation, méritoit de posséder. Bannis donc, ma tendre amie, des souvenirs qui ne font qu'exciter de vains regrets. Voici, encore une fois, notre patrie, notre empire ; nous régnons sur notre famille ; nous vivons au milieu d'autres nous-mêmes ; nous leur serons toujours plus chers, & sans doute, ils seront plus heureux que nous !

Souvent ces entretiens répétés, ne guérissoient point Hélène d'une langueur secrète qu'elle s'efforçoit de cacher aux regards de son mari, & qu'elle auroit voulu se déguiser à elle-même.

Une tempête, ce qui arrivoit, comme nous l'avons observé, assez rarement, vient troubler la sérénité de ce séjour enchanteur ; Makin & sa famille s'étoient retirés dans leur cabane. On étoit au milieu de la nuit ; l'ouragan augmente ; les vagues poussent des sifflemens horribles ; les vents se joignent aux mugissemens des flots ; les arbres tombent avec fracas déracinés. Hélène dont l'ame étoit continuellement ouverte à la sensibilité, s'abandonne à des mouvemens de compassion. Hélas ! disoit-elle, tandis que nous reposons ici tranquillement, il y a peut-être en ce moment des malheureux, exposés aux horreurs du naufrage, des enfans qui se voyent ravir les auteurs de leurs jours, des mères qui pleurent un fils unique !

L'ouragan ne diminua qu'à l'heure où les ténèbres commencent à s'éclaircir. Hélène croit avoir entendu des cris : — Cher époux, m'abuserois-je? des accens plaintifs comme les sons d'une voix humaine, sont parvenus à mon oreille! Makin prête la ſienne : nul bruit ne l'a frappée : — Raſſure-toi, Hélène : ton imagination effrayée te fait illuſion, & pour quels autres humains, cette île seroit-elle abordable? il a fallu un miracle de la Providence pour nous y tranſporter.

A l'inſtant que Makin proféroit ces mots, on diſtingue dans un long éloignement des sons lamentables. Je ne me suis point trompée, s'écrie vivement Hélène: ce sont de misérables victimes de la tempête, qu'elle aura jettées sur ces bords; non, je n'en doute point... Makin, courons... volons à leurs secours.

Makin n'a pas besoin d'être sollicité pour partager les transports de sa senſible épouse; ils se lèvent à la hâte, & se rendent avec leur famille, à la faveur d'uue foible clarté, vers l'endroit d'où partoient ces gémiſſemens touchans; à mesure qu'ils approchoient, ces plaintes devenoient plus articulées; ils précipitent leurs pas, & cèdent à la pitié qui les entraîne; ils apperçoivent un vieillard mourant, étendu au pied d'un arbre; ils se disputent à qui lui procurera le soulagement le plus prompt; ils veulent le relever; ce malheureux ne donnoit aucun ſigne d'exiſtence; sa tête penchoit dans le

sein d'Hélène, qui regarde attentivement, recule de surprise, & accablée, en quelque sorte, par la vivacité de ses transports, tombe, en s'écriant: mon père! Makin consterné, fixe à son tour la vue, & reconnoît le lord Dorset; il se presse de rappeller deux personnes à la vie, le vieillard, & Hélène qui, privée de l'usage des sens, n'avoit point détaché ses bras du corps de son père; elle a repris enfin la connoissance: — C'est mon père que je retrouve !... mon père, écoutez-moi... mon père revivez à ma voix, à la voix d'une fille qui vous a toujours tendrement aimé! elle le serroit contre son cœur, colloit sa bouche sur la sienne, comme pour lui rendre l'ame.

Il échappe au lord quelques mouvemens qui font voir qu'il n'a point perdu la vie; sa fille s'abandonne à toute l'yvresse de son amour, & de sa joie: elle continue d'adresser au vieillard les expressions les plus touchantes; de le réchauffer entre ses bras; vingt fois elle se récrioit: quoi mon père, c'est vous! c'est vous que je tiens dans mon sein! vous m'accorderez mon pardon; vous me rendrez votre tendresse; ah! le ciel vouloit qu'à la fin je fusse heureuse.

Le lord r'ouvre les yeux à la lumière, surpris de se trouver dans les mains de deux sauvages, & de les entendre parler sa langue; à ce nom de père, il est plus étonné; sa vue se fortifie; il arrête ses regards sur Hélène; sa bouche demeure entre-

ouverte; il a peine à s'exprimer: — Ce seroit.... ma chère fille m'auroit secouru !... par quel miracle ! & vous aussi, Makin ! aussi-tôt Makin se prosterne à ses pieds, les embrasse; le lord Dorset laisse couler ses larmes; il reprend : ah ! sachez... sachez si ma femme vit encore; qu'on vole vers elle... Ma mère, s'écrie Hélène, en levant les bras au ciel ! quoi ! ma mère !... j'aurois cette consolation ! Oui, poursuit le lord Dorset, elle vivoit... elle t'aimoit... aussi-tôt Makin laisse le vieillard avec son épouse, & se hâte d'aller s'informer du sort de lady Dorset.

Les enfans qui s'étoient portés plus au loin, reviennent, en disant qu'ils ont trouvé plusieurs personnes couchées sur le rivage, & qui demandent un prompt secours; les vêtemens de cette jeunesse presque nue, étoient composés de feuilles de palmier, que relevoit la parure de quelques fleurs; Makin n'a que le temps de présenter sa famille à son beau-père, toujours plus frappé de ce spectacle: — Mylord, vous voyez mes enfans... vos enfans. Dorset les prend dans ses bras, leur prodigue ses caresses. Il ne laissoit échapper que des mots entrecoupés, tant il étoit encore affoibli ! sa fille le traîne à la cabane; en tournant les yeux vers le rivage.

Makin cependant étoit arrivé près des bords de la mer; il a sous les yeux le tableau de toutes les horreurs qui suivent un naufrage; il entend les divers

divers accens du désespoir ; il voit une troupe d'infortunés qui se livroient à l'excès de la douleur ; les uns embrassoient des corps expirans ; & tâchoient de les rappeller à la vie ; les autres poussoient des hurlemens affreux, & ne pouvoient se détacher de cadavres qu'ils pressoient dans leur sein, & qu'ils arrosoient de leurs larmes. Il y en avoit qui s'adressoient au ciel, & qui l'accusoient de cruauté. Makin apperçoit un grouppe d'hommes occupés à ranimer une femme d'un certain âge qui étoit tombée en défaillance ; il court vers elle : — Mes amis, laissez-moi procurer du soulagement à cette dame, c'est lady Dorset ; c'est lady Dorset, la mère de mon épouse... ma mère... & aussi-tôt il s'élance vers elle, la prend dans ses bras, & lui prodigue tous les secours nécessaires. On avoit regardé Makin comme un des habitans grossiers de cet île : de quelle surprise on est frappé, lorsqu'on l'entend s'exprimer en anglais ! venez, continue-t-il, à ma simple demeure ; vous y trouverez tout ce que pourra vous donner la sensibilité d'un compatriote qui ne sait comment vous témoigner sa joie de vous posséder dans cet asyle.

Lady Dorset, secourue à-propos, commence à respirer ; on l'assied sur une petite tertre de gazon ; effrayée à l'aspect d'un homme couvert de peaux de bêtes, & le prenant pour un barbare qui va la tuer, elle s'écrie d'une voix défaillante : ah ! ôtez-moi la vie, mais épargnez celle de mon malheureux

époux ; où eſt-il ? où eſt-il ?.. Vous ôter la vie, repart Makin, en pleurant ! eh ! ouvrez les yeux, envisagez un infortuné qui implore à vos pieds son pardon, & qui voudroit mourir pour conſerver vos jours ! mylord eſt en sûreté ; vous allez le revoir ; je vous conduirai dans les bras de votre fille... — Mon mari vivant !... dans les bras de ma fille ! Hélène... je la retrouverois !... Qu'entens-je ?.. & qui eſt-ce qui me rappelle à la clarté ? — L'homme le plus repentant & le plus rempli de reſpect, de tendreſſe pour mylord & pour vous... madame... vous ne reconnoiſſez pas le malheureux Makin ?

A ce nom, lady Dorset reſte immobile ; Makin se jette à ses genoux ; cette dame, en soupirant, ne peut proférer que ces mots : en croirai-je mes yeux ? n'eſt-ce point une illuſion ? vous Makin ! vous dans cette île ! & comment ?... ah ! je vous pardonne ; j'oublie tous les maux que vous nous avez causés ; menez-moi... que j'embraſſe ce cher objet de tant de peine ! Makin, aidé de pluſieurs autres perſonnes, porte à sa cabane lady Dorset, qui étoit accablée de tout ce qu'elle éprouvoit ; du plus loin qu'elle apperçoit le vieillard & Hélène, elle ranime ses forces, s'élance des bras de Makin, & va se jetter avec un cri d'attendriſſement, dans ceux de sa fille & de son mari : — Ma fille, ma chère fille !... cher époux ! Ce sont les seules expreſſions qui puiſſent lui échapper.

Ces trois créatures ſi intéreſſantes, se serroient

mutuellement contre leur sein, vouloient parler, & ne pouſſoient que des sons mal articulés ; l'abondance des larmes étouffoit leurs voix ; tout ce qui les environnoit, sembloit s'oublier pour ne se pénétrer que de leur ſituation. En effet, on auroit de la peine à en imaginer une plus propre à émouvoir.

Lorsque mylord Dorset, & mylady sont revenus de cette révolution inattendue, Makin s'adreſſe à ses enfans : mes amis, suivez notre exemple : prosternez-vous avec votre père & votre mère, aux pieds de mylord & de mylady, & que vos pleurs mêlés aux nôtres, obtiennent notre pardon ! Cette famille ſi touchante par son ingénuité, avoit déjà prévenu les ordres paternels. Elle embraſſoit, avec cet air de vérité dont s'embellit la ſimple nature, les genoux du vieillard & de sa femme, qui les eurent bientôt relevés, pour les preſſer dans leurs bras, & les couvrir de leurs larmes.

Makin & Hélène, ainſi que leurs enfans, s'empreſſent à donner à leurs parens & à leurs compagnons, tous les témoignages de tendreſſe que leur permettoit leur état, le lord & son épouse ne sortoient point de leur étonnement ; ils béniſſoient inceſſamment le ciel de cette aventure qui tenoit du merveilleux ; on leur apprêta un repas, tel qu'on en servoit dans le premier âge : ils mangèrent des fruits, & ce que Makin avoit recueilli de sa pêche & de sa chaſſe ; du vin de palmier fut leur breuvage.

Dorset, dont les forces commençoient à renaître, prend le premier la parole, & s'adreſſant à sa fille : — Je ne r'ouvrirai point des bleſſures, qu'il faut que le temps & notre tendreſſe pour toi achèvent de fermer. Peut-être avions-nous trop écouté la sévérité paternelle ; qu'il te suffise de savoir que tu nous étois toujours chère, que ta perte nous étoit toujours nouvelle, que tout m'étoit devenu indifférent, odieux ; hors le souvenir de ma chère Hélène. Eloigné de la société, que j'enviſageois avec une espèce d'horreur, parce que ses préjugés cruels avoient occaſionné ton malheur & le mien, ne demandant qu'à mourir, j'ose pourtant, avant que de quitter une vie importune, former un projet : je conçois le deſſein de faire par moi-même des démarches dont j'avois chargé autrui, & qui n'avoient été qu'infructueuses : la tendreſſe d'un père a des soins bien plus actifs que la vigilance étrangère. Je communique ma résolution à ma femme : elle vole au-devant de mes souhaits. Je fais l'acquiſition d'un vaiſſeau marchand. Mes premières perquiſitions se font en France ; elles sont inutiles. J'apprends que l'on a rencontré sur les côtes d'Espagne, deux jeunes personnes de notre pays, qui, dérobées à la recherche de leurs parens, s'étoient refugiées dans cette contrée, & y vivoient tranquillement ; je ne doute point que ce ne soit Hélène & Makin ; pluſieurs compagnons de voyage me suivent ; nous atteignions un des ports de ce royaume ; une tempête horrible-

nous en écarte; nous errons long-temps sur les eaux; nous touchions à une île qui nous a paru l'endroit le plus agréable de l'univers : bientôt elle s'est cachée à nos regards. Enfin nous sommes précipités sur un rivage hériſſé de rochers; j'ai vu mon vaisseau s'engloutir & disparoître; les trois quarts de l'équipage périr avec lui; voici le peu de monde qui nous reſte, & qui a lutté ainſi que moi contre la mort. Nous avons pris terre à côté d'une longue caverne dont l'entrée seule inspire une frayeur sombre & religieuſe.

Hélène interrompoit le vieillard par les plus tendres careſſes; Makin lui fait à son tour le détail de ses aventures, lui peint son repentir sous les traits

---

Nous touchions à une île, &c. L'île de Saint-Brandon, nommée autrement *San-Borandon* ou *Boranora*. « Ceux qui l'ont » vu, la repréſentent comme un lieu délicieux, où la verdure, » les arbres & toutes ſortes de proviſions ſont en abondance; » on prétend qu'elle eſt habitée par des chrétiens : mais perſonne n'a pu rendre compte de leur pays, ni de leur langage; » les Eſpagnols qui ſont partis pluſieurs fois des Canaries pour » la chercher, n'ont point encore réuſſi à la découvrir. On veut » qu'elle ait ſes jours & ſes temps pour ſe faire voir & pour » diſparoître. Des gens moins livrés à l'amour du merveilleux, » diſent que l'île étant fort petite, & preſque toujours enveloppée de nuages, les courans ne permettent guères, en » effet, qu'on puiſſe en approcher aſſez pour l'appercevoir. » Tout cela a bien l'air d'un roman; il faut mettre cette île enchantée, avec celle de Cipango, dans la claſſe des contes abſurdes des voyageurs.

les plus touchans. Ne parlons plus de nos fautes, replique mylord Dorset; nous avons tous des reproches à nous faire; parlons du plaisir de nous être retrouvés, de notre amour, de vos enfans qui sont les miens. Il faut renoncer à notre retour en Europe, puisque, selon ce que j'apprends, il n'y a point d'espérance de sortir de ce séjour; eh bien! qu'il soit ma patrie & mon dernier asyle! C'est la demeure de tout ce que j'ai de plus cher; près de ma fille & de vous, il me sera aisé d'oublier la terre entière; ne songeons qu'à nous pardonner, qu'à nous aimer. Je vous ai amené une colonie d'honnêtes-gens; ils seront nos amis, notre famille; vos fils me devront des femmes, & vos filles des époux. Puisse le ciel verser ses bénédictions sur ce petit coin du monde! Ma chère Hélène recevra donc mes derniers soupirs!

Makin, dans son récit, avoit passé légèrement sur son engagement avec Hélène, qui n'étoit fondé que sur l'aveu réciproque du cœur, & sur des sermens que la religion & les loix n'avoient point consacrés; mylord en est à peine instruit, qu'il court à un des passagers qui étoit ecclésiastique, il reclâme son ministère: un sceau respectacle a marqué l'union des deux amans; ce nouveau lien met le comble à leur bonheur & à leurs plaisirs purs & inaltérables; la cérémonie s'en est faite avec toute la pompe que permettoit la simplicité de ces bords.

Le lord & sa femme de même que leurs compa-

triotes, ne se laſſoient point d'admirer ces lieux enchanteurs ; ils eurent bientôt oublié l'Angleterre pour un pays si délicieux. Dorset ne comprenoit pas par quel évènement cette île autrefois habitée, à en juger par la caverne sépulcrale, étoit devenue déserte; il lui devoit la prolongation d'une exiſtence agréable, n'étant aſſujetti à aucune des infirmités de la vieilleſſe : auſſi mourut-il comme un fruit mûr qui se détache sans effort de l'arbre qui l'a porté ; on l'ensevelit aux pieds de cette croix où Makin avoit demandé d'être inhumé.

Cette petite peuplade s'étoit soumise volontairement à un syſtême de légiſlation qu'avoit imaginé l'époux d'Hélène ; on auroit dit que l'âge d'or, &

Ces lieux enchanteurs, &c. On ne ſauroit mettre trop tous les yeux la deſcription de ce beau pays. Des Marchands anglais qui y vivoient à la fin du ſiècle dernier, nous en font ainſi une peinture charmante : « là, ils s'aſſembloient entr'eux, ſous des » berceaux d'orangers & de limoniers, rafraîchis continuelle- » ment par des ruiſſeaux d'eau vive ; rien n'approche de la » ſcène qu'ils avoient devant les yeux : les collines étoient » couvertes de vignobles, & les vallées remplies de fruits qui » parfumoient l'air ; les boſquets & les allées d'arbres, jet- » toient de la variété dans cette perſpective, & la rendoient » encore plus riante ; l'air étoit ſerein ; le chant des oiſeaux y » faiſoit entendre une mélodie continuelle ; la mer & les vaiſ- » ſeaux formoient un autre point de vue plus éloigné ; enfin de » quelque côté qu'ils tournaſſent les regards, ils trouvoient » ſans ceſſe de nouveaux charmes dans cette admirable diver- » ſité d'objets, dont ils étoient environnés.

l'innocence du monde primitif s'étoient retirés dans cette contrée, séparée, en quelque sorte, du reste de l'univers ; le culte y étoit enseigné & pratiqué dans toute la pureté de l'évangile ; la religion & la morale, loin de se contredire, s'y prêtoient un appui mutuel, & leurs maximes étoient établies sur la même base ; on y présentoit l'humanité comme la source des vertus, & l'indulgence étoit une des premières ; il n'y régnoit point cet égoïsme inhumain, si pernicieux pour la société ; on ressentoit, comme le sien propre, le malheur de son frère, & l'on s'empressoit d'y remédier ; on n'étoit heureux que lorsqu'on pouvoit partager son bonheur ; on ne connoissoit d'autre vanité que d'être ; s'il se pouvoit, plus bienfaisant & plus utile à la colonie, que son ami & son émule. C'étoit-là que se trouvoient l'amitié désintéressée, le pur amour que nous regardons comme autant de mensonges de l'imagination ; là, on osoit être vertueux, sans craindre qu'on abusât de la franchise & de la confiance ; l'infidélité n'y profanoit point la sainteté de l'hymen ; le vil intérêt ne présidoit pas aux engagemens, & les femmes ne rougissoient point d'avouer qu'elles aimoient ; la justice, & la sensibilité se répandoient sur toutes les actions.

Le chef de la colonie, avant que de subir la loi

Le chef de la colonie, &c. Voici l'anecdote sur Makin & sur Hélène, présentée sous une face différente, & telle que l'a commune

commune à tous les hommes, goûta le plaisir de voir son lit de mort entouré d'une nombreuse postérité; il leur donna sa bénédiction, les exhorta à

---

rapportée l'Auteur de l'Histoire générale des Voyages, à l'article de la découverte de l'île de Madère.

« Sous le règne d'Edouard III, Roi d'Angleterre, un homme » d'esprit & de courage, nommé Robert Makin, ayant conçu » une passion fort vive pour une jeune personne d'une nais- » sance supérieure à la sienne, obtint la préférence sur tous » ses rivaux : mais les parens de sa maîtresse, qui se nommoit » Anne Dorset, s'apperçurent des sentimens de leur fille; & » dans la résolution de ne pas souffrir un mariage qui blessoit » leur fierté, ils se procurèrent un Ordre du Roi pour faire » arrêter Makin, jusqu'à ce que le sort d'Anne fût fixé par une » autre alliance. Ils lui firent épouser un homme de qualité, » dont Makin refusa de déclarer le nom après sa triste aven- » ture. Anne fut aussi-tôt conduite à Bristol, dans les terres de » son mari. L'amant prisonnier obtint immédiatement la li- » berté : mais animé par le ressentiment de son injure, autant » que par sa passion, il résolut de troubler le bonheur de son » rival; quelques amis lui prêtèrent leurs secours; il se rendit » à Bristol, où, par des artifices ordinaires à l'amour, il trouva » le moyen de voir sa maîtresse : elle n'avoit pas perdu l'incli- » nation qu'il lui avoit inspirée pour lui. Ils résolurent ensem- » ble de quitter l'Angleterre, & de chercher une retraite en » France. Leur diligence fut égale à leur témérité. Un jour » qu'Anne feignit de vouloir prendre l'air; elle se fit conduire » au bord du canal par un domestique de confiance, & se » mettant dans un bateau qui l'attendoit, elle gagna un vais- » seau que son amant tenoit prêt pour leur fuite.

conserver ses sages règlemens, & finit sa longue carrière dans le sein d'Hélène, qui lui survécut peu d'années. On bâtit, sur leur fosse, comme l'un &

» L'ancre fut levée aussi-tôt, & les voiles tournées vers les » côtes de France : mais l'inquiétude & la précipitation de » Makin ne lui avoient pas permis de choisir les plus habiles » Matelots d'Angleterre. Le vent, d'ailleurs lui fut si peu favo- » rable, qu'ayant perdu la terre de vue pendant la nuit, il se » trouva le lendemain comme perdu dans l'immensité de » l'Océan; cette situation dura treize jours, pendant lesquels » il fut abandonné à la merci des flots. On parle d'un temps » où la bousole n'étoit pas encore en usage dans la naviga- » tion. Enfin, le quatorzième jour, au matin, ses gens ap- » perçurent fort près d'eux, une terre qu'ils prirent pour une » île; leur doute fut éclairci au lever du soleil, qui leur fit » découvrir des forêts d'arbres inconnus. Ils ne furent pas » moins surpris de voir quantité d'oiseaux d'une forme nou- » velle, qui vinrent se percher sur leurs mâts & leurs vergues, » sans aucune marque de frayeur.

» Ils mirent la chaloupe en mer. Plusieurs Matelots y étant » descendus pour gagner la terre, revinrent bientôt avec » d'heureuses nouvelles & de grands témoignages de joie. » L'île paroissoit déserte : mais elle leur offroit du moins un » asyle, après de si longues & si mortelles alarmes. Divers » animaux s'étoient approchés d'eux, sans les menacer d'au- » cune violence; ils avoient vu des ruisseaux d'eau fraîche, & » des arbres chargés de fruits; Makin & sa maîtresse, avec » leurs meilleurs amis, n'eurent plus d'empressement que » pour aller se rafraîchir dans un si beau pays. Ils s'y firent » conduire aussi-tôt dans la chaloupe, en laissant le reste de

l'autre l'avoient desiré, une église. Ce fut long-temps après, que des avanturiers Portugais découvrirent cet heureux séjour; la contagion de l'Europe l'eut

---

» leurs gens pour la garde du vaisseau. Le pays leur parût » enchanté; la douceur des animaux ne les invitant pas moins » que celle de l'air, & que la variété des fleurs & des fruits, » ils s'avancèrent un peu plus loin dans les terres. Bientôt ils » trouvèrent une belle prairie bordée de lauriers, & rafraîchie » par un ruisseau qui descendoit des montagnes dans un lit de » beau gravier. Un grand arbre, qui leur offroit son ombre, » leur fit prendre la résolution de s'arrêter dans cette belle » solitude. Ils y dressèrent des cabanes pour y prendre quel- » ques jours de repos, & délibérer sur leur situation : mais » leur tranquillité dura peu : trois jours après, un orage du » Nord-Est, arracha le vaisseau de dessus les ancres, & le jetta » sur les côtes de Maroc, où s'étant brisé contre les rochers, » tout l'équipage fut pris par les Maures, & renfermé dans » une étroite prison.

» Makin n'ayant retrouvé le lendemain, aucune trace » de son Bâtiment, conclut qu'il étoit coulé à fond. Cette » nouvelle disgrace, répandit la consternation dans sa troupe, » & fit tant d'impression sur sa compagne, qu'elle n'y survé- » cût pas long temps. Les premiers malheurs qui avoient » suivi son départ, avoient abattu son courage : elle en avoit » tiré de noirs présages, qui lui faisoient attendre quelque » nouvelle catastrophe : mais ce dernier coup lui fit perdre » jusqu'à l'usage de la voix; elle expira au bout de deux » jours, sans avoir pu prononcer une parole. Son amant » pénétré d'un accident si tragique, ne vécût que cinq jours » après elle, & demanda pour unique grace à ses amis, de

bientôt infecté; les colons dégénérés, prirent les vices élégans & la corruption *érudite* des nations policées; ils devinrent enfin des hommes ordinaires; & il ne resta plus parmi eux, que le vain souvenir de leur fondateur.

» l'enterrer dans le même tombeau. Ils avoient creusé sa fosse » au pied d'une sorte d'autel, qu'ils avoient élevé sous le » grand arbre; ils y placèrent aussi le malheureux Makin, & » mettant une croix de bois sur ce triste monument, ils y » joignirent une inscription qu'il avoit composée lui-même, » & qui contenoit en peu de mots sa pitoyable avanture : elle » finissoit par une prière aux Chrétiens, s'il en venoit après » lui dans ce lieu, d'y bâtir une église sous le nom de » *Jesus-Sauveur.* «

Amélie

Marillier. Del. De Longueil. Sculp.

AMÉLIE,

ANECDOTE ANGLAISE.

Nos moralistes s'élèvent avec vigueur contre les passions; on ne peut qu'applaudir à leur zèle : mais les suites effrayantes de ces passions, représentées par des exemples frappans, convaincroient sans doute plus que toutes ces déclamations étudiées, auxquelles l'esprit aime naturellement à se livrer. L'histoire d'Amélie est, peut-être en ce genre, le tableau le plus instructif qu'on puisse mettre sous les yeux des jeunes personnes : toute l'Angleterre retentit encore de sa malheureuse aventure; cette infortunée lui est pré-

sente ; sa cendre est à peine refroidie; il n'y a point à douter que Paris ne lui prodigue autant de larmes que Londres lui en a données. Ce n'est pas pour les ames sensibles qu'il existe des préjugés nationaux, des divisions, des animosités aussi injustes que barbares ; la politique et la guerre n'ont aucun empire sur des cœurs de cette trempe ; la source de toutes les vertus, l'humanité les rapproche, les unit, les lie par des nœuds indépendans des intérêts divers, des tems et des lieux : ils reconnoissent la même patrie, la même origine, la même famille, et assurément nous éprouverons en faveur d'Amélie le même attendrissement que si elle étoit née dans nos climats.

Cette jeune créature qui sera l'objet d'une compassion éternelle, devoit le jour à d'honnêtes parens occupés uniquement de lui donner des preuves de leur tendresse ; on ne parloit que de ses progrès dans les différens genres d'instructions qu'elle recevoit des meilleurs maîtres; elle avoit déjà acquis des lumiéres sans nombre ; mais le cœur se laisse rarement gouverner par l'esprit. Parmi ces excellentes qualités, Amélie en possédoit une dont l'abus cause presque toujours l'infortune et souvent la ruine de son sexe : elle étoit remplie d'une sensibilité que la moindre occasion portoit à se développer, et l'amour est bien près de cette facilité à s'émouvoir. Les femmes ont le malheur de ne savoir guère borner leurs penchans; c'est le piége où fut prise la trop tendre Amélie. Un jeune gentilhomme de ses voisins, peu favorisé de la fortune, s'étoit fait présenter à sa famille : Charles Dolsey fut accueilli avec bonté ; il plut aux parens, et encore bien

davantage à l'imprudente miss; elle s'abandonna sans réserve à une impression, qui cependant ne lui étoit point familière : jamais elle n'avoit ressenti de semblables transports ; les visites de Dolsey étoient fréquentes. Par quelle fatalité les parens n'ouvrent-ils pas les yeux sur le danger de ces entrevues, de ces liaisons contre lesquelles ils ont dans la suite à s'élever, et que souvent ils ne peuvent parvenir à détruire ! Amélie attendoit Dolsey : une rumeur subite frappe son oreille ; elle entend parler d'un chasseur, qui, par la mal-adresse de son camarade, venoit de recevoir un coup de fusil, et qu'on amenoit dans la cour du château : aussitôt son cœur cède aux mouvemens de cette sensibilité qui l'animoit; ils l'emportent vers le malheureux blessé : elle vole à son secours ; ah ! quelle agitation éprouve Amélie, quand elle reconnoît Dolsey couvert de sang, porté sur un brancard, et évanoui ! Ce n'est point la pitié, c'est l'amour, l'amour dans toute sa force, qui s'est emparé de l'ame de la malheureuse miss; elle s'est précipitée sur Dolsey : —Auroit-il perdu la vie ? il ne seroit plus ! (On lui dit qu'il n'est point blessé mortellement), et... où est sa blessure ? dites, répondez... y a-t-il à craindre ?... Hélas ! s'il mouroit !... Elle n'envisageoit point, elle n'écoutoit point ses parens, qui lui ordonnoient de se retirer. On parvient cependant à l'arracher de ce lieu, et à l'entraîner dans sa chambre, plus mourante sans doute que sir Charles; ses premiers regards le cherchent; ses premiers accens sont pour demander : en quel état est-il ? Cette blessure... ne seroit point en effet dangereuse ? On la rassure : on lui répète qu'il n'y a point à s'alarmer sur

le sort de Dolsey, qu'il est resté dans ce séjour, qu'on en prendra le plus grand soin. — On ne sauroit trop s'en occuper... Il est si honnête sir Charles, si intéressant! Que ne puis-je moi-même... je doute... non, l'on n'aura point ces attentions si nécessaires... Alors on fait quelques reproches à la jeune personne, sur cette sensibilité indiscrète; on veut lui représenter qu'elle manque à la décence : — La décence! la décence défendroit-elle qu'on s'intéressât en faveur d'un homme expirant? des préceptes d'humanité ne sont-ils pas les premières leçons qui m'ont été données? sa situation est bien faite pour attendrir. On se borne à répondre à miss, qu'on lui interdit pour toujours ces éclats de compassion inconsidérée, et que la vertu et l'honnêteté seroient offensées, si elle persistoit plus long-tems à témoigner un sentiment aussi vif.

Amélie demeurée seule, réfléchit sur ce qu'on vient de lui dire : — Quoi! la bienséance ordonne que l'on soit barbare! eh! qu'est-ce donc que la vertu? Je ne pourrai plaindre un jeune homme estimable, aimable, lui accorder toute ma compassion, la laisser éclater! les parens... On a bien raison de les accuser de tyrannie; ils désapprouvent, ils contraignent, ils enchaînent tous nos penchans! Ne faudroit-il pas que je fusse indifférente à la situation de sir Charles? Ah! jamais, jamais je n'aurai cette cruauté. Quand je le voudrois... il ne me seroit pas possible de m'imposer cette loi si inhumaine... j'ai été blessée, je souffre avec Dolsey. Il est vrai, il est vrai que ma sensibilité... ne m'avoit point agitée à cet excès... Qu'est-ce donc que j'éprouve?

Une femme qui avoit eu soin de l'enfance d'Amélie, vient à paroître, et la trouve noyée dans les larmes : — Ciel! ma chère miss! pourquoi cette douleur? — Sara, que dit-on de sa blessure?... l'as-tu vu?... y a-t-il lieu d'espérer?.. — De qui me parlez-vous? — Peux-tu le demander? de sir Charles. Elle raconte l'entretien qu'elle vient d'avoir, le sacrifice qu'on exige; elle se plaint amèrement du despotisme de sa famille : Sara essaie de lui dessiller les yeux : — Ah! miss, gardez-vous d'accuser leurs sages précautions; vous ne pouvez vous dissimuler jusqu'à quel point vous leur êtes chère, et ils vous donnent une preuve bien convaincante de leur tendresse : ils veulent vous préserver du plus grand des malheurs; vous n'ignorez pas qu'une fille bien née, telle que vous, ne doit s'attacher que de l'aveu de ses parens. Savez-vous ce qu'est ce sentiment qui vous domine à l'égard de sir Charles? miss, c'est de l'amour... — L'amour!... j'aimerois... — Oui, ma chère fille, ma longue amitié, miss, me permet de vous donner ce nom; vous aimez Dolsey, vous l'aimez avec fureur, et vous vous préparez des chagrins... — Non, Sara, ce n'est point de l'amour... et si c'en étoit... Je te rends grâces de tes conseils, je les suivrai. Les auteurs de mes jours n'auront point à se plaindre de la triste Amélie... quoi! j'aimerois sir Charles!

Cette victime déplorable de sa passion, car c'étoit la flamme la plus ardente qui la dévoroit, ne sort point de la surprise où Sara l'a laissée; retirée tout-à-coup d'une profonde nuit, elle a été frappée, en quelque sorte, d'un trait de lumière qui s'est répandu jusques

dans son cœur, qui lui fait voir combien elle s'est trompée sur la nature du sentiment dont elle est déchirée. Ah! s'écrie-t-elle, il n'y a plus à en douter! Oui, cette pitié, cette compassion, cet attendrissement... c'est de l'amour, de l'amour le plus enflammé, le plus malheureux! J'aime, j'aime sir Charles, et j'offense mes parens, je manque à mon devoir, à l'honneur! Je l'ai manifesté ce penchant... qui me coûtera la vie; Dolsey s'en sera aperçu, et je n'aurai donc plus qu'à rougir... moi, connoître la honte, moi, qui ai vécu jusqu'ici, soumise à la vertu, à ma famille, ne cédant qu'à leurs volontés!... oh! je vaincrai, j'anéantirai ce sentiment.... et si Dolsey m'aimoit... et quand il m'aimeroit... encore une fois, donne-t-on son cœur sans l'aveu de ses parens? ne sont-ils pas nos maîtres? Ah! Dolsey, c'est toi qui es mon maître, mon tyran, qui m'as enlevé mon repos, mon heureuse indifférence, l'estime de moi-même!.... Trop aveugle Amélie, quelle sera ta destinée?

Hélas! sa destinée étoit décidée; elle devoit être un exemple du malheur le plus constant et le plus affreux. Elle s'est pourtant bien promis de se combattre, de triompher d'une passion que chaque instant augmentoit; elle avoit formé la résolution de ne point demander des nouvelles de sir Charles, et incessamment elle retournoit à la porte de son appartement, s'informer des progrès de sa guérison; tout ce qui entouroit la jeune personne, attribuoit à son excellent naturel, cet intérêt qui l'emportoit malgré tous ses efforts.

Sir Charles est rétabli; il va se rendre à sa famille, dont la demeure étoit distante à quelques milles du

séjour qu'habitoit Amélie; Dolsey témoigne son regret de quitter la maison de ses bienfaiteurs; il leur prodigue les expressions de la plus vive reconnoissance : mais avec quel transport, quel feu il vient à parler de la jeune miss ! — Ce n'est point une mortelle, c'est un ange de bonté, de bienfaisance, une divinité.... je lui dois mon retour à la vie. Amélie, à ces mots rougissoit, pâlissoit, ne pouvoit balbutier que quelques paroles expirantes sur ses lévres.

Le jour étoit arrivé, où sir Charles prenoit congé de ses amis; il s'étoit écarté pour quelques momens vers un sallon de verdure. Le hasard, la fatalité sans doute, car il est des circonstances où l'esprit le plus éclairé est tenté d'y croire, amène la malheureuse Amélie dans ce lieu; on ne demandera point quel sentiment profond l'occupoit : le départ de sir Charles remplissoit entièrement son âme; elle l'apperçoit; il étoit assis, et versoit des larmes : — Vous pleurez, sir Charles ! — Ah ! miss... je ne vous voyois pas... oui, je m'abandonne à une douleur bien légitime; je vivois... au sein de votre famille... tous les jours... mes yeux... une blessure... — Quoi, vous ne seriez pas guéri ! — Hélas ! miss ! ce n'est point celle que vous soupçonnez : j'en ressens une bien plus vive, bien plus cruelle... qui ne se fermera jamais, non jamais... Miss, il ne m'est plus possible de cacher un secret qu'il y a long-tems que vous auriez dû pénétrer; (il tombe aux pieds d'Amélie) adorable Amélie, daignez me voir à vos genoux, j'ose... vous aimer, vous idolâtrer, vous le dire; je brûle, je meurs pour vous de l'amour le plus tendre, le plus passionné.... Vous ne me fuirez point; vous

m'entendrez.... — Quel aveu vous est échappé, sir Charles? — Ce que j'aurois voulu me taire à moi même.. vous avez quelques richesses plus que moi : mais ma naissance, mon cœur, mon cœur seront de quelque prix aux yeux de vos parens... si vous m'aimiez, ils approuveroient mes vœux.

Enfin la trop sensible Amélie a oublié tout ce qu'elle se devoit; elle est restée, au lieu de s'arracher à sa foiblesse; elle a écouté Dolsey; elle a fait plus : elle n'a pu lui dissimuler qu'une ardeur mutuelle l'enflammoit, ils se font des sermens de s'aimer, de s'aimer toujours; Amélie ira dans le sein de ses parens épancher une ame remplie de l'amour le plus violent; l'un et l'autre ne doutent point que l'hymen ne suive de près cet aveu réciproque de leur tendresse. Sans doute c'est pour les amans que sont faites les aimables illusions; ils ne voient qu'un ciel pur et serein; ils se plongent dans une ivresse dont ils n'envisagent point le terme. Cependant l'orage devoit bientôt succéder à cet enchantement.

Dolsey s'est retiré dans l'espérance qu'il apprendra bientôt que la famille d'Amélie consent à les unir; à l'égard de la sienne, il est bien assuré qu'elle s'empressera de former ces liens. Amélie a volé dans les bras de sa mère, lui a fait un détail sincère de tout ce que sir Charles a pu lui inspirer! Quelle réponse elle reçoit! il faut absolument renoncer au plus foible rayon d'espoir; on destine sa main à un homme en place, son mariage même est conclu, arrêté: — Que j'aime, que j'épouse un autre que sir Charles! — C'est un parti décidé; vous serez la femme de Linston, et

sous peu de jours. Vous ne vous trouverez plus dans les lieux où peut se rencontrer Dolsey; vous ne le reverrez plus; il faut vous résoudre à l'oublier. — Oublier sir Charles! Ma mère, donnez-moi donc un cœur qui ait la force de vous obéir. — Vous obéirez, vous soumettrez ce cœur trop rebelle; vous écouterez la raison, vous remplirez votre devoir, et vous ne déshonorerez point votre famille... je me garderai bien d'instruire votre père de votre conduite. Ne voyez donc plus que l'autel, et Linston.

Amélie seule s'écrie : on peut m'y traîner à cet autel, le monument de mon malheur, de mon éternel désastre : mais jurer à un autre qu'il aura ma main, promettre, faire vœu de ne point aimer Dolsey, d'arracher son image de mon ame, de l'oublier, cesser de l'idolâtrer... cruels parens! je défie tout votre pouvoir, toutes vos fureurs de me contraindre à cet horrible sacrifice; non, vous ne l'obtiendrez point, vous ne l'obtiendrez point; je puis bien ne pas voir Dolsey, ne le voir jamais : mais je lui parlerai toujours du cœur; je lui répéterai sans cesse au fond de ce cœur que je lui serai attachée jusqu'au dernier soupir; je lui adresserai mes larmes; sans doute il m'adressera les siennes; on ne peut nous empêcher de nous aimer; nos ames ne sont-elles pas à nous? nous nous applaudirons en secret de souffrir l'un pour l'autre; malgré nos tyrans, nous goûterons encore des plaisirs.

Dolsey revoloit auprès d'Amélie : elle l'apperçoit, elle court: — Nul espoir, Dolsey! tout s'oppose à notre bonheur; enfin elle lui fait part de son entretien avec sa mère. Sir Charles s'en retourne accablé, anéanti;

il ne sait à quelle idée s'arrêter ; tout ce qu'il peut se dire, c'est qu'il ne cessera pas un seul instant d'adorer Amélie ; il habitera le même lieu que sa maîtresse ; il respirera l'air qu'elle respire ; et puis l'espérance s'est-elle jamais séparée de l'amour ?

Dolsey étoit dans le service : la rupture entre l'Angleterre et les colonies d'Amérique vient à éclater ; on se flatte d'une réunion : la politique échoue ; c'est à la guerre à terminer cette fameuse querelle ; les étendards sont déployés ; voilà Amélie livrée aux alarmes ; elle se croyoit arrivée au comble des disgraces : elle éprouve que le malheur est inépuisable. Qu'elle est encore plus déchirée quand elle apprend que le régiment où servoit Dolsey, est destiné à passer dans le nouveau monde !

Sir Charles n'étoit pas moins accablé de cet évènement ; attaché à sa profession, il aimoit la gloire, et brûloit de s'illustrer ; un brillant chemin lui étoit ouvert : mais il s'éloignoit d'Amélie ; peut-être ne la reverroit-il jamais ; il ne redoutoit dans la mort que la privation d'un amour qui lui étoit bien plus cher que l'existence. Il passoit les jours à écrire des lettres qu'il essayoit inutilement de faire parvenir à la jeune miss. Cette occupation trompoit, en quelque sorte, sa douleur ; il croyoit voir sa maîtresse, converser avec elle, lui renouveller les sermens d'une passion qui ne devoit avoir d'autre terme que celui de sa vie.

Le moment fatal de l'embarquement est venu. Amélie ne pouvoit voir Dolsey. On contemploit de sa fenêtre, le spectacle du départ ; c'étoit sur cette affreuse image que s'arrêtoient, que se fixoient tous les

regards d'une femme trop sensible. Voilà donc, se redisoit-elle incessamment, voilà ce qui va emporter loin de moi tout ce que j'aime! il ne faut pas l'espérer, ces flots ne me le rameneront point!

Les parens de la jeune personne feignoient de ne point saisir la cause de son désespoir. Ils ne doutoient pas que l'absence de sir Charles ne rendît le calme à cette ame si agitée. Sara ne la quittoit point, elle recevoit ses larmes. Amélie entend les cris des troupes qui s'embarquent: — Sara, Sara, je ne le verrai plus! un espace immense va nous séparer! et aussitôt cette malheureuse créature tombe sur la terre, en fondant en pleurs. Ma chère miss, dit Sara, vous seriez donc flattée de voir sir Charles encore une fois? — Ah! le voir, le voir, ne fut-ce qu'un instant.... ma tendre, mon unique amie, je donnerois tout ce que je possède, mes jours même pour ce moment de bonheur.... se pourroit-il... — Hélas! votre situation me pénètre! s'il ne falloit pour vous rendre à la vie, que vous procurer une entrevue... promettez-moi... — Tout... Sara, tout... Je verrois Dolsey!... — Il va paroître. Aussitôt Sara court à un cabinet voisin; la porte s'ouvre. Amélie, s'écrie: sir Charles! C'étoit en effet sir Charles lui-même qui s'élance aux pieds d'Amélie: — Je viens mourir à vos genoux, de douleur et d'amour... ne craignez rien, divine miss, ne craignez rien: mon respect égale ma tendresse; j'ai su toucher Sara en ma faveur; je lui ai demandé pour unique et dernière grâce, de vous voir, de vous adorer un seul instant, de vous jurer que mon amour me suivra au bout du monde; mais vous, Amélie, mais vous... dans quels

bras... — Ah! plutôt la mort ! Dolsey, ne doutez point de ma constance. Oui, je prends Dieu à témoin que je n'aurai jamais d'autre amant, d'autre époux que sir Charles. — O serment qui me charme! est-il bien vrai que mon Amélie n'appartiendra point à d'autre que moi! — Je l'ai juré par le ciel même; hélas! je n'avois besoin que des protestations de mon amour.

Sir Charles couvroit de baisers et de pleurs les mains de sa maîtresse; elle lui fait présent d'un anneau qu'il mêt sur son cœur; bientôt ils ne se parlent plus que par des larmes; Dolsey faisoit quelques pas pour se retirer, et il revenoit se jeter aux pieds d'Amélie. Il lui adresse, au milieu des sanglots, ces dernières paroles: je vous quitte pour obéir à mon devoir, à l'honneur; je serois indigne de votre tendresse, si je ne cherchois pas des dangers que le désir de mériter un seul de vos regards me fera aisément surmonter. Oui, l'Angleterre me reverra couvert de gloire; vos parens, j'ose l'espérer, deviendront les miens; un nœud sacré achèvera d'unir deux cœurs que l'amour a déja liés si étroitement; Amélie ne peut que répondre : adieu... adieu, Dolsey! aimez-moi toujours.

Ils se sont quittés; la jeune miss est restée sans voix, sans sentiment.

Au bout de quelques instans, elle se relève avec impétuosité de cet accablement mortel : — Il est parti! Elle court, elle vole à la fenêtre, n'en détache plus la vue, suit de l'œil les dernières opérations de l'embarquement; elle croit avoir distingué Dolsey dans cette multitude; elle lui tend les bras; son ame, en quelque sorte, monte avec lui dans le vaisseau, s'éloigne

de l'Angleterre ; enfin la flotte a disparu ; Amélie pousse un cri lugubre, comme si elle eût exhalé le dernier soupir, et va tomber dans le sein de Sara.

Pourquoi n'a-t-elle pas succombé à ce coup ! L'existence qui lui est réservée, est sans contredit, plus affreuse que la mort même. Elle se refusoit aux caresses de ses parens qui lui avoient été si chers : elle ne parloit plus ; elle alloit continuellement à cette fenêtre y attacher ses regards mouillés de larmes ; il lui échappoit ces seules expressions : « Il existe au bout de cette » étendue immense. » Sara essayoit vainement de la consoler. Plus de consolation, plus d'espoir, disoit-elle d'une voix presque éteinte ! On l'entendoit pousser de profonds gémissemens ; la langueur la plus sombre la dévoroit ; elle touchoit au moment de sa destruction.

Un jour, Amélie semble sortir de ce sommeil de mort, et regardant Sara avec attention : — Tu voudrois donc m'arracher au tombeau qui m'attend ? — Ah ! ma chère miss, que dites-vous ? je tenterois tous les moyens de vous rendre à la vie. — Cette malheureuse existence, si je puis encore la supporter, c'est dans l'idée... Sara, m'est-il permis de compter sur ton attachement ? — Je croyois vous en avoir donné une preuve éclatante. Eh ! à qui devez-vous la visite de sir Charles ? — Il est vrai que par ce service... tu as fait beaucoup pour moi, mais... ce n'est point encore assez. Prends garde que quelqu'un ne nous entende. Sara sort, ferme la porte, et rentrant : — Il n'y a rien à craindre : vous pouvez parler avec confiance. — Sara, ne vois-tu point qu'un malheureux amour triomphe de tous les efforts... qu'il est plus puissant que

tes conseils, que ma vertu, que ma famille, qu'en un mot, je ne saurois vivre plus long-tems, séparée de sir Charles, que mon ame est toute entière en Amérique, que j'expire ici de mille morts. Dans peu de jours, Sara, cette voix ne se fera plus entendre; ce cœur... n'aimera plus. — Que dites vous, ô ciel? — J'offre à tes yeux le sort que je vais subir. Je te le redis: si je n'avois que la vie à perdre, je consommerois facilement ce foible sacrifice: mais mourir, cesser d'être, quand je pourrois me rapprocher de tout ce que j'aime, car il est inutile de le dissimuler, Dolsey m'est plus cher que jamais! ne plus exister, quand je pourrois vivre pour le voir, pour l'aimer, pour le lui redire sans cesse! Sara... je ne saurois m'y résoudre. — Que voudriez-vous faire? — Je médite un projet... dont l'exécution t'effraiera... elle m'épouvante moi-même. Hélas! je connois tout ce que la décence, le soin de ma réputation, l'honneur m'ordonnent; j'adore la vertu, et mes parens, malgré leur tyrannie, mais... j'adore encore plus sir Charles; oui, je me suis bien consultée, il n'y a plus à balancer: tout pour l'amour. (Sara veut tenter des représentations.) Crois-tu que je ne t'aie pas prévenue? Je me suis tout dit: je ne détourne plus la tête; je vois l'abyme, et j'y cours. Ne me présente point d'obstacles; promets-moi de me servir aveuglément, ou tu me vois expirer à tes yeux; que sais je? je précipiterai le moment d'une mort affreuse. Chaque parole d'Amélie portoit le trouble dans le cœur de Sara: — Eh bien! eh bien! qu'exigez-vous de mon zèle? parlez: — Tu me rappelleras à la vie. J'ai tout prévu; ma reconnoissance a prévenu tes bienfaits.

Enfin la jeune personne, après bien des combats, explique ses intentions. De quelle surprise est en effet frappée Sara, quand Amélie lui propose, d'une voix tremblante, de lui procurer des vêtemens d'hommes. Je te l'ai dit poursuit-elle : je m'attendois à ton étonnement, mais je ne te répéterai aussi que ces deux mots : ou ce parti ou la mort. Nouvelles représentations, nouvelles prières de la part de la confidente; nouvelles instances aussi de celle d'Amélie. Sara enfin s'est déterminée : elle a apporté un habit d'homme, et une somme assez considérable, le fruit de la vente de quelques diamans que miss lui avoit confiés comme un bien dont il lui étoit permis de disposer : c'étoit un legs d'une de ses parentes. — J'imagine, Sara, que tu pénètres mon dessein : à la faveur de cet habillement si étranger à mon sexe, je braverai les périls.... je n'en connois point, dès qu'il s'agit d'aller retrouver sir Charles... — Grand Dieu! que m'apprenez-vous? A quelle extrémité vous aveugle une coupable passion! — Je ne me cache point qu'elle m'entraîne à tous les excès, que je franchis toutes les bornes.... cependant c'est près d'un époux, que mon amour m'emporte. Charles ainsi que moi a pris Dieu pour garant de la foi que nous nous sommes jurée; et voilà l'engagement solemnel, que la seule perfidie peut rompre. Je n'ai point à craindre cet outrage, cette trahison de Dolsey; il consacrera l'union de nos deux cœurs; il y a des autels, des ministres en Amérique. — Eh! malheureuse miss, y trouverez-vous des parens? — Cruelle! De quoi me parles-tu? Tu me déchires le cœur; et aussitôt Amélie tombe dans une rêverie profonde. — Songez dans quelle afflic-

tion votre fuite va les plonger ; vous êtes leur fille, leur fille unique; vous étiez leur consolation, le seul objet de leur tendresse. — Ah ! par pitié, cesse, cesse de me porter ces coups ; sans doute, ils me sont chers ces respectables parens, c'est ce que j'aime le plus.... après sir Charles, ajoute-t-elle en pleurant avec amertume... Sara, Sara, je reviendrai, j'essuierai leurs larmes ; je répandrai des douceurs sur leur vieillesse ; ils me pardonneront ; ils accorderont leur consentement, leur bénédiction à un mariage arrêté sans doute par le ciel, dès ma naissance.

Amélie ensuite paroissoit dominée par l'ascendant de la nature ; elle sembloit prêter l'oreille à sa voix, céder à son empire ; puis elle reprenoit : vains combats ! je n'y puis résister ; mon sort est décidé : il m'appelle en Amérique ; j'irai.... j'irai y mourir. Ah ! que je souffre ! quel malheur peut approcher du mien ?

Elle demeure livrée, plusieurs jours, à des agitations successives ; son ame étoit bouleversée comme une mer orageuse : mais l'amour revenoit victorieux dans cette ame pleine de son délire ; égarée, furieuse contre elle-même, Amélie s'écrie : je n'écoute plus rien, je n'écoute plus rien ; tous mes vœux sont de rejoindre Dolsey. Sara, je partage avec toi l'argent que tu m'as procuré ; songe à te dérober aux recherches de mes parens ; sois assurée qu'à mon retour, mon premier soin sera de te voir, et de te récompenser. Des récompenses, dit Sara d'un ton douloureux ! ah ! je n'en ai pas besoin ; c'est ma tendresse insensée pour vous, qui m'a perdue. Ô ciel ! pourquoi faut-il que j'aie favorisé

favorisé une entrevue si funeste ? hélas ! je suis plus criminelle que vous !

Amélie, malgré les éternelles représentations de Sara, malgré ses propres reproches, continue de s'occuper des préparatifs de sa fuite : une barque devoit la conduire à un vaisseau qui partoit pour l'Amérique. Comme l'amour enhardit un sexe timide, et fait d'une jeune fille, un être audacieux !

La malheureuse miss profite des ombres de la nuit pour exécuter son coupable dessein ; elle a revêtu les habits qui la travestissent ; descendue de son appartement, elle ne cesse de détourner la tête, de ramener ses regards sur un séjour qui l'a vu naître, où elle laisse un père et une mère. Ah ! disoit-elle à Sara, s'ils pouvoient lire dans mon cœur ! combien ils me plaindroient ! Je sais, oui, je sais que je commets une faute, le crime le plus impardonnable : je m'arrache de ces bras qui ont soutenu, élevé mon enfance ! mais... j'aime ! j'aime !

Elle pleuroit, elle sanglottoit, elle s'arrêtoit, elle succomboit sous les divers assauts qui l'agitoient ; enfin elle s'est avancée vers le rivage ; elle n'a que la force de serrer contre son sein Sara qu'elle tient, quelques momens, embrassée ; puis, tout à coup, comme s'arrachant à elle-même, elle s'élance dans la barque, qui bientôt l'a transportée au vaisseau ; jusqu'au dernier instant, ses yeux demeurèrent fixés sur cette maison, le témoin de seize ans de vertus ; elle a avoué depuis, que lorsqu'il ne lui fut plus possible de l'apercevoir, il lui échappa un cri de douleur : tant la nature a de pouvoir ! et on ne lui manque jamais impunément.

Dolsey avoit atteint ces rivages, où l'on combattit autrefois pour le vil intérêt, et où l'on combat aujourd'hui pour la liberté; il portoit en Amerique son cœur plein d'une passion malheureuse: l'image de son amante l'y poursuivoit. Un de ses amis lui demandoit sur quels objets, durant son voyage, s'étoient arrêtées ses observations? Ce que j'ai vu, répondoit-il? ce qui remplira toujours mon ame, Amélie, elle m'est présente partout. Sinford, j'ai besoin de ton appui; entretiens-moi de mes devoirs, de l'honneur, de l'amour de la gloire. Il y a des momens où ma profession m'est insupportable, où je serois tenté de retourner en Europe: je verrois la maîtresse de mon cœur; du moins, du moins, j'habiterois les lieux qu'elle habite; je saurois si elle me conserve cet amour.... il n'y en eut jamais de pareil! Sinford, c'est l'ardeur la plus vive, la plus pure, la plus désintéressée... A force d'actions éclatantes, je veux mériter de vaincre les refus d'une famille qui fait mon malheur, et celui d'Amélie; tous mes vœux seroient de me rendre digne du nom de son époux! hélas! l'absence, la cruelle absence m'enlèveroit-elle sa tendresse? Sir Charles, à cette idée, succomboit à sa sombre mélancolie; son ami essayoit de le consoler, et de le ramener aux douces illusions de l'espérance, les seules peut-être que la raison ne doit point chercher à détruire.

Dolsey, dans une de ces actions où les Anglais obtinrent quelque avantage, fait des prodiges de valeur; plusieurs prisonniers tombent dans ses mains. Parmi ces infortunés, il en apperçoit un qui paroissoit plus accablé que les autres, de sa situation: aussitôt

l'humanité se fait entendre à Dolsey : il court vers ce malheureux : — Brave homme, pourquoi cette profonde tristesse ? Vous n'avez rien à vous reprocher : c'est le sort des combats, et non votre courage que vous devez accuser ; peut-être demain, subirai-je la même destinée ! de la fermeté. Vous dépendez, croyez-moi, d'un être compatissant qui connoît tout le respect qu'on doit à l'adversité, et qui emploiera tous les moyens pour adoucir le poids de vos fers. Ce n'est pas sur moi, repart le prisonnier en jetant un long soupir, qu'il m'échappe des larmes que je ne puis repousser. Y auroit-il de la honte à se montrer sensible ? La fortune a trahi mes efforts. Tout ce que je regrette, c'est une jeune personne que j'adore, qui m'aime, et qui alloit être mon épouse ; je goûtois la douceur d'être utile à sa famille, que des disgraces inattendues ont réduite à un état au dessous de la médiocrité, et le revers que j'essuie, va les exposer aux horreurs de l'indigence ; Rose, Rose sera malheureuse !... Elle ne le sera point, interrompt sir Charles, qui s'attendrissoit par degrés ; (il court embrasser le prisonnier ;) J'aime aussi : je sens combien vous devez souffrir ! me préserve le ciel d'empoisonner de la moindre amertume une si heureuse destinée ! Vous aimez ! Je brise vos chaînes ; soyez libre ; hâtez-vous de revoir l'objet d'une tendresse si estimable ; faites son bonheur ; l'idée que j'aurai pu y contribuer en quelque chose, me rendra mes peines plus supportables. Hélas ! ajoute Dolsey, en baissant la voix, que ne puis-je faire de même la félicité de mon Amélie ! L'Américain transporté de reconnaissance, avoit de la peine à s'exprimer ; il arrose de ses pleurs

les mains de son libérateur généreux : sa voix s'ouvre enfin le passage à travers une abondance de larmes. — Le nom, le nom de sir Charles restera à jamais gravé dans mon cœur, dans celui de Rose; nous le redirons, nous le chérirons sans cesse. Dolsey ne se contente point d'un procédé si noble : il fait rendre à l'Américain tout ce qu'on lui avoit ôté, et joignant une bourse de guinées : — Ce n'est point un ennemi qui vous donne cette foible marque de sensibilité, c'est un homme qui vous doit le plaisir de s'être attendri, et qui désireroit mériter votre amitié : oui, votre souvenir me flattera; plaignez-moi d'être obligé de combattre de braves gens tels que vous! O la plus touchante, la plus sublime des passions, amour, flamme vraiment céleste, c'est ainsi, lorsque la pureté t'accompagne, que tu deviens la source des plus belles actions! c'étoit l'image d'Amélie que Dolsey voyoit dans Rose, et qui faisoit tomber les fers de son amant.

Quelque tems après, sir Charles éprouva qu'il avoit pressenti sa destinée, et que cependant la vertu n'est pas toujours sans récompense. Une petite troupe qu'il conduisoit, trompée par les espions, est surprise dans un défilé; elle alloit être taillée en pièces : Dolsey déploie toutes les ressources de son courage et de son génie militaire; il vient à bout de sauver son détachement de ce mauvais pas : mais en protégeant l'arrière-garde, il ne peut échapper à une horde de sauvages, qui se disputent tous l'honneur de lui enlever la chevelure, et de l'immoler à leur féroce barbarie. Un cri se fait entendre. Est-il bien vrai?.... Arrêtez, arrêtez.... c'est mon bienfaiteur! c'est sir Charles! Celui-ci lève

la tête : quelle est sa surprise! il reconnoit l'Américain qui lui devoit la liberté, et qui s'empresse de l'arracher à ces tigres altérés du sang européen. C'est vous, lui dit Dolsey! eh bien! vous voyez que la guerre a ses vicissitudes. Je suis donc à mon tour votre prisonnier; je vous remets mon épée. — Non, vous la garderez; vous devez vous attendre à tous les efforts que je tenterai pour vous imiter; dès ce moment, vous êtes le maître de retourner parmi les vôtres; mais avant de nous quitter, ne me refusez pas une grâce: venez recueillir le fruit de vos bienfaits. Aussitôt il l'entraîne vers une maison rustique, située dans une riante prairie bornée par une montagne couverte d'une forêt majestueuse; sir Charles voit sortir de cette maison une foule de gens qui paroissoient s'être rassemblés pour une fête; il distingue dans la multitude un vieillard respectable, et une jeune fille, qui étoit un ange de beauté : l'innocence et la candeur virginale respiroient sur ce visage enchanteur. Elle rougissoit à vue d'œil comme la belle fleur dont elle portoit le nom; elle accouroit au devant de l'Américain, qui ne lui laisse pas le tems de l'interroger : — Ma chère Rose, lorsque je t'ai quittée, je n'imaginois pas que j'allois combattre; j'ai trouvé dans mon chemin une troupe de nos amis; ils m'ont invité à les accompagner; nous nous sommes battus: cette fois-ci nous avons été moins malheureux; je t'amène un prisonnier qui doit être notre maître; examine-le bien, et tombons tous à ses genoux : sais-tu qui il est c'est mon cher bienfaiteur, sir Charles. Sir Charles, s'écrient à la fois Rose et le vieillard! oh! nous ne saurions trop bien le recevoir.

Il faut, poursuit l'Américain, s'adressant à Dolsey, que vous jouissiez de votre ouvrage; apprenez que c'est aujourd'hui que j'épouse tout ce que j'aime; et votre présence achèvera de combler notre bonheur. Dolsey entre dans une salle où étoit préparé un festin champêtre; tout peignoit dans cet asyle, la modestie, la simplicité touchante de l'âge d'or. Rose s'étoit écartée dela compagnie : elle rentre, en tenant dans ses mains plusieurs guirlandes de fleurs, et avec un air riant et plein de grâces, les entrelassant autour de sir Charles : voici, dit-elle, les chaînes dont je veux charger notre prisonnier. Dolsey fut enchanté de ce spectacle intéressant, qui lui rappeloit Amélie : car tout contribuoit, dans ce lieu, à lui retracer un si cher souvenir; il partit enfin comblé de témoignages d'amitié et de bénédictions, et se hâta de rejoindre son armée, dont il fut reçu avec les acclamations les plus flatteuses.

On veut envoyer en Angleterre un personnage de confiance, que l'on chargeroit d'instructions importantes, qui devoient se tenir secrètes : d'une voix unanime, sir Charles est nommé; il réunissoit à la bravoure, une capacité reconnue dans les affaires; la pensée qu'il va se rapprocher d'Amélie, lui fait accepter sans balancer, cette commission honorable. Le jour même de son départ est fixé; il a déja vu s'enfler les voiles du vaisseau qui va le rendre à sa patrie.

Le déguisement d'Amélie la rassuroit contre une infinité de dangers où, sans cette précaution, elle se seroit nécessairement trouvée exposée; mais cette métamorphose ne changeoit point son âme livrée à de

continuels assauts ; elle brûloit de toucher au terme d'un si long voyage, et elle regrettoit sa famille, ses sociétés, sa patrie ; elle ne pouvoit se dérober aux remords inséparables d'une action aussi criminelle qu'audacieuse ; il est vrai que l'idée qu'elle alloit revoir Dolsey, surmontoit bientôt ces réflexions affligeantes ; l'amour est une de ces passions auxquelles toutes les autres sont immolées. La jeune Anglaise se faisoit raconter jusqu'aux moindres détails relatifs aux divers plages qui frappoient sa vue. Sir Charles, se disoit-elle au fond du cœur, a passé par ces lieux ; y pensoit-il à moi ? Souvent ses regards mélancoliques s'attachoient sur cette vaste étendue, dont les limites devoient lui annoncer le Nouveau Monde, et c'étoit Dolsey qu'elle voyoit toujours au bout de cet espace immense ; quelquefois elle s'abandonnoit à la crainte de trouver son amant, ou mort, ou infidèle : — Sir Charles ne seroit plus ! sir Charles m'auroit oubliée !.... Ah ! qu'il en aime une autre, qu'il en aime une autre, s'il ne peut vivre, et être heureux qu'à ce prix ! Je sens que pour conserver ses jours, je serois capable d'un si grand sacrifice. Amélie saisissoit les occasions d'être seule ; c'est aux amans à goûter les douceurs de la solitude, et à se pénétrer du charme de cette délicieuse rêverie, volupté ignorée des cœurs insensibles.

Tout-à-coup les matelots s'écrient : l'Amérique ! l'Amérique ! Nous serions en Amérique, dit Amélie, avec un transport qui a presque trahi l'amante ! Je reverrai.... Elle s'arrête à ce mot, et rougit de son égarement ; impatiente de sortir du navire, elle est la première à s'élancer sur la rive ; arrivée dans ces

contrées qui auroient dû rester inconnues à l'Europe, toutes ses questions n'ont que sir Charles pour objet; elle s'informe; elle demande; elle se fait répéter vingt fois ce qu'on lui a redit autant de fois. Enfin elle a appris que l'armée dans laquelle servoit Dolsey, étoit à une distance de quarante ou cinquante milles: elle a oublié l'excès de ses fatigues; elle vole vers ces lieux. La nouvelle s'est répandue que sir Charles partoit pour l'Angleterre: — O ciel! s'il quittoit ces climats, sans m'avoir vue!... n'aurois-je passé les mers que pour fixer mes yeux, mon ame sur ses traces? Elle précipite sa course; elle est frappée de la rencontre de gens de guerre, qui l'informent que le départ de sir Charles est différé; aussitôt le cœur d'Amélie s'ouvre aux transports de la joie la plus vive: — Je le verrai! je le verrai! oh! je mourrai de ce plaisir! Elle atteignoit ce terme si desiré: elle entend dire que sir Charles est nommé pour commander un détachement qui doit aller chercher les Américains dans leurs retraites. Quelle révolution rapide dans tous les sens d'Amélie! Elle s'écrie: Dolsey va combatre: ah! tous les dangers le menacent! Ses alarmes sont bien plus fortes, quand elle sait que ce détachement est parti. Elle court sur les pas de sir Charles; elle a résolu de marcher à ses côtés; elle parera de tout son corps les coups qu'on voudra lui porter; elle traverse avec une rapidité incroyable, ces plaines, ces bois, où nos Européens trouvent tant d'obstacles à surmonter; elle ne cessoit d'interroger tout ce qui pouvoit lui donner les moindres lumières, sur la route qu'avoit tenue sir Charles. Un bruit effrayant de tambours vient frapper son

oreille; elle apperçoit des soldats en désordre; elle voit des blessés qui se traînent, qui percent l'air de leurs gémissemens, qui tombent, qui expirent; on lui raconte que, près d'une forêt qu'on lui indique, il s'est livré un combat où les Anglais ont eu le dessous: — Et Dolsey, Dolsey... où est-il? je ne le vois point! On ne lui rend aucune réponse satisfaisante. Il n'appartient qu'aux personnes qui aiment, de se remplir de l'état affreux de cette infortunée; elle ne voit plus; elle n'entend plus; vivante à peine, elle n'a que la force d'aller jusqu'au champ de bataille: quel spectacle pour la femme la plus sensible! des ruisseaux de sang, des monceaux de mourans, de morts, toutes les horreurs de la guerre; elle marche sur des cadavres; elle foule à ses pieds des malheureux qui poussent les derniers soupirs; elle cherche, elle regarde, elle appelle Dolsey: un echo lugubre répond seul à sa voix; son œil apperçoit, saisit de loin un corps pâle, ensanglanté; elle y vole, jette un cri épouvantable: — Dolsey! C'étoit en effet Dolsey lui-même, que la flèche d'un sauvage avoit étendu sur la poussière. Dolsey, redit Amélie! et elle s'est précipitée, attachée sur ce corps déjà défiguré par les ombres de la mort. La malheureuse amante avoit perdu connoissance, elle la reprend: — C'étoit donc là le sort qui m'attendoit en Amérique!... Dolsey, mon cher Dolsey! je mourrai, je serai ensevelie avec toi! le même linceul nous couvrira tous deux! (Elle met la main sur son cœur:) Voilà ce cœur qui m'aimoit, qui ne sent plus!..... Seroit-il possible?.... ô ciel! ciel! ô Providence! il palpite! Dolsey.... Dolsey! il respireroit!.... je pourrois

le rendre à la vie !... D'où viennent ces flots de sang qui l'inondent? Amélie fait des recherches, examine: découvre, près du cœur, une blessure étroite; elle se hâte d'y coller sa bouche, son ame entière : elle suce avec transport cette plaie; elle veut étancher ce sang : elle l'a arrêté; Dolsey exhale un soupir. Son amante dans l'ivresse de la joie: — Oh cher Dolsey ! je te ranimerois, je te ranimerois ! Enfin sir Charles insensiblement rappellé au jour, a soulevé une paupière presque éteinte : il l'a tournée sur la personne qui est venue le secourir. Amélie croit avoir saisi dans ce foible regard, quelque trouble; Dolsey a bientôt refermé les yeux; cependant la chaleur ne l'avoit point abandonné. C'est à l'amour à connoître la délicatesse, toutes les inquiétudes, toutes les craintes du sentiment; et sur-tout une amante telle que la jeune Anglaise, étoit ingénieuse à s'alarmer; elle redoute les suites d'une reconnoissance trop prompte : cette révolution replongeroit infailliblement Dolsey dans le tombeau : elle apperçoit une herbe, dont les sauvages expriment le suc pour se colorer le visage, quand ils marchent au combat : Amélie appréhendant que ses habits d'homme ne la déguisent pas assez à des yeux si accoutumés à lire dans les siens, couvre ses lys et ses roses, de l'infusion de cette herbe : c'est dans ces sortes d'occasions, que le véritable amour sait s'imposer les plus grands sacrifices; Amélie aimeroit mieux renoncer pour jamais au plaisir de se faire connoître à Dolsey, que de lui causer une seule émotion, qui pût retarder d'un moment son retour à la vie. Elle a revolé auprès de sir Charles; elle lui prodigue tous les soins; des soldats

anglais viennent se réunir à la tendre Amélie : on transporte le blessé dans une maison voisine ; sa généreuse maîtresse ne le quitte point ; elle repoussoit ses larmes, toujours prêtes à s'échapper, et s'attachoit à renfermer dans son cœur ces expressions qui n'appartiennent qu'à l'amour, et qui bientôt auroient trahi son secret ; et l'existence de son amant, cette existence qui lui étoit mille fois plus chère que la sienne, dépendoit de cet effort surnaturel.

Sir Charles enfin est rendu à la lumière ; ses premiers regards cherchent l'être généreux qui est à ses côtés : ses premiers accens sont ceux de la reconnoissance : — Eh ! à qui donc ai-je tant d'obligation ? qui a pu me marquer un intérêt si tendre ? Que le son de cette voix pénètre l'ame d'Amélie ! faut-il se dompter à ce point ? — Je suis.... je suis un malheureux étranger, qui passois vers le lieu où s'est donné le combat ; je vous ai distingué parmi ces déplorables victimes des fureurs de la guerre ; j'ai volé à vous.... à vous.... qui m'avez touché... ma bouche a sucé votre blessure ; j'ai étanché votre sang.. vous revivez ! — Quel prodige de sensibilité, de bienfaisance ! Quoi ! c'est vous qui me faites renaître !... Comment... comment m'acquitter ? Ange du Ciel, car vous n'êtes pas un mortel, que ferai-je donc pour récompenser...—Vous vivrez, vous m'accorderez quelque amitié...—De l'amitié ? de l'amitié ?... Ah ! tous les sentimens vous sont dus, ceux de l'admiration, de la plus vive reconnoissance, de l'adoration : et en disant ces mots, Dolsey regardoit attentivement Amélie : il se sent ému ; les forces lui manquent. Un chirurgien accourt, qui oblige Amélie de se retirer ;

elle céde sans peine à cette nécessité cruelle de se séparer de sir Charles : il suffit que la conservation de ses jours soit attachée à une contrainte aussi rigoureuse. Mais si elle ne peut lui parler, elle goûtera du moins la douceur de le voir : elle se place dans un endroit, d'où sans être apperçue, il lui étoit permis de fixer ses regards sur le blessé, et ils ne s'en détachoient point; elle ne cessoit d'échauffer le zèle des personnes qui le servoient, de leur recommander d'employer tous leurs soins pour hâter sa guérison.

Dolsey sort de cet état de langueur, voisin de la mort; il a repris un peu de calme; il demande avec empressement, ce qu'est devenu l'étranger à qui il est si redevable : on lui répond qu'on l'a prié de s'écarter, dans la crainte que ses entretiens ne retardassent son rétablissement : — Ce généreux bienfaiteur! oh! je veux le voir, lui parler; c'est sa présence qui achevera de me ranimer; envain on s'oppose aux instances pressantes de Dolsey : il faut lui céder : Amélie accourt de sa retraite : — Je ne vous perdois point de vue, si je n'avois pas le plaisir d'être auprès de vous : mais ne parlez point, ne parlez point; songez à vous rétablir; comptez sur des soins vigilans... quand ce seroit moi-même... je donnerai l'exemple. — Ami généreux, vous méritez bien ce nom, ce n'est pas à moi à douter de votre empressement à me rappeller à la vie; ne me quittez point! que j'expire dans votre sein, car il est inutile de vous cacher que je sens ma fin prochaine.... — O ciel! que dites-vous.... cher Dolsey... monsieur... — Il est inutile de vous demander si vous êtes Anglais; à votre langage, à votre

accent, je vous reconnois pour mon compatriote. — Oui; je suis né en Angleterre... je viens.... pour mourir avec vous, si le Ciel trompoit mes soins et nos espérances: — Non, ame divine, il ne faut pas à cet excès ressentir ma perte; mais j'attends d'une générosité si héroïque, un service égal, sans doute, à celui que vous m'avez déjà rendu; que dis-je? il sera bien au-dessus: ce sera le comble des bienfaits. Par hasard, habiteriez-vous Londres? — Ma demeure est à peu de distance de cette ville. — Ah! vous pouvez... promettez-moi de remplir... tous mes vœux: je vous le répète, ce sera le premier des services. Sachez que j'ai à regretter bien plus que l'existence: je perds, en mourant, une amante, une amante accomplie! (Il échappe à la jeune miss un mouvement qui pensa la découvrir.) Pourquoi ce trouble? hélas! aimeriez-vous? celle qui vous est chère, en seriez-vous séparé?.... L'objet de cette tendresse si vive, si malheureuse, ne recevra point mon dernier soupir! ce sera dans votre sein que je l'exhalerai; l'amour vous le confiera, comme un dépôt sacré que vous remettrez à ma chère Amélie; le séjour de cette fille adorable, est au village d'Hammersmith: dites-lui..... j'aime à croire qu'elle m'aime toujours.... Et pouvez-vous en douter, interrompt vivement Amélie? oui... elle vous aimera.... ce que vous m'avez inspiré, m'assure qu'il faut vous être attaché... au delà du tombeau. — Ah! si vous la connoissiez! c'est la beauté, le sentiment, la vertu même! Ses parens, ses cruels parens se sont opposés à notre union; mais l'amour, mais le Ciel ont triomphé de ces obstacles: j'ai juré à ses pieds que je la choisissois

pour monépouse, que je n'en aurois jamais d'autre... Vous pleurez, généreux étranger! vos larmes inondent mes mains! oui, je le vois, vous éprouvez ma situation! c'est ce qui vous a parlé, vous a attendri en ma faveur. Daignez donc m'écouter : c'est une prière que je vous fais comme au mortel le plus sensible, vous m'en avez donné des preuves : si vous revoyez l'Angleterre, courez chez cette maîtresse de mon cœur; dites-lui, que vous avez voulu me rendre à la vie : hélas! je n'aurois vécu que pour l'adorer; du moins je lui consacre mes derniers instans; assurez-la bien que son image a été le dernier trait qui se sera effacé dans mon cœur, que je suis expiré son amant, son époux, son fidèle époux : que si notre ame nous survit, comme tout nous presse de le croire, cette ame brûlera encore d'amour pour elle... Qu'avez-vous? Amélie, en fondant en pleurs, et serrant la main de sir Charles: —Dolsey, mon cher Dolsey!... Ce sont les seuls mots qui lui échappent, elle craint d'en avoir trop dit; elle veut fuir. Le blessé la retenant par le bras: — Vous ne me quitterez point, vous ne me quitterez point; jamais... le son de cette voix... je découvre dans ses traits... je démêle.... à quelle illusion je m'abandonne!... Qui êtes-vous? Je saisis... une ressemblance... Non, je ne vous laisserai point échapper... — Dolsey... que voulez-vous? qu'exigez-vous? — Plus j'entends. Oh! je saurai... —O Dieu! souffrez que je me retire... ma vie... la vôtre dépend... attendez... —Ces accens... mes regards... ciel! ô ciel! est-il possible! ce seroit... Votre Amélie, s'écrie la jeune Anglaise, en se précipitant dans le

sein de sir Charles, qui est venue vous chercher, et mourir en Amérique. — Amélie ! L'un et l'autre aussitôt ont perdu l'usage des sens.

On est accouru au cri mutuel de ces deux cœurs si sensibles: on les trouve prêts à expirer. Sir Charles avoit sa bouche collée sur une des mains d'Amélie. Celle-ci a repris connoissance la première; elle apperçoit une foule de spectateurs: — Oui, sous cet habit qui m'est étranger, vous voyez-la femme la plus malheureuse, la victime la plus déplorable d'une passion qui ne s'éteindra qu'avec ma vie ! J'avois traversé les mers, pour voler auprès de tout ce que j'aime: mes soins l'ont rappellé au jour... quel objet ! Dolsey mourant ! Ah ! c'est moi, c'est moi qui suis l'auteur de sa perte ! c'est moi dont l'imprudence a causé cette funeste révolution... je n'ai pu me taire ! je n'ai pu te fuir ! Dolsey, mon cher Dolsey, reçois mon ame... ma mort ne préviendroit pas la tienne !

Cette infortunée fondoit en larmes, se livroit à tous les mouvemens d'une agitation inexprimable, demeuroit immobile, levoit les yeux au Ciel, comme pour l'accuser, puis sembloit l'implorer en faveur de sir Charles. Il se réveille enfin, de cet anéantissement, la suite des sensations diverses qui l'avoient frappé à la fois, et d'une voix inarticulée: — Amélie ! Amélie, je vous revois ! je vous dois tout !... Par quel miracle ! je ne pourrai jamais, non, jamais, soutenir cet excès de bonheur : il ne fera que hâter la fin d'une existence que j'aurois voulu vous consacrer..... ma chère Amélie ! c'est vous ! vous en Amérique, près de moi !...

On défend absolument à sir Charles, de proférer la moindre parole; Amélie joint ses instances aux représentations des médecins; elle menace même son amant de se retirer: il promet de s'asservir au silence, pourvu qu'il lui soit permis de la regarder. Ces deux êtres si dignes de s'aimer, dont l'amour avoit quelque chose de céleste, se disoient des yeux, ce que, peut-être, leurs bouches n'auroient pu exprimer; langage si touchant, si passionné de l'ame, que vous êtes supérieur à tout l'art du jargon de l'esprit? Ce sont deux véritables amans, qui possèdent le charme et la force de l'éloquence! A quels transports, à quel délicieux delire s'abandonne la jeune Anglaise, quand on lui annonce que tous les dangers qu'on redoutoit pour les jours de sir Charles, sont dissipés, qu'en un mot, il est assuré de sa guérison!

Enfin il est permis à Dolsey de laisser éclater son ame: — Ma chère, ma divine Amélie, ange de beauté et de vertu, je revivrai donc pour être le plus fortuné des mortels! eh! quelle félicité approchera de la mienne? Ton amant, ton amant sera ton époux, l'époux d'Amélie! Grand Dieu! pouviez-vous réparer tout ce que j'ai souffert, par une faveur plus grande? Oui, maîtresse de mon ame! je vais de ce lieu... mes premiers pas seront pour me traîner aux autels, pour m'y lier par des nœuds... qu'ajouteront-ils à ceux qui m'enchaînoient déjà?... pourrai-je t'aimer, t'idolâtrer davantage? Est-il bien vrai? je serai l'heureux possesseur de tout ce que l'Etre suprême a formé de plus beau, de plus parfait! Mon cœur, ce cœur qui brûle de tout l'amour, sera contre le cœur d'Amélie! La

tendre

tendre amante ne répondoit que par des larmes ; eh ! quelles larmes ! qu'elles l'embellissoient ! qu'elles exprimoient tout ce que ressentoit son cœur ! Non, l'on ne peut se former une idée d'un pareil ravissement.

Ils se mettent en chemin pour se rendre à Philadelphie ; arrivés en cette ville, la première parole que prononce Dolsey, est le nom d'un ministre de sa connoissance. A peine a-t-il achevé de se lier par un engagement sacré, il se lève avec transport, en s'écriant : je suis l'époux d'Amélie ! La cérémonie finie, et l'assemblée retirée, Dolsey court à sa femme qu'il serre dans ses bras : — Je suis dans les Cieux ! Amélie, ma chère Amélie, je t'en ai fait le serment aux autels ; je te le répète ici avec toute l'ardeur dont tu m'as enflammé : je ne cesserai jamais de t'aimer, de t'adorer, comme la plus fidèle image du Dieu qui nous a réunis. Oui, c'est l'Etre suprême qui t'a amenée en ces contrées pour me rendre à la vie, pour m'enivrer d'un bonheur qui n'est point connu sur la terre ! Je suis ton ouvrage ! tu m'as fait revivre ; je ne dois, je ne veux exister que pour toi, que pour toi seule, ma chère ame ; oublions l'Angleterre, l'Europe, l'Amérique même : n'envisageons que nous deux dans cet univers ; nous sommes les seules créatures... va, il n'y en a point qui sache aimer comme moi. Cher époux, répondoit Amélie, avec cette douceur qui est le premier charme de la beauté, tu m'as coûté bien des larmes ! mais elles sont toutes essuyées : je suis près de Dolsey ; il faut bien qu'il me tienne lieu de tout.

Ce couple si heureux auroit été regardé dans les siècles du paganisme, comme les Dieux même du

véritable amour. Ils habitoient près de la ville une maison de campagne, où tout sembloit respirer et peindre une tendresse qui n'avoit point encore eu de modèle. C'étoit ce séjour enchanteur d'Eden (1), que Milton nous représente enrichi de toutes les largesses de la nature; partout s'y répétoit l'image de la déesse de sir Charles : car son attachement ressembloit à une espèce de culte religieux : de quelque côté que se tournât la vue, elle se fixoit sur des portraits de la nouvelle Emma (1). Le tableau favori de Dolsey, sur lequel ses yeux ne se lassoient point de revenir, offroit la situation de sa femme, au milieu des horreurs d'un

(1) Jamais Milton ne s'est montré plus poëte que dans la brillante description des jardins d'Eden; c'est la nature même répandant toutes ses grâces et toutes ses richesses. Peut-être ce morceau l'emporte-t-il pour l'éclat du coloris, sur le chant de la *Jérusalem délivrée*, où le Tasse nous représente les divers enchantemens des beaux lieux qu'habitoit Armide. Il est vrai que ces grands hommes n'ont été que d'heureux imitateurs : Virgile, et Homère avant lui dans sa peinture des jardins d'Alcinoüs, nous ont laissé des modèles de ce genre, que l'on pourra suivre de loin, mais on ne parviendra point à les égaler.

(2) C'est l'héroïne d'une ancienne ballade de Chaucer, un des premiers poëtes Anglais, que Prior a su rajeunir avec goût. Cette Emma passe par toutes les épreuves auxquelles se puisse soumettre la tendresse; elle recueille enfin le prix de ses témoignages d'amour. Rien de plus intéressant que ce petit ouvrage ! il y règne une douce mélancolie, qui attache et fait plaisir. Il y a lieu d'être étonné qu'aucun de nos jeunes écrivains empressés à chercher des sujets pour exercer leurs talens, n'ait point songé à tirer parti de celui-ci?

champ de bataille, suçant sa blessure, et occupée du soin de le rappeler à la vie : voilà, disoit-il à ses amis, le spectacle du triomphe de l'amour, celui qui attachera mes derniers regards ! puis je assez m'en remplir ! quelle femme divine je possède ! Ah ! mon cœur, mon cœur peut-il suffire à mes transports ? Les deux époux étoient ils séparés un instant, ils se pénétroient du plaisir mutuel qu'ils goûteroient à se revoir; tous les jours, Dolsey parloit à sa charmante compagne, de l'excès de sa passion : — Elle croît, elle s'affermit avec le tems ; non, je ne l'exprime point comme elle se fait sentir à mon ame ; non, Amélie, tu ne sauras jamais a quel excès je t'adore ! Ah ! pourquoi des cœurs tels que les nôtres n'ont ils pas un langage qui leur soit propre ? qu'elles sont foibles toutes ces expressions, comparées à ce que tu m'inspires ! mes yeux ne t'en disent ils pas davantage ?

Sir Charles se faisoit une occupation de sa tendresse; le choix des fleurs qui devoient parer le sein de son épouse, étoit pour lui un objet important ; il avoit instruit un oiseau de ces contrées à dire : « *Adore Amélie.* » Il avoit même consacré à sa femme un bocage délicieux, qu'il appelloit *son temple* ; tous les ornemens champêtres que produit le Nouveau Monde, s'y trouvoient réunis ; c'étoit la retraite préférée, où Dolsey alloit se pénétrer de cette ardeur si vive et si pure ! Les passions, pour s'enflammer et se nourrir, recherchent la solitude ; un amant ne se livre jamais à toute l'ivresse de son bonheur, que lorsqu'il est éloigné de la société. Il s'interroge ; il se parle ; il se suffit à lui-même ; on a dit avec raison que le premier monologue fut dans la

bouche de l'amour : il est vrai que l'objet de cette sorte d'idolâtrie méritoit ce rare attachement. Amélie ne songeoit qu'à plaire à Dolsey ; c'étoit pour son époux qu'elle ajoutoit aux heureux présens qu'elle avoit reçus de la nature ; sans sir Charles, elle eût ignoré à jamais qu'elle étoit belle, et elle ne le savoit que pour lui seul.

Les parens d'Amélie étoient inconsolables de sa perte ; ils s'accusoient réciproquement de l'avoir contrainte à fuir de la maison paternelle ; ils n'avoient aucunes lumières sur son sort : (qu'on se rappelle que Sara s'étoit dérobée à leurs recherches :) ils ne savoient enfin si leur fille existoit, et ils étoient plutôt portés à croire que ses malheurs l'avoient plongée dans le tombeau : il est rare que les ames sensibles ne s'attachent pas aux images les plus sombres. C'est alors que le père et la mère d'Amélie éprouvoient combien elle leur avoit été chère.

Elle étoit digne, sans doute, de ces regrets. Quelque fut sa passion pour un mari qu'elle aimoit toujours plus, elle ne pouvoit oublier les auteurs de ses jours ; ce souvenir importun empoisonnoit la félicité pure dont elle jouissoit ; cependant elle s'étudioit à cacher aux yeux de son époux, le trait de douleur dont elle étoit continuellement déchirée. C'étoit l'unique impression de son ame, qu'elle ne lui montrât point : et elle s'en faisoit un crime : — Comment ! c'est moi qui ai des secrets pour Dolsey, pour Dolsey qui me fait part de la moindre de ses pensées ? L'extrême confiance n'est-elle pas le premier sentiment du véritable amour ? une ardeur telle que la nôtre, peut-elle admettre la

plus légère réserve ? et il n'en est point dont ne s'offense la tendresse. Mon mari me reprocheroit-il les larmes que je donne à la mémoire de mes parens?... Hélas! il verroit qu'il n'occupe pas entièrement mon cœur : il en seroit affligé. Il ne doit pas s'intéresser à ma famille : il en a essuyé des procédés qui l'ont blessé, qui l'ont humilié ; l'amour-propre pardonne rarement les mortifications qu'il a reçues. D'ailleurs Dolsey n'aime que moi ; je suis tout pour lui : je dois donc lui tout sacrifier, perdre de vue l'Angleterre, des parens... Grand Dieu! peut-être ont-ils succombé au chagrin, et c'est moi qui aurai creusé leur fosse!

Amélie, seule, avoit devant les yeux ces objets touchans ; un regard de Dolsey venoit bientôt chasser ces idées tristes et désagréables, comme les ténèbres s'éclaircissent et fuient devant le premier rayon du jour ; appercevoit-elle son époux : elle voloit avec un sourire caressant dans ses bras, et ne sentoit plus, ne goûtoit plus que l'ivresse de son bonheur présent!

Est-il donc décidé qu'il n'y a point de félicité pour la condition humaine ? ou si quelquefois nous en saisissons une ombre, cette ombre ne peut-elle être que passagère et rapide ? Dolsey, Dolsey dont les yeux sont toujours fixés sur Amélie, croit avoir surpris quelqu'altération dans ses traits : Qu'as-tu, ma chère ame? je ne te vois point la même sérénité, le même éclat! —Dolsey, ton amour est ingénieux à s'alarmer! je ne puis m'en plaindre : tu me prouves combien je te suis chère... je suis la plus heureuse des femmes. — Ce n'est pas là le ton dont tu devrois t'applaudir de ton bonheur! — Cher époux, quelle crainte peu fondée

t'agite !... Il est vrai... que depuis quelques jours... je me sens atteinte... c'est une erreur de l'imagination... il n'est aucune cause... — Tu regretterois ta patrie ! — Ma patrie n'est elle pas le séjour que Dolsey habite? — Peut-être le souvenir de tes parens mêle t il quelque amertume... A ce mot, il échappe des larmes à l'épouse de sir Charles: — Mon ami, j'ai de grands torts avec vous! je suis coupable de dissimulation, et je ne doute pas que ce ne soit-là le motif d'un trouble... qui me trahit: oui, je l'avouerai, je ne saurois oublier ma famille... Dolsey, je leur aurai causé un chagrin bien vif.... pardonne, cher époux: après toi, c'est ce qui m'attachoit le plus. — Non, Amélie, non, je ne m'offenserai point de ces sentimens : tu dois te rappeler ceux qui t'ont donné la vie: tu dois aussi te ressouvenir qu'ils ont fait mes malheurs, les tiens, qu'ils t'ont exposée à une démarche... à tous les dangers: quels risques tu as courus! Cependant je ne veux point te ravir l'espérance de les revoir. Le retour de la paix nous rendra, puisque tu parois le désirer, à l'Angleterre; tu adouciras en ma faveur, ces cruels... je les respecte : tu leur dois l'existence.

La mélancolie où étoit plongée l'épouse de sir Charles, ne s'étoit point dissipée par cet aveu : elle faisoit tous les jours de nouveaux progrès; les alarmes de sir Charles augmentent de même: — Mes promesses, Amélie, n'ont pu t'arracher à cette tristesse qui m'accable? explique toi avec cette franchise que je crois avoir méritée; cesserois-tu de m'aimer? — Est-ce à vous, sir Charles, à soupçonner ma tendresse? c'est

peut-être l'excès de mon amour, qui produit en moi cette agitation involontaire.... je m'abandonne à de noirs pressentimens... je crains de vous perdre... je ne sais... Dolsey, je suis consumée par une langueur, dont la source m'est inconnue.

Dolsey emploie divers moyens pour retirer sa femme de cet abattement, qu'elle même cherchoit à vaincre; il a recours à des divertissemens, à des fêtes galantes; il l'entretient continuellement de l'Europe, de Londres, de sa famille, des sociétés qu'elle a laissées en Angleterre. Ah! interrompoit Amélie, cher Dolsey, parlez-moi de vous seul, de notre amour mutuel: mais, je vous le redirai avec sincérité, mon ame, malgré moi, est enveloppée d'un sombre chagrin! hélas, j'étois trop heureuse!... et des larmes couloient de ses yeux.

Amélie, en effet, ne jouissoit plus de cette santé brillante, si nécessaire à la beauté; les roses de son teint se flétrissoient; ses yeux perdoient de leur éclat. La situation de sir Charles ne différoit guères de celle de sa femme; il éprouvoit dans son ame, un bouleversement continuel: qu'étoient pour lui ses propres jours, au prix de ceux d'Amélie? Le mal s'accroît; les médecins sont appelés; Dolsey cherche à lire dans leurs regards, l'arrêt qu'ils vont prononcer: ils ne dissimulent point que cette maladie est au-dessus des conjectures et des secours de l'art. Cet état de dépérissement étoit interrompu par les accès d'une douleur aiguë; sir Charles souffroit d'autant plus qu'il s'efforçoit de se contraindre en présence de son épouse; il alloit embrasser les genoux des médecins, les arroser de ses larmes; il les conjuroit par tout ce qu'il croyoit de plus

capable de les émouvoir, de réunir leurs connoissances pour la retirer d'une maladie si bizarre et si cruelle; il leur promettoit de leur abandonner tout ce qu'il possédoit : — Rendez-moi, rendez-moi Amélie, et prenez ma fortune, mon existence, si des jours si précieux sont attachés à ce sacrifice. Il se livroit au désespoir. On revient à une nouvelle consultation; on pèse les circonstances; on porte sur le mal un œil encore plus attentif : quel affreux coup de lumière pour Dolsey ! après bien des recherches, on découvre que la plaie sucée, et qui s'étoit guérie, avoit été empoisonnée (1) : c'est un des actes atroces de la barbarie des sauvages de l'Amérique : ils imbibent leurs flèches des plus mortels venins. Le poison attiré par l'aspiration, avoit passé du flanc de l'époux, dans le sein de l'épouse. Il est enfin décidé que la médecine n'a aucun remède à opposer à cette horrible maladie: la femme de sir Charles est donc condamnée à une mort certaine. Elle mourra, s'écrie cet homme si à plaindre ! et c'est moi qui la fais mourir! c'est tout ce qu'il peut dire : il court

(1) Tous nos voyageurs assurent le fait; les sauvages infectent leurs flèches de poisons si actifs, que la partie du corps qui en est atteinte, tombe dans le même instant, en putréfaction, et la mort qui suit de prés ces terribles blessures, est des plus douloureuses et des plus effrayantes. On ne peut s'empêcher de faire une remarque à ce sujet : comment tous les peuples semblent-ils avoir été d'accord pour exercer leur imagination sur les moyens d'ajouter aux horreurs de notre fin? la nature n'en avoit-elle pas fait assez pour nous rendre notre destruction insupportable ? Et c'est-là cette créature dont quelques froids déclamateurs se sont plu à

à ses armes pour s'arracher la vie; on s'empresse de les lui ôter; il tombe, comme s'il avoit été frappé de la foudre; il ne sortoit de ce délire de la douleur, que pour répéter par intervalles : moi!... moi! l'assassin d'Amélie! je déchire son sein! eh! par pitié, par pitié donnez-moi la mort! que j'aie la consolation d'expirer avant ma victime! laissez-moi me plonger dans un anéantissement éternel; barbares, vous voulez que je vive! et Amélie meurt, meurt par moi! vous n'avez donc point aimé? Tout ce qui entouroit Dolsey, ressentoit sa situation; on ne voyoit que des larmes; on n'entendoit que des sanglots.

La malade cependant, qui n'ignoroit point qu'il se faisoit une consultation, en demandoit le résultat : on ne répondoit pas à ses questions; elle appercevoit la tristesse et le trouble sur tous les visages : — Vous me faites assez entendre quelle sera ma destinée : je vois trop clairement que je n'ai plus rien à espérer : il faut donc que je meure, que je me sépare pour jamais, pour jamais, de tout ce qui m'étoit le plus cher! Et...

---

nous exalter la bonté! pauvres métaphysiciens! avec tous vos *subtils* raisonnemens, vous avez bien de la peine à bâtir des sytêmes que ne démente point la vérité! Il seroit bien plus court de convenir que l'homme est une énigme incompréhensible; mais, cet aveu échappé, on n'auroit pas l'air savant, et c'est une belle chose, que de se croire philosophe, et de le faire accroire aux autres. Quoiqu'il en soit, l'homme est partout le même, la bête la plus féroce et la plus cruelle; on diroit qu'il ne se sert de sa raison, que pour être plus méchant que le reste des animaux : il n'y a que la religion qui puisse le mettre à sa place.

où est mon époux? craindroit-il ma présence? n'oseroit-il m'annoncer une fin à laquelle, je ne le cache point, j'ai bien de la peine à me résoudre. Ne plus vivre pour Dolsey! Ah! qu'il vienne, qu'il vienne! il recevra mon dernier soupir; sa vue adoucira du moins ces terribles instans. Oui, s'écrie, en entrant dans la chambre d'Amélie, un homme furieux que plusieurs personnes s'efforçoient inutilement de retenir, et qu'on reconnoit pour être sir Charles, oui, femme infortunée, ta mort est infaillible, et apprends qui te la cause, qui est ton bourreau.... c'est ton amant, ton époux, Dolsey. — Que dites-vous? — Dolsey, Dolsey lui-même; oui c'est moi qui te précipite dans le cercueil. Aussitôt il s'élance sur une épée qu'un funeste hasard offre à sa main, s'en frappe; il tombe; son sang jaillit à gros bouillons sur Amélie, qui pousse un cri horrible, en lui tendant les bras; on vole à son secours; on raconte à son épouse les détails que son mari n'a pu lui confier: — Ne vous occupez que de Dolsey. O ciel! conserve-lui la vie, et.... ne songeons plus à la mienne.

Amélie, depuis ce moment, sembloit s'être entièrement oubliée, pour ne s'attacher qu'à tout ce qui regardoit sir Charles. On eût dit qu'elle n'aspiroit qu'à revivre dans son époux.

On parvient à le rappeler à la lumière; sa blessure ne s'étoit pas trouvée aussi dangereuse qu'il l'eût désiré. Ses premières paroles sont pour demander des nouvelles de sa femme. — Elle ne s'alarme que sur vous; elle vous conjure, si vous l'aimez encore, de respecter vos jours, et elle attend que vous aurez la force de

supporter sa présence, que vous irez... — Oui, j'irai lui montrer l'homme qu'elle doit le plus détester... et c'est à ce prix, que je soutiens le fardeau de la vie !... Amélie, Amélie, c'est pour recevoir ces coups, que tu as quitté tes parens, que tu as traversé les mers, que tu es venue dans ces odieuses contrées ; tu y trouveras un tombeau, un tombeau creusé des mains de ton mari ! Ah! cruels ! qu'exigez-vous ? que je m'offre à ses yeux !

Quel spectacle frappe les regards de sir Charles! Sa femme expirante, soutenue par des domestiques, qui s'étoit arrachée de son lit, pour se traîner jusqu'à son époux : — Eh bien ! sir Charles, je ne puis donc goûter la consolation de vous voir ! Aussitôt son mari la prend dans ses bras ; et va, aidé des mêmes domestiques, la reporter dans son appartement. — Que faites-vous, Amélie ? vous recherchez la vue d'un barbare !... — Ah, mon cher Dolsey, pourquoi vous obstiner à vous trouver coupable ? c'est le crime de la fatalité; adorons les décrets d'une Providence qui ne peut qu'être juste. Ne troublons point le plaisir ; le seul plaisir qu'il me soit permis de goûter. Je vous ai sauvé la vie aux dépens de la mienne : arrêtons-nous sur cette image : elle me console, elle me fortifie contre les horreurs de ma destinée. Si je vous suis donc aussi chère que j'aime à le croire, vous n'attenterez point à vos jours : vous songerez qu'ils sont mon ouvrage, et à ce titre, ils doivent vous être sacrés ; promettez-moi de les épargner ; vivez, mon cher Dolsey, pour me plaindre, pour m'aimer, pour me conserver votre foi, votre tendresse ; portez seulement quelquefois vos larmes à mon

tombeau : elles couleront jusqu'à ma cendre; non, les morts ne sont point insensibles; non, tant d'amour ne sauroit avoir une fin; Dolsey, vous serez toujours présent à votre Amélie. Des sanglots, des torrens de pleurs étoient la réponse de sir Charles; quelquefois il lui échappoit des mots interrompus par les accens de la douleur: —Vous pouvez m'aimer encore, quand c'est moi.... ne puis-je écarter cette horrible image? Je vous obéirai, je vous obéirai: je supporterai le poids de mes malheurs; je ne chercherai point à m'en délivrer; mais pensez-vous, femme que j'adorois... et que je fais mourir, pensez-vous que le désespoir ne me suffira point, pour vous venger d'un coupable... oui, je le suis; vous vous efforcez envain de me justifier. Amélie, Amélie, puisque vous m'aimez, puisqu'il faut vous perdre, désirez que ma mort précède la vôtre. Qu'est-ce que la vie, Grand Dieu! quand on est privé de tout ce qui nous en faisoit sentir le prix? Eh! après toi, que pourroit être pour moi l'existence?

Ces deux infortunés passoient des jours entiers à se regarder, à soupirer, à se baigner mutuellement de larmes: sir Charles s'adressant à tout ce qu'il rencontroit, n'avoit que ces paroles à la bouche: il n'y auroit point de remède! Quoi! il faudra qu'elle meure! qu'elle meure! Amélie!... Et les sanglots étouffoient sa voix. Il s'éloignoit sans cesse, et sans cesse il revenoit auprès de sa femme. Elle lui serroit continuellement la main, la pressoit contre son cœur; enfin elle employoit tous les moyens pour le consoler: —Dolsey, l'immortalité, sur la terre, est-elle notre partage? ne devons-nous pas, tôt ou tard, payer ce tribut à la nature? n'est-ce

pas une loi irrévocable, à laquelle tout être est soumis? Que j'expire à présent ou dans une trentaine d'années: ma perte n'exciteroit-elle pas également vos regrets? et si c'étoit vous qui me fussiez enlevé, pouvez-vous croire que je n'aurois point votre sensibilité? Est-ce à vous d'imaginer qu'Amélie vous survivroit un instant, un seul instant? quel supplice affreux que le spectacle de votre mort!... Nous étions trop heureux, sir Charles! nous nous sommes endormis dans un songe... dont, peut-être, la Providence s'est offensée... voici le moment du réveil: il est terrible! après ma mort, vous aurez soin... — Que dis-tu? peux-tu croire que mon ame ne soit pas liée à la tienne? ton dernier soupir sera le mien; n'en doute pas, n'en doute pas; mes yeux se fermeront, avant qu'ils se soient attachés sur tes regards mourans; je le sens, nous expirerons, nous finirons ensemble; que dis-je? je me flatte que le ciel m'épargnera ce comble du malheur; ce seront tes bras qui me recevront expirant.... Ah! quelle idée déchirante j'emporte au tombeau! elle revient toujours... Amélie, Amélie, tu vivrois donc sans moi! Et à ce mot, Dolsey se livroit à tous les accès du plus sombre désespoir; il ne prenoit aucun repos, ou s'il cédoit quelques minutes à un sommeil, le fruit de l'accablement, on l'entendoit s'écrier: je suis son bourreau, c'est à moi de mourir. Il examinoit son épouse d'un œil attentif, et sembloit épier les progrès de sa maladie. Quoi, se disoit-il toujours, aucune espérance! aucune espérance! Et il retomboit dans son accablement. Il est inutile d'ajouter qu'il périssoit consumé de besoin, toute espèce de nourriture lui étant insupportable; il

parloit peu, et ne faisoit que gémir profondément; souvent il se remplissoit du noir dessein de se délivrer d'une existence qui lui étoit odieuse : il se préparoit à l'exécuter; l'idée qu'une telle fin hâteroit celle d'Amélie, l'arrêtoit tout-à-coup, et il avoit le courage de supporter la vie.

Dolsey apprend qu'un sauvage avoit la connoissance des plantes médicinales de ces contrées, qu'il étoit sur-tout possesseur d'une espèce d'antidote qui combattoit, et détruisoit l'activité des plus mortels poisons: aussitôt sir Charles est ranimé par l'espoir: Où trouverai-je ce Dieu conservateur ? indiquez-moi... conduisez-moi... fût-il aux extrêmités de l'Amérique ? (On lui dit que Mozéma demeuroit à plus de cent milles de son habitation;) oh! je me sens assez de force... j'y cours, j'y vole. (Il se précipite au lit de sa femme.) Amélie, ma chère Amélie, tu revivras! tu revivras pour me pardonner, pour me plaindre, hélas! oserois-je dire, pour m'aimer; serai-je encore digne de cette tendresse, dont je sens si vivement le prix ? Il lui raconte les merveilles qu'on lui a rapportées de Mozéma; et il la quitte, en la confiant à quelques amis, dont il connoissoit le zèle et l'intelligence.

Dolsey marchoit accompagné d'un jeune sauvage qui lui étoit attaché, et qui lui servoit d'interprète : on le nommoit Zami. Ils voyagent sans s'arrêter. Sir Charles auroit desiré avoir la promptitude des vents; ils arrivent enfin à la cabane de Mozéma: ils le trouvent assis sur sa natte son arc et ses flèches posés à ses pieds, et dans l'attitude de la profonde douleur; il réunissoit à sa qualité de médecin, celle d'un des premiers guerriers

de sa nation. Zami l'aborde, en lui montrant sir Charles, lui fait part du motif qui les amène : le sauvage se lève avec fureur : — Lâche esclave de nos bourreaux, que viens-tu me demander ? Que je sois de quelque utilité à ces tigres qui nous viennent d'Europe ; sais-tu bien, sais-tu bien quelle flèche ils ont enfoncée dans mon cœur ! Et aussitôt il lui échappe une abondance de larmes. Il reprend : j'étois père, et ces monstres se sont rougis du sang de mon enfant, de mon enfant unique ! j'avois un fils... je ne l'ai plus ! Le soleil se lève, sans qu'il me montre ce soutien de mon ame, qui devoit consoler ma vieillesse, recueillir mon souffle expirant, qui eût été un de nos braves guerriers. Le soleil se couche, sans que je le retrouve reposant sur cette natte, où je n'embrasse plus que la mort ! La mort n'est rien pour un homme qui s'est trouvé à plus de vingt combats : mais mourir privé de mon enfant, ne point sentir ses mains me fermer les yeux !... retire-toi... retire-toi : je percerai le sein à cet Européen, à toi-même... laisse-moi. Non, s'écrie Dolsey en tombant à ses pieds, je ne vous quitterai point ; mon ami, mon père ! (il découvre son estomac,) frappez, percez, réunissez-là tous vos coups, mais avant que de me donner la mort, secourez... rendez-moi une épouse chérie... vous me paroissez sensible ! — Si je suis sensible, monstre d'Europe ? si je suis sensible ? tu me vois pleurer comme une femme, et tu douterois de ma sensibilité ! — Ah ! je mêlerai mes larmes aux vôtres ; vous êtes père.... — Je ne le suis plus ! je ne le suis plus ! — Hélas ! et moi, je suis encore époux ; et bientôt je vais cesser de l'être ! je suis à vos genoux. Je vous l'ai

dit: si le sacrifice de mes jours peut satisfaire votre vengeance, je vous offre une victime: elle se livre à vos fureurs; mais retirez ma femme du tombeau, qui est prêt à l'engloutir, et ensuite immolez-moi, épuisez vos tortures les plus cruelles sur mes membres palpitans; je vous bénirai, vous serez mon Dieu tutélaire: vous aurez sauvé mon Amélie. Si je m'adressois à tout autre que vous, je vous dirois: vous serez le maître de mes trésors, de tout ce qui m'appartient... — De tes trésors! eh! que seroient tous les trésors de ton Europe, au prix de mon enfant?... Barbare, songe donc encore une fois que je ne suis plus père, que je mourrai sur cette natte, sans voir mon fils, sans le serrer contre mon sein.... va, fuis loin de mes regards... je brûle de vous déchirer le cœur à tous deux... (1) Tu me parles de rendre la vie à ta femme? je voudrois que ton Europe entière fut infectée de nos poisons; je voudrois les y porter moi-même, et qu'il n'échappât point un seul de tes compatriotes, goûter

(1) Qu'on observe que l'homme naturel ne ressent que deux passions, l'amour et la vengeance: voilà pourquoi nos anciens poëtes nous peignent, sous des traits si marqués, les tristes effets de l'une et de l'autre. Voyez Achille dans Homère, insulter avec une barbarie réfléchie, l'espace de trois jours entiers, au cadavre d'Hector; Enée plonger son épée dans le sein de Turnus, qui lui demande grâce. Il faut nous en féliciter: nous avons assurément perdu beaucoup de cette atrocité: mais nos mœurs, en devenant plus douces, ne sont-elles pas aussi moins fortes, moins énergiques? La société et la *politesse* n'ont-elles pas altéré notre physionomie, et par la même raison, il n'y a plus de ces actes sublimes d'héroïsme

le

le plaisir, le doux plaisir de les voir tous tomber, expirer à ma vue!... Hélas! mon fils, mon fils ne revivroit point!

Dolsey loin de se rebuter, persiste à soutenir les refus opiniâtres, toutes les marques de fureur de Mozéma; il embrassoit ses genoux; il lui représentoit que la guerre étoit par-tout le règne du malheur et du crime, qu'elle portoit sa rage au cœur des peuples les plus policés, comme à celui des plus barbares, que c'étoit le sort des combats seuls qu'il falloit accuser du meurtre de son enfant; enfin à force de sollicitations, de prières, de larmes, il détermine le farouche Sauvage à sortir de ses forêts pour le suivre, et se transporter jusqu'au séjour qu'habitoit Amélie.

Sir Charles n'a pas plutôt apperçu sa maison, qu'il court vers l'appartement de sa femme: il se jette dans ses bras: — Je t'avois donné la mort: je t'apporte la vie; ta guérison est assurée. Il n'achevoit pas ces paroles, que Mozéma étoit entré dans la chambre. L'époux impatient le conduit au lit de la malade: celui-ci

---

et de grandeur d'ame. Malheureux inconvénient attaché à notre nature! Nous ne saurions acquérir qu'au prix d'une perte; nous passons continuellement aux extrémités opposées, sans pouvoir profiter du sage conseil qu'Ovide fait donner à Phaéton: *inter utrumque tene*; mais tous nos philosophes eux-mêmes, ne parviendront jamais à tenirce *juste milieu*. Il vaut donc encore mieux manquer de caractère, se traîner dans la foule commune de ces êtres policés et dégradés, que de ressembler à ces sauvages, qui s'occupent de faire la meilleure réception possible à leurs hôtes, et qui mangent leurs prisonniers.

l'examine attentivement; tous les yeux étoient attachés sur les siens. Je ne te tromperai point, dit après quelques momens le Sauvage, s'adressant à Dolsey : le mensonge et la flatterie n'appartiennent qu'à tes frères : sa maladie est au-dessus de tous mes secrets; elle est incurable ; il n'y a que le *grand-Esprit* (1) (il montroit le ciel) qui puisse triompher de la violence de ce poison. La foudre même a écrasé sir Charles. Il faut donc s'y résoudre! ce sont les seuls mots qu'il

(1) C'est le nom que les sauvages de ces contrées donnent à l'Etre-Suprême. Pour juger de leurs lumières naturelles, on ne sera pas fâché de retrouver ici, quelques traits d'un discours adressé par un orateur de ces peuples, à un de nos Français : « C'est ici que le plus fort n'opprime pas le plus « foible, que le méchant ne prospère point, que le bon n'est » point puni; ici, les *hommes rouges* n'y égorgent point, » comme les hommes blancs, leurs frères pour de la terre et » du *fer jaune*, (de l'or) qu'ils méprisent; ici, la terre nous » nourrit en la cultivant sans peine ; ceux à qui elle donne » le plus, n'entassent point leur récolte de *patates, d'ignames et de maïs*, (ou bled d'Inde) pour la conserver, ou « plutôt pour profiter du malheur des autres, afin de leur « ôter la subsistance, comme font vos Européens. Parmi » nous, on peut vivre content, sans être agité de passions » violentes, ainsi que les hommes blancs, souvent souillés » de meurtres et de crimes horribles. Tout est soumis sur » cette terre à la volonté du *grand-Esprit;* nous le servons » de la manière la plus agréable, dans un temple simple, » et sans appareil, au pied d'un arbre touffu et aussi ancien » que le monde, d'où découle une gomme aromatique qui » lui sert d'encens ; le cœur seul l'adore, et lui offre des « paroles de vérité ; il suffit de le sentir, ce cher Bienfai- » teur, ce *Maître de la vie!* »

ait la force de proférer. Sa situation étoit si digne de pitié, que Mozéma lui-même en est attendri; ensuite repoussant la sensibilité : Tu me paroissois un homme, et tu t'abandonnes à une stérile douleur! Crois-moi, viens avec nos braves guerriers, combattre une nation ennemie de la nôtre; je te donne un conseil que j'exécuterai: je veux venger mon fils, et couvrir sa fosse de leurs chevelures sanglantes; dignes alliés de tes Européens, c'est de la main de ces perfides qu'est partie la flèche empoisonnée qui t'enlève aujourd'hui ta femme. Si tu dois mourir, imite-moi : tombe et meurs sur un monceau d'ennemis que tu auras immolés; adieu; c'est-là que je cours exhaler mon ame.

Sir Charles, depuis ce moment, n'existoit qu'à peine; il sembloit même insensible aux caresses touchantes d'Amélie; il ne lui parloit que des yeux. C'étoit une de ces infortunées créatures que la fable nous représente privées insensiblement de la figure humaine, pour être métamorphosées en une pierre muette.

Dolsey montre, un jour, plus d'agitation; il retournoit sans cesse dans les bras de son épouse, et l'inondoit de pleurs; il refuse de se coucher: enfin il se penche sur le lit, et d'une voix sombre et éteinte : — Amélie... Amélie... c'en est fait! — Que dites-vous?... Dolsey!... — Je voudrois avoir le courage de t'épargner le spectacle d'une fin... qui devoit précéder la tienne. Je n'ai pu vaincre l'excès de ma douleur : je succombe.... hélas! qui, dans ces lieux, recueillera tes derniers soupirs? Me pardonnes-tu, chère épouse?... mets ta main sur mon cœur... tant qu'il palpitera, il ne cessera de t'adorer. Dolsey fait un mouvement pour

se jeter dans le sein de sa femme, et il expire, en poussant un cri lugubre, et en attachant sur elle son dernier regard.

La douleur avoit causé la mort à sir Charles. Ce coup est si accablant pour Amélie, qu'il ne lui échappe aucune plainte; on eût dit qu'elle étoit frappée du tonnerre : elle n'avoit plus de voix pour s'exprimer; ses larmes s'étoient arrêtées; elle pressoit seulement dans ses bras, son mari, et tenoit son visage collé contre le sien; quelquefois elle levoit les yeux au ciel, ensuite les ramenoit sur ces restes pâles et défigurés qu'elle serroit continuellement contre son cœur; on veut lui ôter des mains cet objet de douleur : elle s'obstine à le retenir; elle demeure près de vingt-quatre heures dans cet état. On profite d'un moment d'anéantissement pour lui retirer le corps de sir Charles.

Amélie se réveille de ce sommeil de mort. — Où est-il? où est mon époux? où est Dolsey? (on ne lui répond que par des pleurs.) Des larmes! ah!... je n'en puis plus répandre!... Eh! qu'est-il devenu?... qu'est devenu Dolsey? (puis, tout à coup, en jetant un profond gémissement, comme un malheureux prisonnier, qui sortiroit d'un songe, et qui reverroit ses chaînes.) Grand-Dieu! ai-je pu l'oublier?.. Dolsey, Dolsey m'est enlevé pour jamais, pour jamais! je l'ai tenu dans mes bras.... et il n'y est plus! il n'y est plus! qu'a-t-on fait? (elle se lève avec précipitation.) On me le rendra; je veux expirer sur mon malheureux époux, que la même fosse nous reçoive et nous engloutisse!

C'est envain qu'on s'oppose à ses efforts : Amélie

porte la vue de tous côtés, dans son appartement, et court vers une chambre voisine. — O ciel! que vois-je? un cercueil!... cruels!... il y est déjà renfermé! Dolsey!... cher Dolsey!... c'est-là que je veux mourir. Et elle tombe sur le cercueil, qu'elle embrasse avec transport. Au bout d'une heure, elle revient de cette douloureuse situation. — Mon parti est pris : ce n'est point en Amérique que je terminerai le cours de mes malheurs : je me sens encore assez de force... pour aller expirer en Europe. (On veut combattre cette résolution, lui représenter la foiblesse de sa santé, mille obstacles :) je les surmonterai; j'éprouve... oui le ciel, je n'en doute point, prolongera ma vie jusqu'au moment que j'aurai eu la consolation... c'est la seule... c'est la dernière, c'est la dernière.... j'y suis déterminée; qu'on me trouve un vaisseau prêt à partir! On remplit ses ordres : on vient lui annoncer qu'un navire l'attend, et que tout est préparé. Elle n'avoit point permis qu'on rendît encore à Dolsey les honneurs funèbres. On lui demande à ce sujet, d'une voix tremblante, quel est son dessein? — Mon dessein! oh! ce n'est pas assurément de me séparer de tout ce qui me fut, et ce qui m'est encore le plus cher... Dolsey... me suivra, ou plutôt ce sera moi qui l'accompagnerai jusqu'au lieu... où nos cendres réunies seront déposées... — Quoi! madame!..... — Ce sont mes volontés. Rien ne peut m'empêcher... (Elle court au cercueil, en poussant des cris; je t'abandonnerois! je te laisserois dans ces contrées! je retournerois, sans toi, dans une patrie, où bientôt mes yeux se fermeront! Ah! du moins, mes parens... mes parens... Elle ne

peut achever; un torrent de pleurs lui coupe la parole; elle la reprend : allons : qu'on transporte avec moi ce seul objet qui attache encore mon ame sur la terre!

C'étoit en effet, une espèce de miracle, qui avoit semblé ranimer cette femme expirante; on la traîne au vaisseau, suivie de ce dépôt si cher, sur lequel se tournoient incessamment ses regards; elle déclare que son projet est d'être conduite en Angleterre; et pendant toute la traversée, elle demeura constamment auprès du cercueil, que de tems en tems elle couvroit de ses baisers et de ses larmes; cette image frappoit également de surprise et de compassion les passagers; c'étoit bien à ce triste spectacle qu'on pouvoit appliquer l'expression d'un poëte ancien: *La majesté des douleurs*; cet appareil si lugubre, si imposant se déployoit tout entier dans la malheureuse Amélie.

Les auteurs de ses jours continuoient de la pleurer, incertains toujours de sa destinée. Hélas! disoient-ils, si du moins nous avions la consolation de savoir qu'elle respire!... eussions-nous à lui faire tous les reproches: oh! si elle vivoit, nous lui pardonnerions... Cette chère fille, n'est-elle pas notre unique amour? mais... inutiles espérances! Amélie... Amélie n'est plus! non, nous n'avons plus d'enfant! nous mourrons sans l'embrasser! Et à cette pensée, ces deux infortunés répandoient des larmes toujours plus amères; quelquefois ils se disoient: encore si nous avions pu découvrir où est Sara! nous aurions recueilli quelque lueur; nous ne flotterions point dans une incertitude plus affreuse que le malheur même!

Au moment que le père et la mère d'Amélie se communiquoient ces plaintes, on leur annonce qu'une femme d'un certain âge demande à leur parler : — Faites entrer, faites entrer.... eh !..... si c'étoit des nouvelles de notre fille ! que sait-on ? le ciel s'est laissé peut-être désarmer par nos prières, par nos pleurs... La personne annoncée vient à paroître : — Sara ! — Oui, mes respectables maîtres que j'ai trop offensés, c'est la malheureuse Sara qui n'a pu résister au désir de tomber à vos genoux, qui vient implorer son pardon. — Dites-nous.... dites-nous..... qu'avez-vous fait d'Amélie ? qu'est-elle devenue ? est-elle vivante ? ah ! cruelle !... Sara, tout est oublié, si vous nous apprenez... serions-nous assez heureux, pour que la mort ne nous l'eût point enlevée ? Cette chère enfant ! de grâce.... où est-elle ? Sara leur raconte jusqu'aux moindres détails, tout ce qui s'est passé, depuis le moment qu'on avoit interdit à Dolsey l'entrée de la maison. Elle avoue avec sincérité qu'elle a favorisé la fuite d'Amélie, qu'elle l'a conduite jusqu'au vaisseau qui la transportoit en Amérique ; Sara ajoute : dans la crainte d'un trop juste ressentiment de votre part, je m'étois dérobée à vos recherches ; il m'est parvenu que vous étiez inconsolables : je me suis déterminée, d'après cette nouvelle, à m'exposer à votre fureur, à subir même le châtiment dû à ma foiblesse, ou plutôt à ma lâche complaisance : j'ai mieux aimé mourir, s'il le faut, que de vous laisser plus long-tems dans cette cruelle perplexité : — Sara, ne parlons point de ta faute... Amélie... en Amérique, et... tu ne sais point dans quelle contrée... — Elle étoit allée rejoindre

sir Charles. — Le père interrompt : ce sera dans les lieux qui sont aujourd'hui le théâtre de la guerre ; il faut écrire... de tout côté ; demander... à l'Amérique entière des nouvelles d'Amélie... Ah ! Dieu ! Dieu ! nous sommes donc éclairés sur son sort... elle aura épousé sir Charles ; mais... elle vit ! elle vit ! que ne la tenons-nous dans nos bras, cette fille si chérie, si digne de l'être ! C'est nous, c'est notre obstination inflexible, qui a causé ses malheurs et les nôtres !.. Nous la reverrons ! elle sera encore dans notre sein ! notre gendre est d'ailleurs d'une condition, qui ne peut que nous honorer ; hélas ! il ne lui manquoit que la fortune.

Ils sont remplis l'un et l'autre de cette joie qu'un père et une mère peuvent seuls imaginer : ensuite les alarmes succèdent à ces transports consolateurs : — A quels dangers n'aura-t-elle pas été exposée ! nous embrassons une espérance décevante ! au moment que nous formons des vœux, peut-être n'est-elle plus ? elle aura succombé dans ces climats si différens de ceux-ci ! Sara cherche à dissiper ces nuages. Vous parlez, dit la mère à son mari, de nous informer quelle région de l'Amérique peut habiter Amélie ? Eh ! pourquoi nous reposer sur autrui, de ce soin si intéressant ? Qu'avons-nous à perdre ? des jours minés par le chagrin. Nous avons déjà le pied sur les marches du tombeau ; allons, mon ami, armons-nous de courage ; sachons par nous-mêmes, ce qu'est devenue Amélie ; elle a bien osé traverser les mers : la tendresse d'un père et d'une mère ne feroit-elle pas autant qu'un fol amour... ne songeons plus à sa faute ; nous la reverrons, nous la serrerons plutôt contre notre sein.....

croyez-moi, précipitons notre départ. Mes chers maîtres, s'écrie Sara, je vous suivrai, si vous me le permettez; ne me refusez point cette grâce : que je voie, que j'embrasse encore ma chère miss, avant que j'expire!

Ces dignes parens sont donc décidés à aller chercher Amélie, jusques dans le Nouveau Monde; ils faisoient les préparatifs du voyage; ils s'entretenoient continuellement du plaisir qu'ils auroient, en r'ouvrant leurs bras à leur chère fille. — Oui, tout, tout lui sera pardonné, et.... nous l'aimerons encore davantage. Nous reverrons donc, nous posséderons notre Amélie; ô ciel! ne pussions-nous goûter la douceur de ne la voir qu'un seul instant... nous mourrons de notre joie!

Une espèce de tumulte s'élève du milieu de la cour : des domestiques paroissent troublés : on leur demande la raison de cette agitation extraordinaire : ils ne répondent point; leur embarras augmente : la mère d'Amélie s'avance vers la porte; quel spectacle l'a frappée! sa fille, sa fille les cheveux épars, ensevelie dans un long vêtement de deuil; elle court dans ses bras. — Amélie! — Oui, ma mère, si vous m'accordez la grâce de prononcer encore ce nom, c'est votre fille... la plus malheureuse des femmes qui vient implorer votre bénédiction, et mourir à vos pieds. Son père qui suivoit de près son épouse, et qui a reconnu Amélie, n'a pu que dire : ma fille! Il veut la relever, l'embrasser. — Mes adorables parens! laissez-moi, laissez-moi expirer à vos genoux... je te revois aussi, Sara!... A l'instant qu'ils alloient répondre, ils apperçoivent un cortège de domestiques qui portoient un

cercueil : ils sont saisis d'effroi. Ce cercueil que vous voyez, reprend Amélie, en se précipitant dessus, renferme mon infortuné mari, et me renfermera bientôt moi-même ; je sollicite, ajoute-t-elle, en versant un torrent de larmes, pour lui et pour moi, un pardon... un pardon que nous n'avons pu obtenir, tandis qu'il vivoit ! me le refuserez-vous ? Ses parens, au milieu des sanglots, la pressant dans leurs bras : — Ma fille, ma chère fille !... eh ! ne parlons plus de pardon ; jouissons du bonheur de nous réunir ; nous nous efforcerons d'adoucir la perte que tu viens d'essuyer ; nous chercherons à te tenir lieu d'un époux. Amélie soulevée par son père, et assise près du cercueil sur lequel sa main reste toujours étendue : — Voilà... voilà le lit... où je serai bientôt couchée ! Cependant, mes chers parens, s'il m'est permis de goûter encore quelque satisfaction, je vous la dois en ce moment : vous daignez me pardonner, m'aimer ! je meurs moins malheureuse. Vous mettrez le sceau à vos bontés, et j'ose attendre cette dernière faveur de votre tendresse : que je sois placée dans ce cercueil, à côté de Dolsey, de mon mari ! oui, ce sera le comble des bienfaits... Je ne me dissimule pas que je vous ai causé bien des peines ! le ciel est juste ; je suis punie, et vous êtes vengés. — Change de conversation, ma chère Amélie ; vis pour nous aimer, pour être adorée de ta famille : c'est toi, c'est toi que nous serrons dans nos bras ! Sara réunissoit ses transports à ceux de ces tendres parens. Je revois donc ma chère maîtresse ! oh ! qu'elle me permette seulement de lui baiser la main ! — Sara, cette main ressentira dans peu le froid de la mort ! Le père

s'écrie : — Quoi ! ma fille ! Nous ne parviendrons pas à te consoler ! ta vue nous rendoit à la vie ; eh ! tu veux donc nous faire expirer de douleur ! donne des larmes à ton époux : loin de blâmer ta tristesse, nous l'approuvons, nous la partageons : mais cherche à l'adoucir, en l'épanchant dans notre sein. Tu dis que tu nous aimes, et tu parles de mourir ? — Respectables auteurs de mes jours... ma fin est décidée ; je n'ai que le tems de vous l'annoncer. J'ai demandé au ciel qu'il désarmât ses rigueurs, que je pusse revoir l'Angleterre, l'Angleterre qui m'a vu naître, qu'enfin il me fût permis d'expirer dans vos embrassemens, et il s'est montré, cette fois, sensible à mes vœux, ce ciel jusqu'ici inexorable ! Vous avez bien voulu me pardonner ; je vous ai revus ; je n'aurai donc pas éprouvé tous les malheurs !

Le père et la mère d'Amélie la pressent absolument de quitter ce langage, et de souffrir que son chagrin reçoive quelque soulagement : elle leur révèle son horrible situation ; ils apprennent enfin... ils apprennent ces infortunés, qu'un poison destructeur coule dans les veines de leur fille, que sa fin est assurée, que son arrêt de mort est irrévocable : la maison aussitôt ne retentit que d'un seul cri ; un accablement universel l'a frappée ; on ne sort de cette espèce d'anéantissement que pour s'occuper du soin de trouver des remèdes ; on court, on vole à Londres ; on s'empresse à l'envi de faire éclater son zèle ; les plus habiles médecins sont appelés ; toutes les ressources de l'art sont employées : mais on ne tarde pas à reconnoître que l'Europe n'est pas plus heureuse que l'Amérique, dans

ses moyens de guérison. Je n'ai point voulu vous affliger, dit Amélie à ses parens, en me refusant à des secours dont je ne prévoyois que trop le peu d'efficacité: c'est un témoignage de tendresse et de soumission que j'ai cru devoir vous donner; oui, il est décidé que je n'ai encore que quelques semaines à vivre : je veux vous les consacrer, vous redire cent fois que vous n'êtes jamais sortis de mon cœur : l'amour, l'amour a fait mes maux, mes erreurs... hélas! il fait mon tourment! j'en suis la victime! mais je suis baignée de vos pleurs; je mourrai moins à plaindre: mes chers parens m'ont rendu leur tendresse !

Qui tenteroit de peindre le désespoir où cette malheureuse famille s'abandonne ? C'est ici qu'il faut abaisser le voile, et laisser l'imagination, ou plutôt la sensibilité se représenter un tableau si touchant, et s'en pénétrer.

Amélie avoit demandé que le cercueil fût déposé dans sa chambre : elle y portoit cent fois par jour ses baisers et ses larmes ; elle adressoit ses gémissemens à sir Charles, comme s'il eût pu l'entendre.

Lorsqu'Amélie se trouva seule avec Sara, c'est alors que son ame s'épancha dans toute l'amertume de la profonde douleur : — Eh bien ! ma chère Sara, croyois-tu me revoir, et me revoir accablée de ces coups si terribles, privée d'un époux que j'adorois, moi-même prête à le suivre au tombeau, ravie à mes parens, au moment qu'ils m'ont r'ouvert leurs bras? quelle affreuse destinée! c'est un châtiment des passions! j'ai trop aimé un mortel; le ciel jaloux m'en punit sans doute! j'ai mérité mes infortunes; j'ai

offensé ma famille; j'ai violé des devoirs sacrés... Ah! pardonne, mon cher Dolsey, (en se tournant vers le cercueil) pardonne: ne crains pas que ton image ait moins d'empire sur mon ame... Sara... c'est-là où conduit l'amour!

L'espérance est le dernier des sentimens qui s'éteignent dans le cœur humain; il y avoit des momens où le père et la mère d'Amélie s'abusoient au point d'imaginer que le ciel opéreroit un prodige en faveur de leur fille; ils comptoient sur les forces de sa jeunesse, sur les soins qu'ils lui prodiguoient; ils en croyoient leur tendresse avide d'un rétablissement dont la raison ne pouvoit se flatter: cependant Amélie se consumoit à vue d'œil, et touchoit à sa fin; elle n'en étoit que trop avertie: mais elle cherchoit à déguiser son état à ses parens. Laissons-les espérer, disoit-elle à Sara; ma mort les frappera assez tôt! mon destin sera donc de leur avoir fait verser toujours des larmes?

L'épouse de sir Charles voyoit avec une sorte de tranquillité, approcher l'époque de sa destruction. Quand le cœur a reçu de ces grands coups dont la blessure ne sauroit plus se refermer, il est inutile de recourir à des remèdes: ils sont tous impuissans; affreuse vérité qu'il ne faut pas se dissimuler: il n'y a que la mort qui puisse nous guérir! Dolsey n'existoit plus, et c'étoit tout ce qu'Amélie pouvoit chercher sur la terre: ses parens étoient continuellement autour d'elle; elle s'efforçoit même de leur sourire, elle les consoloit, elle leur parloit de son jeune âge, de son amour pour eux; elle leur cachoit autant qu'il étoit en son pouvoir, le tombeau où elle alloit

descendre. Ce n'étoit, comme nous l'avons observé, qu'en présence de Sara, qu'Amélie se montroit telle qu'elle étoit, c'est à-dire livrée à ce bouleversement de sensations diverses qu'éprouve tout être qui envisage le terme prochain et assuré de sa décomposition. Il y a peu de philosophes qui tiennent contre cette image.

Amélie enfin n'a peut-être plus qu'une journée à vivre : les médecins le lui ont annoncé; c'est alors que son ame reprend toute sa vigueur; elle invite ses parens à venir dans son appartement. A peine les a-t-elle apperçus : — C'est pour la dernière fois que je vous serai importune, que vous entendrez la voix d'une fille, qui n'auroit voulu vivre que pour vous : mais ma destinée m'emportoit : j'ai aimé un autre... et je l'ai perdu! vous devez être familiarisés avec l'attente de ma mort; depuis que le ciel nous a réunis, ce spectacle est sous vos yeux. Encore une fois, vous m'accordez mon pardon, ô chers parens bénissez votre fille : elle vous en conjure; ne vous ressouvenez que de son repentir, d'une tendresse qui, malgré ses égaremens, ne s'est jamais démentie; j'ai chargé Sara de vous en parler, de vous en parler souvent... je sens la mort... ah! daignez vous hâter de me donner votre bénédiction. (A ce mot, ses parens s'approchent, la prennent dans leurs bras, la bénissent en pleurant, et tombent ensuite sans connoissance.) Sara, épargnons-leur cet objet : qu'on les éloigne de ce lieu! (Des domestiques les transportent dans leur appartement.) Sara, j'ai eu la précaution de me revêtir de mon linceul; voici tous mes bijoux, que je

te prie de recevoir, comme une foible marque de mon amitié ; j'exige aussi une preuve de ta reconnoissance : ordonne, de ma part, qu'on découvre à l'instant ce cercueil. — O ciel ! madame, que voulez-vous ?... Songe que je te demande une grâce... c'est la raison qui m'a engagée à faire retirer mes malheureux parens... ils n'auroient pu soutenir ce spectacle. (Quelques momens après) dis-moi : a-t-on fait ce que j'attends de ton zèle? — Oui, Madame on vous a obéi, mais... quel est votre dessein ? — Sortez, mes amis, il n'y a qu'elle seule qui assistera à mes derniers momens ; vous trouverez dans mon testament des récompenses de vos services, allez. Amélie se sentoit affoiblir : — Nous sommes seules, ma chère Sara, viens me soulever dans tes bras. (Sara, en fondant en larmes, cède au desir d'Amélie : — Eh ! que prétendez-vous faire? que prétendez-vous faire? Traîne-moi jusqu'à ce cercueil ; que mes derniers regards s'attachent sur mon époux... — O ciel ! je ne puis... — C'est Sara qui me refuseroit cette satisfaction ! eh bien ! je vais ranimer mes forces, tomber... Sara ne la laisse pas achever : elle la conduit expirante, jusqu'à ce monument de douleur : — Voilà donc tout ce qui me reste d'un homme que j'ai aimé à l'idolâtrie ! Amélie contemple long-tems sir Charles, enveloppé de son drap mortuaire ; ensuite : — Aide-moi à m'étendre dans ce lit de mort... si tu t'opposes à mes vœux, je n'en mourrai pas moins, et tu me prives d'une consolation.... — Sara, d'une main tremblante, soutient Amélie, qui se jette dans le cercueil : — Enfin, me voilà réunie pour toujours, pour toujours à mon époux !

Sara, dis à mes parens que je les supplie de ne point nous séparer. Console-les, entretiens-les de la malheureuse Amélie... ne m'oublie point.... adieu.... adieu... Sara... je vais mourir.

En proférant ces paroles d'un ton lugubre, Amélie essaie d'abaisser sur elle le couvercle du cercueil; Sara y court, et la trouve expirée(1). Elle pousse des

(1) Qu'on ne regarde point cette anecdote comme une historiette romanesque : elle est consignée dans le *Courrier de l'Europe*, nº. 11, 6 Juillet 1779 ; la malheureuse héroïne de cette triste aventure, est morte en Juin de la même année, agée de vingt-six ans, dans le sein de sa famille, au village d'Hammerswith, situé prés de Londres. Le désir de plaire au petit nombre de lecteurs sensibles, qui aiment à s'attendrir, nous fait reproduire ici une très-jolie romance sur le même sujet : nous l'empruntons du *Journal de Paris*, lundi 25 octobre 1779 : elle nous a paru annoncer beaucoup de talent; la versification en est facile et pleine de grâce et de douceur, telle que l'exige la poésie de ce genre ; quelques-uns de nos habiles compositeurs devroient bien la mettre en musique ; la voici exactement conforme à l'original, et sans qu'on se soit permis le moindre changement :

ROZ ET BETZY,

ROMANCE.

Le jeune Roz, en Angleterre,
Aimoit l'innocente Betzi ;
Tous deux à la rigueur d'un père,
Déroboient leur tendre souci :
Mais, à Boston, pour ta querelle,
Tout va s'armer, ô Liberté !
Roz alors n'est pas moins fidelle
A son devoir qu'à la beauté.

cris :

cris : les parens qui venoient de reprendre leurs sens, se précipitent dans la chambre, accompagnés des do-

---

Il part, au premier cri d'alarmes,
Il part sans prévoir de retour ;
Et baigné des plus douces larmes,
Combien il en donne à l'amour !
Vainement une voix chérie,
Voudroit encor le rappeler :
A l'honneur, au nom de patrie,
Son cœur brûlant peut s'immoler.

Tremblante, à la douleur en proie,
Betzi suit les pas d'un amant ;
Soudain la voile se déploie :
Dieux ! quel objet, et quel moment !
Ses yeux se ferment ; on l'entraîne ;
Elle étend ses bras vers les flots,
Et le nom de Roz, avec peine,
S'échappe à travers des sanglots.

Qu'elle regrette le délire,
Où se consumoient de beaux jours !
En secret, elle aime à relire,
Tous les sermens de leurs amours ;
Heureuse encore de les croire,
Et plus sensible à son tourment,
En rivale, elle hait la gloire,
Qui lui fait perdre son amant.

Aux jours, aux longs jours de l'absence,
Elle ne peut s'accoutumer ;
Plus épris, son cœur la devance,
Aux bords où l'on vit pour l'aimer ;

mestiques : Sara ne peut que leur montrer de la main, le cercueil ; ils y voient leur fille, qui n'étoit plus, et

---

Des mers elle franchit l'espace,
Et sur l'Océan agité,
Son œil cherche à fixer la trace
Du vaisseau que Roz a monté.

Eole attendri la seconde ;
Enfin elle apperçoit le port :
Sur les rives du Nouveau Monde,
Elle s'élance avec transport ;
Ses pieds tremblans touchent la terre ;
Elle se peint Roz en danger,
N'ose parler, craint de se taire ;
Elle frémit d'interroger.

Mille voix que l'écho répète,
Des étendards ceints de laurier,
Le bronze tonnant, la trompette,
Tout annonce un succès guerrier :
Betzi frissonne, et vers la foule
Elle s'empresse de courir ;
Mais ce peuple à grands flots s'écoule :
Roz est encore à découvrir.

Elle vole aux champs du carnage,
Sous la cuirasse d'un soldat ;
Elle voit... Dieux !... l'horrible image !
Roz est tombé dans le combat ;
Sur l'objet de sa triste flamme,
Sa douleur va se déposer ;
Elle veut respirer son ame,
Et la retient par un baiser.

qui avoit étendu son linceul sur son mari ; ils restent immobiles aux pieds du cercueil, dans diverses atti-

---

Ses lèvres pressent la blessure,
Où restoit le fer du vainqueur ;
Un mouvement qui la rassure,
Attire sa main vers son cœur ;
Il palpite : une main si chère,
De sa vie obtient le retour ;
Roz enfin a vu la lumière,
Et c'est l'ouvrage de l'amour.

Frappé d'une subite ivresse,
Qui peut, de l'excès du malheur,
Passer aux bras de sa maîtresse,
Sans expirer de son bonheur !
C'est-là ce que Betzi doit craindre ;
Quels seroient, ô Dieux ! ses regrets !
L'amour même l'oblige à feindre,
Elle voile, en pleurant, ses traits.

Qui que tu sois, parle-moi d'elle,
S'écrioit Roz, en soupirant ;
C'est Betzi, qu'un amant fidèle
Te recommande, en expirant :
Betzi... tu la verras peut-être,
Promets qu'à Londres de retour,
Tu diras que j'ai cessé d'être,
En ne pensant qu'à notre amour.

A ces mots, troublée, attendrie,
Dans un muet saisissement,
Betzi ne tient plus à la vie,
Que pour la rendre à son amant ;

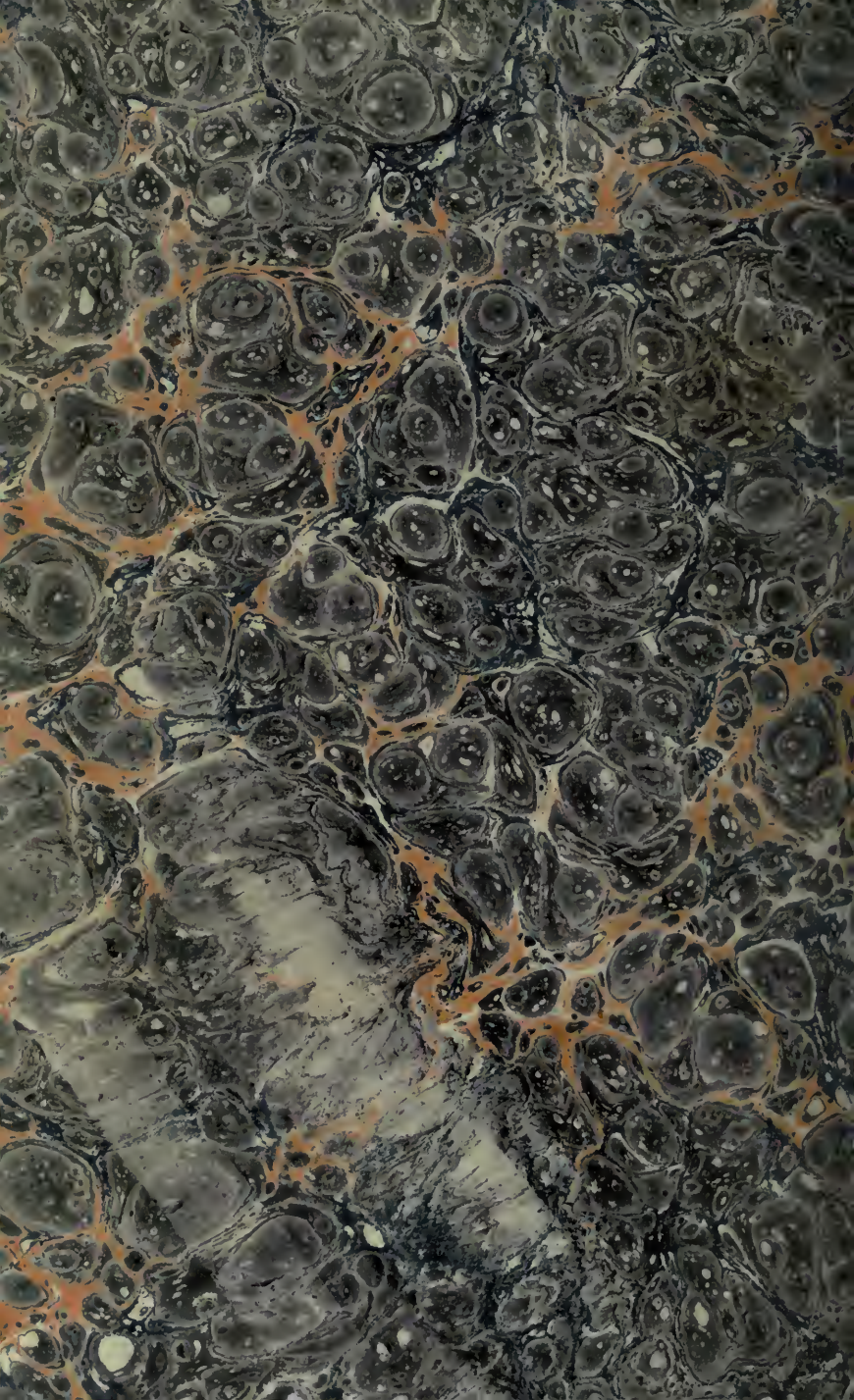
tudes d'effroi et de douleur ; revenus de cette révolution accablante ; ils donnent encore des baisers à la malheureuse Amélie, et au milieu des pleurs et des sanglots, ils ordonnent la pompe funéraire des deux époux ; on respecte les volontés de la femme : le même tombeau, comme le même cercueil les renferme, et cette famille infortunée y va, tous les jours, porter ses tributs de larmes, et y attendre la mort.

Un cri d'amour la fait connoître ;
Roz encor a pu l'adorer ;
Mais ce bonheur qui vient de naître,
Hélas !... qu'il devoit peu durer !

Le glaive sous qui Roz expire,
D'un venin subtil est armé ;
C'est la mort que Betzi respire,
La mort, sur un sein trop aimé !
Son amant qu'elle y vouloit suivre,
Betzi le devance au tombeau,
Pour l'aimer, Roz a cru revivre ;
C'est lui qui devient son bourreau.

Il frémit, il pleure, il succombe,
De ses mains veut se déchirer ;
Vivant, de Betzi, de sa tombe,
Rien ne pourra le séparer ;
Sa voix n'est plus qu'un long murmure,
Que le cri profond du malheur ;
Il guérissoit de sa blessure :
Il expira de sa douleur.

Fin du Tome IV.



PQ
1954
A7
1803
t.4

Arnaud, François Thomas Marie
de Baculard d'
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY